
201
30 B
32

ASIE MINEURE
ET SYRIE

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA MAISON DE SAVOIE

Un volume in-8.

SCÈNES DE LA VIE TURQUE

Un volume grand in-18.

NOUVELLES SCÈNES DE LA VIE TURQUE

Un volume grand in-18. (*Sous presse*).

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

ASIE MINEURE

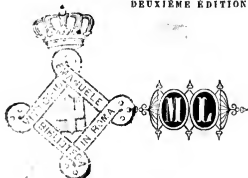
ET SYRIE

SOUVENIRS DE VOYAGES

PAR

MME LA PRINCESSE DE BELGIOJOSO

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1861

ASIE MINEURE

ET

SYRIE

I

LES HAREMS, LES PATRIARCHES ET LES DERVICHES, LES ARMÉNIENNES DE CÉSARÉE.

Parmi les jours que j'ai passés en Orient, il en est que je me rappelle avec un charme singulier, malgré les fatigues et les émotions qui les ont remplis : ce sont les jours de marches pénibles, interrompues par des haltes plus pénibles encore, qui se sont succédé depuis mon départ d'Anatolie en janvier 1852 jusqu'à mon arrivée à Jérusalem au printemps de la même année. En quelques mois, je pus observer dans ce qu'elle a de triste et d'attrayant à la fois cette vie orientale dont mon séjour, déjà long, dans une paisible vallée de l'Asie-Mineure ne m'avait révélé que les aspects les plus calmes. Aussi, de tous les souvenirs que m'a laissés l'Orient, il n'en est pas que j'interroge plus volontiers quand je cherche à me recueillir, à fixer mes idées sur le monde étrange au

milieu duquel je fus un moment transportée. Quelques épisodes détachés de cette époque de ma vie suffiront peut-être à justifier la préférence avec laquelle ma pensée s'y reporte encore aujourd'hui. Ils montreront aussi, dans quelques traits essentiels, la physionomie des populations que ce voyage m'a permis d'observer, et dont les récits publiés jusqu'à ce jour ne m'avaient donné qu'une idée fort inexacte.

La Syrie que j'ai visitée, par exemple, ne ressemble guère à la Syrie que j'avais vue dans les livres. Il est vrai que j'étais mieux placée que la plupart des voyageurs pour connaître tout un côté fort important de la société musulmane,—le côté domestique, celui où domine la femme. Le harem, ce sanctuaire mahométan, hermétiquement fermé à tous les hommes, m'était ouvert. J'y pouvais pénétrer librement; je pouvais converser avec ces êtres mystérieux que le Franc n'aperçoit que voilés, interroger quelques-unes de ces âmes qui jamais ne s'épanchent, et les provoquer à des confidences précieuses sur tout un monde inconnu de passions et de malheurs. Les récits des voyageurs, incomplets en ce qui touche la civilisation musulmane, le sont bien souvent d'ailleurs en ce qui touche la nature et l'aspect matériel des lieux. Que de mots ils emploient sans les expliquer, et qui, dans ce qu'on pourrait appeler la *langue européenne*, ont une signification toute différente de celle qui leur appartient quand on les applique à des usages orientaux! Mais je ne veux pas insister sur ces difficultés que présente une relation de voyage en

Orient; je ne sais moi-même si je réussirai à les surmonter toutes. Le mieux est de les aborder sans plus de préliminaires, et de laisser au récit même le soin de plaider pour le narrateur.

I. — LES DÉRÉ-BEYS. — LE MUPHTI DE TCHERKESS.

Un mot d'abord sur les lieux que j'habite. La vallée de *Ciaq-Maq-Oglou* (vallée du « fils de la pierre à fusil ») est à quelques jours de la ville importante d'Angora. C'est dans ce coin de l'Orient, à la fois pittoresque et fertile, que j'ai fixé ma résidence; c'est de cette vallée que je suis partie pour entrer dans la vie nomade. Sur cette terre sillonnée pendant tant de siècles par toutes les armées du monde, par les soldats de Mithridate et de Pompée comme par ceux de Bajazet et de Tamerlan, il n'est pas de région, si retirée qu'elle paraisse, qui n'ait ses annales tragiques et sanglantes, ses souvenirs funèbres et douloureux. Quels qu'aient été de nos jours les efforts tentés pour réveiller en Orient la douce influence du bien-être et de la civilisation, les bienfaits de la paix ne semblent pas devoir de sitôt venir effacer ici les traces de la guerre. Les ruines subsistent, mais les édifices nouveaux n'apparaissent pas encore. La vallée de *Ciaq-Maq-Oglou* est un de ces lieux où l'empreinte du passé est restée profonde, et où l'influence du présent ne se révèle guère que par d'insuffisants efforts.

Le bourg le plus voisin de mon habitation s'appelle *Verandcheir*. Ce nom, qui signifie *ville détruite*, rap-

pelle de sinistres aventures. A la place de ce bourg, il y a trente ans à peine, s'élevait une cité florissante, habitée par une population de près de quarante mille âmes. Verandcheir possédait de bonnes fortifications : c'était la résidence favorite d'un puissant pacha, dont le gouvernement, aujourd'hui démembré, a formé deux ou trois provinces. Les villes de Bolo, d'Angora, de Tcherkess, d'Héraclée, etc., lui étaient soumises; mais le maître de ces grandes cités les quittait volontiers pour venir chercher le repos dans la verte vallée qui entoure Verandcheir, au bord de la rivière qui en arrose les riants jardins. Ce pacha s'appelait Osman, et c'est à cette prédilection que Verandcheir dut sa prospérité, malheureusement bien passagère.

A l'époque où florissait ainsi Verandcheir, le sultan Mahmoud gouvernait la Turquie, et son œuvre réformatrice se continuait au milieu de luttes sanglantes. Un des restes de l'ancien système turc qu'il importait de détruire était la domination des *deré-beys*. On désignait sous ce nom des teneurs de fiefs militaires en état de révolte permanente contre leur suzerain le grand-seigneur, et lui faisant la guerre avec des troupes levées parmi ses sujets. L'Asie-Mineure presque entière était partagée entre un petit nombre de ces beys, qui, tout en comprenant fort mal leur devoir vis-à-vis du sultan, étaient pourtant d'assez bons princes. Ils encourageaient jusqu'à un certain point l'agriculture et le commerce, et leurs intérêts n'étaient pas toujours contraires à ceux des populations. La guerre soutenue par

les *déré-beys* contre le sultan imposait sans doute aux habitants d'assez lourdes charges; mais les chefs rebelles ne négligeaient rien pour circonscrire les hostilités dans un territoire très-limité, et chaque campagne était suivie d'assez longues trèves pour que le travail des champs, source de la prospérité des familles, ne fût pas complétement interrompu.

Osman-Pacha avait plusieurs femmes et plusieurs fils. Le malheur voulut qu'un de ces fils, nommé Moussa, fût séduit par l'exemple d'un des cousins d'Osman, qui figurait parmi les *déré-beys* les plus turbulents. Il se mit à parcourir le pays soumis à son père, s'empara du tribut pour son propre compte, leva des soldats, déploya l'étendard des *déré-beys* et revêtit leur costume. Le vieil Osman était resté un fidèle sujet du sultan; il fut désespéré de l'incartade de son fils, et envoya message sur message à Constantinople pour protester de son innocence et de ses regrets. Touché de ces protestations, Mahmoud voulut éloigner le père des lieux où son armée pouvait avoir à sévir contre le fils rebelle; il donna au pacha Osman un commandement en Roumélie. En partant pour sa nouvelle destination, Osman rencontra le corps d'armée qui allait combattre son fils : — Que Dieu te donne la victoire! dit le père résigné au chef des troupes de Mahmoud. Celui-ci essaya en vain d'obtenir d'Osman quelques indications sur l'état du pays et des populations rebelles; il ne put tirer du vieux pacha que des larmes et des sanglots. Quelques jours plus tard, Osman eût sans doute marché avec son fils contre Mah-

moud : il était temps qu'on l'envoyât en Roumélie.
Cependant le jeune bey, débarrassé de la contrainte que l'autorité paternelle faisait peser sur lui, s'engagea résolument dans une guerre contre Mahmoud, guerre qui fut longue et terrible. Ses recrues se battaient bien, car elles se battaient sur leur propre champ et sur le seuil de leurs maisons. Il leur semblait d'ailleurs, à ces montagnards de l'Asie Mineure, qu'ils défendaient la cause de l'indépendance nationale contre une armée étrangère. N'étaient-ce pas des étrangers que ces Turcs de Constantinople avec leurs uniformes et leurs armes européennes? La cavalerie légère de Moussa était forte, disait-on, de vingt ou trente mille hommes. C'était avec elle surtout que le jeune bey accomplissait des prodiges. Chaque année, de nouveaux corps d'armée étaient lancés de Constantinople sur les troupes du fils d'Osman; chaque année, ils revenaient après avoir vainement lutté contre les rudes soldats du chef rebelle.

Héritier des richesses et de l'influence de son père, Moussa-Bey l'était aussi de sa prédilection pour Verandcheir. Il s'y trouvait plus à l'aise que dans de grandes villes telles qu'Angora, dont une population mêlée rend la défense plus difficile. Établi dans sa résidence favorite, entouré de ses braves et fidèles cavaliers, Moussa-Bey se croyait invincible. Il l'eût été peut-être sans un élément nouveau que le sultan fit intervenir dans la querelle, et contre lequel rien n'était préparé. Nous voulons parler de l'artillerie, qui n'était guère connue en Asie Mineure que par ouï-dire. Plusieurs pièces de

campagne et de siége partirent de Constantinople, sous le commandement de quelques Européens renégats, et vinrent assiéger la ville de Verandcheir dont les fortifications n'avaient pas été construites pour résister à ce genre d'attaque. Ce qui prouve l'ignorance du bey en ces matières, c'est la faute qu'il fit en se laissant enfermer par un corps d'artillerie dans une ville incapable de se défendre. La ville fut bombardée, ses murailles s'écroulèrent, et la victoire se déclara, non pas pour le plus intrépide, mais pour le plus savant. Peut-être restait-il au bey une dernière chance de salut dans une vigoureuse sortie à la tête de ses cavaliers; mais la guerre durait depuis dix ans, la fatigue avait gagné les cœurs les plus braves, et ces ennemis nouveaux, qui procédaient d'une façon si inattendue, en opérant de si affreux ravages, inspiraient une sorte de terreur panique plus fatale que les plus pressants dangers. D'ailleurs les successeurs des Soliman, des Sélim et des Bajazet n'avaient pas encore abjuré les odieuses maximes de leur vieille politique, et aucun musulman ne rougissait alors de tromper ni de trahir. Le commandant de l'armée impériale fit savoir au bey qu'il était muni d'ordres particuliers pour ce qui le concernait; que son maître, admirant sa bravoure et ses talents, désirait l'attacher à son service, d'autant plus qu'il n'avait pas oublié les mérites de son père, et qu'il souhaitait pouvoir les récompenser dans le fils. Le général ottoman était chargé de promettre à Moussa un pardon illimité, et même, un peu plus tard, des honneurs sans nombre, s'il mettait bas

les armes et se rendait seul à Constantinople pour y faire acte de soumission d'abord et y vivre tranquillement ensuite, en attendant qu'il plût au sultan de récompenser son obéissance. Moussa-Bey prêta l'oreille à ces propositions, et peut-être en effet n'avait-il pas de meilleur parti à prendre. Il stipula pourtant quelques conditions pour son pays, pour ses gens et pour sa famille; puis, tout ayant été arrangé à la satisfaction générale, le drapeau du bey fut abaissé, le pavillon impérial élevé à sa place, les troupes du sultan prirent possession de ce qui restait de la ville, et le bey partit pour Constantinople, accompagné d'une escorte d'honneur que lui donna le pacha triomphant.

Il n'y eut à Verandcheir ni pillage, ni massacre, ni exécutions militaires : ce fut le bey qui paya pour tous. Dès son arrivée à Constantinople, les soldats de l'escorte d'honneur se transformèrent en gardes et en geôliers; Moussa fut enfermé dans un cachot, et y eut la tête tranchée après trois jours de captivité. Ce n'est pas tout : ses femmes, ses jeunes frères et ses enfants furent arrêtés aux environs de Verandcheir, dans leur propriété de Ciaq-Maq-Oglou, où la famille s'était retirée lors du départ du bey. On les envoya comme lui à Constantinople, et on les vendit comme esclaves. Leurs biens furent confisqués, et de cette maison, naguère si puissante, il ne resta plus que le vieil Osman, qui ne se permit pas un seul murmure, et qui reçut, en échange de ses richesses perdues, une pension suffisante pour soutenir le rang qu'on lui laissait. Le vieillard mourut peu de

mois après son fils, triste, mais silencieux, sans se plaindre et sans parler de ses malheurs, témoignant pour son souverain cet amour et cette reconnaissance qui échauffent le cœur du pieux et vrai chrétien lorsqu'il loue et glorifie le Seigneur d'avoir appesanti sa main sur lui-même et sur les siens. Qu'était-ce donc que cet Osman-Pacha? Était-ce une âme stoïque, un cœur dévoué, un fanatique, un imbécile ou un rusé compère? Je ne me charge pas de répondre à ces questions.

Sultan Mahmoud ne survécut pas longtemps à son fidèle serviteur Osman, et son jeune fils, Abdul-Medjid, lui succéda. C'est une étrange anomalie qu'un tel fils né d'un tel père, qu'un tel prince souverain d'un tel peuple, qu'un musulman si peu semblable aux musulmans de tous les âges. Aussitôt après son avénement, Abdul-Medjid s'occupa de découvrir ce qu'étaient devenues les familles de toutes ces illustres victimes qui avaient ensanglanté le règne de son père. Sur la liste de ces familles malheureuses figurait celle du pacha Osman. On retrouva quelques descendants du père de Moussa, qui étaient depuis la révolte du jeune bey retenus en esclavage. On leur rendit la liberté, on leur restitua quelques-unes de leurs anciennes propriétés, et tous, hommes, femmes, enfants, quittèrent Constantinople pour retourner sur leurs terres. Parmi les graciés était compris les frères de Moussa, dont l'aîné épousa la principale veuve du *déré-bey*. Les biens rendus à la famille prospérèrent peu entre les mains de ceux dont la clémence d'Abdul-Medjid venait de briser les chaînes. Au lieu de

faire valoir leurs terres, les descendants dégénérés d'Osman préféraient se livrer à l'usure, au commerce, et quelques-uns même vivaient de rapines. Le territoire de la vallée de Ciaq-Maq-Oglou fut bientôt négligé, les moulins s'arrêtèrent, les canaux d'irrigation s'obstruèrent, et c'est dans ce triste état que se trouvait le pays autrefois habité par Osman, lorsque j'y arrivai. On voit à quels hommes j'allais avoir affaire. Une dame franque chassée de son pays par la guerre et venant passer son exil en Turquie, — c'est ainsi que la rumeur publique me désignait aux propriétaires fonciers des environs de Constantinople. Les descendants d'Osman surtout se dirent qu'ils auraient bon marché d'une étrangère débarquant en Turquie dans de pareilles conditions, et ils n'avaient pas tout à fait tort. Je vins de Constantinople visiter la vallée si chère au vieux pacha; la situation, la beauté du pays, le calme de cette retraite enchantée, eurent bientôt vaincu mes hésitations. J'achetai pour cinq mille francs la vallée de Ciaq-Maq-Oglou, c'est-à-dire une plaine d'environ deux lieues de long sur un tiers de lieue de large, coupée par une rivière et encadrée dans des montagnes boisées, avec une maison, un moulin et une scierie. Ce fut pour les frères du *déré-bey* un coup de filet étourdissant. Lorsque dans le pays on eut vent de la somme qu'ils venaient de toucher, on ne manqua pas d'observer que la fortune se déclare toujours en faveur des vauriens. Quoi qu'il en soit, je n'eus pas trop à me plaindre des anciens possesseurs de mon petit domaine, et quand je formai le projet de m'en éloi-

gner pendant quelques mois pour me rendre à Jérusalem, c'est en compagnie du plus jeune des frères de Moussa-Bey que je commençai mon voyage.

J'ai raconté avec quelque détail l'histoire de la famille dont j'avais acheté en partie l'héritage. Cette histoire résume assez bien l'état où languissaient quelques provinces de la Turquie il y a trente ans environ. Mes propres souvenirs montreront peut-être les mêmes contrées sous un autre aspect. On pourra comparer ainsi l'époque d'Abdul-Medjid à celle de Mahmoud.

Je quittai donc par une froide journée de janvier ma paisible retraite, avec l'escorte de cavaliers sans laquelle il est impossible de voyager en Orient. J'ai dit qu'un jeune frère de Moussa m'accompagnait. Nous avions à traverser, pour atteindre la petite ville de Bajendur, but de notre première étape, le pays autrefois gouverné par le fils d'Osman. Mon compagnon me montrait les lieux où le *déré-bey* avait battu les troupes impériales, le bosquet où un espion de l'ennemi avait été pendu sous les yeux et par les ordres du chef rebelle, l'emplacement jadis occupé par les fortifications de Verandcheir, le côté qui avait eu le plus à souffrir de l'artillerie du sultan. Parmi les vieux paysans que nous rencontrions sur la route, il reconnaissait souvent des compagnons de Moussa-Bey. Il me parlait aussi de sa propre captivité, des souffrances qu'il avait endurées, de sa misère actuelle. Enfin, à notre arrivée à Bajendur, où j'allai loger chez le directeur des postes (qui était, lui aussi, un des beaux-

frères de Moussa), mon jeune compagnon prit congé de moi : il allait regagner son petit village, campé au faîte d'une haute montagne, comme l'aire d'un oiseau de proie. Je suivis longtemps des yeux ce jeune homme, né pour la lutte, et réduit prématurément à une vie obscure et oisive. C'était un triste spectacle que celui de ce fier montagnard suivant péniblement les détours du chemin sur une jument kurde maigre et chétive. Le costume du jeune cavalier contrastait d'ailleurs avec ce qu'il m'avait dit de sa pauvreté : son turban vert, son riche manteau d'Alep en laine blanche tissue d'or et d'argent annonçaient en lui le descendant d'une noble race. Je regrettai un moment de n'avoir pas le pinceau de Decamps pour fixer sur la toile cette fière et sauvage figure.

Je n'ai rien à dire de Bajendur ; mais à Tcherkess, où je m'arrêtai le lendemain matin, je rencontrai un type de la société orientale qui contrastait singulièrement avec mon compagnon de la veille. C'est par mes hôtes que je voudrais faire connaître l'Orient. La vie domestique est un des aspects les moins connus de la civilisation musulmane, un de ceux que j'ai pu le mieux étudier.

J'allai descendre à Tcherkess chez un muphti que j'avais guéri quelques mois auparavant d'une fièvre intermittente, et qui m'attendait les bras ouverts. On a tant parlé de l'hospitalité orientale que je m'abstiendrais volontiers d'entamer ce chapitre, si, tout en en parlant beaucoup, on n'en avait parlé fort mal. J'ai lu par

exemple des récits de voyage dont les auteurs célébraient dans le plus beau langage l'hospitalité des Turcomans, tandis que j'ai toujours reconnu l'origine turcomane de la population d'un village à la pitoyable réception qui m'y était faite. On prend d'ailleurs pour des offres sérieuses d'hospitalité tout compliment adressé par un indigène à un étranger, sans songer aux singuliers mécomptes qu'entraînerait chez nous une interprétation trop littérale de certaines formules de la politesse européenne. Le fait est que, de toutes les vertus en honneur dans la société chrétienne, l'hospitalité est la seule que les musulmans se croient tenus de pratiquer. Là où les devoirs sont peu nombreux, ils sont plus respectés, ce qui est tout à fait naturel. Les Orientaux ont donc pris au sérieux cette seule et unique vertu, cette solitaire contrainte qu'ils ont consenti à s'imposer. Malheureusement toute vertu qui se contente des apparences est sujette à s'altérer bientôt. C'est ce qui est arrivé, c'est ce qui arrive journellement de l'hospitalité orientale. Un musulman ne se consolera jamais d'avoir manqué aux lois de l'hospitalité. Entrez chez lui, priez-le d'en sortir, laissez-le se morfondre à la pluie ou au soleil à la porte de sa propre maison, ravagez son office, épuisez ses provisions de café et d'eau-de-vie, culbutez et mettez sens dessus dessous ses tapis, ses matelas, ses oreillers, cassez sa vaisselle, montez ses chevaux, rendez-les-lui fourbus, si bon vous semble : il ne vous adressera pas un seul reproche, car vous êtes un *mouzafir*, un hôte ; c'est Dieu lui-même qui vous a envoyé, et quoi que vous fassiez, vous êtes

et serez toujours le bienvenu. Tout cela est admirable ; mais si un musulman trouve le moyen de paraître aussi hospitalier que les lois et les mœurs l'exigent sans sacrifier une obole, ou même en gagnant une grosse somme d'argent, fi de la vertu, et vive l'hypocrisie ! C'est là ce qui arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. Votre hôte vous comble pendant votre séjour chez lui ; puis, si à votre départ vous ne lui payez pas vingt fois la valeur de ce qu'il vous a donné, il attendra que vous soyez sorti de sa maison, que vous ayez déposé par conséquent votre sacré titre de *mouzafir*, et il vous jettera des pierres.

Il va sans dire que je parle de la multitude grossière, et non pas des cœurs simples et bons qui aiment le bien parce qu'ils le trouvent aimable, et qui le pratiquent parce qu'ils éprouvent en le pratiquant une douce jouissance. Mon vieux muphti de Tcherkess est de ce nombre. Sa maison se compose, comme toutes les bonnes maisons de ces contrées, d'un corps de logis réservé aux femmes et aux enfants, et d'un pavillon extérieur, contenant un salon d'été et un salon d'hiver, enfin une ou deux chambres pour les domestiques. Le salon d'hiver est une jolie pièce chauffée par une bonne cheminée, couverte de tapis épais et passablement meublée de divans recouverts en étoffes de soie et laine, distribués tout autour de l'appartement. Quant au mobilier du salon d'été, il se compose d'une fontaine jaillissante située au centre de la pièce, et à laquelle on ajoute, lorsque les circonstances l'exigent, des coussins et des matelas pour s'as-

seoir ou se coucher. D'ailleurs ni fenêtres ni portes, aucune barrière établie entre l'extérieur et l'intérieur. Mon vieux muphti, qui à l'âge de quatre-vingt-dix ans possède plusieurs femmes, dont la plus vieille a trente ans, et des enfants de tout âge, depuis le marmot de six mois jusqu'au sexagénaire, professe une répugnance de bon goût pour le vacarme, le désordre et la malpropreté du harem. Il s'y rend dans la journée, comme il va dans son écurie voir et admirer ses chevaux; mais il habite et il couche, selon la saison, dans l'un ou dans l'autre de ses salons. Le brave homme comprit que si une longue habitude n'avait pu le réconcilier avec les inconvénients du harem, ce devait être encore bien pis pour moi, nouvellement débarquée de cette terre d'enchantements et de raffinements qu'on nomme ici le *Franguistan.* Aussi me déclara-t-il tout d'abord qu'il ne me relèguerait pas dans ce lieu de ténèbres et de confusion, infect et enfumé, qu'on nomme le *harem,* et qu'il me cédait son propre appartement. J'acceptai avec reconnaissance. Quant à lui, il s'installa dans son salon d'été. Quoique nous fussions à la fin de janvier et que la neige couvrît la ville et la campagne, il préférait sa fontaine gelée, son pavé humide et ses courants d'air à la chaude, mais immonde atmosphère du harem.

Je détruis peut-être quelques illusions en parlant avec aussi peu de respect des harems. Nous avons lu des descriptions dans *les Mille et une Nuits* et autres contes orientaux; on nous a dit que ces lieux sont le séjour de la beauté et des amours : nous sommes autorisés à croire

que les descriptions écrites, quoique exagérées et embellies, sont pourtant fondées sur la réalité, et que c'est dans ces mystérieuses retraites que l'on doit trouver rassemblées toutes les merveilles du luxe, de l'art, de la magnificence et de la volupté. Que nous voilà loin de la vérité ! Imaginez des murs noircis et crevassés, des plafonds en bois fendus par places et recouverts de poussière et de toiles d'araignées, des sophas déchirés et gras, des portières en lambeaux, des traces de chandelle et d'huile partout. Lorsque j'entrais pour la première fois dans ces charmants réduits, j'en étais choquée ; mais les maîtresses de la maison ne s'en apercevaient pas. Leur personne est à l'avenant. Les miroirs étant fort rares dans le pays, les femmes s'affublent à l'aventure d'oripeaux dont elles ne peuvent apprécier le bizarre effet. Elles piquent force épingles en diamant et en pierreries sur des mouchoirs de coton imprimé qu'elles roulent autour de leur tête. Rien n'est moins soigné que leurs cheveux, et les très-grandes dames qui ont habité la capitale ont seules des peignes. Quant au fard multicolore dont elles font un usage immodéré, elles ne peuvent en régler la distribution qu'en s'aidant réciproquement de leurs conseils, et comme les femmes qui habitent la même maison sont autant de rivales, elles encouragent volontiers les unes chez les autres les plus grotesques enluminures. Elles se mettent du vermillon sur les lèvres, du rouge sur les joues, sur le nez, sur le front et sur le menton, du blanc à l'aventure et comme remplissage, du bleu autour des yeux et sous le nez. Ce

qui est plus étrange encore, c'est la manière dont elles se teignent les sourcils. On leur a dit sans doute que, pour être beau, le sourcil doit former un grand arc, et elles en ont conclu que le sourcil serait d'autant plus admirable que l'arc en serait plus grand, sans se demander si la place de cet arc n'était pas irrévocablement déterminée par la nature. Cela étant, elles attribuent à leurs sourcils tout l'espace existant d'une tempe à l'autre, et se peignent sur le front deux arcs immenses qui, partant de la naissance du nez, s'en vont chacun de son côté jusqu'à la tempe. Il est de jeunes beautés excentriques qui préfèrent la ligne droite à la courbe, et qui se tracent une grande raie noire en travers du front; mais ces cas sont rares.

Ce qui est certain en même temps que déplorable, c'est l'influence de cette peinture combinée avec la paresse et le défaut de propreté naturel aux femmes orientales. Chaque visage féminin est une œuvre d'art fort compliquée, et qu'on ne saurait recommencer tous les matins. Il n'y a pas jusqu'aux mains et aux pieds qui, bariolés en couleur orange, ne redoutent l'action de l'eau comme nuisible à leur beauté. La multitude d'enfants et de servantes, surtout de négresses, qui peuplent les harems, et le pied d'égalité sur lequel vivent maîtresses et suivantes, sont aussi des causes aggravantes de la malpropreté générale. Je ne parlerai pas des enfants, chacun connaît leurs mœurs et leurs coutumes; mais représentons-nous un instant ce que deviendraient nos jolis ameublements d'Europe, si nos cuisinières, nos

femmes de peine, venaient se reposer de leurs travaux sur nos causeuses et nos fauteuils, les pieds sur nos tapis et le dos contre nos tentures. Ajoutez à ceci que les vitres sont encore en Asie à l'état de curiosité, que la plupart des fenêtres sont fermées avec du papier huilé, et que là où le papier même est peu commun, on y supplée en supprimant complétement les fenêtres et en se contentant de la lumière qui pénètre par la cheminée, lumière plus que suffisante pour fumer, pour boire, et pour donner le fouet aux enfants par trop rebelles : seules occupations auxquelles se livrent pendant le jour les houris mortelles des fidèles musulmans. Qu'on ne croie pas pourtant qu'il fasse vraiment très-noir dans ces chambres sans fenêtres. Les maisons n'ayant jamais qu'un étage, les tuyaux des cheminées ne dépassant jamais la hauteur du toit et étant fort larges, il arrive souvent qu'en se baissant un peu devant la cheminée, on voit le ciel par l'ouverture. Ce qui manque complétement dans ces appartements, c'est l'air; mais ces dames sont loin de s'en plaindre. Naturellement frileuses et n'ayant pas la ressource de se réchauffer par l'exercice, elles demeurent des heures entières accroupies par terre devant le feu, et ne comprennent pas qu'on étouffe quelquefois. Rien qu'à me rappeler ces cavernes artificielles, encombrées de femmes déguenillées et d'enfants mal élevés, je me sens défaillir, et je bénis du fond du cœur l'excellent muphti de Tcherkess et sa délicatesse extraordinaire, qui m'a épargné un séjour de quarante-huit heures dans son harem, d'au-

tant plus que le sien n'était pas des mieux tenus.

C'est un singulier personnage que mon vieil ami le muphti de Tcherkess, singulier à notre point de vue européen, quoique parfaitement en harmonie avec la société musulmane. Je ne lui aurais pas donné plus de soixante ans. Sa taille haute est légèrement voûtée, mais c'est par condescendance plutôt que par faiblesse qu'il semble s'incliner; il porte avec autant de grâce que de noblesse la longue robe blanche et la pelisse rouge des docteurs de la loi. Ses traits réguliers, son teint clair et transparent, son œil bleu et limpide, sa longue barbe blanche et ondée tombant jusque sur sa poitrine, son beau front surmonté d'un turban blanc ou vert, ballonné comme on en portait jadis, serviraient dignement de modèle au peintre de Jacob ou d'Abraham. Quand on voit un aussi beau vieillard entouré d'une aussi nombreuse famille et honoré par ses concitoyens comme le vivant assemblage de toutes les vertus, on ne peut se défendre d'un profond sentiment de respect. Je n'habitais pas la maison d'un simple mortel, j'étais admise dans un sanctuaire. Les abords en étaient à toute heure encombrés de dévots de tout âge et de toute condition qui venaient baiser le bas du vêtement du saint homme, lui demander des conseils, des prières ou des aumônes, et qui tous s'en retournaient contents et chantant les louanges de leur bienfaiteur. Lui-même paraissait cuirassé contre les faiblesses humaines, telles que l'ennui, l'impatience, le dédain, la moquerie, la mauvaise humeur, l'égoïsme. Entouré de ses plus jeunes enfants qui

grimpaient sur ses genoux, cachaient leur frais visage dans sa longue barbe, et s'endormaient sur ses bras, c'était un spectacle charmant que de le voir leur sourire avec tendresse, écouter avec attention leurs doléances ou leurs justifications, consoler leurs chagrins par de douces paroles, les exhorter à l'étude, et remonter pour eux et avec eux le lourd courant de l'alphabet. Je me perdais dans la contemplation de ce juste, et je me disais : « Heureux le peuple qui possède encore de tels hommes et qui les apprécie ! » lorsqu'une conversation que j'eus avec le muphti et l'un de ses confidents vint jeter quelque trouble dans ma naïve admiration.

Le vieillard était assis, tenant un de ses petits enfants sur chacun de ses genoux. Je m'avisai de lui demander s'il avait plusieurs femmes.—Je n'en ai que deux dans ce moment, me répondit-il, un peu honteux de se montrer si dépourvu; vous les verrez demain, et vous n'en serez pas satisfaite (il fit une moue de dédain) : ce sont de vieilles femmes qui ont été assez belles, mais il y a longtemps de cela.

—Et quel âge ont-elles? demandai-je.

—Je ne vous dirai pas au juste, elles ne sont pas éloignées de la trentaine.

—Ah ! s'écria alors l'un des serviteurs du muphti, monseigneur n'est pas homme à se contenter de pareilles femmes, et il ne tardera pas à remplir les vides que la mort a laissés dans son harem. Si vous étiez venue il y a un an, vous auriez vu une femme comme il en faut à son excellence; mais celle-là

étant morte, il en trouvera d'autres, n'en doutez pas.

—Mais, demandai-je encore, son excellence n'étant pas jeune, ayant, à ce qu'il semble, toujours eu plusieurs jeunes femmes, et ne les considérant comme telles que jusqu'à l'âge de trente ans, je calcule que pendant le cours de sa longue vie il doit en avoir reçu dans son harem un nombre fort considérable.

—Probablement, dit le saint homme sans s'émouvoir.

—Et votre excellence a sans doute beaucoup d'enfants?

Le patriarche et son domestique se regardèrent en éclatant de rire.

—Si j'ai beaucoup d'enfants? répondit le maître quand l'accès d'hilarité fut passé. Je le crois bien en vérité; mais pour vous en dire le chiffre, je ne le saurais. Dis donc, Hassan, ajouta-t-il en s'adressant au confident, pourrais-tu me dire combien j'ai d'enfants, et où ils sont?

—Non vraiment. Son excellence en a dans toutes les provinces de l'empire et dans tous les districts de chaque province; mais c'est tout ce que je sais, et je parierais que monseigneur n'est pas plus savant que moi sur ce point.

—Et comment le serais-je? dit le vieillard.

J'insistai, car mon patriarche perdait à vue d'œil dans mon estime, et je voulais en avoir le cœur net.—Ces enfants, repris-je, comment sont-ils élevés? qui en prend soin? à quel âge se sont-ils séparés de leur père? où ont-ils été envoyés? à qui les a-t-on confiés? quelle carrière



suivent-ils? quels sont leurs moyens d'existence? et à quel signe les reconnaissez-vous?

—Oh! mon Dieu, je puis m'y tromper comme un autre, mais cela m'importe peu. Du reste, ils ont tous été élevés par moi, comme vous voyez que j'élève ceux-ci, jusqu'à l'âge où ils ont pu se suffire à eux-mêmes. Les filles ont été mariées ou données dès qu'elles ont atteint leur dixième ou leur douzième année, et je n'ai plus entendu parler d'elles. Les garçons ne sont pas aussi précoces: ils ne peuvent marcher tout seuls avant leur quatorzième année; mais alors je leur donne une lettre de recommandation pour l'un ou pour l'autre de mes amis qui a une grande maison ou un emploi; celui-ci les place chez lui ou ailleurs, et c'est à eux dès lors de se tirer d'affaire; je m'en lave les mains.

—Et vous ne les voyez plus? demandai-je encore.

—Que sais-je? Je reçois assez souvent la visite de gens qui se disent mes fils et qui peuvent l'être en effet; je leur fais bon accueil et bonne mine et les héberge pendant quelques jours sans leur faire de questions, mais au bout de ce temps ils voient bien qu'il n'y a pas de place pour eux ici, et qu'ils n'y ont absolument rien à faire. Leurs mères sont mortes, ce sont des étrangers pour moi. Aussi s'en vont-ils d'eux-mêmes, et ceux qui sont venus une fois ne reparaissent plus. C'est très-bien. D'autres arrivent à leur place, et font ensuite comme les premiers. Rien de mieux.

Je n'étais pas encore satisfaite.—Mais, continuai-je, ces jolis enfants que vous caressez et qui vous embras-

sent si tendrement sont-ils destinés à subir le même traitement?

—Sans doute.

—Vous vous en séparerez quand ils auront atteint l'âge de dix ou de quatorze ans? Vous ne vous inquiéterez pas de savoir ce qu'ils deviendront? Vous ne les reverrez peut-être plus? Et s'ils reviennent un jour pour s'asseoir encore une fois au banquet de la famille, vous les traiterez comme des étrangers, et vous les verrez repartir pour toujours cette fois, sans leur donner un seul de ces baisers que vous leur prodiguez aujourd'hui? Que deviendrez-vous donc un jour dans votre maison déserte, quand la voix de vos enfants n'y résonnera plus?

Je commençais à m'animer, et mes auditeurs ne me comprenaient plus. Le domestique pourtant saisit le sens de mes dernières paroles, et s'empressa de me rassurer sur l'isolement futur de son vénéré maître. — Oh mais! dit-il, lorsque ces enfants-ci seront grands, monseigneur en aura d'autres tout petits. Vous pouvez vous en rapporter à lui sur ce point; il ne s'en laissera pas manquer.

Et là-dessus maître et valet partirent d'un nouvel éclat de rire. Le vieillard avait cependant remarqué que l'effet produit sur moi par cette conversation n'était pas à son avantage, et il tenait à conserver mon estime. Aussi entama-t-il une dissertation qu'il croyait sérieuse sur les inconvénients d'une famille trop nombreuse, sur l'impossibilité de nourrir et d'élever jusqu'au bout tous les enfants que l'on met au monde, surtout pendant une aussi longue vie que la sienne. Le ton de cette apologie

était parfaitement grave; mais le fond des arguments n'en était pas moins si absurde et si odieux, que je fus plusieurs fois sur le point d'interrompre le patriarche. Malheureux le peuple chez qui de pareils hommes sont honorés comme des modèles de vertu ! C'est ainsi que je chantai la palinodie.

Je reçus le lendemain la visite de la principale épouse du patriarche. C'était une belle virago, affreusement barbouillée de rouge et de noir; quant au blanc, il y en avait certainement, mais il n'y paraissait pas. Je lui rendis sa visite, et je la trouvai entourée de toutes les dames de la ville, qui lui faisaient leur cour comme à la femme du personnage le plus considérable de l'endroit. Elle-même paraissait comprendre toute la dignité de sa position et en jouir sans arrière-pensée. Vu le peu de goût que j'avais pour elle, je ne poussai pas plus loin la connaissance, et je profitai de la permission du muphti pour me tenir à certaine distance de la porte du harem.

Je devrais dire ici quelque chose de la ville de Tcherkess, l'ancienne Antoniopolis. Qu'on se figure de petites maisons en bois et en boue, tombant en ruines, jetées au hasard sur un terrain quelconque, tandis que l'espace demeuré vacant entre elles est un réceptacle d'immondices. Des chiens à moitié sauvages, des chakals, des oiseaux de proie font l'office de balayeurs. Aucune précaution n'est prise d'ailleurs pour assurer aux habitants le libre passage de l'une à l'autre maison : les ornières, les trous, les débris des murs qui s'écroulent, tout cela s'entasse, se creuse, empire sans que per-

sonne se soucie d'y porter remède. Il y a des villes dans l'intérieur de l'Asie Mineure où les habitants ne traversent les rues que montés sur des patins, que l'on pourrait appeler des échasses, tant ils sont hauts. Il y en a d'autres où les semelles des souliers sont proscrites et remplacées par des sandales en poil de chèvre ou en peau de buffle non préparée et non dépouillée de son poil. En allant, le soir même de mon arrivée, visiter un malade dans la ville, je marchais précédée d'un *kavas* qui portait à la main une lanterne, et j'étudiais le terrain de peur de poser le pied dans un trou, lorsque je me heurtai violemment au front contre...... un toit faisant saillie. Voilà un tableau fidèle de Tcherkess et de toutes les villes de l'Asie Mineure.

II. — ANGORA ET LE COUVENT DES DERVICHES.

Deux jours de marche séparent Tcherkess d'Angora. Un mot seulement sur les fatigues de ce trajet. Nous chevauchions à travers des montagnes couvertes de neige, et, chose singulière, un soleil très-chaud nous éclairait, tandis que le sol glacé craquait sous nos pas. Le premier jour de marche a été signalé pour moi par un incident bien fait pour causer quelque émotion. Nous étions arrivés vers le soir au pied d'une montagne dont une épaisse forêt de sapins tapissait les flancs. Le soleil allait disparaître, et j'atteignais le plateau dénudé de cette montagne, quand un violent tourbillon de vent du nord faillit me renverser de mon cheval. Il me restait

à gravir un petit mamelon au milieu de l'obscurité, augmentée par d'incessantes rafales de neige. Tout à coup mon cheval s'arrêta : il avait perdu la trace du sentier qui se déroulait devant nous en tourniquet comme les routes pratiquées dans les Alpes ou les Apennins. Toute mon escorte s'arrêta de même, et pour accroître notre embarras, un troupeau de vaches et d'ânes, conduit par quelques enfants, vint obstruer les défilés où nous cherchions en vain à pousser nos montures. Il fallait cependant sortir de cette immobilité désespérante, sous peine d'être mortellement saisis par le froid intense qui règne sur ces hauteurs. Notre *kavas* prit un parti désespéré, et lança son cheval au hasard à travers les masses de neige qui nous entouraient. Je m'abandonnai comme lui à la Providence, et cachant mon visage contre mes genoux, je poussai mon cheval, qui fendit bientôt avec une impétuosité héroïque la mer de neige où il était comme égaré. Deux fois il perdit pied, deux fois il retrouva son point d'appui. Enfin nous atteignîmes un terrain plus solide; le défilé périlleux était franchi. Nous étions sur le sommet de la montagne, près d'une maison de refuge que nous annonçait de loin sa fumée hospitalière. Notre escorte nous rejoignit au bout de quelques minutes, et j'en fus quitte pour une main à moitié gelée, où la chaleur vitale ne put être réveillée qu'à grand'peine. Tels sont les incidents auxquels doit s'attendre le voyageur qui pendant l'hiver se rend à pied d'Anatolie en Palestine.

Oublions ces tristes et inévitables mésaventures. Nous

sommes à Angora, l'ancienne Ancyre. J'ai passé dans cette ville à peu près quinze jours du mois de février 1852. Pour un antiquaire, il n'y a dans l'ancienne capitale de la Galatie que d'assez pauvres débris à visiter; pour un voyageur préoccupé comme je l'étais de la vie actuelle de l'Orient, il y a quelques observations curieuses à recueillir. J'ai d'abord à noter toute sorte d'ennuis qui attendent malheureusement presque tous les Européens peu familiers avec les usages administratifs des pays musulmans. J'avais oublié, lors de mon départ, de faire rectifier une erreur qui s'était glissée dans mon passe-port. Je comptais réparer cet oubli à Angora, résidence d'un *kaïmakan*; celui-ci refusa de s'y prêter à moins d'un pourboire de quinze mille piastres. Ni représentations, ni remontrances, ni prières n'eurent d'effet sur cette très-cupide excellence, et tout ce que je pus obtenir, ce fut une réduction de l'impôt. Poussée à bout et bien décidée pourtant à ne pas donner une obole à ce fripon, je lui déclarai que, n'ayant avec moi que juste ce qui m'était indispensable pour atteindre Césarée, je ne pouvais le payer qu'au moyen d'une traite sur Constantinople, qu'il accepta. Je lui remis le billet en ayant soin d'écrire à mon banquier de ne pas l'acquitter. L'embargo ayant été levé aussitôt que le billet fut livré, je m'empressai de sortir d'Angora et de la juridiction de ce malheureux *kaïmakan;* mais pendant que cette affaire se brouillait et se débrouillait, il fallait passer le temps et prendre patience.

Le muphti de Tcherkess m'avait adressé à son ami le muphti d'Angora, personnage encore plus âgé et non moins respectable que le premier. Il était plus que centenaire, et possédait aussi de jeunes femmes et de très-petits enfants. Ce digne homme avait perdu la vue depuis quelques années, et les docteurs qu'il avait consultés avaient prononcé le mot de cataracte. Il voulut savoir ce que j'en pensais, car ma réputation en fait de science médicale est aussi bien établie en Asie que celle de M. Andral l'est à Paris. Je crus pouvoir lui donner quelque espoir, car je n'aperçus point de véritable cataracte, et je lui conseillai un traitement auquel il s'assujettit sans hésiter, et qui, dès les premiers jours, lui procura quelque soulagement. Cela suffit pour que le bon vieillard me prît très-fort en amitié. Il envoyait tous les matins ses coadjuteurs savoir de mes nouvelles et se mettre à ma disposition pour toutes les courses et recherches que je voudrais faire. Entre autres distractions, ces dignes *muphtis* m'offrirent de visiter un couvent de derviches fort renommé, situé dans la ville même, et j'acceptai leur proposition avec empressement.

Ce nom de derviches revient souvent dans tous les contes orientaux et dans tous les ouvrages qui traitent de l'Orient et de ses mœurs; mais, ou j'ai l'esprit bien mal fait, ou l'idée que l'on nous y donne de ces personnages est aussi inexacte qu'incomplète. Pour ce qui me concerne, je m'étais toujours représenté le derviche comme un moine mendiant musulman, un saint homme à sa manière, soumis à une règle plus ou moins austère, su-

bordonné à des chefs faisant partie d'une hiérarchie sacerdotale, et remplissant certains devoirs de bienfaisance ou de sacrifice. Rien ne ressemble moins à un véritable derviche que ce personnage de fantaisie. Tout musulman peut se transformer sur l'heure en derviche, pourvu qu'il attache à son cou ou qu'il passe dans sa ceinture un talisman quelconque, une pierre recueillie sur le territoire de la Mecque, une feuille sèche tombée d'un arbre qui ombrage le tombeau d'un saint, ou telle autre chose qui lui plaira. A défaut de reliques, il peut adopter tout simplement un cornet à bouquin dans lequel il souffle à certaines heures du jour, ou bien un demi-cercle en fer monté sur un bâton destiné à soutenir sa tête pendant les courts instants qu'il est censé consacrer au repos, ce qui signifie que le saint homme s'est condamné à ne jamais dormir. En effet, le bâton à l'extrémité duquel est placé le demi-cercle servant d'oreiller ne demeure immobile qu'en vertu de l'équilibre, et à peine le martyr a-t-il fermé l'œil, que le bâton s'ébranle, tombe et réveille le dormeur. Il y a même des derviches qui se contentent de porter sur leur tête la peau d'une chèvre en guise de bonnet pointu, et cette décoration singulière suffit à établir sans contestation, au profit de celui qui la porte, son droit au titre de derviche et à la vénération des fidèles. Les derviches ont rarement un domicile fixe. Voyageurs pour la plupart, ils vivent d'aumônes chemin faisant, quitte à se faire voleurs, pour peu que la bienfaisance nationale se trouve en défaut. On les appelle quelquefois pour guérir les malades,

hommes ou bêtes, pour faire cesser la stérilité des femmes, des juments ou des vaches, pour découvrir les trésors cachés dans la terre, pour chasser les mauvais esprits qui hantent les troupeaux ou les jeunes filles, bref pour intervenir dans tout ce qui tient du merveilleux. Ils ont, comme tout bon musulman, des femmes qu'ils laissent dans le village où elles sont nées, tandis qu'ils poursuivent leurs éternels pèlerinages, prenant une nouvelle épouse chaque fois que la solitude leur pèse, et la quittant lorsque le goût de la vie errante leur est revenu. Quelquefois il arrive qu'un derviche revient, au bout de quelques années, trouver celle de ses femmes qui lui a laissé les plus tendres souvenirs. Si elle l'a attendu, le ménage se renoue pour un temps; si elle a trouvé mieux, ou si la patience lui a manqué, elle s'excuse comme elle peut, et elle n'a rien à craindre du ressentiment de son premier époux. Il faut convenir que ce sont là des mœurs assez faciles et point du tout farouches.

Tel est le véritable derviche, dépouillé des vertus que lui ont prêtées les conteurs et les voyageurs. Au fond, ce n'est guère qu'un fainéant et un imposteur qui se fait parfois brigand, lorsque les circonstances s'y prêtent. Il y a pourtant çà et là des associations de derviches qui vivent en commun et qui obéissent à des supérieurs. Ceux-là sont beaucoup plus respectables que leurs confrères errants, et ils s'appliquent particulièrement à certaines bonnes œuvres; mais ce mot de bonnes œuvres mis en regard de celui de derviches est de ceux

qui exigeraient un commentaire. On saura tout à l'heure à quel genre de bonnes œuvres se dévouent les derviches réguliers d'Angora. Je ne dois pas négliger non plus de faire remarquer que l'orthodoxie des derviches est fort problématique, et qu'un de leurs ordres en particulier, celui de la *Pierre de Salut*, est fortement soupçonné d'indifférentisme au sujet du prophète et de ses préceptes.

J'allai donc, accompagné par deux des principaux coadjuteurs du muphti, visiter le couvent des derviches, ou plutôt leur résidence d'été, car pendant l'hiver la plupart d'entre eux se retirent dans la ville, où ils mènent la vie de tout musulman, au sein de leur famille et en dehors de la communauté. Dans l'un des faubourgs d'Angora se trouve un jardinet, de l'étendue d'un demi-arpent tout au plus, fermé de tous côtés par des corps de logis séparés les uns des autres, et tellement rempli de kiosques, qu'à peine a-t-on réservé l'espace nécessaire pour se rendre de l'un à l'autre. Cet étrange jardin, qui peut avoir quelque agrément pendant la belle saison, lorsque les kiosques et les habitations environnantes sont tapissées de plantes grimpantes, présentait alors un aspect déplorable. Je m'assis tristement dans l'un de ces kiosques dépouillés de leurs festons de verdure, et j'écoutai d'un air distrait et incrédule les descriptions ravissantes que les derviches me faisaient à l'envi de leur séjour pendant l'été. « L'eau y est toujours fraîche, » répétaient-ils surtout ; c'est là un des avantages auxquels les Orientaux tiennent le plus.

Lorsqu'ils ont dit d'un pays que l'air y est bon et l'eau froide, ils ne comprennent pas que vous tardiez à y transporter vos pénates. Combien de fois ne m'a-t-on pas adressé cette question à propos de Paris et de Londres : L'air y est-il bon ? l'eau y est-elle fraîche ; et lorsque je répondais que je n'en savais rien, une exclamation de surprise s'échappait de toutes les poitrines.

Je devenais de plus en plus mélancolique, malgré la collation, composée de beaux raisins, de belles poires, de miel, de confitures et d'eau très-fraîche, si bien que mes *ciceroni* jugèrent qu'il était temps de varier les plaisirs. On me fit passer dans l'une des habitations qui entourent le jardin, et où toutes les femmes des derviches se tenaient rassemblées pour me recevoir et me faire les honneurs du lieu. Il y en avait une trentaine entassées dans une petite pièce hermétiquement fermée, assez proprement meublée, et tellement chauffée par un poêle en fonte, que je me serais évanouie, si l'une de ces dames n'avait eu l'extrême bonté de casser un carreau (de papier) pour me donner de l'air. Dans ce climat si chaud, on ne craint rien tant que le froid, et l'on prend des soins inouïs pour s'en garantir, même dans les moments où de pauvres Européens tels que nous ne sont préoccupés que du danger de mourir de chaleur. Ainsi, pendant les mois les plus brûlants de l'été, vous voyez les Asiatiques enveloppés de pelisses en drap doublées de fourrures et groupés autour d'un feu flamboyant, tandis que les femmes emploient toutes les ressources de leur esprit à empêcher

l'air extérieur de pénétrer dans leurs maisons. Pendant tout le temps de mon séjour à Angora, je ne me débarrassai pas une seule minute du violent mal de tête que m'occasionnaient les émanations du poêle et du charbon. Dans les maisons arméniennes, c'est encore bien pis; les femmes et quelquefois les hommes s'y chauffent au moyen de ce qu'on appelle un *tandour*. C'est un meuble qui se compose d'une table chargée de couvertures en laine traînant jusqu'à terre. Sous cette table, on place un réchaud contenant force braise et charbon allumé. Toute la famille se range autour de la table, chaque individu ramène sur soi la couverture, cache en dessous ses mains et ses bras, et maintient son corps à la douce température de 38 ou 40 degrés Réaumur pour le moins. Les plus tristes accidents sont le résultat de cette coutume, et je me souviens encore d'avoir été réveillée la nuit qui précéda mon départ d'Angora, par une famille éplorée m'apportant un pauvre petit malheureux qui venait de rôtir dans le *tandour* domestique. Le feu avait pris à ses vêtements en laine, et on ne s'en était aperçu que lorsque le corps était devenu aussi noir que du charbon. Malgré de pareils accidents, qui se renouvellent assez souvent, les Asiatiques tiennent fort à leur *tandour*, moyennant lequel ils se grillent à peu de frais.

Les femmes des derviches m'accablèrent de compliments et de témoignages d'amitié, jusqu'à me forcer d'accepter une pacotille de bas et de gants de poil de chèvre d'Angora, plus un magnifique matou de l'es-

pèce connue chez nous sous le nom de chats d'Angora. La conversation se porta naturellement sur les qualités toutes particulières des animaux de cette région de l'Asie Mineure. C'est une chose remarquable en effet et digne d'attirer l'attention des savants d'Europe que la supériorité du poil des animaux qui naissent dans la province d'Angora, comparée à celle des animaux du reste de l'Asie, et même de tout l'univers. Les chèvres d'Angora sont les plus jolies bêtes que l'on puisse voir : leur soie, car je ne puis appeler cela du poil, est le plus souvent blanche, quelquefois roussâtre, grise ou même noire; mais, quelle qu'en soit la couleur, sa finesse, son moelleux et son luisant sont toujours les mêmes. On dirait la soie la plus fine, ondée ou bouclée, moyennant quelque procédé nouvellement découvert. C'est avec ce poil qu'on fabrique à Angora une espèce de camelot fort estimé et qu'on tricote toute sorte de bas, mitaines, etc. Quant aux chats, quoique moins utiles, ils ne sont pourtant pas à dédaigner, pour ceux du moins qui aiment le beau, partout où il se trouve. Ces chats sont énormes, et leur corps est couvert d'un épais duvet assez semblable à celui du cygne. Leur tête est fort large, leur queue longue et bien garnie; mais ce qu'il y a de plus charmant dans ces petits animaux, c'est la grâce de leurs mouvements, la légèreté de leurs bonds, la rapidité de leur course, et le courage avec lequel ils soufflètent les plus gros dogues, qui d'ordinaire ne ripostent pas. Éloignez-vous de quelques lieues d'Angora : — les chè-

vres retrouvent leur laideur, et les matous communs reparaissent avec leur tournure vulgaire et leur caractère sournois. A Iconium seulement, les chèvres et les chats se rapprochent de ceux d'Angora, mais sans en atteindre l'incomparable beauté.

Les animaux de l'Asie sont en général bien supérieurs à ceux de l'Europe, et chaque canton se vante de posséder le type le plus parfait d'une espèce quelconque. Si Angora a ses chèvres et ses chats, les Turcomans qui peuplent les vastes déserts de la Cappadoce ont leurs moutons à large queue, leurs lévriers à oreilles tombantes et frisées comme les *king-Charles* anglais, leurs chevaux plus grands et plus robustes que les chevaux arabes. Les moutons turcomans, que l'on retrouve aussi chez les Kurdes, sont de formes infiniment plus gracieuses que les nôtres; ils ont le cou long, le museau effilé, de longues oreilles qui descendent parallèlement au museau et en accompagnent le contour, comme les boucles à l'anglaise accompagnent le visage d'une jeune fille. Le trait principal de ces animaux est une queue tellement remplie de graisse, qu'elle pèse quelquefois jusqu'à douze ou quinze ocques (mesure turque équivalant à environ quarante-quatre onces). Ce poids, qui oscille en dehors de leur centre de gravité, gêne considérablement l'animal, et le place parfois dans l'impossibilité absolue de traîner sa queue; désagrément dont on le soulage en l'attelant à de petites charrettes destinées à supporter l'incommode appendice.

Pendant que les femmes des derviches d'Angora me

vantaient les races privilégiées de leur province, je ne pouvais m'empêcher d'exprimer à un autre point de vue mon admiration pour les nobles animaux de ces contrées. Ce qui m'avait surtout frappé, c'était leur extrême douceur, leur mansuétude singulière. Le buffle, qui passe partout ailleurs pour une bête sauvage presque entièrement rebelle à toute tentative faite pour l'apprivoiser, n'est pas ici plus farouche qu'un bœuf. Les chakals, dont ces vallées et ces forêts sont remplies, se contentent de pousser des hurlements de damnés et de venir vous voler soit du beurre frais, soit du lait dans votre tente, si vous en avez une. Le cheval, si fier, si indomptable chez nous, ne connaît ni la révolte, ni la colère, ni l'entêtement. Il y a plus : les animaux que l'on appelle féroces participent aussi de cette débonnaireté universelle. Les montagnes sont habitées par des panthères et des léopards ; mais il n'y a pas d'exemple que ces animaux aient attaqué de paisibles voyageurs, ni même des chasseurs. Le sanglier non plus ne fait la guerre qu'aux jardins et aux champs de riz Cela tient, pour quelques animaux, à la conduite que l'on s'impose envers eux. Jamais un Turc ni même un Arabe ne maltraitera un cheval, fût-ce pour le corriger. Il lui parle, il tâche de le ramener aux sentiments du devoir, et s'il échoue, il se résigne : *Allah kerim!* Je me souviens d'avoir fort scandalisé mon escorte musulmane un jour, parce que, mon beau cheval ayant imaginé de se coucher tout de son long dans une rivière que nous traversions à gué, je me permis, au sortir de mon bain

improvisé, de lui donner une salutaire correction. « Oh ! ne le frappez pas ! me criait-on de tous côtés; quel dommage ! Il est si bon et si beau ! » Et chacun de venir à lui, de le flatter et de le caresser pour lui faire oublier ma brusquerie. Il en est de même pour les animaux employés au travail de la terre. Les buffles ne travaillent qu'autant qu'ils le veulent bien, et de la manière qui leur semble préférable. Jamais le berger ne conduit son troupeau; il le suit et le protége au besoin : aussi en est-il adoré. Il est curieux d'entendre les gens du pays converser avec les animaux. Ils parlent à chacun sa langue, c'est-à-dire qu'ils adressent à chaque animal ou plutôt à chaque espèce un certain nombre de mots n'ayant aucun sens défini parmi les hommes, mais que ces animaux entendent fort bien. Il y a un mot et une intonation particulière pour avertir les chèvres que le loup n'est pas loin, et le même avis est donné au chien avec d'autres mots et d'autres sons. « Tournez à gauche, tournez à droite, arrêtez-vous, allez en avant, » tout cela se dit au mouton autrement qu'au cheval, autrement qu'au mulet et qu'au buffle. *E sempre bene !* chacun sait ce que cela veut dire. Ces langages divers ne sauraient être composés de nuances fort délicates dans les sons; il faut procéder à grands traits, ou pour mieux dire à grands cris. En effet, rien de plus étrange que les bruyantes modulations des laboureurs, des chasseurs, des muletiers et des bergers de l'Asie poursuivant leurs entretiens d'une montagne à l'autre, tandis que l'animal répond à sa façon. Il y aurait un dictionnaire sin-

gulier à composer, non pas de la langue que parlent ici les animaux, mais de celle qu'ils comprennent.

Il est temps de revenir à mes derviches. Ces braves gens voulaient absolument me divertir, me faire passer aussi agréablement que possible le temps de mon séjour forcé dans la ville d'Angora. La visite au couvent n'avait eu qu'un médiocre succès, et ils s'en étaient aperçus : ils songèrent donc à autre chose, et un beau matin qu'étendue sur mon divan je tâchais, mais en vain, de secouer l'engourdissement et la migraine causés par la fumée de charbon qui sortait d'un poêle de fonte et circulait dans ma chambre close, je vis entrer un petit vieillard à manteau blanc, à barbe grise, à bonnet pointu de feutre gris entouré d'un turban vert, à l'œil vif et à la physionomie aussi bienveillante que naïve. Ce vieillard s'annonça comme le chef de certains derviches faiseurs de miracles, que le grand-muphti m'envoyait, afin de me faire assister à leurs opérations. Je me confondis en remerciements et me déclarai prête à assister au spectacle qui m'était offert. Le petit vieillard entr'ouvrit la porte, fit un signe, et reparut aussitôt suivi de ses disciples.

Ils étaient au nombre de huit, et il est certain que si je les eusse rencontrés pendant mon voyage, au coin d'un bois, leur apparition m'eût causé peu de plaisir. Leurs vêtements en lambeaux, leurs longues barbes incultes, leurs visages pâles, leurs formes émaciées, je ne sais quoi de féroce et de hagard dans les yeux, tout cela contrastait singulièrement avec le rond et frais

visage de leur chef, sa physionomie ouverte et souriante et son costume passablement coquet. Les disciples, en entrant, se prosternèrent devant lui, me firent un salut de politesse et s'assirent à distance en attendant les ordres du petit vieillard, qui de son côté attendait les miens. J'éprouvais un certain embarras qui eût été encore bien plus pénible, si la séance à laquelle j'allais assister eût été provoquée par moi. J'en étais par bonheur parfaitement innocente, et cette pensée me donnait un peu d'aplomb; mais je n'osais pas faire le signal de commencer... je ne savais encore quoi. Je m'attendais à une scène de grossière imposture, à laquelle je serais forcée d'applaudir par politesse, et dont je devrais me montrer la dupe par bienséance. Mon amour-propre n'était nullement en jeu, mais je craignais d'une part de ne pas bien jouer mon rôle, et de l'autre, je l'avoue, ma conscience de civilisée était quelque peu alarmée.

Je fis servir le café pour gagner du temps, mais le chef seul accepta; les disciples s'excusèrent, alléguant la gravité des épreuves auxquelles ils allaient se soumettre. Je les regardai; ils étaient sérieux et impassibles comme des hommes qui attendraient la visite d'un hôte ou plutôt d'un maître révéré. Après un court silence, le petit vieillard me demanda si ses enfants pouvaient commencer, et je répondis que cela ne dépendait que d'eux seuls. Prenant ma réponse pour un encouragement, le vieillard fit un signe, et l'un des derviches se leva. Il alla d'abord s'agenouiller devant

le chef et baiser la terre; celui-ci imposa les mains sur sa tête, comme pour lui donner sa bénédiction, et lui dit à voix basse quelques mots que je n'entendis point. Se relevant alors, le derviche quitta son manteau, sa fourrure de poil de chèvre, et recevant d'un de ses confrères un long poignard dont le manche était garni de sonnettes, il vint se placer debout au milieu de l'appartement. Calme d'abord et recueilli, il s'anima par degrés sous le coup d'une action intérieure : sa poitrine se souleva, ses narines s'enflèrent et ses yeux roulèrent dans leurs orbites avec une singulière rapidité. Cette transformation était accompagnée et aidée sans doute par la musique et les chants des autres derviches, qui, ayant debuté par un récitatif monotone, passèrent bientôt aux cris et aux hurlements cadencés, auxquels le battement régulier et pressé d'un tambourin imposait une certaine mesure. Lorsque la fièvre musicale eut atteint son paroxysme, le premier derviche leva et laissa retomber successivement le bras qui tenait le poignard, sans paraître avoir la conscience de ces mouvements et comme mû par une force étrangère. Un tressaillement convulsif parcourut tous ses membres, et il mêla sa voix à celle de ses confrères, qu'il réduisit bientôt à l'humble rôle d'accompagnateurs, tant ses cris dépassaient et dominaient les leurs. La danse se joignit à la musique, et le derviche protagoniste exécuta des bonds si prodigieux, tout en continuant son hymne d'énergumène, que la sueur ruisselait sur son torse nu.

C'était le moment de l'inspiration. Brandissant le poignard qu'il n'avait jamais quitté et dont la moindre secousse faisait résonner les mille grelots, il tendit le bras en avant ; puis, le repliant soudainement avec force, il s'enfonça le fer dans la joue, si bien que la pointe en sortit dans l'intérieur de la bouche. Le sang se fit jour aussitôt par les deux ouvertures de la plaie, et je ne pus retenir un mouvement de la main pour faire cesser cette scène horrible. — Madame veut voir de plus près? dit alors le petit vieillard, qui m'observait attentivement. Faisant signe à l'exécutant d'approcher, il me fit remarquer que la pointe du poignard avait bien réellement traversé les chairs, et il ne se tint pas pour satisfait qu'il ne m'eût forcée à toucher du doigt cette pointe.

—Êtes-vous convaincue que la blessure de cet homme est réelle? me dit-il ensuite.

—Je n'en doute nullement, répondis-je avec empressement.

—C'est assez, mon fils, reprit-il en s'adressant au derviche, qui était demeuré pendant l'examen la bouche ouverte, remplie de sang, et le fer dans la blessure; allez vous guérir.

Le derviche s'inclina, retira le fer, et, s'approchant d'un de ses confrères, il s'agenouilla et lui présenta sa joue, que celui-ci lava à l'extérieur et à l'intérieur avec sa propre salive. L'opération ne dura que quelques secondes; mais lorsque le blessé se releva et se tourna de notre côté, toute trace de blessure avait disparu.

Un autre derviche se fit, avec la même mise en scène, une blessure au bras, qui fut pansée et guérie par le même moyen. Un troisième m'effraya : il était armé d'un grand sabre recourbé qu'il prit à deux mains par les deux extrémités, et s'en étant appliqué la lame du côté concave sur le ventre, il l'y fit entrer en exécutant un léger mouvement de bascule. Une ligne couleur de pourpre se détacha aussitôt sur cette peau brune et luisante, et je suppliai le vieillard de ne pas pousser les épreuves plus loin. Il sourit et m'assura que je n'avais encore rien vu, que ce n'était là que le prologue, que ses enfants se coupaient impunément les membres, et au besoin la tête, sans qu'il en résultât pour eux le moindre inconvénient. Je crois qu'il avait été content de moi, et qu'il me jugeait digne de goûter leurs miracles, ce qui ne me flattait que médiocrement.

Le fait est pourtant que je demeurai pensive et embarrassée. Qu'était cela? Mes yeux n'avaient-ils point vu ? mes mains n'avaient-elles pas touché? Le sang avait-il coulé ? J'avais beau me rappeler les tours de nos plus célèbres prestidigitateurs, je ne trouvais dans mes souvenirs rien qui approchât de ce que je venais de voir. J'avais affaire ici à des hommes ignorants et simples à l'excès; leurs tours aussi étaient de la plus grande simplicité et ne laissaient guère de prise à l'artifice. Je ne prétends pas avoir assisté à un miracle; je raconte fidèlement une scène que pour ma part je ne saurais expliquer.

J'étais fort émue, je l'avoue, et le lendemain j'écou-

tai sans sourire les récits d'autres faits merveilleux dont m'entretint le docteur Petracchi, établi depuis plusieurs années à Angora et y remplissant les fonctions d'agent consulaire anglais. M. Petracchi croit que ces derviches possèdent des secrets naturels, ou pour mieux dire surnaturels, moyennant lesquels ils accomplissent des prodiges pareils à ceux des anciens prêtres d'Egypte. Ce n'est pas là mon opinion; je me contente de n'en avoir aucune, ce qui est le seul moyen de ne pas faire fausse route en certains cas.

Le jour fixé pour mon départ d'Angora arriva enfin. J'avais été assez souffrante pendant mon séjour dans cette ville, et ce ne fut pas sans un secret serrement de cœur que je me retrouvai sur mon cheval, non pas en plein champ, mais en plein désert (car tout le pays qui sépare les grandes villes les unes des autres est ici le désert), exposée à tous les frimas, sans autre défense que mes fourrures, sans autre abri qu'un mauvais toit peut-être, et que ma tente pour pis-aller. Il faut plus de force d'âme qu'on ne pourrait le croire au premier abord pour entreprendre de semblables voyages. La fatigue n'est pas grande, puisqu'on ne marche guère que sept ou huit heures par jour, au pas ou à l'amble, sur des chevaux très-doux; les dangers sont plutôt imaginaires que réels; les privations sont supportables car, outre les provisions que l'on apporte avec soi, on est à peu près assuré de trouver partout des poules, des œufs, du beurre, du riz, de l'orge, du miel, du café et des matelas. Mais quand on vient à songer qu'il est im-

possible de se rien procurer au-delà, que si nos forces sont épuisées après six heures de marche, il nous faudra néanmoins achever l'étape, que la maladie nous trouvera sans ressources, qu'aucun abri ne se présentera sur la route si la neige ou l'ouragan vient à nous surprendre dans le cours de la journée, on éprouve malgré soi une espèce de défaillance mêlée d'angoisse dont il faut soigneusement se garder, car c'en est fait du voyageur s'il y cède.

III. — CÉSARÉE ET LES VILLES DU TAURUS.

On me permettra de changer encore ici un peu brusquement le lieu de la scène. Nous avons quitté la Galatie pour la Cappadoce; nous sommes au milieu des populations turcomanes. Quatre jours se sont écoulés depuis le départ d'Angora. Il s'agit d'atteindre la ville d'Adana, en traversant Kircheir, Césarée et quelques autres localités recommandables par leurs souvenirs ou leur importance actuelle. Je ne noterai que les incidents essentiels du voyage.

Un de ces incidents eut pour théâtre le village appelé Kuprü. L'occasion s'offrit à moi dans ce village, où je devais changer d'escorte, de remplir l'office de médecin auprès d'une jeune fille malade depuis un an, et que son père, surmontant son aversion pour les chrétiens, m'avait priée de visiter. Mes compagnons de voyage s'étaient éloignés, et la jeune fille, accompagnée de sa mère, parut devant moi. C'était une magnifique

créature, grande et forte, mais de proportions irréprochables : un beau visage ovale, des yeux fendus en amande, d'un noir de velours, un nez plutôt aquilin que grec, un teint qui avait dû être resplendissant et qui l'était encore, mais d'un éclat maladif maintenant, de cet éclat que la fièvre substitue à la fraîcheur. Cette belle personne avait l'air profondément triste, et il était impossible de la regarder sans s'intéresser à elle. Sa mère, belle encore, du même genre de beauté que sa fille, paraissait fort inquiète et affligée de l'état de son enfant, et ces deux femmes s'adressèrent à moi en me témoignant une confiance et une bienveillance qui contrastaient avec la réserve maussade du maître du logis.

Je n'eus pas de peine à m'assurer que la jeune fille était atteinte d'une affection du cœur, et, malgré mon peu de penchant pour le romanesque, je ne pus me défendre du soupçon que le moral ne fût pour quelque chose dans cette maladie. Les priviléges du médecin sont presque illimités dans ce pays, où les médecins sont si rares, et je ne craignis point de commettre une indiscrétion en m'informant si quelque chagrin, quelque secousse morale n'avait pas précédé les symptômes du mal.

—Hélas! oui, me répondit la mère; il y aura dans huit jours juste un an que ma pauvre fille a éprouvé une frayeur horrible, et c'est depuis lors qu'elle languit ainsi.

—Et puis-je connaître la cause de cette frayeur?

La mère regarda sa fille; celle-ci rougit, baissa les yeux, et sa poitrine se souleva rapidement, comme si sa respiration devenait de plus en plus difficile et gênée.

—Pourquoi te troubler ainsi? reprit la mère; tu sais bien qu'il faut tout dire aux médecins.—Puis se tournant vers moi : —La pauvre enfant ne peut entendre la moindre allusion à cette nuit funeste sans en ressentir encore le contre-coup; mais elle va s'éloigner pendant quelques instants, et je vous raconterai tout.

En effet, la jeune fille se leva et s'approcha de la fenêtre, tandis que la mère, se penchant vers moi, se préparait à me faire sa confidence.—Nous y voilà, pensai-je; sans doute un amant découvert par ce père dénaturé?—Eh bien! Madame, sachez donc que ma fille, étant allée passer la journée chez une de ses amies, rentrait chez elle à la tombée de la nuit; elle monte l'escalier sans lumière et suivie d'une de ses femmes; tout à coup un être sort d'une des pièces d'en haut, descend quelques marches au-devant de ma fille, arrive jusqu'à elle, s'embarrasse dans ses vêtements et la fait trébucher; elle pousse un cri, se relève... La lune se montrait en ce moment, et ma pauvre fille crut apercevoir un chat noir qui s'enfuyait à toutes jambes. Peut-être n'en était-ce pas un, peut-être n'était-ce qu'un chat gris; c'est ce que je m'efforçai en vain de lui persuader; rien ne put lui tirer de la tête que le chat qui l'avait renversée était un chat noir.

J'attendais toujours la fin de l'histoire; cependant il n'y avait plus rien, et l'histoire était finie. Je tâchai de découvrir, sans néanmoins trahir mon ignorance en pareille matière, ce qu'il y avait de si particulièrement effrayant en cette rencontre. Tout ce que je pus comprendre, ce fut que les chats noirs sont des esprits malfaisants dont la visite est du plus triste présage. Quelque absurde qu'en fût la cause, le mal n'en existait pas moins. Je pratiquai une saignée, je recommandai la distraction, l'exercice; mais quelles distractions peut-on se procurer, à quel exercice salutaire peut-on se livrer dans l'enceinte d'un harem, et surtout d'un harem de campagne? Je me promis de ne pas passer par Kuprù à mon retour, car il m'en aurait coûté de voir les ravages que quelques mois de maladie devaient opérer sur la jolie fille de mon hôte bourru.

Pendant les trois jours qui suivirent notre halte à Kuprù, la pluie tomba presque constamment et ne nous quitta guère qu'à Kircheir. Je n'ai gardé de ces longues heures de marche que le souvenir d'une soirée passée à Merdéché, village turcoman. Nous y étions arrivés un peu avant le coucher du soleil. Pendant que notre cuisinier préparait le souper, je sortis du village et me dirigeai vers la fontaine, qui n'en était éloignée que de quelques pas. J'y étais à peine, qu'une procession de jeunes filles, sortie des maisons, vint y puiser de l'eau. Elles portaient de larges pantalons bleus noués autour de la cheville, un étroit jupon rouge ouvert sur les côtés et traînant par derrière, mais relevé et retenu

par des cordons de couleurs diverses. Une écharpe roulée plusieurs fois autour de la taille séparait le jupon rouge d'une jaquette de la même couleur, à manches étroites descendant jusqu'au coude, ouverte sur la poitrine, qu'une chemise en étoffe blanche très-fine recouvrait seule. Pour coiffure, elles n'avaient qu'un fez à long gland, orné et presque entièrement couvert de pièces de monnaie. Les cheveux tressés pendaient presque jusqu'à terre, et chaque natte était terminée par un petit paquet d'autres pièces de monnaie, qui étaient comme semées sur toutes les parties de l'ajustement, —sur le corsage, sur les manches et sur la chemise. Chacune de ces jeunes filles portait sur sa tête la cruche qu'elle venait remplir, et la rapportait de même au logis. Quand elles arrivèrent à la fontaine, ce fut un charmant concert de causeries, d'éclats de rire et de chansons. Ma présence, qui d'abord gênait leurs ébats, finit par les exciter. Les unes s'approchaient timidement pour examiner la manière dont mes cheveux étaient relevés, et poussaient des exclamations d'étonnement à la vue de mon peigne ; d'autres, plus hardies, s'aventuraient jusqu'à poser leurs doigts sur l'étoffe de mon manteau, puis elles se sauvaient en riant et en courant, comme si elles eussent accompli un acte de bravoure incomparable. Cependant le soleil avait disparu derrière les montagnes, les troupeaux traversaient le fond de la vallée et se rapprochaient des maisons; les chiens, gardiens fidèles de la propriété de leurs maîtres, s'établissaient accroupis devant les portes; les

ombres approchaient rapidement, et les feux s'allumaient sur divers points. Il me fallut quitter le joyeux essaim des jeunes filles, la fontaine limpide, la verte vallée, et me rapprocher de notre logement. Ce fut une agréable soirée.

A Kircheir, nous connûmes ce qu'ajoutent de prix à l'hospitalité orientale les tribulations qui souvent en précèdent la pratique. Un homme nous attendait aux portes de la ville pour nous conduire à la maison qui nous était destinée, et nous formâmes pendant le trajet plus d'un soupçon injurieux contre la fidélité de notre guide. Nous errâmes à travers un labyrinthe de ruelles et de passages, enfonçant dans la boue jusqu'au poitrail de nos chevaux, nous heurtant à d'énormes pierres cachées dans l'eau des mares, nous cognant aux toits en auvent des boutiques, marchant au milieu de longues files de chameaux qui effrayaient nos chevaux d'Anatolie. Nous désespérions presque d'atteindre le toit hospitalier, lorsque notre guide se précipita, par une porte cochère ouverte sur la rue, dans une grande cour pavée où notre drogman, notre garde, le maître de la maison, ses parents, ses amis et ses connaissances étaient rassemblés pour nous recevoir. Notre logement était bon, sauf les fenêtres, dont il n'y avait aucune trace; mais nous n'y songions plus. Un feu de bois était allumé dans la cheminée, ce qui fut pour nous une source de voluptés infinies après tant de jours où il avait fallu recourir au combustible turcoman. Dans ces provinces, d'où les arbres sont bannis, on brûle les excré-

ments desséchés des animaux, tels que vaches, bœufs, chevaux et chameaux. C'est assez bon pour se chauffer, car, quoi qu'on puisse en penser, aucune mauvaise odeur ne s'exhale de ces foyers; mais lorsqu'on en vient à se dire que les aliments cuisent sur de pareils charbons, on commence à se sentir mal à l'aise : qu'est-ce donc lorsqu'on vous apporte un *narghilé* allumé par ce moyen, et qu'il est question d'en aspirer la fumée! J'avoue que ma philosophie a toujours échoué contre cette pensée, et j'ai brûlé les pieux de toutes mes tentes, j'ai rendu boiteux tous mes meubles de voyage tels que pliants, tables, etc., plutôt que de m'assujettir à respirer la fumée obtenue par ces charbons animaux.

Notre hôte de Kircheir nous présenta un de ses amis qu'il avait institué maître des cérémonies pour l'occasion. C'était un Arabe d'Alger, qui se considérait comme Français et se disait au courant de nos usages. Le fait est qu'il avait complétement dépouillé la réserve et la gravité orientale, et que ses compatriotes d'Asie le prenaient pour un modèle des bonnes manières d'Europe. Il entra en riant aux éclats, se frottant les mains, branlant la tête et se trémoussant de toutes ses forces. « Je suis Français, disait-il en arabe; Madame (s'adressant à ma fille), Mademoiselle (s'adressant à moi), je suis Français (toujours en arabe) et votre serviteur. Voulez-vous de l'eau-de-vie?—et il tira une bouteille de dessous son bras,—commandez, disposez de moi et de tout ce qui m'appartient. » Et il continua sur ce ton, portant souvent la bouteille à sa bouche, faisant claquer sa langue

à chaque fois qu'il l'en retirait, se renversant sur le divan, levant ses jambes au-dessus de sa tête, exécutant toutes les folies naturelles à un homme ivre qui se croit tout permis, sous le prétexte qu'il est Français parmi des Turcs. Mes compagnons de voyage finirent par le mettre à la porte, ce dont il ne s'offensa nullement, mais ce qui ne laissa pas de causer quelque étonnement à son ami, notre hôte, qui croyait nous avoir amené un de nos semblables, et qui mettait toutes ses incongruités sur le compte des manières de l'Occident.

Je ne sais en vérité ce qui a pu déterminer tant d'illustres personnages à venir mourir dans une ville aussi peu considérable que Kircheir, dont le nom même ne se trouve sur aucune carte. Quel que soit le motif de cette étrange préférence, toujours est-il que cette ville est peuplée, entourée de tombeaux. La plupart de ces tombeaux sont des mosquées; quelques-uns consistent en une espèce de chapelle ou de dôme, auquel on parvient par un escalier extérieur, et sous lequel reposent les cendres du mort. L'un de ces monuments est une œuvre véritablement admirable, aussi bien par l'immensité des proportions que par la majesté de la forme, la richesse et l'élégance des détails. C'est une grande salle à douze faces, dont chacune ouvre sur une chambre aux murs entièrement recouverts d'un émail bleu de ciel. Ces douze chambres ou cellules étaient jadis occupées par un nombre égal de derviches, chargés de veiller et de prier sur le tombeau. A côté de l'édifice s'élance un minaret parfaitement conservé, en terre cuite, d'une

teinte plus pâle que nos briques, entremêlée d'émail bleu, qui sur ce fond d'un gris rougeâtre est d'un effet charmant. Des inscriptions couvrent la partie supérieure des murs du monument, mais elles sont placées à une trop grande hauteur pour qu'il soit possible de les examiner ni de les copier sans le secours d'une échelle. J'ai demandé aux habitants dans quelle langue elles étaient écrites, car elles ne me semblaient pas en caractères turcs; les uns m'ont répondu qu'elles étaient en arabe, les autres qu'elles étaient en turcoman. Je pencherais volontiers pour cette seconde version, vu que les caractères arabes sont les mêmes que les turcs; mais si elle est la véritable, nous sommes condamnés à ne jamais en posséder la traduction, car les caractères turcomans ne sont plus employés nulle part, et je ne crois pas qu'il existe, même au Collége de France ou à la Propagande de Rome, un professeur d'ancien turcoman ou de turcoman littéral. Quant au langage que ce peuple parle aujourd'hui, ce n'est que du turc, et, si on veut l'en croire, le plus pur turc.

Nous passâmes un jour à Kircheir pour nous ravitailler un peu, et le surlendemain de notre arrivée, nous nous remîmes en route. Depuis notre départ d'Angora, l'aspect du paysage était devenu de plus en plus sombre, les villages de plus en plus rares, le temps pluvieux et la population malveillante. La même progression continua de Kircheir à Césarée. Nous marchions des journées entières dans la boue, quelquefois dans la neige, entre des montagnes taillées à pic ou arrondies comme des

mottes de terre, sans que notre œil trouvât à se poser sur un objet agréable ou seulement nouveau. Dans les pauvres villages où nous passions la nuit, nous n'apercevions que des visages mécontents, parfois même menaçants, et nous n'entendions que des injures. Nos gardes nous étaient pour l'ordinaire inutiles et quelquefois nuisibles, car ils représentaient, pour ce peuple irrité, l'autorité sous laquelle il gémit. Nous approchions de Césarée. Au sortir d'une gorge étroite et sombre entre des montagnes nues et des rochers grisâtres, nous débouchâmes dans une plaine immense, bornée au sud et à l'ouest par une chaîne de montagnes. La plaine est entrecoupée de tant de cours d'eau, qu'elle ne présente dans sa plus grande partie que des marécages peuplés d'une multitude de canards sauvages. La route, une route pavée, que l'on attribue, comme tous les anciens ouvrages du même genre, à l'impératrice Hélène, circulait au milieu des eaux stagnantes, et le moindre écart de nos chevaux nous eût précipités dans un océan de boue. Au loin, du côté du midi et presque au pied des montagnes, une ligne rougeâtre et onduleuse nous indiquait Césarée. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner à un petit village situé au milieu des marais, où l'on nous offrit de l'excellent lait à profusion. Nous nous préparions à remonter sur nos chevaux, lorsque nous vîmes accourir bride abattue un cavalier vêtu à l'européenne ou à peu près, qui, mettant pied à terre et me présentant une lettre, nous salua en italien.

C'était la première fois depuis notre départ de la

vallée de Ciaq-Maq-Oglou qu'une voix humaine nous adressait la parole dans un langage familier et aimé. Le messager n'était pourtant qu'un Grec, mais il avait vécu pendant bien des années au milieu des Européens, et il avait contracté les manières et les habitudes de l'Occident. Je n'ouvris pas tout de suite la lettre qu'il m'apportait, et je demeurai quelques instants pensive, tant le son de ces accents si connus et depuis si longtemps étrangers à mon oreille m'avait émue. La lettre était du consul anglais à Césarée, M. Sutter, qui exerce seul une mission d'hospitalité envers tous les Européens de passage dans cette ville. Il m'annonçait qu'une maison préparée par ses soins m'attendait, et que son *kavas* était chargé par lui de m'y conduire. Nous allions donc partir, lorsqu'une cavalcade nombreuse cette fois parut à peu de distance du village et s'y arrêta, tandis que deux cavaliers venaient nous complimenter au nom du pacha et des principaux habitants de la ville sur notre arrivée parmi eux. Le pacha m'envoyait en outre un cheval richement harnaché, sur lequel il m'invitait à faire mon entrée dans la ville. Cette extrême obligeance m'embarrassait bien un peu, car je ne me souciais guère d'échanger mon cheval, auquel j'étais si bien accoutumée, contre un animal inconnu. Je m'y décidai néanmoins, car un refus eût été pris pour une impolitesse, ou pour un symptôme de poltronnerie peu respectable. Nous fîmes notre entrée dans la ville de César avec la plus grande pompe. Nous formions une cavalcade de trente et quelques personnes, dont plusieurs

vêtues avec tout le luxe que l'Orient comporte encore. Nous ne faisions, à vrai dire, nous autres Européens, qu'une assez triste figure, avec nos vêtements usés et ternis par la poussière et la boue, au milieu de ces couleurs éclatantes et de ces riches broderies en or et en soie; mais tels que nous étions, ou plutôt tels que le voyage nous avait faits, c'était pourtant sur nous que s'arrêtaient tous les regards.

Notre hôte était un riche négociant arménien, père d'une nombreuse famille. Sa fille aînée, déjà épouse et mère, était venue habiter la maison paternelle pendant l'absence de son mari, qui voyageait pour affaires de commerce. Plusieurs parents établis dans la province s'étaient réunis autour du riche négociant pour jouir des derniers jours du carnaval et des amusements qu'il apporte avec lui. Les trois ou quatre chambres qui composent une maison dans cette partie du monde étaient remplies d'une multitude de femmes, de jeunes filles, de jeunes garçons et d'enfants, parés comme pour une fête depuis le point du jour jusqu'à la nuit et depuis la nuit close jusqu'au matin, car personne en Orient ne se déshabille pour se livrer au repos. Telles que vous les avez quittées la veille, vous revoyez les mêmes toilettes le lendemain d'aussi bon matin qu'il vous plaît, seulement un peu froissées. Cet usage est général, et il n'a pas de grands inconvénients pour les riches, qui peuvent changer de vêtements dans le cours de la journée, comme nous le faisons en nous couchant et en nous levant; mais les effets en sont déplorables pour les

pauvres, qui gardent les mêmes hardes sur leur corps un mois durant et plus encore.

Nous étions, comme je viens de le dire, à la fin du carnaval, et nos hôtes m'estimaient fort heureuse d'être arrivée à temps pour jouir de ses plaisirs, qui étaient pourtant plus simples que nombreux. Toutes les réjouissances se passaient sur les toits des maisons, qui, communiquant par de petits escaliers ou même par des échelles les uns aux autres, forment comme une place publique, où les habitants du même quartier circulent librement, tout en demeurant à l'abri d'une invasion étrangère. La population arménienne de Césarée (les Grecs y sont en fort petit nombre) perchait donc tout entière sur le haut des maisons, depuis le commencement jusqu'à la fin du jour, dans des costumes de la plus grande richesse. Les hommes placent leur luxe dans la beauté de leurs fourrures ; mais les femmes ne se renferment pas, en fait de toilette, dans de si étroites limites. Elles portent, comme toutes les femmes d'Orient, de larges pantalons, de longues robes en forme de gaînes ouvertes sur les côtés pour faire place à la bouffissure des pantalons, plusieurs corsages placés les uns sur les autres, en étoffes et de couleurs diverses, une écharpe roulée autour de la taille, un *fez*, des cheveux nattés et pendants, et des pièces de monnaies brochant sur le tout. Il y a de la variété dans la manière d'ajuster les différentes parties de cet accoutrement, comme aussi dans la disposition des accessoires et des ornements. Les Arméniennes de Césarée se distinguent des femmes

des autres villes de l'Asie Mineure par la délicatesse et l'harmonie des couleurs de leurs étoffes, par la richesse et le goût des broderies dont leurs corsages sont couverts, comme par leur coiffure. Les élégantes ne roulent pas autour de leur tête ces affreux mouchoirs en coton imprimé que la Suisse envoie chaque année par milliers à l'Asie. Le fond du *fez* et le gland qui en tombe sont brodés en or et quelquefois en perles. Les cheveux forment douze ou quinze petites nattes d'égale longueur et tombant aussi bas que possible; mais ici les monnaies en or ne sont pas reléguées à l'extrémité des nattes: cousues sur un petit ruban noir que l'on applique ensuite sur les nattes, à moitié chemin entre la nuque et le bas des reins, elles forment un quart de cercle brillant qui tranche singulièrement avec la teinte foncée des cheveux. Une profusion de ces mêmes sequins couvre le devant du *fez*, tombe sur le front, pend aux oreilles, cuirasse le cou, la poitrine et les bras. D'autres bijoux trouvent place parmi ces pièces de monnaies. Des fleurs en diamants sont placées autour du *fez* ou sur les cheveux qui encadrent le front; des fermoirs en pierres précieuses, des colliers ou des chaînes en perles agrafent le corsage au-dessous du sein, ou passent sous le menton en allant d'une oreille à l'autre. Les jeunes filles de parents riches sont les plus magnifiquement parées, car elles portent sous forme de bijoux toute leur dot, qui monte parfois à des sommes fort considérables; il est vrai qu'après quelques années de mariage les sequins et les pierreries diminuent, ce qui me porte à croire que

la dot des jeunes filles arméniennes de Césarée n'est pas aussi solidement assurée contre les usurpations du mari que celle de nos demoiselles d'Europe.

C'était réellement un spectacle curieux que celui de toutes ces femmes paradant en plein air, avec leurs diamants, à une élévation que n'atteignent dans nos contrées que les chats et les ramoneurs. Ces dames se promenaient, se rendaient visite (toujours sur les toits), et se livraient gaiement aux jeux et à la danse. Des musiciens ambulants allaient et venaient, et aussitôt qu'ils paraissaient sur une terrasse, les terrasses voisines se vidaient sur celle-là de leurs plus jeunes habitants, puis la danse commençait autour des musiciens. Il n'y a qu'une danse dans l'empire ottoman : c'est la même pour les Turcs, les Arabes, pour toutes les nations musulmanes éparses sur son territoire; c'est la même pour les Grecs et les Arméniens sujets de la Sublime-Porte, et cette danse universelle mérite à peine le nom de danse. Deux personnes du même sexe, mais toujours vêtues en femmes, se placent vis-à-vis l'une de l'autre tenant à la main des castagnettes si elles en ont, deux cuillères de bois à la place des castagnettes absentes, ou même rien du tout; mais le mouvement des doigts et la pantomime des castagnettes sont de rigueur. Les deux danseuses courbent et étendent (détirent serait plus exact) les bras, secouent rapidement les hanches, balancent plus lentement le haut du corps, agitent légèrement les pieds sans pourtant les détacher du sol. Tout en continuant ces différentes contorsions, elles avancent, reculent,

tournent sur elles-mêmes et autour de leurs vis-à-vis, pendant que la musique, composée d'ordinaire d'un tambour de basque, d'une grosse caisse et d'un chalumeau de berger, marque la mesure, de plus en plus pressée. Ce que cette danse a de gracieux, je l'ignore ; mais ce qu'elle a d'indécent frappe immédiatement les yeux les moins exercés.

A Césarée, j'avais pu observer les Arméniens dans le laisser-aller d'une fête populaire. Un de ces contrastes communs en Orient m'attendait à quelque distance de cette ancienne capitale, à Indjehsou : je rencontrai dans cette ville une population grecque connue par son activité, son aptitude au commerce. La plupart des épiciers de Constantinople sont natifs de Indjehsou. J'allai descendre chez l'un des principaux habitants, qui avait mis sa maison à ma disposition. On m'y servit un copieux déjeuner préparé d'après les usages du pays, lesquels sont si contraires aux nôtres, que jamais je n'ai pu en prendre mon parti. Le pilau, que nous considérons comme une espèce de soupe, est toujours servi à la fin du repas, ainsi que la pièce de résistance, qui n'est souvent rien moins qu'un chevreau ou un agneau tout entier. Il est vrai qu'indépendamment du pilau on vous sert quelquefois une soupe, mais c'est une soupe au jus de citron, que des palais européens sont incapables d'apprécier. Le reste du repas se compose de quinze ou vingt petits plats : boulettes de viande hachée, toute sorte de légumes cuits dans l'eau et la graisse, de petites courges à l'ail assaisonnées avec du lait aigre et caillé,

des boulettes de riz ou d'avoine concassée enveloppées dans des feuilles de vigne crues, de la purée de potiron, des pâtisseries et des confitures servies à travers tout le reste; des fruits secs, confits, verts, mûris dans la paille; du miel, de la farine d'avoine cuite dans du lait et du miel; enfin tout ce qui peut satisfaire l'appétit le plus vigoureux et le goût le moins délicat. Vous êtes condamné à traverser ce repas monstrueux sans boire, car l'usage en Orient ne permet pas que l'on mêle les liquides aux solides. Le dîner fini, on apporte une compotière ou une grande coupe remplie de *sherbett*, c'est-à-dire d'eau et de sirop, autour de laquelle sont rangées des cuillères de bois; chacun des convives en prend une et la plonge tour à tour dans le *sherbett* et dans sa bouche autant de fois qu'il lui plaît.

Le déjeuner fini, on m'annonça la visite des autorités, des illustrations de l'endroit et du clergé grec. Celui-ci se composait d'un évêque ou patriarche, de ses coadjuteurs, et d'un jeune prêtre établi depuis peu dans la ville comme chef d'une école récemment fondée pour enfants grecs. Cet ecclésiastique, à la physionomie intelligente, douce et souffrante, enseignait à lire et à écrire le turc, le grec, l'arithmétique, la géographie, le catéchisme, un peu d'histoire et le français à environ trois cents enfants, dont un peu moins du tiers étaient des petites filles. Il m'invita à visiter son école : sur la promesse que je lui en fis, il se montra enchanté et se retira aussitôt pour préparer ma réception. C'était en effet une plus grande affaire que je ne le pensais. Il

revint une heure après m'annoncer que tout était prêt, et que ses élèves m'attendaient. Nous partons, nous traversons une partie de la ville, et nous arrivons traînant derrière nous presque toute la population. Le bâtiment affecté à l'école serait fort beau même en Europe. Bâti sur le sommet de la montagne et auprès des murs des fortifications, il domine dans toute son étendue le bassin occupé par les maisons de Indjehsou. Un portique soutenu par des colonnes lui sert de vestibule. Quant à la salle elle-même, elle est vaste, bien éclairée et bien aérée, garnie de bancs et de pupitres, terminée par une tribune où se tient le professeur. Les bancs, les pupitres, les cahiers, les livres, tout était d'une propreté scrupuleuse, et il n'eût tenu qu'à moi de me croire transportée dans une petite ville de l'Allemagne ou de la Suisse. J'admirai la salutaire influence qu'un homme actif et éclairé peut exercer sur une population tout entière, et il me tardait d'en exprimer toute ma satisfaction au digne prêtre auteur de ces prodiges; mais le brave homme avait dans le moment bien autre chose à faire que de recevoir mes compliments. Il avait pris les devants pour courir à l'école, et nous le vîmes bientôt se diriger de nouveau vers nous, revêtu de ses habits pontificaux et suivi de tous ses élèves, qui chantaient des hymnes grecs. Ils se rangèrent sous le vestibule pour nous laisser passer, et entrèrent à notre suite dans la salle; on me fit monter et prendre place à la tribune, tandis que le professeur plaçait ses élèves sur une double ligne vis-à-vis de moi. Les chants grecs

cessèrent alors; mais, hélas! des chants français composés *ipso facto* en mon honneur leur succédèrent. On me donna une copie, écrite de la main même d'un élève, de cette singulière poésie. J'en conclus que les élèves n'auraient rien perdu à voir retrancher du programme des études la leçon de français. Ce n'en est pas moins un grand pas de fait vers la civilisation que cet enseignement destiné à propager au sein d'une population orientale la connaissance, même superficielle, d'une langue d'Europe. Les plus riches habitants de Indjehsou avaient élevé la salle à leurs frais, fait venir le professeur de l'île de Candie, et lui payaient 6,000 piastres (à peu près 1,200 francs) par an. C'est un exemple que les Grecs du reste de l'empire ont grand tort de ne pas suivre et de ne pas encourager. Je m'informai de l'appui, des secours que les Grecs de Indjehsou avaient reçus à cette occasion de leurs compatriotes de Constantinople, et j'appris à regret que ces derniers étaient demeurés presque indifférents à cette pacifique révolution; car c'en est une que l'établissement d'une semblable école dans une pauvre et petite ville de l'Asie Mineure. Quant à l'ecclésiastique qui se dévoue avec tant de zèle et d'abnégation à cette œuvre civilisatrice, je crains fort qu'il ne succombe bientôt à la peine. En effet, comprend-on qu'un seul homme puisse suffire à l'instruction et à l'éducation de cent cinquante garçons et de soixante-dix filles? — J'ajoute à regret que dans tout mon voyage à travers l'Asie Mineure et la Syrie je n'ai rien vu qui me rappelât, fût-ce même

de fort loin, l'école et le professeur de Indjehsou.

Quelques jours après, nous marchions au milieu de montagnes de plus en plus élevées, qui nous annonçaient la chaîne du Taurus. Je me souviens d'une nuit passée au pied d'une de ces montagnes nommée l'*Allah-Daghda*. Nous fîmes halte pour la nuit à un petit village : la chaleur était excessive lorsque nous mîmes pied à terre vers le milieu du jour ; mais à peine le soleil avait-il disparu derrière les sommets de l'Allah-Daghda, qu'il commença à neiger, et le froid devint insupportable. Nous nous enfermâmes dans la partie des étables qui formait nos appartements, et, enveloppés dans nos fourrures, nous écoutions le souffle bruyant du vent du nord, qui, impétueux d'abord, allait s'éteignant à la base des rochers. Le silence avait succédé depuis quelques instants à la tempête ; je sentais le sommeil s'emparer peu à peu de mes paupières, de mes membres et de ma pensée, lorsqu'un coup frappé à la porte me réveilla en sursaut. Un des hommes de mon escorte était malade et en danger de mort, au moins il le disait, et il m'envoyait chercher en toute hâte. Je me levai, me couvris de mon mieux avec tous les manteaux que je trouvai sous la main, et je suivis celui qui était venu me chercher. En mettant le pied sur le seuil de ma porte, je m'arrêtai, frappée d'étonnement et d'admiration. La nuit était close depuis longtemps ; au lieu des sombres nuages qui enveloppaient tout le paysage et se précipitaient comme des masses d'ombres dans les gorges resserrées de ces montagnes, je n'avais au-dessus de ma tête qu'un ciel

d'un bleu de saphir, parsemé d'étoiles si brillantes que l'œil en était ébloui. La lune apparaissait radieuse au-dessus de l'Allah-Daghda, et répandait sur le village et sur la nappe de neige qui l'entourait sa douce lumière. Pas un souffle d'air n'agitait les branches des arbres qui s'élevaient çà et là autour des maisons; c'était une des plus belles nuits que j'eusse admirées de ma vie, et la soirée orageuse à laquelle elle succédait pour ainsi dire sans transition ajoutait encore à son charme. Je traversai le village silencieux et les rues désertes, et j'arrivai à la hutte occupée par le malade, qui était à l'autre extrémité du hameau. Le malheureux était simplement sous le coup d'une folie qui s'était déjà déclarée chez lui par quelques accès. Je le rassurai comme je pus, je lui fis prendre un calmant, et je rentrai dans mon antre. Ne m'étais-je pas exposée à un certain danger en suivant ainsi, au milieu de la nuit, dans ces lieux solitaires, mon guide inconnu ? J'y songeai lorsque je me retrouvai de nouveau sur mon matelas ; mais j'ai souvent reconnu que le meilleur moyen d'éviter le péril, c'est de ne pas nous apercevoir qu'il nous menace.

Le lendemain, nous arrivâmes de bonne heure à Medem, ville bien connue dans l'empire turc pour ses mines de plomb. Je logeai chez le directeur des mines, qui en est en même temps l'entrepreneur, et qui m'accompagna dans ma visite à ses fourneaux. C'étaient des fourneaux primitifs s'il en fut jamais. Le minerai était jeté dans de grands trous au milieu d'un feu d'enfer, d'où le plomb liquéfié sortait par de petits canaux creu-

sés dans la terre, et venait tomber et se refroidir dans une cavité pratiquée au-dessous du fourneau. Il y a plusieurs mines çà et là dans la montagne, et la plus grande partie n'en est pas exploitée. En voyant la quantité de plomb que les fours vomissaient perpétuellement, le petit nombre d'hommes occupés à l'en tirer, et la simplicité extrême des moyens employés, je me dis que la spéculation devait être bonne pour l'entrepreneur, et je le priai de me donner des renseignements sur les frais et les produits de l'exploitation. Il s'y prêta de la meilleure volonté du monde; malheureusement je m'aperçus bientôt qu'il venait de prendre un engagement téméraire, et qu'il ne s'était jamais posé les questions que je lui adressais. Il me demanda alors la permission de faire venir son intendant, qui serait plus en état de me communiquer à cet égard ce qu'il lui plaisait d'appeler des détails ; mais l'intendant demeura court comme son maître. Je renouvelai mes questions sous plusieurs formes différentes, et les deux *effendi* commencèrent enfin à me répondre ; mais c'était encore bien pis qu'auparavant, car leurs réponses me prouvaient qu'ils ne me comprenaient pas.

Medem est aux portes du Taurus, et à peine a-t-on perdu de vue la ville, qu'on se trouve au milieu des montagnes qui portent ce nom. Sous le nom de Taurus, d'Anti-Taurus, de Liban, d'Anti-Liban, on ne désigne pas des montagnes comme le Saint-Bernard, le Simplon, le Mont-Blanc, mais des chaînes comme les Alpes, les Apennins ou les Pyrénées, renfermant de

vastes territoires et se composant d'une multitude de sommets et de vallées. Il nous fallut cinq journées pour traverser le Taurus, c'est-à-dire pour aller de Medem à Adana. Ces journées, nous les passâmes à errer de vallée en vallée, à travers un pays magnifique, mais complétement désert; pas un village, et seulement des ruines dans lesquelles des Arméniens ou même quelques Turcs d'humeur entreprenante ont établi des khans pour le plus grand avantage des voyageurs.

Je ne raconterai pas ces cinq journées. A quoi bon s'appesantir sur les incidents invariables que le mauvais état des routes et des gîtes réservés aux voyageurs ramène sans cesse dans certaines parties de l'Orient? J'ai hâte de terminer le récit de cette première période d'un voyage dont le terme était encore séparé de moi par plus d'une laborieuse étape. Ces premiers tableaux de ma vie nomade montrent la société turque telle qu'on peut l'observer dans quelques régions rarement visitées par les Européens. A partir d'Adana, on entre dans des contrées de l'Orient que les voyageurs se flattent de mieux connaître, et où du moins l'influence de la civilisation occidentale se fait plus généralement sentir. J'allais voir les Francs en présence des Orientaux, et je connaissais assez bien désormais la vie intime de ceux-ci pour qu'il me fût aisé de comparer les deux sociétés ainsi rapprochées dans ce qu'elles ont d'essentiel et d'original.

II

LES MONTAGNES DU GIAOUR. — LE HAREM DE MUSTUK-BEY. LES FEMMES TURQUES.

I.—LE DJAOUR-DAGHDA.— UN VILLAGE FELLAH.— LE PACHA D'ADANA.

Depuis le jour où j'avais quitté ma paisible vallée d'Asie Mineure, j'avais eu, on a pu le voir, de nombreuses occasions de me familiariser avec les fatigues et les périls de la vie de voyage en Orient. D'Angora à Adana, les haltes n'avaient été ni longues ni fréquentes; les marches, en revanche, avaient été laborieuses et presque continuelles. Aussi les quelques jours passés à Adana,—jours de repos et de fête, égayés par la présence d'Européens, d'Italiens même, — m'ont-ils laissé un agréable souvenir. Ce qui ajoutait, il faut le dire, au charme de mon séjour à Adana, c'est l'idée des dangers qu'il me faudrait affronter de nouveau au sortir de cette ville. A la veille d'une excursion assez périlleuse à travers le *Djaour-Daghda* (montagnes du Giaour), je

me sentais mieux disposée à goûter quelques moments de calme au milieu d'amis dévoués. Il y a dans toute vie active de ces trèves presque toujours trop courtes, et dont le charme redouble quand elles doivent être suivies d'un aventureux lendemain.

Qu'était-ce donc que ce *Djaour-Daghda* dont on me faisait, pendant mon séjour à Adana, toute sorte de descriptions peu rassurantes? On désigne ainsi une chaîne de montagnes trois fois aussi grande que l'Auvergne. La population du *Djaour-Daghda* (je répète ce qu'on m'a dit, sans rien garantir) est de cinq cent mille âmes. Cette population se divise en deux groupes qu'on pourrait appeler les *faibles* et les *forts*, ou bien le groupe sédentaire et le groupe mobile : le premier habite les villages, le second hante les grandes routes. Disons un mot des uns et des autres.

La partie sédentaire et pacifique de cette population se compose des vieillards, des femmes et des enfants. De nombreux villages épars sur le flanc des montagnes ou tapis au fond des vallées lui servent d'asile. Je dois reconnaître à ce propos que le musulman a un goût inné pour les beautés de la nature. Ses villages sont toujours bâtis à l'ombre de beaux arbres, au milieu de vertes pelouses, ou sur le bord de ruisseaux limpides. Demandez-lui pourquoi il choisit tel lieu plutôt que tel autre pour y fixer sa résidence, il sera fort embarrassé de vous répondre. Lui-même ne s'explique pas sa préférence. Il obéit, en recherchant les sites pittoresques, au même instinct qui dirige l'aigle au haut des rochers,

qui pousse l'hirondelle à se nicher sous les toits, le martin-pêcheur à s'abriter dans les ajoncs, la caille à se blottir dans les blés. Au pied de cet arbre, au sommet de cette colline, il a entendu les murmures de l'eau dans les hautes herbes et du vent dans la forêt voisine : il a trouvé l'ombre douce et l'air parfumé, il s'est arrêté. A quoi bon aller plus loin ? Ainsi s'élève un village turc, parce qu'un lieu s'est rencontré où il paraissait bon de vivre, où la nature se montrait riche et souriante. Bien différents des Turcs, les Grecs ne voient dans l'emplacement d'un village que le côté positif. Le terrain est-il solide? les pierres à construction sont-elles nombreuses? les communications avec les marchés hebdomadaires sont-elles faciles?—Telles sont les grandes questions qui préoccupent les Grecs, et non sans raison, dans le choix d'une résidence. Ils ne dédaignent pas non plus le voisinage des beaux arbres, mais c'est pour transformer les troncs en planches, et les branches en fagots. Aussi distinguerez-vous de loin à première vue un village grec d'un village turc. Le premier attriste et repousse, le second charme et attire. Nous devons ajouter à regret que la différence cesse quand on pénètre dans les rues. Maisons grecques et maisons turques, vues de près, paraissent toutes également laides, sombres et inhabitables.

Des villages passons maintenant aux grandes routes. Nous y rencontrerons, je l'ai dit, la partie valide de la population du *Djaour-Daghda*. Ce ne sont pas des voisins fort commodes que ces rudes montagnards. Malheur

aux caravanes qu'ils surprennent! malheur aux tribus qui résident à portée de leurs incursions! Toute population qui habite dans des maisons en bois auxquelles le feu prend aisément, ou bien qui n'a pas de grenier pour mettre ses blés à l'abri, est traitée en ennemie par les aventureux habitants du *Djaour-Daghda*. Aussi les routes qui traversent leur pays sont-elles les moins fréquentées du monde. Un bey gouverne, il est vrai, le *Djaour-Dahgda;* ce bey dépend du pacha d'Adana, délégué du pouvoir impérial. Il faut bien le dire cependant, la centralisation n'existe ici qu'en apparence. Les ordres partis de Constantinople ont beau être proclamés dans le *Djaour-Daghda*, la conscription et les impôts ont beau être décrétés : pas un montagnard ne revêt l'uniforme ou ne verse un *para* au trésor. Ce n'est de leur part ni manque de courage ni misère, c'est amour d'une vie indépendante. Le monde oriental compte beaucoup de populations pareilles. De la Syrie à l'Égypte vous rencontrerez les Druses, les Ansariens, les Mettuali, etc. Des armées aussi nombreuses que celles de Sennachérib pourraient seules tenir tête à tant de peuples à la fois. Pour tirer quelque chose de ces hommes indomptés, c'est donc aux voies pacifiques qu'on recourt de préférence. Quelquefois cependant des crises éclatent, et un pacha prend le parti d'envoyer quelques compagnies d'infanterie contre des tribus rebelles. Celles-ci font alors de deux choses l'une : ou elles se retirent en masse dans des abris sûrs, livrant les troupes aux hasards d'une marche incertaine à travers un pays inculte, ou

bien, dédaignant la tactique d'une prudente retraite, elles prennent l'offensive; mais en ce cas elles ne manquent jamais de s'assurer l'avantage du nombre. Vingt-cinq mille montagnards marchent par exemple contre un millier de soldats. Cette démonstration suffit d'ordinaire pour couper court aux hostilités. Les troupes retournent à leurs casernes, les montagnards à leurs affaires, et le bon accord entre gouvernants et gouvernés est rétabli jusqu'à la prochaine levée ou jusqu'à la prochaine échéance des contributions.

On connaît maintenant les populations dont, en quittant Adana, j'allais traverser le territoire. En attendant le jour du départ, mon temps se passait, je l'ai dit, fort agréablement. Je me sentais heureuse de vivre enfin sur cette vieille terre des palmiers et des cèdres, au milieu de populations dont le type et les mœurs arabes évoquaient devant moi les splendides tableaux de la Bible. C'est sous le ciel d'Orient qu'il faut lire les pages de l'Ancien Testament. L'histoire du vieux Job, par exemple, se renouvelle ici chaque jour. Un habitant de la campagne n'est riche qu'autant qu'il possède des troupeaux. L'Oriental n'a point de capitaux déposés chez un banquier ou un notaire. Le riche n'est guère mieux pourvu en argent que le pauvre, mais il a ses greniers, — grands trous creusés dans la terre et remplis de blé reçu en échange des produits de ses troupeaux;—il a ses troupeaux mêmes, qui lui fournissent tout ce dont il a besoin. Avec ces ressources, les greniers et les troupeaux, le riche a une famille et un grand nombre de serviteurs

à entretenir; il a une tente ouverte au voyageur ou à l'ami qui se présente, et qui trouve une table toujours prête, si l'on peut donner ce nom à un plateau en étain pliant sous le faix d'agneaux ou de chevreaux rôtis tout entiers et bourrés de raisins secs ou de riz. Voilà ce qu'on appelle en Orient un grand propriétaire, un riche seigneur; mais que la clavelée attaque les troupeaux de ce puissant personnage, qu'une rivière déborde dans ses greniers, que deviendra-t-il? Absolument ce que devint le vieux Job, car il ne lui reste que la terre; or dans ce pays la terre n'a aucune valeur. Je ne doute pas qu'il n'y ait à cette heure plus d'un Job en Orient, et si bien des siècles nous séparent des types bibliques, on peut dire que les grandes familles arabes, auxquelles ces types appartiennent, ont gardé au fond leur physionomie intacte, qu'aucune des métamorphoses communes aux autres peuples ne s'est produite parmi elles.

J'observais avec une attention sympathique les mœurs orientales telles qu'elles s'offraient à moi depuis mon arrivée à Adana, lorsqu'un docteur piémontais, établi en Orient depuis plusieurs années et possesseur d'une fort belle collection d'antiquités, M. Orta, me proposa d'aller visiter un village fellah situé presque aux portes de la ville. Je demeurai stupéfaite, car je croyais qu'on ne rencontre de fellahs qu'en Afrique et le long des bords du Nil. Le docteur Orta, me voyant ainsi désorientée, vint au secours de mon érudition en défaut : il m'assura que ces fellahs venaient en effet de l'Égypte, d'où ils avaient été emmenés par Ibrahim-Pacha. Mais je n'étais

pas au bout de mes surprises. A peine avais-je concilié l'existence des fellahs du docteur au pied du Taurus avec les notions que j'avais puisées sur leur compte dans une multitude d'excellents livres, qu'un autre habitant d'Adana m'affirma que plusieurs millions de fellahs indigènes de Syrie habitaient tout le littoral, depuis Tarsus jusqu'aux environs de Beyrouth, et quelques-unes des montagnes qui du littoral s'étendent dans l'intérieur des terres. Qu'étaient-ce que les quelques fellahs du docteur auprès de cette phalange de fellahs disséminés sur une grande portion de la Syrie, en dépit de tous les voyageurs qui les placent en Égypte! Le fait est que les fellahs venus d'Égypte et les fellahs indigènes de Syrie ne se ressemblent guère : les premiers sont de véritables nègres logés dans de grands paniers d'osier où ils passent les jours et les nuits, obéissant à un chef de leur espèce qu'ils décorent du titre de roi, et qui se distingue du commun des mortels à sa longue robe rouge et au parasol également rouge qu'un esclave tient constamment ouvert sur la tête de Sa Majesté.—Quelles sont les attributions de ce monarque ?—Aucune.—Ses revenus ?—Il n'en a pas.—Son pouvoir ?—Nul.—Que font ses sujets ? — Rien.—Comment et de quoi vivent-ils ?—Des légumes et des fruits qui poussent presque sans culture autour de leurs huttes en osier. — Telles sont les questions que j'adressai à mon guide et les réponses que je reçus. A quoi songeait donc Ibrahim-Pacha, lorsqu'il se fit suivre par cette population jusque sur les frontières de la Syrie, et qu'il l'y déposa pour y croître et y multi-

plier ? Croître et multiplier forme un programme bien simple et peu ambitieux ; tel qu'il est cependant, les fellahs d'Adana ne l'ont pas mis à exécution, car leur nombre diminue de jour en jour. Le climat ne leur convient pas, et ils sont tristes. Pour des gens accoutumés depuis leur plus tendre enfance aux brûlantes caresses du soleil d'Afrique, un léger vent d'est une calamité.

Quant aux autres fellahs de la Syrie, dont j'ai vu depuis un assez grand nombre, rien ne les distingue des indigènes, sauf leurs vêtements et leurs turbans entièrement blancs. On ignore leur origine; mais leur établissement le long des côtes de Syrie remonte probablement à une époque fort éloignée. Il ne faut pas se demander pourquoi le temps n'a pas affaibli la défiance qui isole cette race des autres populations de l'Orient. La ténacité de sentiments et de préjugés chez les Orientaux dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Je suppose que les fellahs ne savent guère pourquoi ils détestent et méprisent les Turcs et les Arabes, pas plus que ceux-ci ne savent pourquoi ils ont les fellahs en exécration, ce qui n'empêche ni les uns ni les autres de se souhaiter mutuellement les plus grands maux, et de se nuire quand ils le peuvent impunément. Presque toute la terre cultivée dans les parties de la Syrie habitées par les fellahs appartient à ceux-ci ou est prise à bail par eux, tandis que les indigènes chassent sur les grandes routes et courent à la poursuite des caravanes. Comme cela arrive dans les sociétés à demi barbares, le travail est peu honoré en Asie, et les fainéants, voire les voleurs, regardent les

artisans et les laboureurs du haut de leur noblesse. Les arts et métiers sont l'apanage des Grecs et des Arméniens, et l'agriculture est réservée aux fellahs. Quoique pauvres et ignorants, méprisés et haineux, ils ont l'air grave, doux et mélancolique, et j'ai peine à les croire aussi féroces, aussi perfides qu'on les dépeint. Leur religion est un mystère, et, à vrai dire, l'intolérance musulmane a contraint toutes les nations non mahométanes à pratiquer leurs rites en secret. Les chrétiens seuls ont osé proclamer hautement leurs croyances à la face des mahométans ; aussi ont-ils souffert les persécutions et le martyre. Quant aux fellahs, on les accuse tour à tour d'adorer le feu, un animal fabuleux, une idole en bois, ou de ne rien adorer du tout.

Après la visite au village en osier vint la visite au pacha d'Adana, dont je tenais à m'assurer la protection au moment de pénétrer dans le *Djaour-Dahgda*. En entrant dans la cour au fond de laquelle s'élève la tour carrée et en bois qui sert de résidence à ce haut fonctionnaire, je sentis encore une fois que j'avais passé de l'Orient turc dans l'Orient arabe. L'Orient turc ne ressemble guère, hélas ! à l'Europe; mais il s'en rapproche beaucoup plus que l'Orient arabe. Celui-ci porte un cachet d'originalité dans ses richesses aussi bien que dans ses misères. Bien des choses y sont déplaisantes, absurdes, incommodes, repoussantes; nous y sommes tour à tour mal à l'aise, mécontents, inquiets, indignés; mais nous le sommes autrement que partout ailleurs, et à coup sûr, aussi longtemps que cette manière d'être

est nouvelle, cette nouveauté nous dédommage de bien des inconvénients.

Rien de moins beau, de moins régulier, de moins propre que l'extérieur du palais du pacha d'Adana. La grande cour dont je viens de parler est fermée d'un côté par la tour carrée de Son Excellence, et des trois autres côtés par des bâtiments n'ayant qu'un étage, dont les formes lourdes et sans élégance répondent parfaitement à la destination qu'ils ont reçue. Ce sont les écuries, les prisons, les cuisines. Un ou deux palmiers à l'écorce en lambeaux projettent quelque ombre dans un angle de la cour. Cette enceinte si mal décorée était peuplée, au moment où j'y pénétrais, de tant d'êtres aux formes, aux traits, au costume, au langage, aux manières bizarres, que j'y aurais volontiers passé la journée en contemplation. Ici des soldats arnautes (albanais), avec leur courte et ample jupe blanche, leurs guêtres rouges brodées en paillettes, leur casaque à manches pendantes et à corsage tout chamarré d'or et d'argent, jouaient aux dés sur les dalles de la cour, et semblaient tous également déterminés à ne pas perdre la partie. Un peu plus loin, un Bédouin du désert, debout auprès de son cheval, le bras passé dans sa bride, le corps enveloppé d'un immense manteau blanc, la tête couverte d'un mouchoir en soie jaune et rouge qui retombait comme un voile sur son brun et fier visage, sa longue pique de douze pieds à la main, regardait avec indifférence et dédain les joueurs avides et impatients. Le long des murs de droite, de magnifiques chevaux arabes, attachés par

des chaînes à des anneaux de fer enfoncés dans la muraille, recevaient en hennissant et en piaffant les soins de palefreniers égyptiens à la blouse bleue, au teint presque noir, petits et maigres, mais robustes et intelligents. Enfin, un peu en avant du mur de gauche, dans un petit espace réservé entre le mur même et une palissade en bois, une dizaine d'hommes à moitié couverts de haillons, enchaînés par les pieds et par les mains, tendaient les bras en demandant l'aumône. Il y avait parmi ces bandits de beaux visages et des tournures qu'eût aimées Salvator Rosa; mais il n'y avait là que la beauté des lignes et l'expression vive, puissante, de la passion brutale. Je ne dirai pas qu'il y eût sur ces visages de l'abattement; il ne suffit pas d'avoir une âme, il faut encore sentir la présence de cet hôte divin pour souffrir de sa déchéance, pour en être honteux, troublé, abattu. Grâce à Dieu, presque tous les criminels de notre société occidentale portent sur leurs fronts les traces d'une lutte plus ou moins récente contre leur perversité. Et cet air de triomphe même, qui éclaire si souvent le visage du criminel endurci, que fait-il, si ce n'est rendre témoignage de la réalité du combat? Ici c'est autre chose. Je le dis à regret, mais le criminel n'est pas un homme d'une autre trempe que le sage. La loi humaine condamne certains actes, mais je suppose que la loi religieuse les passe sous silence, car si les coupables sont quelquefois punis dans leur personne, ils ne souffrent nullement dans leur réputation. Jamais dans aucun pays je n'ai vu un si grand nombre d'hom-

mes entrer en prison et en sortir avec autant de facilité et d'indifférence.

Pour ne parler que des prisonniers parqués derrière la palissade dans la cour du pacha, ils avaient le regard aussi assuré, plus assuré que nous qui les regardions. Je ne pouvais me défendre de voir en eux des hommes d'une autre nature que la nôtre, ignorant véritablement la signification des mots *vice* et *vertu*. On m'a signalé plusieurs fois en Europe de grands criminels comme incapables de comprendre ces deux mots; mais on les jugeait mal : personne dans la société chrétienne n'ignore la distinction du vice et de la vertu. C'est en dehors du christianisme, c'est même en dehors de la simple nature, c'est au sein d'une civilisation presque aussi ancienne que la civilisation chrétienne, mais fondée sur de tout autres bases, qu'il faut chercher ce phénomène : un homme sans conscience!

J'aperçus aussi un groupe peu nombreux blotti dans un coin de la cour, sous une espèce d'auvent qui s'avançait au-dessus d'une fenêtre. Ces hommes contrastaient par le costume et par l'attitude avec le reste de cette curieuse population. C'étaient de riches négociants arméniens d'Adana qui venaient, pour la vingtième fois peut-être, solliciter une audience qu'on oubliait toujours de leur accorder. Les sujets chrétiens du sultan n'ont rien à craindre maintenant, ni pour leurs personnes, ni pour leurs richesses; mais les fils des victimes sont naturellement timides. A voir leurs turbans noirs, leurs longues robes ternies et trouées, l'expression humble et

craintive de leurs visages, la ligne invariablement courbe de leur épine dorsale, vous pourriez vous croire au temps des confiscations, spoliations, rapts et cordons. Si vous leur demandez de quoi ils ont peur, leur effroi redouble; si vous essayez de leur faire comprendre que la cruauté, l'injustice, la violence, la cupidité, sont aussi étrangères à l'âme du jeune sultan qu'à celle de l'enfant nouveau-né, ils tomberont en syncope. Tout chez eux tourne à l'épouvantail, et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de les laisser frissonner à leur aise, de peur qu'en essayant de les rassurer, vous ne les jetiez dans un paroxysme de terreur.

J'aurais bien voulu m'arrêter quelques instants dans cette cour; mais les amis qui m'accompagnaient ne cessaient de me répéter que ma visite était annoncée au pacha, que j'étais attendue, et qu'il fallait nous hâter. Arrivée à l'entrée du vestibule de la tour carrée, il devint superflu de me défendre contre leurs exhortations. Une avalanche de secrétaires, sous-secrétaires, allumeurs de pipes, grilleurs de café, valets de chambre et autres dignitaires portant le costume demi-européen de Constantinople, se précipita bruyamment à ma rencontre. Les uns me prenant par le bras, par l'ourlet de ma robe, ou un pan de mon manteau, les autres s'élançant en avant pour m'annoncer à leur maître, les derniers fermant le cortége, ils m'enlevèrent, comme dans un tourbillon, jusqu'au sommet de l'échelle. J'ai une idée confuse d'avoir marché sur plusieurs pieds et même sur les genoux et sur les mains de toute une catégorie de

solliciteurs d'audience qui se tenaient accroupis sur les marches de l'escalier ; mais en tout cas ces infortunés comprirent sans doute que j'obéissais à une autre impulsion que la mienne, car je n'entendis retentir derrière moi aucune de ces imprécations si naturelles en semblable circonstance, et dont je n'aurais certes pas eu la vertu de m'abstenir.

Nous trouvâmes le pacha dans son salon d'audience, dont un côté percé de fenêtres était garni, selon l'usage, dans toute sa longueur, d'une ottomane ou divan. Ce siége, une table ronde placée au milieu de l'appartement, un lustre à quinquet pendu au-dessus de la table, composaient tout l'ameublement, sauf pourtant un petit guéridon à écrire posé sur le divan même et à proximité du pacha. Le divan, il faut le dire, n'est qu'un amas de planches que l'on considère comme un simple exhaussement du parquet, et non comme un meuble destiné à remplacer nos sofas. On s'y assied sur les talons, comme on le ferait dans le milieu même de la chambre ; on ne croit pas ici qu'il soit possible de s'asseoir là où l'on n'a pas marché, où l'on ne s'est pas tenu debout. J'ai chez moi, à ma ferme d'Asie Mineure, de petites chaises en sparterie qui m'ont été envoyées de Milan, et dans les premiers temps de mon séjour en Turquie j'eus l'imprudence de les présenter comme siége à un bey assez corpulent qui venait me rendre visite. Quel fut mon effroi lorsque je le vis relever le bas de sa robe, comme pour exécuter un mouvement difficile, et placer son large pied sur ma frêle chaise ! L'in-

fortunée fit entendre un craquement significatif, le bey consterné retira son pied et s'assit par terre. Depuis ce temps, l'opinion s'est établie dans le pays que les Francs sont incomparablement plus légers que les Turcs; puisqu'ils ont pour coutume de s'asseoir sur des meubles qui se disloquent sous le poids des Turcs. Que la façon de s'asseoir soit pour quelque chose dans ce phénomène, c'est à quoi personne n'a songé.

Le pacha d'Adana est fort poli, il semble intelligent et assez instruit. Je crois qu'il a voyagé; il parle le français, et il aime à s'entretenir avec les étrangers. Il fut pour moi d'une amabilité achevée; mais il y a toujours quelque chose qui nous semble bizarre dans les manières de gens dont l'éducation et les mœurs diffèrent si complétement des nôtres. Ils ont une façon d'interroger leurs interlocuteurs qui ne laisse pas d'être embarrassante. A peine étais-je assise à la place d'honneur que le pacha m'avait forcée d'accepter, — à peine avais-je répondu aux compliments d'usage sur mon arrivée, mon séjour et mon départ, — que le pacha m'adressa à bout portant les questions suivantes : « Que pensez-vous de l'avenir de la Russie par rapport à l'Orient? Combien de temps croyez-vous que la forme actuelle du gouvernement se maintiendra en France? Supposez-vous que le mouvement révolutionnaire soit réellement et durablement comprimé en Europe? » J'essayai en vain de biaiser et de décliner le rôle d'oracle qu'on semblait m'offrir; j'insinuai en vain que des questions si graves et si complexes ne pouvaient être tranchées en quelques

mots non plus qu'en quelques minutes. Sans s'arrêter à mes défaites, le pacha répétait invariablement ses questions. Je pris enfin mon parti, et, m'armant d'assurance, je répondis gravement quelques banalités. Le pacha n'en parut pas moins charmé de la profondeur et de la netteté de mes pensées.

Nous causâmes ensuite de choses moins sérieuses, entre autres du temps que j'emploierais pour arriver à Jérusalem, et le pacha apprit alors que je me proposais de faire le voyage par terre. Il parut fort alarmé de ma résolution, qu'il avait l'air de regarder comme la dernière des imprudences; « car, disait-il, sans parler des Arabes qui infestent tous les passages du Liban, j'aurais à traverser, entre Adana et Alexandrette, une partie du *Djaour-Daghda,* qui ne le cédait en rien, pour les terreurs légitimes qu'il inspirait, aux plus mauvais quartiers du désert. »—Mais pourquoi n'iriez-vous pas par mer? répétait-il à chaque instant. Je m'avisai alors de demander si, dans le cas où je renoncerais à mon projet et me déciderais à m'embarquer, je trouverais un bateau à vapeur qui me transporterait de Tarsus à Jaffa. J'avais été bien inspirée. Le pacha regarda ses secrétaires, confidents et serviteurs, qui secouèrent la tête. Après quelques minutes de consultation et de discussion en arabe, Son Excellence finit par avouer que le passage du paquebot à vapeur avait lieu d'une façon fort irrégulière, que Tarsus n'était pas une échelle (c'est ainsi que l'on nomme les ports auxquels touchent les paquebots), qu'il y aurait peut-être un passage dans le courant du

mois prochain, mais que peut-être aussi n'y en aurait-il pas avant trois mois. Il me proposa encore de m'embarquer sur un bâtiment à voile, mais on lui objecta les vents qui soufflaient de toutes parts dans le golfe, et on lui fit une énumération si terrible de tous les naufrages du dernier hiver, que l'aimable pacha, finissant par où il aurait dû commencer, m'assura que si je voulais être rendue à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, il me fallait prendre la voie de terre.

Il me restait un dernier point à aborder. J'allais traverser ce terrible *Djaour-Daghda ;* le sort en était jeté, et il n'y avait plus à s'en dédire : il s'agissait donc de conjurer le danger. Le pacha m'ayant parlé du bey de la montagne comme d'un homme qu'il connaissait et estimait particulièrement, je crus pouvoir sans inconvenance lui demander quelques lignes d'introduction en ma faveur. Je les obtins, et de plus je dus accepter une escorte de vingt hommes; puis un de mes amis d'Adana me procura une seconde épître d'un négociant auquel le bey avait toute sorte d'obligations. Dès lors je me considérai comme à l'abri de tout péril. Ayant pris congé de l'aimable pacha, je rentrai à mon logement et me préparai au départ, qui eut lieu le lendemain matin.

Dans une ville d'Orient, le départ, comme l'arrivée, est une affaire qui a son importance : toute la ville est en émoi. La curiosité d'abord, puis ce sentiment d'hospitalité dont personne n'oserait se montrer dépourvu, enfin la coutume transforment momentanément tout voyageur, quelque insignifiant qu'il soit d'ailleurs par

lui-même, en une espèce d'idole à laquelle on ne saurait rendre trop d'hommages. Toutes les maisons lui sont ouvertes, toutes les cafetières sont sur le feu ; pas un pot de confitures qui ne soit appelé à jouer son rôle dans les fêtes de la *bienvenue*. Je ne ferai point ici la part de l'ostentation, de l'habitude et de la véritable bienveillance : cela serait d'autant plus difficile que les proportions varieraient d'un lieu à l'autre. Ce qui est certain, c'est que le voyageur ne se sent pas étranger dans la ville qu'il visite pour la première fois, et où il ne connaît personne. J'ai dit que toutes les portes lui sont ouvertes; mais il y a plus : peut-être les cœurs le sont-ils aussi; quant aux bourses, elles le sont positivement. Plus d'une fois il m'est arrivé d'épuiser la somme avec laquelle j'avais compté atteindre la résidence d'un banquier avant d'avoir fait la moitié du chemin. Qu'aurais-je fait en Europe en pareille circonstance? J'aurais interrompu mon voyage et écrit au banquier pour lequel j'avais une lettre de crédit de m'envoyer de l'argent là où je me trouvais; mais en Orient, grâce à l'irrégularité et à la lenteur des communications postales, le retard aurait pu se prolonger pendant plusieurs mois. Je ne fus jamais réduite à une si longue attente, car parmi les questions que m'adressaient partout mes hôtes et mes nombreux amis, celle-ci était rarement oubliée : « Auriez-vous besoin d'argent? » Et, lorsque je répondais: « Oui,» les mines ne s'allongeaient pas. Non, les offres de mes braves hôtes n'étaient pas de vaines formules de politesse. L'argent avait été offert, et il était apporté du

même ton et du même visage. Ces sommes ont été restituées ponctuellement, je n'ai pas besoin de le dire; mais qui répondait à mes hôtes qu'elles le seraient [1] ?

Lorsque je quittai Adana, le guide qui marchait en tête de la caravane dépassait déjà les dernières maisons du faubourg, que le dernier cavalier de mon escorte n'était pas encore sorti de la cour de mon hôtel. Nous formions, on le voit, une procession qui présentait un aspect tout à fait imposant, et la population de la ville, pressée sur notre passage, dut se trouver satisfaite du spectacle que nous lui donnions. Toutes les personnes que j'avais connues pendant mon séjour à Adana, toutes celles qui étaient venues de Tarsus pour me voir, avaient voulu m'accompagner jusqu'à une certaine distance de

[1] Une fois, — c'était dans un village au milieu du Liban, où j'avais été retenue pendant plus de quinze jours par une série d'accidents, — un moine de l'ordre des Carmélites vint à passer et me demanda pourquoi je ne continuais pas ma route. Je lui répondis qu'ayant dépensé pendant cette halte forcée l'argent qui devait me conduire jusqu'à Homs, où des fonds m'attendaient, j'avais écrit pour qu'on m'envoyât de l'argent de cette ville. Le père revenait de Tripoli, où il était allé toucher quelques centaines de piastres. Il les tira du sac qui était attaché à la selle de son cheval et il me les remit en disant : « Mon couvent n'est qu'à quelques pas d'ici; moi et mes frères nous attendrons dans nos cellules plus aisément que vous sous vos tentes. En arrivant à Homs, remettez la somme à..... » Il me donna des instructions sur la manière de la lui faire parvenir, et il passa son chemin. D'autres fois, je reçus le même témoignage de confiance d'un négociant, d'un Turc, d'un Franc et même d'un Arménien. Était-ce à moi personnellement que s'adressait cette confiance? C'était au voyageur, à l'hôte, car tout habitant d'une ville considère l'étranger qui s'y trouve comme son hôte.

la ville. Qu'on ajoute à ce cortége l'escorte du pacha et notre propre caravane, bagages, domestiques et voyageurs : on comprendra que nous pouvions occuper une moitié de la ville.

Et maintenant j'ai une confession à faire. Un départ n'est jamais gai, et malgré la courte durée de mon séjour à Adana et la date récente de ces amitiés nouvelles, je m'éloignais à regret de ce petit monde dont j'avais été le centre pendant une semaine, de ces hommes qui avaient laissé de côté leurs affaires pour ne s'occuper que de me rendre la vie douce et agréable. Je n'étais pas seule à éprouver ces regrets, car ceux qui les inspiraient les ressentaient aussi. Il n'y avait pas seulement de la tristesse sur le visage de mes amis; j'y remarquais de l'inquiétude, surtout lorsqu'il arrivait à l'un d'eux de s'entretenir quelques instants *a parte* avec les hommes de mon escorte. Quant à ces derniers, ils n'auraient pas eu l'air plus grave et plus sombre s'ils avaient accompagné un convoi de criminels à l'échafaud. J'avoue donc que je commençais à avoir peur. Tout le monde tremblait pour moi, et je me reprochai une opiniâtreté qui pouvait compromettre non pas seulement ma propre existence, mais celle d'un être bien cher, d'une enfant qui n'avait que moi pour la protéger et la défendre! Si dans ce moment quelqu'un de la société m'eût proposé de rebrousser chemin, je crois que j'eusse accepté la proposition avec transport; mais qui sait jamais ce qui se passe dans le cœur de son voisin? Pendant que je formais les vœux les plus timides, mes compa-

gnons de route déploraient peut-être ma témérité. Les habitants qui m'avaient suivie s'arrêtèrent enfin auprès d'un vieil arbre desséché qui marque la limite qu'on ne dépasse jamais dans ces promenades faites pour reconduire un voyageur. Nous nous serrâmes la main; les touchantes formules de souhaits et d'augures dont les Orientaux sont si prodigues, et qu'on leur emprunte si aisément, furent échangées et répétées par chacun de nous : « Que Dieu vous bénisse et vous ramène! Qu'il vous donne la santé et la paix! Qu'il vous rende heureux dans ceux que vous aimez! Puissent mes yeux vous revoir! Puisse votre voix réjouir mon cœur! » Ils tournèrent ensuite leurs chevaux vers la ville et vers le nord; nous tournâmes les nôtres vers le désert et le midi. Des deux côtés, le brouillard enveloppait le pays à quelque distance et nous dérobait la vue des lieux où nous portions nos pas; mais ceux qui nous quittaient connaissaient à l'avance ce que le brouillard leur cachait : la ville, le foyer, la famille. Pour nous, au contraire, nous avancions vers l'inconnu : à quoi lui servait ce voile?

II.—LE BEY DU DJAOUR-DHAGHDA ET SON HAREM.

La vie de voyage ne tarda pas à combattre par la variété de ses impressions les regrets que me laissait le séjour d'Adana. Nous venions de passer la frontière du *Djaour-Daghda*, et nous gravissions les dernières collines qui nous séparaient du golfe d'Alexandrette, lors-

qu'une troupe de femmes et d'enfants apparut à l'extrême limite de notre horizon, rétréci en cet endroit par l'ouverture d'une vallée dont nous allions atteindre les premières pentes sans pouvoir encore en découvrir la profondeur. Nous sûmes bientôt la cause de cet attroupement, qui n'avait rien de très-redoutable : les familles d'un parti de montagnards, campées avec leurs troupeaux dans la vallée voisine, venaient nous présenter leurs hommages, pendant que les pères et les maris étaient en campagne. Nous nous montrâmes fort sensibles à cette attention, et, après avoir jeté quelques piastres à ces bienveillantes matrones, nous continuâmes notre route, au grand regret d'une de ces dames, qui avait conçu l'espoir d'obtenir de nous du vieux linge ! J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que je n'avais pas le loisir de chercher dans mes malles l'objet de sa convoitise. Je croyais, en véritable Occidentale, que l'argent pouvait tenir lieu, sinon de tous les biens de la terre, du moins de ceux qui sont à vendre ou à acheter. La bonne dame à qui j'essayais de faire partager cette conviction me répondit que j'avais beau lui donner de l'argent, que jamais elle n'en aurait de trop pour s'acheter du pain, et qu'il lui manquerait toujours de quoi satisfaire ses goûts en fait de vieux linge !

A quelques pas plus loin, nous rencontrâmes une vingtaine de cavaliers passablement montés, assez bien armés et commandés par un homme de haute taille couvert d'un de ces amples manteaux de drap rouge coupés à la façon de nos châles et que portent les Kurdes

du midi. Le chef de notre escorte et le personnage vêtu à la kurde se saluèrent et s'abordèrent comme de vrais frères d'armes. Notre capitaine me présenta le cavalier au manteau rouge en me faisant connaître son nom et son titre : c'était Dédé-Bey, lieutenant de Mustuk-Bey, prince de la montagne. Le lieutenant avait appris mon passage dans les États du prince ; il était venu m'offrir ses services et ceux de ses gens, promettant de me faire arriver sans obstacle ni encombre à la résidence de son souverain, Mustuk. Il ne me restait qu'à remercier ce lieutenant, ce que je fis du mieux que je pus. Dédé toutefois était un trop grand personnage pour se mettre lui-même à la tête de l'escorte qu'il m'amenait. Il adressa à ses soldats une courte allocution pour leur rappeler les égards que leur imposaient envers moi ma qualité de voyageuse et l'honneur même des populations du *Djaour-Daghda,* intéressé à ce que je fisse avec une pleine sécurité la traversée de ce dangereux territoire. Leur devoir était de me conduire chez le grand bey Mustuk, et il avait lieu de croire que ce devoir serait ponctuellement rempli. Après avoir ainsi admonesté sa petite armée, Dédé en remit le commandement à un de ses officiers, puis il remonta à cheval et disparut dans un labyrinthe de rochers.

L'endroit où se passait cette scène me frappa par son aspect pittoresque. On l'appelle *la Porte des Ténèbres.* Cette porte est un ancien arc de triomphe, dont les ruines figurent admirablement dans le paysage. L'arc s'ouvre au fond d'un ravin dont la riche végétation contraste

avec les pentes arides par lesquelles on y descend. Les arbres qui entourent *la Porte des Ténèbres* sont assez touffus pour éteindre en quelque sorte la clarté du soleil et ne laisser parvenir jusqu'aux vénérables arceaux que quelques pâles rayons. Du haut des collines qui encadrent le ravin, la vue s'étend sur la mer de Syrie, dont les vagues mugissent à peu de distance, et sur les lignes bleuâtres de ses côtes. Le spectacle est magnifique, surtout pour des yeux qu'ont attristés jusque-là les ombres sinistres des premiers défilés du *Djaour-Daghda.*

Nous n'avions plus devant nous que quelques échelons à descendre pour atteindre le rivage de la mer. Bientôt nous eûmes échangé les sentiers rocailleux pour le sable fin et moelleux de la grève. L'air était vif, le ciel d'un bleu sans tache, légèrement doré vers l'orient. La mer n'avait pas une ride, et l'on pouvait distinguer les poissons qui se jouaient dans ses eaux limpides et calmes. Nos chevaux se plaisaient à courir sur le sol uni, à tremper leurs pieds dans l'écume des vagues. Il semble que nos chevaux d'Europe soient muets, comparés au cheval arabe. Celui-ci a tout un langage qui se prête aux nuances les plus variées, soit qu'il salue par mille doux frémissements la présence d'un maître aimé, soit qu'il appelle par des cris répétés la jument attardée dans la prairie voisine, ou qu'il provoque un rival à la lutte par de sauvages hurlements. En ce moment, nos chevaux exprimaient naïvement les impressions qu'éveillait en eux une belle nature. C'était plaisir que de les voir piaffer, souffler, respirer l'air par leurs naseaux

vermeils, secouer leurs longues crinières et frissonner d'aise sous les caresses du vent de la mer. Nous partagions complétement, il faut le dire, la satisfaction de ces nobles bêtes, et les fatigues de six semaines de voyage venaient presque d'être oubliées en quelques minutes, lorsque nous fûmes arrachés à ces douces impressions par les sons d'une musique barbare qui se faisaient entendre à quelque distance. Le sifflement aigu de quelques fifres et chalumeaux se mêlait aux roulements des tambours et aux coups sourds des grosses caisses. Bientôt parurent les musiciens. Ils précédaient une bande de montagnards en campagne, c'est-à-dire occupés à parcourir les grandes routes. Notre passage avait été annoncé aux guerriers nomades, qui venaient nous souhaiter un heureux voyage, et nous inviter même à prendre quelques rafraîchissements avec eux. Il y aurait eu mauvaise grâce à refuser. Mettre pied à terre, confier la garde de nos chevaux à ces hôtes empressés, nous asseoir sur l'herbe, étaler nos provisions à côté de celles des montagnards, ce fut l'affaire d'un instant. Un repas de société fait avec une troupe de batteurs d'estrade, c'est là une de ces bonnes fortunes que les chercheurs d'émotions et d'aventures ne peuvent rencontrer qu'en Orient. Les montagnards, il est vrai, résistèrent à toutes les instances que nous fîmes pour les décider à prendre leur part de nos provisions. Les devoirs de l'hospitalité ne leur permettaient pas de se rendre à nos prières : s'ils nous avaient offert leur lait, leurs fromages, leurs galettes d'orge et leurs oranges, c'est que nous étions leurs

hôtes, et la qualité même qu'ils nous reconnaissaient leur défendait de rien accepter de nous. Après le repas vint la sieste. La journée était chaude, le soleil, au milieu de sa course, nous inondait de rayons brûlants. Les montagnards se retirèrent un peu à l'écart pour nous laisser prendre quelque repos. Chacun s'étendit par terre, à l'ombre d'un taillis ; quant à moi, couchée près de ma fille, j'essayai un moment de résister au sommeil, mais la fatigue ne tarda pas à me plonger dans une sorte de demi-assoupissement. Lorsque je rouvris les yeux, je pus remarquer, à ma grande satisfaction, que les montagnards avaient été fidèles à leur ordre de gardiens hospitaliers. De concert avec notre escorte, ils veillaient sur nos chevaux et nos bagages. Je jugeai toutefois qu'il était temps de partir et de se séparer de ces étranges amis. Je distribuai quelques pièces de monnaie à toute la troupe, et nous nous éloignâmes, accompagnés de ses bénédictions.

Le jour tirait à sa fin lorsque nous arrivâmes en vue de la montagne qui a donné son nom de *Djaour-Daghda* au groupe qu'elle domine. L'aspect du pays que nous parcourions en ce moment rappelait certains cantons de la verte et riche Angleterre. A notre droite s'étendait la mer, dorée près du rivage par les derniers rayons de soleil, voilée dans ses lointains bleuâtres par les premières ombres du soir. A notre gauche et devant nous s'élevait la cime verdoyante du *Djaour-Daghda*, dont les flancs arrondis portaient de nombreux villages. Rarement en Syrie les côtes s'élèvent à pic le long de la

mer. Ici, comme dans le reste du pays, des ondulations gracieuses séparent les montagnes des vagues qui en baignent la base. L'espace qui s'étendait de la mer à la montagne ressemblait à une fraîche vallée de la Suisse. Le village de Bajaz, résidence du bey, nous était caché par des massifs d'arbres gigantesques, reliés entre eux par les guirlandes capricieusement entrelacées de la vigne sauvage. Tout, autour de nous, était calme, riant, serein. Les clochettes qui résonnaient çà et là dans la campagne annonçaient le retour des troupeaux à l'étable; quelques merles attardés voltigeaient de branche en branche comme de joyeux compères qui, au retour d'un banquet trop prolongé, cherchent en trébuchant à reconnaître leur domicile; les tourterelles roucoulaient tristement sur les grands arbres, et de temps à autre les premières plaintes du rossignol saluaient l'approche de la nuit.

Au détour d'un sentier bordé de haies vives, nous nous trouvâmes tout à coup à l'entrée d'une cour irrégulière, au fond de laquelle s'élevait un bâtiment d'assez pauvre apparence. C'était la maison du bey, et le bey lui-même nous attendait sur le seuil de sa demeure. L'accueil qu'il nous fit ne laissait rien à désirer, et je fus personnellement assez heureuse pour obtenir la permission de me retirer dans ma propre tente. Le temps conspirait contre moi : il plut si fort pendant la nuit, qu'à moins d'encourir le reproche d'excentricité, je dus me résoudre à m'abriter sous un toit en planches. Ce que je craignais, c'était d'être condamnée à habiter le

harem ; mais le bey, en homme d'esprit, devinant mes secrètes pensées, mit à ma disposition une grande pièce de son propre appartement, tout en m'informant que ses femmes recevraient mes visites et me les rendraient chaque fois que cela me conviendrait. Une fois rassurée sur la liberté de mes allures, je commençai par prendre possession de mon domicile, puis je profitai sans retard de l'occasion qui m'était offerte pour étudier à ma fantaisie, et sous une face nouvelle, cette vie du harem dont mon séjour chez le muphti de Tcherkess m'avait déjà donné une assez triste idée. Le harem étant une des institutions les plus mystérieuses de la société turque, on trouvera bon peut-être que je m'arrête encore une fois sur ce sujet.

Le mot de *harem* désigne un être complexe et multiforme. Il y a le harem du pauvre, celui de la classe moyenne et du grand seigneur, le harem de province et le harem de la capitale, celui de la campagne et celui de la ville, du jeune homme et du vieillard, du pieux musulman regrettant l'ancien régime et du musulman esprit fort, sceptique, amateur de réformes et portant redingote. Chacun de ces harems a son caractère particulier, son degré d'importance, ses mœurs et ses habitudes. Le moins étrange de tous, celui qui se rapproche le plus d'un honnête ménage chrétien, c'est le harem du pauvre habitant de la campagne. Forcée de travailler aux champs et dans le potager, de conduire les troupeaux au pâturage, d'aller de l'un à l'autre village y faire ou y vendre ses provisions, la femme du paysan

n'est pas prisonnière derrière les murailles de son harem, et lors même (ce qui n'arrive pas souvent) que la maison conjugale a deux chambres, dont l'une est théoriquement réservée aux femmes, les hommes n'en sont pas rigoureusement bannis. Il est rare que le paysan épouse plusieurs femmes, et cela n'arrive guère que dans des circonstances extraordinaires, par exemple lorsqu'un journalier, un serviteur, un inférieur enfin, épouse la veuve de son maître, événement qui n'a lieu que dans le cas où la dame n'est plus d'âge à aspirer à un parti plus brillant. Le serviteur se trouve, grâce à ce mariage, un peu plus riche qu'il n'était, et après quelques années de fidélité conjugale, s'apercevant que les années ont marché plus vite pour sa femme que pour lui, il profite de sa fortune pour s'adjoindre une compagne plus à son goût. Je ne connais guère de paysans polygames que ceux qui ont épousé dans leur première jeunesse une vieille femme possédant quelque bien.

A part cette exception, le ménage du paysan turc ressemble à celui du paysan chrétien, et, je le dis à regret, le premier pourrait souvent servir de modèle au second. A fidélité égale, l'avantage appartient au Turc, car la fidélité ne lui est imposée ni par la loi religieuse ou civile, ni par l'usage ou les mœurs, ni par l'opinion publique, et il n'y est porté que par la douceur de son naturel, qui répugne à la pensée d'affliger sa compagne. Jamais non plus il ne lui fait acheter par de mauvais traitements, ni même par de la mauvaise humeur, le

privilége dont il ose la dépouiller, d'être seule maîtresse au logis; jamais il ne se dédommage, en la rendant malheureuse, de la contrainte qu'il s'impose à cause d'elle. Ce sont là de ces petites lâchetés dont son âme simple et généreuse est incapable. La tradition de la faiblesse féminine n'est pas tombée dans le domaine de la fable en Orient, et les égards auxquels la faiblesse a droit de la part du plus fort y sont encore pris au sérieux. La femme étant réputée faible, tout lui est permis, tout, ou à peu près. Se mettre en colère sans motif, ne pas avoir le sens commun, parler à tort et à travers, faire juste le rebours de ce qu'on lui demande et surtout de ce qu'on lui ordonne, ne travailler qu'autant qu'il lui plaît, dépenser à sa fantaisie l'argent gagné par son mari, se dire malade, se plaindre sans rime ni raison, tels sont ses priviléges. En vertu de quelle loi, ou de quelle institution, par l'effet direct ou indirect de quelle coutume ou de quel principe en jouit-elle? La loi la livre sans défense au caprice de son seigneur et maître, l'usage la condamne. Ce n'est donc que la bonté du cœur, la tendresse, la générosité naturelle de l'homme, qui assurent à la femme une impunité presque absolue.

Le paysan turc aime sa compagne comme un père et comme un amant; jamais il ne la contrarie sciemment et volontairement, et il n'est pas de contrariété à laquelle il ne se soumette de bonne grâce pour l'amour d'elle. La femme vieillit de bonne heure dans ces climats, sous l'influence d'une nourriture grossière et malsaine et de couches fréquentes dont ni l'art ni la

science n'atténuent le danger. L'homme au contraire, mieux constitué pour supporter les fatigues et les privations, jouit d'une verdeur presque éternelle. Rien n'est moins rare ici qu'un vieillard de quatre-vingts et quelques années entouré de petits enfants qui sont sa chair et ses os. Malgré cette disproportion entre l'homme et la femme, l'union contractée aux portes de l'enfance n'est presque jamais dissoute que par la mort. J'ai vu des femmes décrépites, hideuses et infirmes, conduites, soignées, adorées par de beaux vieillards aussi droits que le sapin des montagnes, à la barbe argentée, mais longue et touffue, à l'œil vif et serein.

—Vous devez bien aimer votre mari, disais-je un jour à une vieille femme, aveugle et paralytique, que son mari, un de ces beaux vieillards dont je viens de parler, m'avait amenée dans l'espoir que je lui rendrais la vue et le mouvement. La vieille était arrivée à califourchon sur un âne que son mari conduisait par la bride en marchant à côté. Il l'avait prise ensuite dans ses bras, l'avait posée sur un banc auprès de ma porte, et y avait installé sa pauvre compagne sur un amas de coussins avec toute la sollicitude d'une mère pour son enfant.—Vous devez bien aimer votre mari ? dis-je à l'aveugle. — J'aimerais à y voir clair, me répondit-elle. Je regardai le mari, il souriait avec tristesse, mais sans l'ombre de rancune.—Pauvre femme ! dit-il en passant le revers de sa main sur ses yeux, sa cécité la rend bien malheureuse. Elle ne peut s'y accoutumer. Mais vous lui rendrez la vue, n'est-ce pas, *Bessadée ?*

Comme je secouais la tête et me disposais à protester de mon impuissance, il tira le pan de ma robe en me faisant signe de me taire.—Avez-vous des enfants? lui demandai-je alors.

—Hélas! j'en ai eu un, mais il est mort il y a longtemps.

—Et comment se fait-il que vous n'ayez pas pris une autre femme, plus robuste et mieux portante, qui vous eût donné des enfants?

—Ah! cela est bientôt dit; mais cette pauvre créature en aurait eu du chagrin, et cela m'eût empêché d'être heureux avec une autre, et même avec des enfants. Voyez-vous, *Bessadée,* on ne peut tout avoir dans ce monde. J'ai une femme que j'aime depuis bientôt quarante ans, je ne ferai pas d'autre choix.

L'homme qui me parlait ainsi était un Turc. Sa femme lui appartenait comme un meuble : personne ne l'eût blâmé, aucune loi ne l'eût puni, s'il se fût débarrassé par quelque mesure violente de cet inutile fardeau. On se fût borné en pareil cas à lui demander quels étaient ses motifs pour agir ainsi. Heureusement le caractère du peuple turc corrige ce qu'ont d'odieux ses coutumes. Il y a chez lui un fonds précieux de bonté, de douceur, de simplicité, un instinct remarquable de respect pour ce qui est beau, de pitié pour ce qui est faible. Cet instinct a résisté, il résistera longtemps encore, nous l'espérons, à l'influence d'institutions délétères, exclusivement fondées sur le droit de la force et sur l'égoïsme. Pour comprendre ce qu'il y a de douceur, de sérénité

native chez le Turc, il faut observer les paysans d'origine ottomane, soit dans leur champ, soit au marché ou sur le seuil d'un café. La moisson, les semailles, le prix de l'orge, leur famille, — voilà l'invariable sujet de leurs entretiens. Aucun d'eux n'élève la voix, aucun ne pousse la plaisanterie jusqu'à blesser ou fatiguer même ses compagnons; aucun ne mêle à ses propos ces blasphèmes ou ces dictons grossiers que le peuple affectionne dans d'autres pays. Est-ce à l'éducation qu'ils doivent cette réserve exquise, ces manières à la fois si nobles et si simples? Non, c'est à la nature. Oui, la nature a été prodigue envers le peuple turc; mais tous ces dons qu'il tient d'elle, les institutions ne tendent guère qu'à les altérer. A mesure qu'on s'éloigne des classes où se conserve le caractère primitif, à mesure qu'on pénètre dans la bourgeoisie ou dans les régions plus hautes encore, c'est le vice qui apparaît, le vice qui grandit, prédomine, et finit par régner seul. Nous venons de voir les bons instincts de la nation turque tels qu'ils se révèlent chez le paysan; il faut maintenant étudier l'influence exercée sur les classes supérieures par la déplorable constitution de la famille musulmane. C'est surtout dans la région moyenne de la société turque, dans les imitations serviles provoquées par l'exemple de la noblesse, que cette fâcheuse influence peut aisément être jugée par ses résultats.

Entrons dans le harem d'un bourgeois ou d'un petit gentilhomme campagnard. Qu'avant tout la voyageuse privilégiée qui veut visiter ce triste lieu ne se fasse aucune

illusion, qu'elle se prépare à surmonter bien des répugnances. Figurez-vous un corps de logis séparé de la maison proprement dite, où le maître reçoit ses hôtes, où les domestiques mâles ont seuls le droit d'habiter. L'entrée de ce corps de logis donne d'ordinaire sur un vaste hangar où des poules juchent sur toute sorte de débris et d'immondices. Un escalier en bois, aux marches disjointes et vermoulues, aboutit aux appartements supérieurs, qui consistent en un grand vestibule donnant accès dans quatre chambres. Une de ces chambres est réservée au seigneur du lieu, qui l'habite avec sa favorite du moment. Les autres pièces sont occupées par le reste de ce qu'on appelle ici *la famille*. Femmes, enfants, hôtes du sexe féminin, esclaves du maître ou des maîtresses, composent la population du harem. Il n'y a pas en Orient de lits proprement dits, ni de chambres spécialement consacrées au repos. De grandes armoires contiennent pendant le jour des amas de matelas, couvertures et oreillers. Le soir venu, chacune des habitantes du harem tire de l'armoire ce qui lui est nécessaire, fait son lit par terre n'importe où, et se couche toute habillée. Quand une chambre est remplie, les survenantes s'établissent ailleurs, et si les chambres sont encombrées, les dernières venues se placent dans le vestibule ou sur l'escalier. Rien n'est plus déplaisant pour des yeux européens que l'aspect de ces dames se levant le matin dans leurs atours de la veille froissés et fanés par la pression du matelas ou par les mouvements irréguliers du sommeil.

Le but principal d'un chef de famille turc étant d'avoir le plus grand nombre possible d'enfants, tout dans la vie domestique est subordonné à cette considération. Si une femme demeure deux ou trois ans sans concevoir, elle est aussitôt éloignée; son époux la remplace par une compagne plus féconde. Personne ne s'inquiète des regrets, de la jalousie de la pauvre délaissée; mais il est bon d'ajouter que si, au lieu de gémir et de pleurer, celle-ci s'avise de se défaire par un moyen quelconque de sa rivale, personne ne s'inquiète du sort de cette dernière. Aussi je ne pense pas qu'il y ait quelque part de créatures plus dégradées que les femmes turques de la classe moyenne; leur abaissement se trahit sur leur visage. Il est malaisé de se prononcer sur leur beauté, car leurs joues, leurs lèvres, leurs sourcils et le bord de leurs yeux sont défigurés par des couches épaisses de fard appliqué sans goût ni mesure; leur taille est rendue difforme par la coupe ridicule de leurs vêtements, et leurs cheveux sont remplacés par du poil de chèvre teint en orange foncé. L'expression de leur visage est à la fois la stupidité, une sensualité grossière, l'hypocrisie et la dureté. De principes de morale ou de religion, pas la moindre trace. Leurs enfants les occupent et les ennuient à la fois: elles en prennent soin comme du marche-pied qui leur sert à atteindre à la faveur de leur époux, mais toute pensée de devoir maternel leur est étrangère: on en voit la preuve dans la fréquence des avortements que ces femmes se procurent sans même s'en cacher, chaque

fois que la naissance d'un enfant n'entre pas dans leurs vues.

Environ une quinzaine de jours avant mon départ pour Angora, le chef d'une confrérie de derviches établie dans une petite ville peu éloignée de ma résidence vint me demander un médicament pour sa fille, atteinte de certaines infirmités qui me semblèrent autant de symptômes de grossesse. Je fis part de mon opinion au vénérable personnage, qui me répondit avec un gracieux sourire que sa fille *ne voulait pas* être grosse.—Qu'elle le veuille ou non, repris-je, si elle l'est, il faudra bien qu'elle en prenne son parti. — Impossible, ma chère dame, répondit le vieillard; son mari est parti pour l'armée, et ma fille est bien résolue à ne pas avoir d'enfants avant son retour. Je donnai aussitôt à entendre au derviche que je ne le comprenais plus du tout. Le vieillard parut embarrassé, et tout en se grattant l'oreille, il entamait de nouvelles explications, lorsque l'un de mes gens, qui l'avait suivi pour nous servir de truchement, s'écria d'un air de dépit en s'adressant au vieillard : — Ne t'avais-je pas dit de ne pas parler de ces choses-là à ma maîtresse? Les chrétiens d'Occident ne se prêtent pas à de pareils arrangements, et vous n'obtiendrez rien. — Ces paroles m'ayant éclairée, j'assurai le vénérable qu'il perdait son temps, et qu'autant valait me demander du poison; mais j'eus toutes les peines du monde à m'en débarrasser. Il en revenait toujours à son grand argument que son gendre était parti pour l'armée, et il m'affirma d'ailleurs que la résolution de sa fille

était connue et approuvée de son mari. Fort heureusement pour lui et peut-être pour moi, l'excellent père ne comprit pas un mot de mon petit discours; aussi me quitta-t-il en me donnant sa bénédiction, en m'assurant de sa tendre amitié, et en me priant de réfléchir à la demande qu'il venait de m'adresser. Ces transactions-là ont lieu tous les jours et ne choquent la conscience de personne.

Si les mères n'éprouvent pas de véritable tendresse pour leurs enfants, ceux-ci en prennent fort peu de souci. Les garçons considèrent leurs mères comme des servantes; ils leur donnent des ordres, leur adressent des reproches au sujet de leur paresse ou de leur négligence, et je ne sais s'ils se bornent toujours à des paroles. Quant à la pudeur, à cette virginale parure du premier âge, elle n'existe ni pour les enfants ni pour ceux qui les entourent; toutes ces femmes s'habillent, se déshabillent devant leurs plus jeunes fils; les propos les plus libres sont tenus en leur présence. Les enfants méprisent leurs mères, et cette vie commune, qui leur fait perdre le respect des parents, leur communique souvent les tristes passions qui les animent. La rivalité de pouvoir qui agite les mères est une source d'animosité, d'envie, de dépit, d'orgueil et de colère pour les enfants. — Ma mère est plus belle! elle est plus riche! plus jeune! elle est née à Constantinople!—Voilà de quoi se vantent ces enfants lorsqu'ils veulent humilier ceux qu'ils appellent *frères!*

Un homme ayant les idées et les affections d'un chré-

tien serait fort à plaindre au sein d'une semblable famille; mais il ne serait pas exposé à s'y trouver. Le Turc qui n'est jamais sorti de sa province, qui ne connaît d'autre société que la société fondée sur les institutions musulmanes, qui tient comme article de foi que rien n'est beau ni bon dans ce monde que son pays, ses lois et ses usages, qui regarde tous les hommes d'une autre religion que la sienne comme des animaux immondes, —le Turc de la classe moyenne se plaît dans la corruption qui l'entoure; il n'aime fortement personne. Il n'est violent et cruel d'ailleurs que d'une façon négative. Pourvu que ses repas soient prêts à l'heure requise, il ne demande rien de plus à la Divinité. Ses enfants lui sont chers; mais s'ils meurent, il ne songe qu'à combler le vide causé par leur perte. Ses femmes souffrent-elles dans leur âme et dans leur corps,—peut-être en rira-t-il, peut-être aussi demeurera-t-il parfaitement indifférent. Profondément ignorant, ne sachant pas même qu'il existe des pays où le culte des arts et des lettres remplit et charme les loisirs de l'homme, il n'y a pour lui que des plaisirs sensuels et le repos, qu'il prolonge et varie autant qu'il le peut par l'usage de l'opium, du hachich, de l'eau-de-vie et du tabac. Les charmes de la conversation sont lettre close pour lui; il parle pour demander ou pour ordonner ce dont il a besoin; puis il se tait, et, chacun gardant le silence autour de lui, il n'a pas même la ressource d'entendre les *on dit*. Quand une de ses femmes a perdu la fraîcheur de la jeunesse, quand, par un motif quelconque, elle a cessé de lui plaire, il s'abs-

tient de l'appeler auprès de lui, et il oublie bientôt son existence. S'il a vu au bazar une esclave qui lui convienne, il l'achète, la mène chez lui, et la proclame sa favorite. C'est peut-être une idiote, une gourmande, une voleuse : il ne l'ignore pas, mais qu'importe? Il n'a pas d'illusions. Comment en aurait-il, et pourquoi? Il sait bien que la jeune femme qu'il serre dans ses bras n'éprouve pour lui que haine et dégoût; il sait bien qu'elle lui enfoncerait avec plaisir un poignard dans le cœur pour gagner dix piastres; il sait bien que son amour n'est qu'une fièvre passagère. Les choses peuvent-elles se passer autrement? y a-t-il quelque part d'autres femmes, d'autres amours, d'autres fièvres et d'autres réveils? S'il y en a, il n'est pas curieux de les connaître. Il ignore les joies intérieures, les joies ineffables du sacrifice. Jamais il n'a fait un aveu qui pût lui nuire, et il ne s'est dit : J'ai été fidèle à la vérité! Jamais il n'a préféré la satisfaction d'un autre à la sienne, et il ne s'est dit : J'ai été fidèle à mes affections! Jamais il n'a regardé la mort comme une aurore, l'aurore du jour éternel et sans nuage. Cet homme-là se croit heureux cependant. L'est-il plus que le dernier des mendiants à qui il a été donné dans sa vie de savoir ce que c'est qu'aimer, se dévouer, croire et attendre?

La famille du riche, du noble, du Turc de Constantinople, qui a fréquenté la société franque ou qui a voyagé en Europe, ne présente pas le même spectacle d'immoralité et de turpitude naïve; mais, hélas! sauf quelques exceptions peu nombreuses, la soie et le brocart ne

cachent encore qu'un hideux squelette. Les dames de ces harems de premier ordre ne portent pas durant une semaine ni un mois le même costume froissé et souillé. Chaque matin, au sortir de leurs couches somptueuses, elles quittent les vêtements de la veille, et les remplacent par de nouveaux atours. Leurs robes, leurs pantalons et leurs écharpes sont de fabrique lyonnaise, et quoique les fabricants européens n'envoient en Orient que les rebuts de leurs manufactures, ces rebuts sont encore d'un fort bel effet lorsqu'ils enveloppent les formes magnifiques d'une de ces Géorgiennes ou de ces Circassiennes dont les harems sont peuplés. Qu'importe cependant l'apparence? La réalité ainsi fardée n'en est pas moins repoussante.

Un mot à ce propos sur les deux races qui représentent à notre imagination inexpérimentée le prototype de la beauté féminine. Grande, forte, la taille bien prise, un teint éclatant, des masses de cheveux noirs et luisants, le front élevé et plein, le nez aquilin, des yeux noirs immenses et fort ouverts, des lèvres vermeilles et modelées comme celles des statues grecques de la bonne époque, des dents de perles, le menton arrondi, le contour du visage parfait,—telle est la Géorgienne. J'admire franchement les femmes de cette race; puis, quand je les ai bien admirées, je détourne la tête et je ne les regarde plus, car je suis sûre de les retrouver, quand il me plaira, exactement telles que je les ai laissées, sans un sourire de plus ni de moins, sans la moindre variation de physionomie. Qu'un enfant lui naisse ou qu'il meure,

que son seigneur l'adore ou qu'il la déteste, que sa rivale triomphe ou qu'elle soit exilée, le visage de la Géorgienne n'en dit mot. Je ne sais si les années apportent jamais quelque changement à cette beauté qui tient du marbre, mais dont l'immobile éclat m'impatiente.

La Circassienne n'a ni les mêmes avantages ni les mêmes inconvénients. C'est une beauté du Nord, qui me rappelle les blondes et sentimentales filles de la Germanie; mais la ressemblance ne s'étend pas au delà des formes extérieures. Les Circassiennes sont blondes pour la plupart; leur teint est d'une fraîcheur charmante, leurs yeux sont bleus, gris ou verts, et leurs traits, quoique fins et gracieux, sont irréguliers. Autant la Géorgienne est sotte et hautaine, autant la Circassienne est fausse et rusée. L'une est capable de trahir son seigneur, l'autre de le faire mourir d'ennui.

La grande occupation de ces dames, c'est la toilette. Aussi les trouvez-vous à toute heure vêtues de crêpe ponceau ou de satin bleu de ciel, la tête couverte de diamants, des colliers à leur cou, des pendants à leurs oreilles, des agrafes à leurs corsages, des bracelets à leurs bras et à leurs jambes, des bagues aux doigts. Quelquefois des pieds nus paraissent à travers la robe de crêpe rouge, et les cheveux sont coupés carrément sur le front comme ceux des hommes de nos pays; mais ce sont là des détails de toilette de peu d'importance. Les manières du beau monde féminin sont censées exprimer le plus profond respect mêlé d'une crainte révérencieuse envers le seigneur du harem. Qu'il entre,

et le silence se fait aussitôt ; l'une de ses femmes lui ôte ses bottes, l'autre lui met ses pantoufles, celle-ci lui offre sa robe de chambre, celle-là lui apporte sa pipe ou son café ou ses confitures. Lui seul est en possession du droit de porter la parole, et lorsqu'il daigne s'adresser à l'une de ses compagnes, celle-ci rougit, baisse les yeux, sourit et répond à voix basse, comme si elle craignait de faire cesser le prestige et de s'éveiller d'un rêve trop doux pour qu'il puisse durer longtemps. Tout cela n'est qu'une comédie dont personne n'est la dupe, pas plus qu'on ne l'est chez nous des airs d'innocence et de timidité d'une pensionnaire. Au fond, toutes ces femmes ont peu de sympathie pour leur seigneur et maître. Ces femmes si aisément et si doucement émues, dont la voix n'est qu'un faible murmure, s'adressent les unes aux autres de fort gros mots sur un diapason aigu et criard, et il n'y a guère d'extrémité à laquelle elles ne puissent se porter contre celle d'entre elles qui jouit de la faveur du sultan. Les esclaves favorites seraient fort à plaindre, si elles ne se permettaient des représailles ; mais elles n'ont garde de se les interdire.

Ce qui est pour moi plus révoltant que tout le reste, et c'est beaucoup dire, c'est le harem en miniature des enfants de grande maison. Ces enfants, de petits garçons de neuf à douze ans, possèdent de petites esclaves de leur âge ou à peu près, avec lesquelles ils parodient les façons de leurs pères. Ces jeunes victimes d'une constitution sociale véritablement monstrueuse font là un horrible apprentissage de la vie qui leur est réservée,

car rien n'est plus cruel qu'un enfant mal élevé, et la barbare dépravation du vieillard débauché se retrouve à l'autre extrémité de la vie. J'ai vu de ces enfants, de ces pachas embryonnaires, battre à coups de pied et à coups de poing, égratigner, blesser tout un troupeau de petites filles qui osaient à peine pleurer, tandis que le jeune tigre se pourléchait les lèvres et souriait d'un étrange sourire qui me rappelait certaines pages de Pétrone. Cependant, je le répète encore, personne n'est plus étranger à d'aussi odieux sentiments que le Turc tel que la nature l'a fait. Il y a plus, cet enfant cruel deviendra vraisemblablement un assez bon homme, lorsqu'il sera d'âge à jouer sans trop d'effort le rôle qui l'écrase aujourd'hui.

Les grandes dames de Constantinople ne se contentent pas de voir le monde à travers les grillages de leurs fenêtres ; elles vont se promener dans la ville, dans les bazars, partout où il leur plaît et sans être soumises à aucune surveillance incommode. Les femmes vénitiennes jouissaient jadis, grâce à leur masque, d'une excessive liberté; le voile des femmes turques rend à celles-ci le même service. Le mari le plus jaloux passerait auprès de son épouse en bonne fortune sans se douter de son malheur, car non-seulement le voile couvre le visage, non-seulement le *ferradjah* (sorte de manteau) couvre toute la personne et lui donne l'air d'un paquet, mais voiles et *ferradjah* sont tous de même étoffe, de même forme et presque de même couleur : c'est un domino qui ressemble à tous les dominos. Les dames turques

sont donc assurées de garder leur incognito aussi longtemps qu'il leur plaît, et l'infidélité n'est point accompagnée de danger. Dès lors, pourquoi seraient-elles fidèles? Serait-ce par amour pour leurs maris? Elles les détestent. Serait-ce par respect de leurs devoirs? Le mot même de devoirs n'a pour elles aucune signification. Elles font donc l'usage qui leur plaît de la liberté que les mœurs leur accordent. On peut en appeler aux Européens qui ont habité Constantinople : ils avoueront, s'ils veulent être sincères, qu'ils ont noué plus d'une intrigue amoureuse dans les rues ou les bazars. La morale de ceci, c'est que les meilleures précautions ne valent rien là où l'idée du devoir a disparu.

D'après ce que je viens de dire des façons que les maris orientaux emploient envers leurs épouses, on pourrait croire que la brutalité forme le fond de leur caractère. Rien ne serait plus faux, car le Turc de tout âge et de toutes les classes de la société a reçu de la nature une politesse, une délicatesse et une douceur de manières que les Occidentaux n'acquièrent qu'après de longues études, de pénibles efforts et moyennant une contrainte pour ainsi dire éternelle. Jamais un Turc ne se rendra coupable ni d'un mot ni d'un geste dont une femme puisse se trouver offensée, et s'il traite la sienne à peu près comme un être privé de raison, c'est qu'en vérité elle ne fait rien pour s'élever à une condition meilleure. Aussi je voudrais qu'on vît la mine embarrassée et scandalisée d'un Turc placé entre une femme d'Europe et son troupeau d'odalis-

ques[1]. Il rudoie ses femmes plus encore que de coutume, il leur impose silence chaque fois qu'elles entr'ouvrent les lèvres, il les éloigne sous un prétexte ou sous un autre; il jette sur l'Européenne des regards en dessous pleins de crainte et de méfiance, et il répète à chaque instant : « Ne faites pas attention à ce qu'elles disent, ce sont des Turques ! » ou bien : « Vous me trouvez bien grossier avec ces femmes, n'est-ce pas? Que voulez-vous? ce sont des Turques ! »—Eh mon Dieu ! oui, ce sont des Turques, dans le sens que vous donnez à ce mot, c'est-à-dire des créatures sottes et dégradées ; mais qui les a rendues telles? Et pourquoi le nom donné à vos compagnes est-il devenu le synonyme de tout ce qu'il y a de bas et d'inculte parmi les femmes? Parce que vous avez constitué la famille dans l'intention exclusive de multiplier vos jouissances sensuelles. Vous avez voulu que la femme vous fût soumise comme un esclave : que peut-elle être, sinon un esclave?—Mais j'ai peut-être trop prolongé déjà ces réflexions générales. On sait maintenant ce qu'il faut entendre par le mot *harem* en Orient, et je puis ramener le lecteur à la résidence qui m'avait inspiré ces réflexions, à l'habitation de mon noble hôte Mustuk-Bey.

Mustuk-Bey, le prince du *Djaour-Daghda*, a passé les bornes de la première jeunesse. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand et bien fait, d'une physio-

[1] *Odalisque* signifie littéralement *femme de chambre*, ou plutôt *femme pour la chambre* ! Il faut apprendre le turc pour voir s'envoler ainsi ses dernières illusions.

nomie qui serait un peu commune, si elle n'était éclairée par de beaux yeux bleu clair, limpides, souriants, et perçants comme deux épées. Rien en lui ne décèle le feudataire ambitieux et rusé qui résiste constamment aux ordres de son souverain tout en conservant les apparences du respect et de la soumission. Il y a du bonhomme dans Mustuk-Bey, ou du moins dans ses manières et dans son langage. Il n'affecte pas le luxe oriental des pachas et des chefs de sa tribu. Son costume, sa tenue, sa maison, sa table, tout respire chez lui la plus extrême simplicité.

Derrière la maison du bey se trouve une petite cour carrée entourée de bâtiments bas, formant un seul étage. La cour étant un carré long, les deux bâtiments de côté couvrent une superficie double environ de celle qu'occupent les constructions placées aux extrémités. L'une de ces dernières n'est que le mur mitoyen qui sépare le harem de la maison du bey, et où l'on a pratiqué la porte d'entrée. Deux petites portes, flanquées chacune de deux fenêtres, communiquent à chacun des bâtiments latéraux de la cour pavée de larges dalles. Le corps de logis du fond n'a qu'une porte et deux fenêtres, et il est impossible d'entrer dans ce cloître silencieux sans se rappeler l'intérieur d'un couvent de chartreux. On est introduit d'abord dans une pièce assez grande, garnie de matelas et d'oreillers, sur laquelle s'ouvre une arrière-pièce faisant l'office de garde-meuble ou de grenier. Dans chacune des cellules disposées autour de la pièce principale règne et gouverne l'une des épouses du bey.

On dit tout bas dans le village et même dans les villes voisines que l'univers n'est pas concentré pour le bey dans ces quatre murailles, et que d'autres établissements analogues à celui-ci sont échelonnés de distance en distance sur les flancs du *Djaour-Daghda*. Ce serait là, à vrai dire, un luxe un peu dispendieux.

La hiérarchie est toujours respectée dans les harems, et tout Sardanapale qu'est Mustuk-Bey, quelque amoureux qu'il soit d'ailleurs de l'une ou de l'autre de ses jeunes femmes, ce n'est jamais que chez la première (en date) qu'il daigne tenir ses *levers*. Ce fut chez elle qu'il me conduisit, lorsque après avoir vu mon établissement pour la nuit dressé et achevé dans une grande salle en dehors de l'enceinte sacrée, je me déclarai prête à aller rendre mes devoirs à ces dames.

La *dame en chef* me parut avoir un étrange aspect. En la regardant, je songeai malgré moi à une acrobate en retraite. Cette sultane avait été fort belle, et sa beauté n'avait pas encore complétement disparu; son teint offrait un curieux mélange du hâle produit par le soleil et d'une série de couches de peinture sous laquelle le tissu primitif n'était guère visible. Ses grands yeux vert de mer étaient extraordinairement cernés : on aurait dit des gouttières ou même des réservoirs pratiqués au-dessous de la glande lacrymale, pour recueillir les torrents destinés à s'en échapper. Sa bouche, grande et bien modelée, laissait voir des dents encore fort blanches, mais trop écartées les unes des autres, et paraissant branler dans des gencives dont le rouge trop vif et l'en-

flure maladive éveillaient de déplaisantes pensées. Elle dédaignait apparemment les perruques de poil de chèvre, car elle portait ses propres cheveux, mais teints en rouge orangé. Sa toilette était non pas soignée, mais recherchée, et formait un frappant contraste avec celle de ses enfants, qui étaient vêtus comme de petits mendiants. Aussi longtemps que son mari fut présent, elle se montra aussi timide et aussi effarouchée qu'une très-jeune mariée le jour de son mariage, se couvrant le visage de son voile, de ses mains, de tout ce qui se trouvait à sa portée, et ne répondant que par monosyllabes. Le nez tourné contre la muraille, elle réprimait de petits éclats de rire nerveux, paraissait prête à fondre en larmes à la première occasion favorable, renouvelait enfin les petites manœuvres que j'avais vu exécuter si souvent par des femmes placées dans la même position, et dont les maris orientaux se trouvent toujours flattés. — C'est le sentiment de leur infériorité qui les trouble ainsi, se disent-ils. L'infériorité de ceux qui nous entourent supposant nécessairement notre propre supériorité, les maîtres de harem prennent pour un compliment l'embarras que cause leur présence. Le sentiment dont il est ici question n'appartient exclusivement d'ailleurs ni à une nation ni même à l'un des deux sexes : il fait partie des éléments dont se compose la nature humaine.

Après avoir joui quelque temps du trouble charmant qu'il occasionnait, et m'avoir suppliée à plusieurs reprises de ne pas faire attention à sa femme, qui n'était qu'une Turque, le bey nous quitta en disant que je ne tirerais

pas un mot d'elle aussi longtemps qu'il serait là. Lorsqu'il eut dépassé le seuil de la porte, je me tournai vers sa femme, et je crus d'abord qu'elle avait disparu par une trappe, ne laissant derrière elle pour la représenter que ses nippes arrangées en paquet. Une légère ondulation dans cet amas informe m'avertit de mon erreur, et bientôt le visage enluminé de ma belle hôtesse en sortit comme d'un nuage. Le bouquet d'adieu de son cher époux l'avait jetée dans une si grande émotion, qu'elle s'était vue dans la nécessité d'enfoncer sa tête entre ses jambes. Ceux qui connaissent la manière de s'asseoir des Orientaux comprendront que l'évolution exécutée par Mme Mustuk ne présentait pas de grandes difficultés.

Quand nous fûmes seules, elle déposa son masque de timidité farouche et causa quelque temps avec un parfait sans-gêne. Elle me fit beaucoup de questions sur nos usages, qui lui semblaient aussi singuliers que plaisants, si j'en juge par ses éclats de rire, qui revenaient aussi fréquemment que le refrain d'une chanson et avec le même à-propos. Je demeurais convaincue néanmoins que ma belle hôtesse n'était pas aussi bornée que son mari daignait le croire, en voyant l'intérêt qu'elle prenait à une multitude de choses qui ne la regardaient pas, et la persévérance avec laquelle elle me demandait le *pourquoi* de chacune. Il m'eût été fort difficile de répondre catégoriquement à toutes ses questions de manière à être comprise; mais je connaissais déjà le mot magique, le talisman qui endort et paralyse subitement toute curiosité orientale. Supposez votre interlocuteur

au comble de l'étonnement et vous demandant le pourquoi de telle chose qui lui semble inexplicable, monstrueuse, folle ; — il vous suffit de répondre : « C'est l'usage dans notre pays, » et l'étonnement se dissipe, la question n'est pas répétée, le curieux se déclare complétement satisfait. Jamais on ne vous répondra : Mais pourquoi est-ce l'usage? ni : Qui vous empêche d'en changer? Non, les Orientaux sont si bien accoutumés dès leur plus tendre enfance à voir, à faire et à souffrir un nombre infini d'absurdités conservées par l'usage, qu'ils finissent par considérer l'usage comme les anciens considéraient le Destin, comme une divinité immuable, inexorable, supérieure à toutes les autres, et contre laquelle il est inutile de se roidir. Si jamais je me trouve chez une nation qui se contente d'apprendre que telle chose est l'*usage* quelque part, pour se dispenser de l'examiner davantage et de la juger, je saurai à quoi m'en tenir sur la valeur de ses institutions.

La traînée de lumière qui, en entrant par la porte ouverte, dessinait un grand carré long sur le plancher, fut tout à coup interceptée; un bruit de chuchottements et de pantoufles traînantes sur les dalles humides se fit entendre au dehors, et les trois autres femmes du bey, qui se trouvaient pour le quart d'heure au logis, vinrent faire ma connaissance et me souhaiter la bienvenue. La seconde et la troisième se ressemblaient si fort, que je les crus sœurs : c'étaient de grosses figures dont la couperose précoce pouvait passer pour de la fraîcheur dans un pays où le goût est peu délicat. Chacune d'elles trai-

nait à sa suite la troupe d'enfants que la Providence lu avait accordée.

Derrière les deux femmes se tenait humblement dans l'ombre une figure sur laquelle mes yeux se fixèrent d'abord et demeurèrent obstinément attachés, en dépit de toutes les manœuvres exécutées par les autres sultanes pour les faire tourner de leur côté. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien vu de plus beau. Cette femme portait une longue robe traînante en satin rouge, ouverte sur la poitrine, qui était légèrement voilée par une chemise en gaze de soie, à larges manches pendantes au-dessous du coude. Sa coiffure était celle des Turcomanes, et pour s'en faire une idée, il faut imaginer une complication, une multiplicité infinie de turbans placés les uns sur les autres, ou les uns autour des autres, s'élevant à d'inaccessibles hauteurs. Il y avait là des écharpes rouges roulées six ou sept fois en spirales et formant une tour à la façon de la déesse Cybèle; des mouchoirs de toutes les couleurs se croisant avec les écharpes, montant ou descendant sans parti pris à l'avance, dessinant de fantasques arabesques; des mètres de fine mousseline enveloppant de leur transparente blancheur une partie de l'échafaudage, encadrant soigneusement le front et tombant en riches et légères draperies le long des joues, autour du cou et sur la poitrine. Des chaînettes en or, ou de petits sequins enfilés les uns aux autres, des épingles en pierreries ou en diamants piquées dans la mousseline, se balançaient gracieusement entre les plis et leur imprimaient une certaine

stabilité, qu'il eût été déraisonnable de demander à un tissu aussi léger. De petits pieds d'enfant qui semblaient taillés dans le marbre paraissaient et disparaissaient tour à tour sous la longue robe de satin rouge, tandis que des bras et des mains comme je n'en vis jamais secouaient un nombre infini de bracelets et de bagues dont le poids ne devait pas être insignifiant, et qui scintillaient comme de vrais diamants. Tout cela formait un ensemble à la fois bizarre et gracieux, mais tout cela disparaissait subitement dès que l'on avait vu le visage qu'entouraient ces draperies flottantes, et qu'une si grande toilette était supposée embellir. Ce visage était d'une beauté singulière, que je renonce à décrire, car comment donner à qui n'a pu le contempler l'idée d'un si charmant chef-d'œuvre de la nature, d'un si ravissant mélange de grâce et de timidité ?

J'ai dit que chacune des deux nouvelles venues traînait, accrochés à sa robe, les enfants issus de ses entrailles, absolument comme la mère des Gracques. Ma beauté, au contraire, marchait seule à la suite de ses *moitiés* (c'est ainsi qu'on désigne en Orient le degré de parenté qui consiste à avoir un mari commun). Elle avait la tête baissée, et l'air plutôt humilié qu'humble. Je fis à la hâte mon compliment aux deux premières, car j'étais impatiente d'arriver à la dernière, et de voir ce que deviendrait ce beau visage lorsqu'il s'animerait par la conversation. Je la salue ; elle ne me répond pas. Je lui demande pourquoi elle n'a pas amené ses enfants : même silence. Alors les trois autres moitiés, prenant la

parole toutes à la fois, m'apprennent, avec une satisfaction parfaite, qu'elle n'en a pas, pendant que la belle *moitié* baisse la tête et rougit excessivement. Je regrettai d'avoir touché une corde aussi délicate, et, pour atténuer l'effet de mon imprudence, jamais on ne devinerait ce que j'ajoutai. J'eusse fait preuve de la plus odieuse brutalité, si je me fusse adressée à toute autre femme qu'à l'habitante d'un harem; mais j'étais depuis trois ans en Asie, et je connaissais assez bien le terrain sur lequel je marchais. Je dis donc, en prenant un air de confiance et d'approbation, comme si ce que j'allais dire devait nécessairement mettre un terme à l'embarras de la belle Turcomane et lui rendre l'honneur : — C'est que les enfants de Madame sont morts, sans doute? — Elle n'en a jamais eu! vociférèrent les trois harpies en riant aux éclats. Et cette fois deux larmes coulèrent le long des joues enflammées de la pauvre femme.

Rien n'est plus honni, plus méprisé, plus délaissé, en Orient qu'une femme stérile. Avoir des enfants et les perdre, c'est un chagrin sans doute, mais on s'en console, on les oublie, on les remplace. Après tout, lors même que les consolations, que l'oubli, que les remplaçants feraient défaut, la mère qui a perdu ses enfants n'en est pas moins une grande dame; sa position sociale et domestique demeure la même; on la respecte, on l'admire, on l'aime peut-être; elle n'a pas à rougir. Ne pas mettre au monde d'enfants, c'est là un vrai malheur, le plus grand des malheurs, un malheur irrépa-

rable qui vous renverse dans la poussière, dans la boue, et qui autorise la dernière des esclaves (pourvu qu'elle soit grosse) à vous fouler aux pieds. Soyez belle, soyez charmante, soyez adorée, ayez apporté à votre mari la fortune qu'il dépense, ayez dans vos veines du sang impérial tandis que votre mari n'est qu'un portefaix : dès l'instant que votre stérilité est avérée, vous n'avez plus de salut à espérer. Finissez-en plutôt avec la vie, car chacun de vos jours sera rempli de douleurs, d'humiliations et d'insultes.

Pendant tout le temps que j'ai passé dans la société de ces dames, je n'ai pu arracher un seul mot à la plus belle. Elle baissait ses longs cils d'une façon admirable, les plus charmantes couleurs allaient et venaient sur ses joues veloutées, les plus gracieux sourires se disputaient ses lèvres ; mais, si elle avait été muette, elle n'eût pas gardé un silence plus obstiné. Ce ne fut qu'à la fin de ma visite, lorsque je prenais congé de mes hôtesses et après avoir fait observer à la belle taciturne que je la quittais sans avoir entendu le son de sa voix, ce fut alors seulement que, faisant un pas vers moi et prenant un air résolu comme si elle allait monter sur une brèche, elle dit tout d'une haleine, avec une voix très-douce et très-pure, mais sans la moindre modulation dans le son : « Dame, reste encore, parce que je t'aime beaucoup. » Ceci dit, la bouche se referma, les yeux reprirent leur direction vers le plancher, le feu de la résolution s'éteignit sur ce joli visage, l'entreprise avait été couronnée de succès, le compliment était par-

venu à son adresse, et la *belle des belles* pouvait se reposer sur ses lauriers.

Je ne sais d'où cela m'est venu, mais à partir de ce moment je fus poursuivie par la pensée que ma reine de beauté était idiote, et qu'elle m'avait débité là l'une des phrases, peut-être même l'unique phrase avec laquelle elle salue le seigneur son époux. Lorsque je revis celui-ci, je lui fis, comme c'est l'usage, force compliments au sujet de ses femmes, mais je me répandis surtout en éloges sur la rare beauté de ma favorite. « Vous la trouvez donc bien belle ? dit-il avec quelque surprise.—Admirablement belle ! répondis-je. » Il parut réfléchir un moment, puis il leva les sourcils, dessinant par ce mouvement une multitude de lignes horizontales sur son front ; il avança la lèvre inférieure et le menton, baissa la tête en allongeant le cou, haussa légèrement les épaules, leva un peu les bras, et les laissa retomber sur ses cuisses ; enfin il me dit d'un air à demi confidentiel : « Elle n'a pas d'enfants ! » Elle était jugée.

J'avais hâte de me remettre en route après quelques jours passés chez le prince du *Djaour-Daghda*. J'avais à gagner Alexandrette pour me diriger de là sur Beyrouth. Malheureusement le temps pluvieux vint contrarier mes projets de départ, et je dus, bien malgré moi, prolonger mon séjour dans la résidence de Mustuk, sans autres moyens de distraction que des entretiens fort monotones tantôt avec le bey, tantôt avec ses femmes. Enfin le soleil reparut, et je quittai le *Djaour-Daghda*

avec un très-vif mouvement de satisfaction, c'est-à-dire dans une disposition d'esprit bien différente de celle où je me trouvais au sortir d'Adana.

III

LE TOURISTE EUROPÉEN DANS L'ORIENT ARABE.

I.—LA VALLÉE D'ANTIOCHE.—LATAKIÉ.—LES FEMMES SYRIENNES.

Quatre heures de marche séparent de la petite ville d'Alexandrette le palais du prince Mustuk. Le voyageur qui se rend d'Alexandrette à Beyrouth commence par faire route à travers les montagnes jusqu'aux environs de Latakié, de là il suit les côtes de la mer jusqu'à Beyrouth. La région à travers laquelle me conduisit cet itinéraire est une des plus pittoresques de la Syrie, et le trajet d'Alexandrette à Beyrouth marque une période distincte dans le voyage dont je recueille ici les souvenirs. Jamais une meilleure occasion ne s'offrit à moi de reconnaître ce qu'ont d'exagéré les appréhensions presqu'inséparables de l'idée d'une marche dans certaines parties de l'Orient. Fatigues et privations, c'est là ce qu'on redoute au moment de s'engager à tra-

vers des solitudes en apparence fort inhospitalières. Si de telles craintes se justifient parfois, il faut dire que nos voyages d'Europe ont aussi leurs ennuis, leurs fatigues même, et que les joies aventureuses d'une course comme celle dont je veux rappeler les incidents ne viennent pas toujours les racheter.

Je ne prolongerai point outre mesure cet essai de réhabilitation de la vie un peu laborieuse que tout voyageur doit s'imposer en Orient; je me bornerai à dire : Ne visitez pas la Syrie au mois de juillet, ni l'Asie-Mineure en hiver; vous auriez à redouter l'apoplexie ou la congélation. Choisissez une époque favorable, prenez un bon cheval dont vous réglerez le pas à votre fantaisie, lancez-vous à travers les montagnes ou sur les grèves que baigne la Méditerranée, puis dites-moi si une course de huit heures par jour faite dans de telles conditions ne vaut pas mille fois les longues journées du touriste promené par une berline confortable sur les meilleures routes de l'Europe. Outre la fatigue, le danger, je le sais, doit aussi tenir sa place dans les prévisions de quiconque visite l'Orient; mais le meilleur moyen d'y faire face n'est-il pas de s'affranchir des terreurs puériles entretenues par de vieux préjugés, et dont quelques femmes tirent volontiers vanité? Qu'on place tant qu'on voudra une sorte de lâcheté prétentieuse et fardée au nombre des grâces féminines : pour ma part, j'aurai toujours peine à la comprendre, et je ne saurai jamais l'excuser. Sincère ou non, la pusillanimité est un des plus redoutables ennemis du voyageur, et en Orient

surtout, quiconque ne sait pas vaincre ce triste sentiment doit se condamner à la vie sédentaire.

J'en viens maintenant à la ville d'Alexandrette et aux incidents qui ont marqué mon pèlerinage vers Beyrouth. N'en déplaise aux géographes, je nie qu'Alexandrette soit une ville. J'admettrai, si l'on veut, qu'elle l'ait été il y a plusieurs siècles, bien qu'aucunes ruines ne l'attestent; mais je m'en tiens là, et je ne verrai jamais dans Alexandrette qu'un lieu d'où l'on part. Le site est beau, le littoral est magnifique. Le vaste amphithéâtre de montagnes qui rattachent le *Djaour-Daghda* au Liban est admirable. Rien n'est riant comme la plaine verdoyante bornée de trois côtés par ces montagnes, d'un autre par la mer, et sur laquelle Alexandrette est assise. Quant à la ville, que dire des quelques maisons qui la représentent, maisons délabrées, quoique neuves, construites sans ordre ni plan, et laissant entre elles, au lieu de rues, d'étroits espaces contournés en tous sens? — Les seuls points à noter à propos d'Alexandrette, c'est que la température y est excessive en été comme en hiver, que les chaleurs y sont intolérables et que le froid y est fort rigoureux; que des fièvres périodiques y sont provoquées par les infiltrations de la mer, que le bazar est des plus pauvres, et que la plupart des marchandises envoyées d'Alep disparaissent presque immédiatement dans les mains de huit ou dix habitants privilégiés. Je le répète, la ville d'Alexandrette n'est bonne qu'à être quittée.

J'y passai pourtant environ quarante-huit heures. Peu

d'instants après notre départ du palais de Mustuk-Bey, nous avions été surpris par un affreux orage et forcés de nous réfugier dans une cabane de douaniers, au bord de la mer. L'espace, trop étroit, ne nous avait pas permis d'abriter nos montures, et, quand nous arrivâmes à Alexandrette, nous découvrîmes que l'un de nos chevaux (un beau turcoman isabelle, avec le mufle et les crins noirs) était comme perclus de l'avant-train. Le conduire plus loin, il ne fallait pas y songer, et le cœur nous saignait rien qu'à la pensée de l'abandonner ainsi à son triste sort. Nous nous décidâmes donc à lui consacrer un jour tout entier, pendant lequel nous prendrions des arrangements pour qu'il reçût les soins convenables.

Il ne s'agissait plus que de nous caser pour un jour et pour deux nuits à Alexandrette. Nous avions mis pied à terre chez le consul sarde, qui nous avait reçus avec toute la cordialité à laquelle les voyageurs sont si sensibles; mais le consul vivait en célibataire dans sa maussade résidence, et sa maison, quoique assez grande, n'était pas disposée pour recevoir notre nombreuse caravane. Le consul fit part de son embarras à son collègue l'agent consulaire de la Grande-Bretagne, et le résultat de la conférence fut la mise à notre disposition de la demeure du consul anglais, alors en congé, et de tout ce qu'elle contenait. J'accueillis cet arrangement avec une joie presque enfantine. J'avais remarqué dans la maison du consul anglais certains détails de jalousies vertes, de balcons couverts, qui me reportaient comme par enchantement au milieu des charmantes habitations de

Cheltenham et de Brighton. Passer un jour et deux nuits dans un de ces Éden en miniature, que je trouvais inopinément sur les bords de la mer de Syrie, après avoir été sevrée pendant des années de tout luxe et de toute élégance, cela ressemblait à un rêve, à un rêve d'Europe :

Ma nulla è al mondo in c' uom saggio si affida,

a dit Pétrarque, et je me rappelai ce vers en mettant le pied dans mon petit Éden; le rêve s'était évanoui, ne laissant après lui que des regrets. Le consul était absent depuis plusieurs mois, et un escadron de serviteurs arabes s'étaient établis dans toutes les pièces, laissant après eux des traces trop évidentes de leur séjour. Il fallut s'arracher aux douces visions qui m'avaient un moment bercée, puis ordonner et surveiller les purifications faute desquelles toute maison arabe est inhabitable. Je fis choix d'une chambre exposée au nord, pour ne pas déranger les êtres microscopiques qui s'établissent de préférence dans les chambres exposées au midi. Je fis jouer pendant le reste du jour plusieurs balais et autant de brosses ; je multipliai de mon mieux les courants d'air, grâce aux planchers mal joints et aux murs crevassés ; je m'emparai d'un lit en fer vernissé dont l'aspect avait quelque chose de rassurant, et, ces dispositions terminées, je pus prendre quelque repos.

On comprend toutefois que je recherchais toutes les occasions de m'éloigner d'un tel domicile, et mes heures de halte à Alexandrette furent surtout remplies par des promenades sur les bords de la mer. Combien j'eus à

regretter alors mon ignorance en histoire naturelle ! Je marchais sur une mosaïque de marbres précieux et de pierres resplendissantes. La mer les avait jetés sur la plage avec une multitude de charmants coquillages ; elle leur prêtait encore le lustre de sa brillante humidité, sur laquelle les rayons du soleil de Syrie se décomposaient en teintes vagues et changeantes, et miroitaient comme sur des diamants. Je ramassai plusieurs poignées de ces galets et de ces coquillages, je fis même plusieurs voyages des sables à ma chambre pour y déposer ma récolte ; mais quelques moments après, je me dis que ces pierres si précieuses à mes yeux n'étaient pour un savant que de grossiers cailloux, et je jetai toute ma collection par la fenêtre.

Un autre spectacle qui excita mon étonnement à Alexandrette, ce fut un petit troupeau de cochons domestiques fouillant et se débattant à leur aise dans un enclos attenant au consulat. Le troupeau appartenait, comme de raison, au consul. Je me souviens de cette rencontre parce que l'un de mes gens, un Arménien du Diarbékir, prit ces animaux pour des chiens d'une espèce fort rare, et qu'il me fut impossible de le faire revenir de son erreur. A ce que je pus comprendre, il se représentait les cochons comme des éléphans à courte trompe.

Au sortir d'Alexandrette, la route s'enfonce presque immédiatement au sud-est dans les montagnes et erre pendant quatre heures dans un labyrinthe de lauriers, de daphnés et de myrtes. La petite ville de Beinam, où

nous passâmes la nuit quatre heures après avoir quitté Alexandrette, éparpille ses maisons depuis le fond du ravin jusqu'au sommet des montagnes, occupant ainsi un plus vaste espace qu'il ne convient à sa chétive condition. La maison de campagne du consul anglais, où nous devions descendre, était l'une des dernières de la ville; de la hauteur où elle est placée, on découvre une belle vue. Les montagnes ou plutôt les collines au milieu desquelles nous avions marché depuis Alexandrette gisaient à nos pieds, et nos regards s'arrêtaient au delà, sur la mer sombre et azurée de Syrie, qu'encadraient capricieusement les sommets festonnés des montagnes et les masses verdoyantes des forêts. Je ne dirai rien de notre logement, si ce n'est que nous y arrivâmes en grimpant le long de la montagne, comme les mouches grimpent sur les murs; qu'inspection faite du lieu qui m'était réservé, j'interrogeai minutieusement mon *cavas* pour découvrir si des motifs cachés ne l'avaient pas déterminé à me conduire dans ce purgatoire, et pourquoi il ne s'occupait pas immédiatement de me placer ailleurs. Le brave homme me regarda avec étonnement, et il attribua ce qu'il y avait d'insolite dans ma proposition et dans mon appréciation des biens de ce monde à mon imparfaite connaissance des usages turcs. Il me jura ensuite, sur toutes les choses sacrées à un bon musulman, que la maison où je me trouvais était sans comparaison la plus belle de Beinam. Je n'insistai pas davantage, mais j'aurais désiré connaître, ne fût-ce que pour mon instruction, comment était faite la plus laide.

De Beinam à Antioche, il y a une forte journée, quelque chose comme dix à douze heures, à ce que l'on nous assura. A ce propos je dois dire que des calculs exacts d'heures et de distances sont extrêmement difficiles à établir en Syrie. On n'a pas encore songé à mesurer le terrain et à le partager en lieues, milles ou mètres, et l'on ne juge des distances que par le temps employé à les parcourir. Ce n'est pas tout, ce n'est pas même le pire, car chacun marche d'un pas différent, et l'on n'a point songé non plus à choisir un pas quelconque pour en faire l'unité de mesure. On vous dit, par exemple, qu'il y a dix heures de Beinam à Antioche, et si vous vous tenez pour satisfait de ce renseignement, vous aurez lieu de vous en repentir, car peut-être franchirez-vous la distance en cinq heures et peut-être en quinze, sans que vous puissiez adresser le moindre petit reproche à celui qui vous a donné l'indication : la faute en sera tout entière à vous. Pourquoi n'avoir pas ajouté : Quelles heures? des heures de piéton? de chameau? de mulet? de cheval de louage ou de cheval de poste? Il y a des cantons où l'on compte toujours par heures de chameau, d'autres par heures de mulet, et ainsi de suite.

Nous ne sortîmes des montagnes qu'à environ moitié chemin, et nous descendîmes dans une vallée dont le centre est occupé par un lac, et le côté occidental borné par une chaîne de montagnes peu élevées le long desquelles serpentait la route. A quelques toises du lac, un vieux khan plus qu'à moitié ruiné avait encore belle apparence. La grandeur et la magnificence de construc-

tion de ces monuments de l'hospitalité orientale sont tout à fait extraordinaires. On dirait d'abord des palais de rois ou des temples consacrés à quelque dieu inconnu. Des portes semblables à des arcs de triomphe, d'énormes piliers soutenant des voûtes de cent pieds d'élévation, des cours immenses donnant dans d'autres cours plus immenses encore, pavées de larges dalles, tout cela ne contient que des écuries et des hangars pour les marchandises. Quant aux voyageurs, rien ne s'oppose à ce qu'ils s'établissent pour la nuit soit entre les pieds des chevaux, soit sous leur tête, c'est-à-dire sur une estrade placée le long des rateliers.

Les abords d'Antioche sont en harmonie avec la grandeur déchue de cette ville. Des ruines de fortifications sont encore visibles sur le sommet d'une des montagnes qui ferment la vallée au milieu de laquelle s'élève l'ancienne capitale de la Syrie. L'Oronte baigne cette vallée, et, avant d'atteindre la ville, il se divise en plusieurs bras formant des îlots sur lesquels on a bâti des moulins. Des écluses échelonnées de distance en distance règlent le cours de ses eaux, qui servent à l'arrosement de jardins délicieux. Le repos nous attendait à Antioche, dans la résidence de l'agent consulaire anglais, riche marchand arménien, qui avait mis, avec une parfaite cordialité, son habitation entière à notre disposition. Combien il m'eût été doux de m'arrêter à Antioche ! tout m'y conviait : les ruines et les jardins, les bosquets de lauriers-roses et les fontaines sacrées. Pourtant il fallait passer outre en détournant les yeux

ou se résoudre à ne pas atteindre Jérusalem avant les fêtes de Pâques. Mon parti fut bientôt pris, et quand, après la première nuit passée à Antioche, mon hôte vint me demander vers quel monument il devait me conduire, je l'étonnai fort en lui déclarant que je renonçais à voir les curiosités d'Antioche, et que je comptais partir le jour même.

Nous quittâmes donc Antioche sans avoir rien vu de ce qu'elle renferme; mais la providence des voyageurs, qui connaissait et appréciait peut-être mes motifs pour en agir ainsi, nous réservait un dédommagement, car elle nous conduisit vers l'un des lieux les plus célèbres, et, ce qui vaut infiniment mieux, les plus beaux des environs de la ville : c'est la fontaine de Daphné, où s'élevait jadis, à quelques pas d'une source abondante et limpide, un temple dédié, je crois, à Vénus. Le soleil, déjà haut sur l'horizon, brûlait nos fronts, et nous cherchions au loin des yeux un peu d'ombrage, lorsque nous aperçûmes, couronnant le sommet d'une colline, un bosquet de mûriers et, à travers leur sombre feuillage, des masses blanchâtres de formes et de proportions diverses. C'étaient des colonnes de marbre blanc; quelques-unes étaient couchées sur le sol; d'autres, quoique tronquées, étaient encore debout; de nombreux débris jonchaient la terre. Il y avait là aussi des arbres de tout âge, depuis le laurier et l'olivier au tronc raboteux et noirci par le temps jusqu'au jeune et flexible mûrier élevant vers le ciel ses rameaux élancés comme les doigts d'une main suppliante. Les murs du temple

avaient croulé, les colonnes étaient renversées, et celles qui demeuraient debout, n'avaient plus ni voûte, ni fronton à soutenir; mais les arbres portaient encore leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits, et si la séve de quelques-uns s'était en effet tarie, ce n'avait été qu'après avoir confié à la terre, gardienne et tutrice fidèle, les germes féconds destinés à les remplacer. La vanité humaine n'a pas encore appris la leçon que la nature lui répète depuis le commencement de la création. L'homme croit élever des édifices qui dureront autant que le marbre et les métaux eux-mêmes. Hélas! ces tiges flexibles, ces fleurs et ces feuilles si délicates, qui projetaient jadis leur ombre sur les marches du temple célébré comme impérissable, n'en ombragent aujourd'hui que les débris. L'œuvre même la plus frêle de la nature est immortelle, et le travail le plus solide de l'homme n'a qu'un temps.

Il ne tenait qu'à nous de partir d'Antioche en nombreuse société. Le Djaour-Daghda n'est pas la seule montagne de l'empire ottoman qui renferme derrière ses rochers des sujets récalcitrants. La grande tribu arabe des Ansariés, qui occupe une partie considérable du Liban et de l'Anti-Liban, depuis Latakié jusqu'aux environs de Damas, venait de se révolter, et le pacha d'Alep envoyait des troupes contre ces montagnards indociles, qui prétendaient se soustraire à la conscription. On nous conseilla de nous joindre aux soldats pour nous mettre à couvert des brigands. Je me dis au contraire que faire route avec les soldats, c'était aller au-

devant de l'ennemi; je préférai donc faire bande à part et ne me placer sous la protection de personne. Pendant tout mon long voyage, je ne me suis pas écartée une seule fois de cette règle de conduite, et lorsqu'il m'a été impossible de décliner toute escorte, j'ai eu soin de n'y admettre que des *bachi-bozouks* (mauvaises têtes), sorte de garde urbaine ou communale, dont le pouvoir de séduction doit être fort considérable, puisqu'elle est aussi bien vue des brigands que de ses propres chefs. Je ne sais quelles auraient été les conséquences du système opposé, mais je n'ai pas à m'en inquiéter, puisque le mien n'a pas été suivi de fâcheux résultats. J'ai traversé des pays assez dangereux, à ce que l'on m'a dit, et je n'ai pas subi de graves désagréments.

Ma résolution de ne pas me joindre aux troupes du pacha était plus facile à former qu'à exécuter. Quand on part du même endroit, que l'on marche dans la même direction et à peu près du même pas, on ne peut guère se tenir éloignés les uns des autres. Nous pouvions demeurer en arrière d'un jour ou deux, mais c'eût été du temps perdu, et nous n'en avions pas à perdre; puis nous nous exposions ainsi à ne trouver dans les villages que des gardes-mangers vides et des chambres remplies de vermine. Nous nous résignâmes donc à dépasser les soldats et à nous laisser dépasser tour à tour, souvent plus de dix fois par jour, tout en nous promettant de ne rien négliger pour convaincre les habitants du pays que notre rencontre avec les troupes n'était que fortuite et passagère. Chaque fois que nous étions

rejoints par celles-ci, nous recevions des soldats toute une salve de malédictions turques qui mettaient ma patience à une rude épreuve. Un corps d'armée adressant des injures à une vingtaine de voyageurs ! c'était pousser un peu loin, il faut en convenir, l'abus de la force, et j'eus quelque peine à ne pas rendre à ces insulteurs armés anathème pour anathème.

Mon cheval fit preuve, le premier jour de cette marche d'Antioche à Latakié, d'un degré d'intelligence et de sensibilité qui me surprit. L'étape était longue, le temps pluvieux, et la route, creusée par l'eau du ciel, serpentait à travers les vallées ou sur le flanc des montagnes. La journée tirait à sa fin et la fatigue avait rompu nos lignes : les chevaux les plus faibles suivaient à quelque distance les plus forts et les plus courageux, et lorsque les sinuosités de la route cachaient quelques cavaliers aux regards de leurs compagnons, les plus avancés s'arrêtaient, appelant à grands cris les attardés et ne se remettant en marche qu'après avoir entendu la voix ou aperçu la forme de chaque voyageur. *Kur*, qui ne connaît ni fatigue, ni paresse, était, selon sa coutume, en tête de la colonne. *Kur*, c'est le nom de mon cheval blanc, parce que *kur* signifie *blanc* en turc, et que mon cheval n'a pas un poil qui ne soit du blanc le plus pur [1]. Nous étions parvenus au pied d'une montagne escarpée dont la route, tracée avec une simplicité

[1] Je remarque en passant que ni les Turcs ni les Arabes ne se mettent en grands frais d'imagination pour nommer leurs chevaux.

toute primitive, s'élançait verticalement de la base au sommet. Kur fit précisément comme la route. J'eus beau l'engager de la voix et de la bride à modérer son ardeur, il ne m'écouta pas : la tête haute, les oreilles dressées, les naseaux ouverts, il semblait aspirer avidement les émanations enivrantes que lui apportait l'air de la montagne ; il répondait à mes remontrances par un hennissement sourd, saccadé, frémissant, et hâtait le pas de plus en plus. Presque au sommet, la route faisait un petit détour que l'impatient Kur n'eut garde de suivre. Piquant droit devant lui, il atteignit la crête qui surplombait le versant opposé, ou plutôt qui dominait une sorte d'abîme encadré par d'immenses rochers à pic. Par un mouvement naturel et involontaire, je tirai la bride ; mais avant que j'eusse le loisir de me dire que je faisais peut-être en ce moment ma dernière course à cheval, nous étions au pied des rochers, descendant la montagne aussi rapidement que nous l'avions montée. J'étais fort satisfaite de ce dénoûment, et j'apercevais avec plaisir, sur le versant même que nous descendions, le village où nous devions passer la nuit. J'admirais aussi la force et la souplesse des jarrets de mon cheval ; seulement son état moral m'inquiétait, car on peut, sans être Arabe, s'attacher fortement à ces animaux, aussi

ou leurs chiens. Presque toujours le nom de l'animal est tiré de la couleur du pelage. Je possède pourtant un bel étalon arabe dont le nom signifie *cheval vert*, quoiqu'il soit gris pommelé. Ce nom est d'ailleurs un nom de race, un nom de famille, et non pas un nom propre.

héroïques que doux, aussi doux que beaux.—Mon pauvre Kur est devenu fou, me disais-je, lorsque j'aperçus, immobile au milieu du chemin qui conduisait au village, un cavalier arabe, aussi bien monté que richement équipé, ayant l'air de nous attendre. J'eus hâte de mettre pied à terre, car tout espoir de faire marcher Kur dans une direction quelconque s'était complétement évanoui. Les deux chevaux, unis par une amitié mystérieuse qui expliquait la course désordonnée de Kur, hennissaient, piaffaient, faisaient les courbettes les plus extravagantes, se dressaient sur leurs jambes de derrière en agitant celles de devant, comme s'ils eussent conçu l'ambitieux projet de se donner réciproquement une poignée de main. Le cavalier arabe, qui m'était envoyé par le chef du village pour m'offrir sa maison, mit fin à ma surprise en m'apprenant que nos deux chevaux étaient compatriotes et peut-être même un peu parents, qu'un pacha les avait achetés tous les deux dans le même village, que lui-même avait acheté le sien de ce pacha, que les deux amis s'étaient reconnus de loin, et qu'ils s'exprimaient à leur façon le plaisir qu'ils éprouvaient à se revoir. Il ajouta que rien n'était moins extraordinaire, les chevaux arabes étant fort susceptibles d'attachement pour des êtres de leur espèce, et leurs sens étant si subtils, qu'ils sentaient de très-loin l'approche d'un être aimé ou même d'un lieu connu. Je priai le cavalier arabe de faire enfermer les deux chevaux dans la même écurie pour leur procurer quelques heures d'un entretien agréable. Il me promit de faire droit à ma demande,

La réunion des deux amis se prolongea au delà de ce que j'avais d'abord supposé, car le mauvais temps nous força de passer le jour suivant dans le village, et les troupes arrivées quelques heures après nous, suivirent en cela notre exemple.

Je passai ma journée à visiter des malades. Le gouverneur du village, fort bel homme, très-riche et peu scrupuleux en affaires, m'avoua bonnement qu'il percevait le tribut, mais qu'il ne le payait pas.—Comment le payerais-je? dit-il en haussant les épaules. Il ne me resterait pas assez d'argent pour ma famille et pour moi. Sa santé l'inquiétait : il était sujet à des attaques de nerfs, sa vue était fort affaiblie, et ses jambes tremblaient parfois sous lui. Il me conduisit dans son harem, et me présenta à ses deux épouses, qui me semblèrent deux des plus belles personnes que j'eusse vues en Asie. Elles étaient pourtant aussi effrontées que belles, et les démonstrations amoureuses qu'elles prodiguèrent à leur seigneur et maître en ma présence étaient des plus singulières. Lui-même en parut déconcerté ; mais les deux dames au front d'airain n'étaient pas de celles qui se troublent si aisément. J'assistai, dans un autre harem du même village, à une scène d'intérieur beaucoup plus selon mon goût. Deux jeunes femmes mariées depuis quelques années à un *effendi* d'un âge mûr n'avaient jamais eu d'enfants ; mais la troisième épouse de l'*effendi* était morte en mettant au monde un petit invalide qui passait sa triste vie à geindre et à pleurer. Rien n'était plus gracieux ni plus touchant que les tendres soins

dont les deux jeunes mères adoptives entouraient le chétif orphelin né de leur rivale. Je passai plusieurs instants auprès d'elles, car ce petit tableau de famille musulmane était curieux à étudier. L'enfant n'avait ni grâce ni beauté; sa tête, trop lourde pour son corps, tantôt tombait sur sa poitrine, et tantôt se rejetait en arrière, comme si elle allait glisser le long de son dos; ses petites jambes grêles et arquées ne semblaient pas destinées à lui servir jamais de support, et cependant il y avait dans la sollicitude de ces deux jeunes femmes pour le pauvre orphelin un mélange naïf et gracieux de pitié, d'admiration et de respect. Une certaine gaucherie dans leur manière de soigner le chétif malade disait assez qu'elles n'avaient jamais rendu les mêmes soins à un enfant sorti de leurs entrailles. Ainsi absorbées par une tâche nouvelle et délicate, ces femmes étaient certainement heureuses, plus heureuses que bien des grandes dames de Constantinople.

Nous partîmes le lendemain, bravant les menaces du temps, et les troupes turques firent de même. La route s'éloignait de plus en plus du rivage de la mer, et errait à travers les vallons, les gorges et les montagnes. Le pays est admirable de verdure et de fraîcheur. Que de retraites délicieuses j'aperçus sous les berceaux touffus formés par les plantes grimpantes! Qu'elles étaient pures les eaux qui jaillissaient sous ces ombrages et s'écoulaient avec un doux murmure au milieu des prairies et des fleurs! Qu'elles étaient harmonieuses les lignes des montagnes se dessinant au loin sur un azur sans tache! Je

suppose que pendant l'été brûlant de Syrie ces lieux perdent beaucoup de leur charme, je suppose que cet aspect ravissant de fraîcheur, de force et de richesse, que cette calme sérénité de la nature s'efface vite et dure à peine quelques jours; mais c'était pendant ces jours privilégiés que nous traversions le pays, et je n'oublierai jamais les impressions qu'il produisit en moi.

La scène n'avait pas changé le lendemain. Nous nous rapprochions de Latakié et de la mer, que nous apercevions parfois dans le lointain du haut des montagnes. Le temps était capricieux; à des averses terribles, quoique de peu de durée, succédaient des intervalles de paix et de lumière, pendant lesquels les gouttes d'eau suspendues aux feuilles réfléchissaient les rayons du soleil. De nombreux arcs-en-ciel s'élançaient d'une montagne à l'autre comme des ponts dressés par les esprits de l'air. Pendant une de ces averses, nous nous dirigeâmes vers un petit village d'assez bonne apparence, où nous espérions pouvoir sécher nos vêtements et prendre quelque nourriture. Qu'on juge de notre étonnement lorsqu'en approchant du village, nous vîmes les femmes, les enfants et les hommes sortir des maisons, chargés de tout ce qu'ils pouvaient porter,—sacs de blé et de farine, provisions de tout genre, matelas, couvertures,—poussant aussi devant eux des vaches, des chèvres, des poules et des dindons. Cette population effrayée courait vers la montagne avec tous les signes de l'effroi et de la douleur. Nous hâtâmes le pas dans l'espoir de les joindre; mais à mesure que nous nous pressions, ils faisaient de

même, et nous les eûmes bientôt perdus de vue. En arrivant au village abandonné, nous ne trouvâmes qu'une vieille femme et deux jeunes garçons, qui, je ne sais pour quel motif, n'avaient pas suivi les autres. Nous leur demandâmes du lait et des œufs en offrant de payer notre consommation, ce qui parut les étonner considérablement. Ils se regardaient les uns les autres, et semblaient disposés par moment à nous accorder leur confiance et des vivres; mais ils tournaient ensuite leurs regards du côté d'où nous étions venus, et ils recommençaient à trembler et à gémir. L'un des deux garçons s'enhardit enfin à nous demander si les *autres* étaient encore loin, et sur notre réponse encourageante, il nous apprit la cause de leur mystérieux effroi. On nous avait pris pour l'avant-garde du corps d'armée qui suivait la même route que nous, et les habitants s'étaient hâtés de mettre ce qu'ils possédaient à l'abri du pillage. Telle est la sympathie qui existe dans certaines provinces turques entre les troupes nationales, les défenseurs armés de l'État et de la loi et les populations des campagnes ! Je me confirmai d'autant plus dans ma résolution de me tenir pendant toute la durée de mon voyage à l'écart des autorités régulières comme de leurs représentants armés, et je commençai dès ce jour à récolter les fruits de ma sagesse. Ces bonnes gens étaient si heureux de n'avoir affaire qu'à des étrangers ayant de l'argent dans leurs poches, qu'ils fouillèrent dans leurs cachettes, et nous offrirent tout ce que les fuyards n'avaient pu emporter. Puis, tandis que l'un des garçons allait avertir

ses amis qu'ils n'avaient rien à craindre de leurs hôtes, l'autre jeune homme et la vieille femme nous contèrent la triste histoire de tous les pillages dont les villageois avaient été les victimes. Cette partie de la Syrie a été le théâtre de bien des batailles entre Turcs et Égyptiens, et depuis qu'elle est rentrée sous le pouvoir de la Porte, une guerre intestine se poursuit toujours entre les Turcs et les tribus guerrières des montagnes. Les malheureux paysans cultivateurs, qui ne prennent parti ni pour les uns ni pour les autres, sont maltraités par tous. On ne les craint pas, on n'a pas d'intérêt à les ménager, ou du moins cet intérêt, n'étant ni direct ni immédiat, ne saurait être apprécié en Asie. Leur misère même ne les met pas à l'abri du pillage, car aussi longtemps qu'on est en vie, il est évident que l'on possède quelque chose qui peut être pris. La colonne des fugitifs rentrait au village lorsque nous en sortîmes, et tous nous saluèrent en nous souhaitant un heureux voyage avec autant de cordialité que de bonne humeur. Si nous avions marché à la suite des troupes turques, nous n'aurions pas déjeuné ce jour-là.

Nous étions pourtant destinés à finir tristement notre journée. Nos bagages et une partie de nos gens, qui ne marchaient pas aussi vite que nous, avaient pris les devants, en nous donnant rendez-vous pour la nuit à un petit village turcoman, à quatre heures de Latakié. Le nom de ce village m'échappe; mais, ce qui est plus malheureux, il nous échappa à tous ce jour-là. La route s'étendait alors sur la ligne des collines sablonneuses qui

bordent la mer, et nous apercevions de tous côtés des villages et des campements entre lesquels nous devions choisir. Le jour déclinait; dans notre incertitude, nous marchions toujours. Enfin nous comprîmes que nous avions dépassé notre gîte. Il nous fallut revenir sur nos pas, et ayant aperçu à peu de distance un campement de Turcomans, nous nous y rendîmes pour tâcher de découvrir ce qu'étaient devenus nos gens et nos bagages. Un enfant, qui revenait des champs avec son troupeau, nous assura avoir entendu dire que des muletiers appartenant à des voyageurs étaient logés dans un village qu'il nous nomma, et vers lequel il consentit, non sans difficulté et moyennant un salaire payé d'avance, à nous conduire. Nous suivîmes notre guide pendant plus d'une heure; la nuit était venue, et j'étais accablée de fatigue. Tout à coup l'enfant nous montra au loin des feux qui annonçaient un village, nous dit que nous trouverions là ce que nous cherchions, et partit à toutes jambes. Cette fuite ne présageait rien de bon; mais ce que l'enfant nous avait indiqué était évidemment un village, et ce que nous avions de mieux à faire à cette heure de la nuit, c'était de nous y rendre et d'y attendre le jour avec ou sans bagages. C'est dans cette dernière condition que nous l'attendîmes en effet.

De telles nuits sont terribles. Dans une course d'Orient, on n'emporte rien de superflu avec soi : un matelas, du sucre, du riz, du café, quelques objets de toilette, voilà tout; on se réduit au simple nécessaire, et on parvient à s'en contenter; mais plus de tels apprêts sont simples,

plus l'on souffre d'y renoncer. Et que vous offre-t-on comme supplément, en supposant que vos hôtes soient de bonnes gens, et qu'ils vous offrent quelque chose? En guise de matelas, vous avez une couverture piquée que l'on vous plie en deux et dans l'intérieur de laquelle vous êtes invité à vous étendre comme entre les feuillets d'un livre. Le repas consiste d'ordinaire dans un plat de riz cuit à l'eau et assaisonné avec du beurre n'importe de quelle date ; dans les maisons bien tenues, on vous sert des cuillères de bois qui vous sont d'un grand secours pour manger ; dans les petites, on vous laisse le choix ou de prendre le riz avec vos doigts, ou de confectionner vous-même et sur place de petits récipients avec un lambeau de votre pain. Ceci encore demande explication : le pain d'Asie ne ressemble guère au pain d'Europe. On mêle de la farine d'orge avec de l'eau, on ne la pétrit guère ; puis avec le rouleau à pâte on l'étend sur une planche en lui laissant l'épaisseur d'un gros cahier de papier. Cela fait, on pose la pâte sur un vaste couvercle de casserole ou de marmite que l'on approche du feu, on l'y laisse deux ou trois minutes, et le pain est fait. Ce pain, qui est aussi mou que du calicot, vous sert de nappe et même d'assiette, de serviette pour essuyer vos doigts et pour envelopper les provisions du lendemain ; enfin vous en faites de petits cornets que vous remplissez de riz ou de tout autre ragoût peu solide, et que vous portez ensuite à la bouche aussi proprement que vous le pouvez. Quelquefois on vous sert aussi du lait aigre et caillé auquel je me suis accou-

tumée, mais qui, à cette époque de mon séjour en Orient, me déplaisait fort. Quant au café, non-seulement il est servi sans sucre, mais on exige en outre que la moitié de la tasse soit occupée par le marc. Au moment de vous le présenter, on le remue de telle sorte que le fond monte à la surface et se mêle à tout le liquide. Une troisième cause d'embarras pour le voyageur séparé de ses bagages, c'est que les peignes et les brosses sont des objets complétement inconnus dans les campagnes en Orient[1]. On voit quelles contrariétés se prépare un touriste européen trop confiant dans les ressources de l'hospitalité orientale : je n'insiste pas sur ces ennuis, qu'il me suffit d'avoir indiqués. J'ajoute un seul détail. Malheur à qui visite certaines parties de l'Orient sans avoir pourvu à son éclairage ! En effet, ni dans les villages ni même dans les petites villes, on ne connaît les chandeliers ou les chandelles ; je ne parle pas des bougies. On y brûle de petits éclats d'un bois résineux qui donne une lumière fort vive, mais plus de fumée encore que de

[1] Parmi les petits inconvénients qu'on me pardonnera d'énumérer ici, il faut compter encore l'impossibilité de verser de l'eau dans une cuvette pour se laver le visage et les mains. Les cuvettes orientales sont d'ordinaire en fer blanc ou en cuivre, et le fond est composé d'un treillage à travers lequel l'eau coule, à mesure qu'on la verse, dans un second bassin du même métal, mais excessivement malpropre. Les Orientaux tiennent leurs mains au-dessus du treillage, reçoivent l'eau qu'un serviteur leur verse, et qui s'écoule ensuite dans le bassin inférieur. Pendant que leurs mains sont ainsi mouillées, ils les passent sur leur visage et sur leur barbe, et leurs ablutions sont terminées. Ces ablutions, très-imparfaites, sont répétées plusieurs fois dans la journée.

lumière. On tient ces petits bâtons enflammés à la main, au risque de répandre la résine allumée sur tous les objets environnants et souvent sur ses propres doigts, au grand péril aussi de la maison et de ses hôtes.

Dès le soleil levant, nous nous remîmes en route. Nous devions arriver avant la fin du jour à Latakié. Il n'était pas encore midi lorsque nous rencontrâmes, à une petite distance de la ville, une cavalcade composée des principaux habitants, qui venaient, selon l'usage, nous souhaiter la bienvenue et nous escorter jusqu'à la maison du consul anglais, chez lequel nous étions attendus, et où nous trouvâmes nos bagages et nos gens. La maison et la famille du consul anglais de Latakié devraient être montrées à tous les étrangers, comme le type le plus séduisant des maisons et des familles arabes. Tout y est strictement national, c'est-à-dire oriental, et pourtant il est difficile de rien imaginer de plus élégant que cette maison, ni de plus gracieux, de plus respectable que la famille qui l'habite.

L'usage de faire communiquer les appartements entre eux n'est pas connu dans l'Orient arabe; la cour est le lien qui rattache les unes aux autres toutes les pièces d'une maison, et chacune de ces pièces se suffit à elle-même. Autant de chambres supérieures, autant d'escaliers qui aboutissent tous dans la cour. Il n'y a là économie ni d'espace, ni de matériaux, ni de main-d'œuvre; mais rien de tout cela ne coûte bien cher en Orient, et d'ailleurs tel est l'usage. On entre dans la maison du consul anglais à Latakié par une petite porte basse don-

nant d'un côté dans la rue et de l'autre dans un passage étroit et sombre qui ouvre sur la cour. Celle-ci est pavée de grandes dalles de marbre et entourée de divers corps de logis; celui du fond contient la chambre commune ou le salon, auquel on parvient par un escalier extérieur et à double rampe, comme les escaliers des perrons de nos maisons de campagne. Le salon est grand, éclairée par sept fenêtres donnant sur des jardins, et meublé d'un divan qui s'étend tout le long des parois au-dessous des fenêtres; plusieurs autres sofas plus petits sont adossés aux murs. Tous les meubles sont recouverts de soie verte, les rideaux des fenêtres sont de la même étoffe, le parquet est reluisant de propreté, un lustre suspendu au milieu de la pièce complète l'ameublement. Vis-à-vis de ce corps de logis est la salle à manger, grande pièce au rez-de-chaussée n'ayant de jour que sur la cour, entourée d'une estrade sur laquelle sont placés des divans et des carreaux empilés. Les deux corps de logis latéraux contiennent les chambres à coucher, les bureaux, les offices, etc. Ma chambre était située au sommet d'un escalier découvert et donnait sur les jardins; elle était de plain-pied avec les terrasses, qui forment les toits des maisons en Orient, et sur lesquelles, dans la saison chaude, on transporte les lits.

Le consul était un jeune Arabe de Latakié, parlant fort bien l'italien et ayant d'aussi bonnes façons qu'un vrai gentleman anglais. Doux, intelligent et actif, il exerçait une assez grande influence sur les Druses aussi bien que sur les fellahs et les Ansariés des environs, et

il n'employait cette influence qu'à calmer les passions violentes des populations, à entretenir ou à ramener la paix entre celles-ci et le gouvernement. Le jour même de mon arrivée (je ne précédais les troupes ottomanes que de quelques heures), il avait reçu une lettre du chef de la tribu révoltée, qui se déclarait prêt à entrer en arrangement avec l'administration impériale et à accepter les conditions que le consul jugerait convenable de lui proposer. Le jeune médiateur était heureux de son succès, dans l'intérêt du pays et de la paix d'abord, et ensuite parce qu'il espérait qu'on lui en saurait gré à Constantinople.

Quoique fort jeune, le consul était marié en secondes noces à une veuve qui semblait à peine sortie de l'enfance. Cette charmante jeune femme portait le gracieux costume des femmes de la Syrie. Ce costume fait vraiment honneur au goût exquis des Syriennes. Une robe en soie de couleur claire, rose, bleu de ciel, lilas, vert tendre, taillée à peu près comme une robe de chambre d'homme, ouverte devant et fendue sur les côtés, laisse le sein presque entièrement à découvert. Cette robe de chambre descend jusqu'à la cheville et traîne par derrière; mais ces dames en relèvent ordinairement la queue, qu'elles attachent avec une épingle; puis elles retournent les deux parties de devant, et les attachent aussi par des épingles sur la partie déjà retroussée. De larges pantalons bouffants, et serrés autour de la cheville, montrent leurs plis soyeux à travers les diverses ouvertures de la robe. Une large écharpe des Indes ou

de soie brochée entoure la taille au-dessous du sein, qui n'est guère voilé que par une chemise en gaze de soie aux longues manches pendantes. Un corsage parfaitement collant, brodé d'or ou de perles, et ouvert sur le sein comme la robe de chambre, complète cet ajustement. Les cheveux nattés tombent aussi bas que la nature ou l'art le permettent; la tête est recouverte d'un fez orné de perles. Voilà pour l'ensemble du costume; mais que dire des accessoires? Qui a jamais compté les milliers de petits boutons, les mètres de ganse et de soutache dont la robe de chambre, les pantalons et la chemise sont garnis,—les chaînes, les broches, les fermoirs, les bracelets accumulés sur ces bras, ces poitrines et ces cous de cygne? Le fez même qui sert de coiffure est relevé par mille ornements bizarres. Un mouchoir de soie de Damas ou d'Alep, noué autour du fez, retombe négligemment sur l'épaule gauche; de nombreux rubans se croisent sur le mouchoir, et des bouts de dentelle sont entremêlés aux rubans. Fez, mouchoir, rubans et dentelle ne forment d'ailleurs que la gracieuse charpente de cette œuvre d'art: par-dessus celle-ci, on pose tout un parterre de fleurs naturelles, et qu'il faut renouveler d'heure en heure. Une touffe de roses descend sur l'oreille, une branche d'oranger fleuri caresse la joue; des jasmins, des œillets, des fleurs de grenadier s'étalent en diadème au-dessus du front; enfin chacune de ces fleurs est attachée sur le mouchoir par de larges épingles en diamants ou en pierreries montés à la façon orientale, et représentant aussi des fleurs ou des papil-

lons. Les dames de Syrie semblent avoir adopté la maxime qu'on n'a jamais trop d'une bonne chose, et que les bijoux sont une fort bonne chose. Figurez-vous maintenant sous ce costume des femmes à la taille haute et élancée, quoique parfaitement arrondie, de grands yeux noirs brillant d'un éclat extraordinaire, un teint qu'eût admiré Titien, des traits fins, délicats et réguliers, et une expression toujours gracieuse et souriante : vous aurez une image aussi exacte que possible de la beauté syrienne. Pour ma part, j'ai vu des types de beauté plus remarquables, j'en ai rarement vu de plus séduisants. Il faut tout dire cependant : les coutumes européennes, si peu connues et si mal reçues en Orient, menacent d'y faire brèche par la toilette des dames, le seul côté peut-être des mœurs musulmanes qu'elles feraient bien de respecter. Les dames d'Alep commencent à abandonner la robe de chambre et la queue pour la jupe ronde de l'Occident, les brocards ou les satins d'Alep et de Damas pour les étoffes de Lyon, et, ce qui est bien pis, les tissus de l'Inde, de la Perse et du Thibet pour les cachemires français.

Latakié est une petite ville mieux bâtie que ne le sont les villes de l'Asie-Mineure ; l'architecture extérieure des habitations n'a rien de remarquable ; seulement les maisons ont l'air de maisons, et non pas de cabanes en ruines. Les trottoirs sont si élevés, le milieu des rues si malpropre et les rues si étroites, que le seul moyen de les traverser sans se crotter jusqu'au genou, c'est de sauter d'un trottoir à l'autre, ce qui rend le plaisir de

se promener dans la ville de Latakié quelque peu fatigant. J'allai visiter un ancien arc-de-triomphe attribué à Vespasien; mais ce monument, fort dégradé, n'était peut-être pas d'une grande beauté lorsqu'il était intact. J'en fus peu satisfaite. Je préférai à ces ruines insignifiantes les bosquets d'orangers, d'oliviers et de figuiers dont la ville est entourée, et les palmiers solitaires qui s'élèvent çà et là dans la campagne, imprégnée au loin de leur parfum.

II.—LA LÉGENDE DU SULTAN IBRAHIM.—UNE HALTE A TRIPOLI.—BADOUN.—LES MISSIONNAIRES ANGLAIS EN SYRIE.

Nous ne quittâmes Latakié et nos aimables hôtes que le lendemain assez tard dans la journée; mais le mal n'était pas grand, puisque nous n'avions devant nous qu'une étape de quatre heures. Nous devions passer la nuit à Gublettah, petite ville sur le bord de la mer, où, depuis plusieurs jours, le frère du consul anglais était occupé à surveiller le sauvetage d'un bâtiment russe qui avait sombré dans ces parages, et dont on espérait retrouver le cuivre.

J'ignore si Gublettah existe, car je ne l'ai pas vue. Le frère du consul anglais (consul lui-même de Russie) devait nous attendre aux portes de la ville, mais je n'aperçus ni portes, ni ville, ni rien qui méritât ce nom. J'aperçus seulement une mosquée où le consul nous avait préparé un logement. Je fus bien aise d'apprendre, quelques instants plus tard, que lui-même n'avait pas visité ce logement, et qu'il s'était contenté d'en faire sortir les

sous-officiers de la garnison de Gublettah, qui l'occupaient. J'en fus bien aise, car j'avais vu à Lataki la jeune femme du consul russe, et il m'eût été pénible de concevoir de celui-ci une opinion défavorable. Or un sauvage seul eût pu considérer comme un logement le chenil qui me fut offert ; mais le consul ne méritait aucun reproche, et je le vis même rougir lorsqu'il jeta un regard dans l'intérieur de mon appartement. Qu'était-ce donc que ce logement ? Je ne puis le dire ; toutefois il est constant que les tanières des plus immondes animaux seraient des gîtes préférables aux chambres des sous-officiers de la garnison de Gublettah. Quoique l'air de Gublettah soit renommé pour les fièvres qu'il procure, quoique la soirée fût fraîche et que la nuit promît d'être froide, je m'établis sur le toit en terrasse de la mosquée, et, malgré le grand air, il me fut impossible d'oublier un seul instant que j'étais dans le voisinage de l'appartement récemment occupé par les sous-officiers de Gublettah.

Mais après tout quel édifice charmant que la vieille mosquée de Gublettah ! Combien la légende attachée à ce monument est touchante ! Il y a six cents ans, un sultan, nommé Ibrahim, se dégoûta des grandeurs et résolut de se vouer à la vie contemplative. Une nuit, s'étant procuré un costume de derviche, il sortit seul de son palais et de sa capitale, et il erra longtemps à l'aventure, vivant d'aumônes, jouissant de son indépendance et de sa solitude. Enfin le sort le conduisit sur les bords du ruisseau qui coule encore à quelques pas de

la mosquée. Si ce lieu était alors tel qu'il est aujourd'hui, je ne m'étonne pas que le sultan se soit décidé à s'y fixer pour le reste de ses jours. A quelques toises du rivage de la mer, derrière une haie naturelle d'arbrisseaux en fleurs, un ruisseau assez large, plein d'une eau claire et limpide, suit un cours si tortueux, qu'il embrasse et renferme presque entièrement une prairie d'environ cent cinquante mètres carrés. Vers le centre de cette prairie, dont la fraîcheur et la verdure sont entretenues en toute saison par l'eau du ruisseau filtrant à travers les terres, un arbre immense, dont j'ignore le nom, étend ses rameaux et couvre de son ombrage la terrasse qui couronne la mosquée. Si de cette calme et verdoyante retraite vous portez vos regards à l'entour, vous apercevez d'un côté une série interminable de bosquets, et de l'autre la mer, aux bords de laquelle les restes d'un amphithéâtre romain sont encore debout. Sultan Ibrahim comprit la beauté de ce lieu, il résolut de s'y fixer et d'y finir ses jours dans la méditation et la prière. Sa vie fut courte, et la légende ne nous dit pas quelle fut la cause de sa mort prématurée. Tomba-t-il victime sous les coups de quelque horde sanguinaire? Manqua-t-il des choses nécessaires à la vie, même à celle d'un anachorète ? Sa constitution formée dans la mollesse et les plaisirs se refusa-t-elle aux sévères aspirations de son âme? Nous l'ignorons; mais la légende nous montre la mère du jeune sultan quittant la cour aussitôt après son fils, suivant au loin ses traces, les perdant quelquefois, les retrouvant toujours, et arrivant enfin sur

les bords du ruisseau limpide où j'étais assise écoutant cette histoire, que me racontait un vieux santon arabe. Elle ne retrouva de ce fils si longtemps cherché qu'un cadavre non encore refroidi. La légende décrit avec l'emphase orientale la douleur de cette mère éplorée : « Est-elle donc arrivée trop tard? Tant de jours passés sur le chemin désert, au milieu des dangers, tant de souffrances, de privations, n'auront-ils aucun résultat. Ne peut-elle plus rien pour ce fils qu'elle était venue chercher, et dont elle voulait partager l'existence? Non, il n'en est pas ainsi; il lui reste quelque chose à faire pour lui : elle lui élèvera un monument qui perpétuera le souvenir de ses vertus, et Dieu saura bien montrer aux fidèles que le corps enfermé sous ses voûtes a été celui d'un de ses élus. » Ici finit la légende, mais le santon y ajouta, en guise de conclusion, ces paroles : « La *validé* (sultane-mère) exécuta son projet, et Dieu récompensa sa foi; depuis six cents ans que le corps de sultan Ibrahim repose dans cette mosquée, des miracles sans nombre ont été accomplis sur son tombeau, et tous les voyageurs qui passent par Gublettah viennent y faire leurs prières et y déposer leur offrande.—Toi, qui es chrétienne, tu n'adresseras pas tes prières à sultan Ibrahim, mais tu seras admise, si tu le veux, dans l'intérieur de ce monument, et tu récompenseras celui qui t'aura procuré cette faveur. »

Je ne demandais pas mieux que de récompenser ce brave santon, et je le suivis respectueusement jusque dans la salle funéraire qui renferme l'immense catafal-

que de sultan Ibrahim. Je n'y trouvai rien que ce que j'avais vu dans toutes les mosquées renfermant d'illustres cendres. Une chapelle ou, pour mieux dire, une chambre, située dans la partie la plus reculée du bâtiment et séparée de la mosquée proprement dite, contient un coffre gigantesque posé sur un échafaudage en bois qui l'exhausse encore, et que recouvrent des tapis, des châles des Indes et des plumes. La lumière du jour ne pénètre que faiblement dans cette enceinte, et elle y est remplacée par une multitude de petites lampes à huile qui donnent plus de fumée que de rayons. Des offrandes sont suspendues autour de la chambre, comme dans quelques-unes de nos propres églises.

Nos chevaux nous attendaient sellés et bridés à la porte de la mosquée; nous avions devant nous une longue étape, et il me tardait de me trouver en rase campagne; mais la sortie n'était pas facile. J'ai dit que j'étais toute disposée à exprimer ma reconnaissance au santon qui m'avait raconté la légende; par malheur, s'il n'y avait qu'une légende, il y avait plusieurs santons, et les prétendants à ma reconnaissance se trouvèrent si nombreux à ma sortie de la mosquée, que je faillis en être asphyxiée. Il y a beaucoup de mendiants en Europe; mais ils reçoivent ce que vous leur donnez, ou se retirent sans bruit si vous ne leur donnez rien. Les mendiants arabes sont d'une toute autre espèce. Entre eux et des brigands, il n'y a point de différence, si ce n'est que ceux-ci cherchent les solitudes pour faire leurs coups, tandis que ceux-là exercent leur profession

au milieu d'une population spectatrice qui se garde bien d'intervenir. Malgré la protection du consul de Russie et de mes propres gardes, je ne sais ce qui serait advenu de moi, si j'avais refusé l'aumône à ces mendiants. Je n'y songeai même pas, mais ma condescendance ne me servit de rien. C'est une maxime généralement admise et suivie en Orient qu'il ne faut jamais se contenter de ce qu'on vous offre, lors même qu'on vous offrirait le double de ce que vous vous proposiez de demander. J'ai retrouvé des traces de ce système à Venise, où il a certainement été introduit par des négociants levantins. Un marchand des *Procuratie* me demandait un prix extravagant de je ne sais plus quel objet. Moi qui n'aime pas à marchander, je lui tournai le dos; mais le marchand me rappela en me disant : « Que diable ! Madame, comme vous vous sauvez ! On ne demande pas un prix pour l'avoir ! » Singulier axiome, dont je n'ai bien compris toute la portée que depuis mon séjour en Orient !

Heureusement mes chevaux étaient à la porte de la mosquée. Le consul fouilla dans sa poche, en retira tous les paras qu'elle contenait et les jeta en l'air de façon à les faire tomber un peu loin de mes persécuteurs. A peine le son de la monnaie touchant les dalles du temple se fit-il entendre, qne le cercle dans lequel j'étais enfermée se brisa, et que je me vis libre. J'en profitai pour m'élancer sur mon cheval et partir au galop, jetant un regard de regret sur l'amphithéâtre en ruines que j'avais dû renoncer à visiter. Mes compagnons de voyage, qui n'étaient pas entrés dans le tombeau de

sultan Ibrahim, avaient en revanche parcouru les ruines romaines, et revenaient enchantés. L'amphithéâtre de Gublettah était, à leur avis, un monument du plus beau style et dans un état de conservation rare.

Nous étions suivis d'une nombreuse escorte de *bachi-bozouks,* qui devaient nous quitter lorsque nous aurions dépassé certain point réputé fort dangereux. Ce fut pourtant sur ce point même que nous nous arrêtâmes pour déjeuner, et j'y aurais passé volontiers quelques jours à la barbe de tous les brigands de l'univers, tant ce lieu présentait de charmes. Les bords de la mer sont en général fort arides; et ils le sont en Syrie plus que partout ailleurs; mais je ne sais par quelle secrète influence les lois physiques sont parfois réduites à néant dans cette terre des prodiges, et les sites les plus enchanteurs surgissent tout à coup devant vous, là où on ne croyait rencontrer que des pierres, des ronces et du sable. Certaines oasis de Syrie échappent à toutes les explications, à toutes les hypothèses et par leur étendue et par la nature des obstacles dont elles ont triomphé. L'air salé de la mer ne devrait-il pas agir également sur tous les terrains qui en constituent le rivage? Comment se fait-il qu'après avoir marché pendant des journées entières dans les sables des grèves, au milieu d'arbustes nains et rabougris, l'on se trouve subitement sur le seuil d'un parc anglais? Le gazon a remplacé les sables, des variétés infinies d'arbres vigoureux et couverts de fleurs succèdent aux buissons et aux taillis. Des fleurs aux couleurs éclatantes, aux larges corolles, charment

l'œil et enbaument l'atmosphère ; des milliers d'oiseaux chantent avec une ardeur, une énergie à laquelle ne sauraient atteindre les oiseaux des climats plus tempérés. Nos hirondelles, par exemple, poussent en volant un cri monotone, et rien de plus; mais l'hirondelle d'Asie, plus petite que la nôtre, avec ses longues ailes et sa longue queue en fourchette d'un beau bleu métallique, sa poitrine et le dessous de son col de couleur orange, chante à peu près comme le rossignol. Le diapason de sa voix est plus grave, mais son chant s'éloigne fort peu, par le rhythme et la mélodie, de celui de notre grand concertiste des bois. C'est la nature orientale qui révèle ici sa puissance, et nulle part nous ne l'avions trouvée plus admirable que dans l'oasis où nous nous arrêtâmes après avoir quitté Gublettah. Un vieux château, de je ne sais quelle époque, couronnait une petite éminence à quelques toises de la mer. Il n'était pas facile d'en distinguer au premier abord les ruines, couvertes qu'elles étaient par une tunique de lierre et d'autres plantes grimpantes. Chaque crevasse de ces vieux murs semblait ne s'ouvrir que pour livrer passage à des bouquets de fleurs. Tout le pays à l'entour offrait la même teinte de riche verdure, et quoique le soleil fût déjà assez élevé sur l'horizon, l'ombre d'arbres immenses se dessinait en larges plaques sombres sur la prairie. Impossible, dans un semblable paradis, de rien imaginer qui ne fût doux, riant et suave. Il faut un cadre à chaque tableau, et une scène de meurtre et de violence entre cette mer, ce ciel, ces ruines tapissées de

fleurs, ces prés et ces bosquets, eût été un crime de lèse-harmonie. On me dit que ce vieux château servait souvent de retraite aux brigands : je n'en crus rien. Cependant ceux de nos gardes qui devaient nous accompagner jusqu'à *Tarabulus* (Tripoli) nous pressaient de partir et nous rappelaient que nous avions encore dix heures de marche (c'était des heures de chameau) avant d'arriver à Tortose, où nous devions passer la nuit. Il fallut se rendre à leurs instances, et je m'éloignai de fort mauvaise grâce du vieux château, de son rideau de feuillage et de fleurs, de la verte prairie et de l'ombrage épais. Lorsqu'on quitte de tels lieux en Syrie, on se dit : « Je ne reverrai plus quelque chose de semblable ! » Il y a beaucoup de chances pour qu'il en soit ainsi, et cela est triste.

Ce fut une rude journée que celle qui suivit cette belle halte. De onze heures du matin à quatre heures du soir la chaleur devint insupportable. Nous nous arrêtâmes quelque temps sous les murs de Baynas, ancienne ville dont les fortifications remontent à l'époque des croisades, et sont évidemment une œuvre européenne. Nous côtoyions la mer, et environ une heure avant le coucher du soleil, nous aperçûmes devant nous, à l'extrémité d'une langue de terre qui avance dans la mer, une masse noirâtre et découpée, que l'on nous dit être Tortose. Près du promontoire et presque adhérente à la terre est une île appelée *l'Ile des Femmes*. On la nomme ainsi, parce qu'elle est presque exclusivement habitée par les femmes, mères, sœurs ou filles de

pêcheurs et de marins qui passent leur vie sur les eaux. Nous prîmes courage à la vue de Tortose.—Nous n'y sommes pas encore ! dit sentencieusement l'un de nos gardes.—Rien de plus irritant qu'une pareille réflexion jetée au travers des espérances d'un pauvre voyageur abîmé de fatigue. Malheureusement j'avais acquis l'expérience des déceptions inséparables d'un voyage d'Orient, et j'étais forcée de me dire que le garde pouvait avoir raison.

La nuit vint rapidement : la lune ne parut pas, mais les nuits d'Orient ne sont jamais bien noires. On dirait un crépuscule. Le paysage est quelquefois aussi bien éclairé à minuit qu'il l'était une heure après le coucher du soleil, et pourtant vous n'apercevez pas une étoile, le ciel étant entièrement couvert de nuages. Quoi qu'il en soit, la nuit était venue, une de ces nuits douteuses pendant lesquelles on est plus exposé à perdre son chemin qu'au milieu des plus épaisses ténèbres. On aperçoit tous les objets qui vous entourent, mais on en aperçoit aussi qui, loin de vous entourer, n'existent seulement pas, et ceux qui existent vous apparaissent parfois sous des formes tout à fait nouvelles et presque méconnaissables. Nous avions aperçu Tortose pendant qu'il faisait jour; nous crûmes reconnaître encore cette ville après que la nuit était close. Elle était là, devant nous, à une fort petite distance. Voilà, disions-nous, ses anciens murs fortifiés, voilà sa vieille tour ; la ville occupe une étendue de terrain fort considérable ; ce doit-être une ville de quelque importance. Tout en devisant ainsi,

nous marchions toujours vers notre ville. Un détour du chemin nous la déroba un instant; mais nous allions tourner la pointe qui nous la cachait, et nous ne pouvions plus en être qu'à quelques pas. Nous tournons la pointe, et nous ne voyons rien. Le fantôme de ville s'était évanoui dans les airs, et nous marchâmes encore pendant plus de deux heures avant d'atteindre les murs qu'un moment nous avions cru toucher.

Je n'ai rien vu de Tortose que les rues par lesquelles il me fallut passer pour arriver à mon logement; mais ce que j'en ai vu ressemble à une vieille petite ville d'Europe. Les maisons, bâties en pierres, donnent sur la rue, tandis que, partout ailleurs, les rues ne sont formées que par des murs de clôture, et que les maisons, placées au delà de ces murs, sont entièrement cachées aux regards des passants. La chambre où je passai la nuit était voûtée, comme le sont toutes les maisons de Jérusalem, et généralement des villes de Syrie où les croisés ont fait de longs séjours. En traversant la ville le lendemain de mon arrivée, je remarquai plusieurs édifices de construction européenne qui me rappelèrent certains hôtels de ville de Normandie. L'aspect en est sombre, il doit être triste par lui-même ; mais y a-t-il rien de triste pour l'exilé dans ce qui lui rappelle la patrie absente

De Tortose à Tripoli, il y aussi loin que de Gublettah à Tortose. La première journée nous avait mal disposés pour la seconde; plusieurs de nos chevaux étaient encore plus mal disposés que nous, et, pour compléter

la série de nos infortunes, pas un abri ne s'offrait à nous sur la route. Vers le milieu de la journée cependant, nous aperçûmes sur le sommet d'un coteau un village arabe : c'était le premier de ce genre que je voyais ; il ne consistait que dans une douzaine de tentes en étoffe brune, tissée de poils de chèvre ou de chameau. Les hommes étaient je ne sais où, mais les femmes gardaient les tentes, et nous pensâmes que nous pourrions y trouver du lait. Ce fut une malheureuse pensée. Nous avions cru que les femmes arabes ressemblaient à d'autres femmes. Nous fûmes tristement surpris lorsque nous vîmes les singulières créatures qui se précipitèrent hors des tentes à notre arrivée : d'énormes chiens les précédaient, aboyant, hurlant, montrant les dents et s'élançant aux jambes de nos chevaux; mais la fureur de ces dogues n'était que de l'urbanité, comparée à celle des femmes. Elles étaient vêtues d'une blouse en toile bleue, et un chiffon de la même couleur enveloppait leurs têtes et retombait sur leurs épaules ; une ceinture en cuir serrait leur taille; leur peau noire et grasse était couverte de tatouages noirs et bleus; les lèvres surtout disparaissaient complétement sous une couche d'indigo, et le bout de leur nez n'était qu'un réceptacle de clous de girofle, d'anneaux en or ou en cuivre, et de petites fleurs d'argent en filigrane. Il y en avait vraisemblablement de jeunes dans le nombre, mais toutes paraissaient avoir le même âge, et un âge fort respectable; toutes aussi semblaient d'humeur également intraitable ; elles nous montrèrent

les poings et nous firent d'odieuses grimaces, accompagnées d'injures et de malédictions, le tout parce que nous venions leur demander quelques tasses de lait! Édifiés sur l'hospitalité des dames à la lèvre bleue, nous ne voulûmes pas prolonger ce pourparler. Nous lançâmes nos chevaux au galop, ce qui était peu commode, à cause des ruades que ces pauvres animaux détachaient sans cesse aux chiens qui leur mordaient les jambes, et nous ne ralentîmes le pas qu'après nous être mis hors de portée de leurs cris et des pierres qu'on faisait pleuvoir sur nous. Je me promis bien, en m'éloignant, de ne plus demander de lait à des femmes arabes.

Cette soirée-là ne se passa pas beaucoup plus agréablement que la précédente. Ce ne fut qu'après une marche assez pénible et à la nuit déjà close que nos chevaux nous déposèrent à Tripoli, devant la maison du consul d'Autriche, beau-frère de mes hôtes de Latakié et de Gublettah. Les deux consuls avaient dû écrire à cet agent pour lui annoncer mon arrivée, et m'avaient chargée moi-même de mille compliments pour leur sœur. C'était donc avec la plus entière confiance que je frappai à la porte du consul d'Autriche à Tripoli, jouissant à l'avance des bonnes nouvelles que j'apportais à sa famille et du plaisir que j'allais lui procurer. J'envoyai mon drogman annoncer mon arrivée, et j'attendis son retour dans la rue, sur mon cheval, luttant avec peu de succès contre la fatigue et le sommeil, qui s'étaient emparés de moi. Ce retour se faisant atten-

dre au delà de ce qu'il était possible de prévoir, je priai un de mes compagnons de voyage d'aller reconnaître l'état des choses. Il revint au bout de quelques instants, le visage en feu, m'apprendre d'un air fort courroucé que le consul ne se montrait pas du tout disposé à nous recevoir, et faisait valoir tous les prétextes imaginables pour se dispenser de nous ouvrir sa porte. J'étais si bien accoutumée au gracieux accueil des plus pauvres comme des plus riches Orientaux, que ce procédé consulaire me causa une véritable indignation. Ma fatigue disparut comme par enchantement, et j'aurais volontiers passé la nuit sur une borne (si telle chose eût existé à Tripoli) plutôt que de mettre le pied sous ce toit si peu hospitalier. Il devait pourtant y avoir quelque terme moyen entre la borne et l'hôtel du consul d'Autriche, et je m'enquis auprès des curieux, qui malgré l'heure avancée s'étaient rassemblés autour de nous, s'ils ne connaissaient personne qui pût nous recevoir par bonté d'âme ou pour de l'argent. Il y avait bien un couvent de carmes, mais il était situé à l'extrémité opposée de la ville ; on n'en ouvrait plus les portes après une certaine heure, et il était douteux que les femmes y fussent admises. J'étais chargée d'une lettre pour le médecin de la quarantaine, mais il était absent. L'opinion générale était que je ne trouverais nulle part aussi bon gîte que chez le consul, et chacun semblait penser que le plus court et le plus sage était de poursuivre les négociations pour obtenir l'entrée de sa demeure. Quant à la question de ma dignité blessée,

c'était un détail complétement imperceptible pour les citoyens de Tripoli,

Nous en étions là de nos délibérations, et j'avoue que nous n'étions guère avancés, lorsque mon drogman et celui du consulat parurent, et m'annoncèrent, de l'air de gens qui venaient de soutenir un combat acharné, que le consul m'attendait et que je pouvais faire décharger mes bagages. J'hésitais encore, mais que faire ? Il n'était pas loin de minuit; nous ne connaissions personne à Tripoli, pas même de nom; hommes et bêtes étaient à bout de force et de volonté. Je suivis donc les deux drogmans. Je traversai une vaste cour dallée en marbre, tenue avec une exquise propreté et entourée de vignes. Un premier vestibule, bien éclairé, et dont les lumières se jouaient sur la surface polie des marbres et des boiseries comme sur autant de glaces de Venise, m'éblouit tout d'abord. Dans la pièce à côté, presque aussi vaste que le vestibule, mais moins resplendissante et plus meublée, se tenait étendu sur un divan, la tête coiffée d'un bonnet de nuit et le corps enveloppé d'une robe de chambre, le formidable consul. Un coup d'œil me suffit pour me convaincre qu'il n'était pas encore réconcilié avec la nécessité dont il subissait la loi, je ne sais même s'il eût exercé assez d'empire sur lui pour se refuser la satisfaction de m'adresser un mauvais compliment; mais je ne lui en laissai pas le temps : il était mécontent, et par conséquent maussade; moi j'étais en colère, ce qui vaut beaucoup mieux. Aussi, marchant droit à lui, pendant qu'il se balançait

sur son siége comme pour se lever, je lui dis d'une voix très-claire et en parlant très-lentement : « Je vous prie de croire, Monsieur, que je ne me serais pas présentée chez vous si votre famille ne m'en avait instamment priée, et dans ce moment même je sortirais de votre maison, s'il m'était possible de trouver un autre logement. Je n'accepte donc de vous que ce que vous ne pouvez me refuser, un abri pour cette nuit; votre vestibule me suffira, et demain matin, dès qu'il fera jour, je continuerai mon voyage. »

Le consul d'Autriche n'était pas du tout un méchant homme, et il n'avait pas eu l'intention de me faire une impolitesse; il était simplement valétudinaire, nerveux, hypocondre; ceux qui ont vécu longtemps en Orient ont perdu l'habitude de se contraindre, et ceux qui n'en sont jamais sortis ne l'ont jamais acquise. On était venu lui annoncer qu'une vingtaine de personnes réclamaient son hospitalité à onze heures du soir; il s'était trouvé dans l'embarras, et cet embarras lui donnant de l'humeur, il l'avait montrée. Quand il s'aperçut qu'il avait vivement blessé ses hôtes, il en fut peiné, et il m'exprima sa peine avec la même vivacité et la même franchise qu'il avait mise à épancher d'abord son mécontentement. Mon courroux se dissipa aussitôt comme par enchantement. Mon attention venait d'ailleurs de se porter sur un objet infiniment plus aimable que le consul. Sa femme, la sœur de mes hôtes de Latakié, était assise dans l'ombre lorsque j'entrai. Elle ne parlait et n'entendait que l'arabe; mais elle devina

facilement que nous n'échangions pas, son mari et moi, des expressions fort tendres. Elle se leva tout doucement, s'approcha de moi, me prit la main, et murmura tout bas quelques mots en arabe que je n'entendis pas, mais dont je compris le sens.

La femme du consul d'Autriche à Tripoli est la plus belle femme que j'aie vue en Syrie, et son costume était le plus charmant, le plus coquet de tous ceux que j'avais admirés jusque-là. Elle fit signe au drogman du consulat d'approcher, et le chargea de me dire tout ce que son joli visage m'avait déjà dit. Ma chambre était toute prête, elle-même allait préparer mon souper et voulait me le servir ; ce qui avait mis son mari de mauvaise humeur, c'était la crainte que je ne trouvasse pas chez lui tous les agréments auxquels j'avais droit de m'attendre. Il était malade, et la moindre agitation le mettait hors de lui ; mais elle l'avait rassuré en lui promettant que je ne manquerais de rien, ou que du moins elle obtiendrait mon pardon pour ce qu'elle ne pourrait me procurer. Pendant qu'elle me parlait ainsi, accompagnant son discours des plus gracieux sourires et d'un regard dans lequel une nuance d'inquiétude se mêlait à la douce gaieté qui semblait lui être naturelle, j'avais oublié et mon courroux et la cause qui l'avait allumé. Je regardais tour à tour cette femme si belle encore, si jeune et si charmante, un groupe de petits enfants qui jouaient à l'écart, gardant un silence qui trahissait une certaine crainte, et le père de famille, l'époux, le maître, enveloppé dans sa robe de chambre

et dans sa mauvaise humeur. Je me souvenais de plusieurs ménages européens établis sur les mêmes bases, présentant le même contraste, et je me disais que la nature humaine est la même sous toutes les latitudes et sous tous les costumes.

Il fallut suivre sans cérémonie ma belle hôtesse dans la salle à manger, puis recevoir de ses blanches mains tout ce qu'il lui plut de m'offrir. Quelques instants après je goûtais le repos le plus complet dans une chambre confortablement meublée. Le lendemain, mon consul se montra d'humeur charmante. Il avait reçu pendant mon sommeil la lettre de ses beaux-frères annonçant mon arrivée, et dont un accident imprévu avait retardé la réception. Je partis donc de Tripoli très-satisfaite du court séjour que j'y avais fait, et parfaitement réconciliée avec le digne consul, qui n'était, après tout, qu'un fort brave homme, un peu fantasque et très-souffrant. Quatre heures de marche seulement nous séparaient de Badoun : le temps était beau et chaud, nos bagages étaient partis devant nous, selon notre coutume, et nous étions libres de toute inquiétude; mais c'est précisément au milieu d'une complète sécurité que presque toujours les malheurs nous surprennent.

Il était impossible de s'égarer pendant la première partie de notre voyage vers Badoun, puisque nous ne devions pas quitter les bords de la mer; mais la fatalité voulut que nous atteignîmes un promontoire à partir duquel la route s'éloigne de la mer, au moment même

où la nuit éteignait jusqu'aux dernières lueurs du crépuscule. Une autre circonstance fort malheureuse, et dont je ressentis les effets pendant toute la durée de mon voyage, ce fut d'avoir pour drogman un homme aussi vain qu'ignorant et stupide. De petite taille et fort laid, ce personnage, tour à tour obséquieux et arrogant, était d'origine européenne, puisqu'il était né à bord d'un vaisseau danois qui portait sa mère en Orient. Ce bâtiment était tout ce qu'il avait jamais connu de l'Europe, et la seule des langues d'Occident qu'il eût réussi à balbutier était l'italien. S'étant établi à Constantinople, il y était parvenu, je ne sais trop comment, à une position passable. Pendant la première année de mon séjour en Asie, je l'avais employé pendant quelques mois à ma ferme, puis je l'avais renvoyé dans un accès d'impatience; enfin, l'ayant rencontré à mon passage à Angora, j'avais consenti à l'admettre de nouveau dans mon escorte. Depuis mon entrée en Syrie cependant, je m'étais aperçue que l'arabe ne lui était pas moins étranger que les autres idiomes orientaux ou occidentaux, et je regrettai, mais trop tard, d'avoir grossi ma suite de cet importun. A ses yeux, le titre d'interprète et celui de premier ministre étaient identiques; aussi ne négligeait-il aucune occasion de détacher en avant de nous le gros de la caravane, pour se donner la satisfaction de parader auprès de moi, le fusil sur l'épaule, monté sur le plus grand de mes chevaux et affublé d'une immense écharpe rouge garnie de poignards et de pistolets. Si ce singulier drogman

n'avait été qu'inutile, j'aurais fait bon marché de l'ennui de sa présence; malheureusement, aussi ignorant en géographie qu'en linguistique, il avait la prétention de posséder dans ses moindres détails la carte des pays que nous parcourions. Le jour de notre marche vers Badoun, nous reconnûmes à nos dépens combien cette prétention était peu fondée.

Dirigés par le personnage que je viens de décrire, nous suivîmes d'abord la côte jusqu'au promontoire qui coupe la route de Badoun. A partir de ce promontoire, la route fait un détour vers la gauche, traverse quelques ravins, puis revient aboutir au rivage à peu de distance de Badoun. Notre drogman, arrivé au promontoire, nous dirigea vers les montagnes; mais, au lieu de suivre la route tracée, il s'engagea et nous engagea avec lui dans le lit d'un torrent qui non-seulement nous éloignait de notre direction, mais opposait à nos chevaux des obstacles multipliés. Au sortir de ce torrent nous nous trouvâmes sur la pente d'une haute montagne et en face d'un entassement de rochers qui bordaient de toutes parts notre horizon. Ce paysage désolé, éclairé par la lune, nous avertissait clairement de l'erreur de notre guide, dont cette fois la confiance parut ébranlée. Allions-nous passer la nuit à la belle étoile ? Fallait-il pousser en avant, reculer ou s'arrêter ?... Nous agitions tristement ces diverses questions lorsqu'un de nous crut reconnaître un sentier. Le sentier devait aboutir à un village. Il n'y avait pas à hésiter. Ce n'était plus Badoun, c'était un gîte que nous avions

hâte de gagner. Nous prîmes donc la direction indiquée par quelques traces, qui heureusement ne nous trompèrent pas, car elles nous conduisirent sur la plateforme d'une montagne d'où nous découvrîmes assez près de nous un village. Atteindre les premières maisons ne fut pas une grande affaire ; mais il restait à y pénétrer, et les rues silencieuses où nous errions ressemblaient aux avenues funèbres d'une nécropole. Les maisons n'avaient à l'extérieur ni portes ni fenêtres. Il était évident que les habitants pacifiques de ce pauvre village avaient adopté tout un système de précautions nocturnes contre les tribus errantes, dont ils avaient eu plus d'une fois sans doute à subir les incursions. Deux ou trois de nos gens s'étaient dirigés cependant vers une cabane qui s'élevait à l'entrée du village, et qui semblait moins barricadée, moins inaccessible que les maisons voisines. La porte qu'ils surent découvrir céda en effet à leurs efforts, et mes gens reparurent bientôt, poussant devant eux un homme à demi vêtu, tandis que des lamentations féminines commençaient à s'élever de toutes les habitations voisines, comme un signal d'alarme. Nous eûmes grand'peine à convaincre notre prisonnier que nous n'exigions de lui aucune rançon, que nous comptions même le payer largement, s'il voulait bien nous conduire à Badoun. Le drôle prétendit qu'il était aveugle. Nous répondîmes que c'était à lui de nous guider d'après celui de ses sens qui l'aidait d'ordinaire à reconnaître sa route. Nous n'étions pas fâchés d'ailleurs d'humilier notre drogman, et de substituer

un guide aveugle à un guide ignorant. Par malheur, le paysan prisonnier n'était aveugle qu'à demi, et après avoir marché quelque temps derrière lui, nous découvrîmes que, pour nous tirer quelque argent, il se bornait à nous faire tourner autour de son village. Il fallut qu'un de nos gens appliquât sur l'oreille de cet individu le canon de sa carabine en le menaçant de faire feu s'il continuait à se jouer de nous. Dès ce moment, le prétendu aveugle cessa de trébucher, de tâtonner; il marcha droit et vite devant nous jusqu'à Badoun, dont le village, où nous avions pénétré, était séparé par deux heures de marche.

Je ne crains pas d'insister sur de pareilles mésaventures. Ces retards, ces descriptions, ces querelles entre voyageurs et drogmans, ces recours à la force vis-à-vis de populations perfides ou malveillantes, tout cela caractérise un voyage en Orient et doit trouver place dans les récits de quiconque veut faire comprendre des mœurs si nouvelles pour l'Européen. Je puis maintenant raconter plus rapidement les deux journées de voyage qui me séparaient encore de Beyrouth. Je n'ai rien à dire de Badoun, si ce n'est que j'y trouvai, avec une satisfaction parfaitement explicable, une bonne chambre et un bon souper. De Badoun à Beyrouth, la route côtoie la mer. Tantôt nous marchions dans les sables du rivage, et nos chevaux trempaient leurs pieds dans les ondes salées; tantôt nous suivions les traces d'antiques chaussées remontant à l'époque romaine et pratiquées sur les flancs rocailleux des montagnes qui s'élèvent à pic du

fond des eaux. Nous passâmes devant l'ancienne ville de Biblos, dont les fortifications sont l'œuvre des croisés, et qui porte aujourd'hui le nom de Gibel. C'est durant ce trajet que, pour la première fois depuis mon arrivée en Syrie, nous rencontrâmes des voyageurs européens, —un ministre de l'Église anglicane avec sa femme. Le mari était vêtu tout de noir, comme s'il était prêt à monter en chaire : cravate blanche et serrée, chapeau en feutre blanc garni d'un crêpe noir. Sa femme aussi était mise comme pour une promenade dans un parc anglais; seulement elle portait par-dessus son chapeau une espèce de capuchon fort compliqué, composé de carton, de toile et d'os de baleine, et destiné à la garantir des rayons du soleil. L'ombrelle conservait pourtant son privilége, et flottait au-dessus du capuchon. Ce couple si peu oriental dans ses habitudes et dans son apparence était en mission. Ne parlant d'autre langue que l'anglais, muni d'un certain nombre de bibles, d'une grammaire et d'un dictionnaire arabes, il parcourait les villes et les villages, les monts et les plaines, le désert et les lieux habités, convertissant au protestantisme ou essayant d'y convertir pêle-mêle Turcs et Arabes, musulmans, idolâtres, juifs et catholiques.

La Syrie est envahie, parcourue en tous sens par les missionnaires anglais et américains, dont la candeur et la bonne foi sont incontestablement plus remarquables que le tact et l'intelligence. La conversion est devenue pour les Orientaux une sorte d'état fort lucratif, et le converti qui a joué ce rôle deux ou trois fois devient un

homme très-solvable; il possède des fonds, se met dans le commerce et fait fortune. Voici comment la chose se pratique dans presque toutes les sectes et les religions de ce pays, mais principalement chez les juifs, qui sont d'ailleurs, et j'en ignore le motif, les favoris des protestants. L'un d'eux assiste ou n'assiste pas à quelques conférences tenues par les missionnaires, à l'effet de répondre aux objections que les infidèles pourraient élever contre les doctrines de Luther ou de Calvin. Je n'ai jamais assisté à aucune de ces conférences, mais j'avoue que je m'y serais rendue avec le plus grand empressement, si j'avais pu le faire incognito, pour entendre ces curieux débats entre des hommes élevés et nourris dans toutes les subtilités de la scolastique religieuse et les enfants dégénérés d'Israël ou de Juda, pour lesquels intelligence et moralité sont des mots dénués de sens. Quoi qu'il en soit des bizarreries présumables de ces conférences, le juif qui embrasse le protestantisme reçoit une gratification ou une pension, qui n'est pourtant que passagère, c'est-à-dire qu'elle lui est payée jusqu'à ce qu'on lui obtienne un honnête emploi. La pension lui est alors retirée, et l'ardeur de sa foi s'éteint. Il part; il passe dans une province peu fréquentée par les Européens et surtout par les missionnaires; il rentre dans sa communion, si toutefois il ne trouve pas plus avantageux d'embrasser l'islamisme : cela dépend de circonstances tout à fait étrangères à la foi. Ses nouveaux coreligionnaires, particulièrement s'ils ont été bien choisis, rivalisent de générosité, si ce n'est de candeur,

avec les missionnaires protestants : ils n'accordent pas de pension à la brebis retrouvée, parce que les pensions sont un procédé occidental; on ne lui fournit pas de travail à exécuter, parce que ce genre d'encouragement semble peu propre à attirer les prosélytes ; mais toutes les maisons lui sont ouvertes : le pénitent va coucher chez l'un, manger chez l'autre, il se fait habiller par un troisième. Cela dure pendant quelques mois, puis le souvenir de sa conversion se perd, et la brebis négligée retourne alors se mettre à la portée de quelque pieux missionnaire protestant, en ayant soin toutefois d'éviter le théâtre de ses premiers exploits et la rencontre de son premier bienfaiteur. Il y a maint et maint fripon qui a passé sa jeunesse à errer ainsi d'église en église, sans autre but que d'entretenir sa vie fainéante, ni d'autre effet que de mettre en discrédit et parfois même de ridiculiser les efforts, d'ailleurs parfaitement honorables, du clergé protestant.

Beyrouth, où nous arrivâmes un jour et demi après avoir quitté Badoun, marquait le terme de cette laborieuse marche, dont Alexandrette avait été le point de départ, et dont les incidents m'ont paru montrer l'hospitalité orientale dans quelques-uns de ses traits caractéristiques. A Beyrouth commençait pour moi une autre série de spectacles. Ce n'était plus sur l'Orient musulman, c'était sur l'Orient chrétien que mon attention allait désormais se fixer. Les sites et les monuments allaient se partager la curiosité éveillée en moi jusqu'alors presque uniquement par les mœurs. De nombreuses

surprises et quelques déceptions aussi m'attendaient. Ce n'était pas sans peine qu'en foulant des lieux célèbres, je devais me voir forcée d'oublier mes rêves pour contempler une réalité moins sévère ou moins gracieuse à mon gré. Dès mon arrivée à Beyrouth, je reconnus que mon imagination allait être exposée à plus d'un mécompte. J'apercevais la chaîne aride du Liban, et je cherchais vainement des yeux les forêts de cèdres dont parle l'Écriture [1]. C'était un genre de surprise dont est menacé tout voyageur qui, en visitant les terres bibliques, y apporte le souvenir trop vivant des textes sacrés. Je me tins dès lors pour avertie, et parmi les impressions qui se lient pour moi au séjour de Beyrouth, celle-ci est la seule qui ait laissé en moi des traces sérieuses; car, pour la ville même, on peut la caractériser d'un mot : parmi les villes d'Asie, c'est la moins asiatique; parmi les villes d'Orient, c'est la plus européenne.

[1] Ces cèdres existent pourtant, mais sur une étendue de dix ou douze arpents, tandis que le Liban couvre tout un pays.

IV

LES EUROPÉENS A JÉRUSALEM.—LA TURQUIE ET LE KORAN.

I.—LES MONTAGNES DE GALILÉE ET L'ANCIEN ROYAUME DE JUDA.

Arrivée à la dernière période de mon voyage, je n'attendais pas sans impatience quelques compensations aux fatigantes journées que je venais de passer depuis plusieurs mois sur les routes de l'Asie Mineure. Cette attente fut-elle remplie? Malgré les vifs et doux souvenirs que je garde de mon séjour à Jérusalem, je dois avouer que plus d'un mécompte m'était réservé encore, et que ma disposition à devancer en imagination l'aspect des lieux célèbres, puis à rester froide devant la réalité, ne fut que trop souvent mise à l'épreuve. Heureusement je cherchais en Orient autre chose que des sites ou des monuments. C'est la vie orientale, mais la vie de l'Orient chrétien cette fois, qui, dans l'ancienne cité juive,

appelait surtout mon attention, et c'est sur l'hospitalité des couvents que j'allais pouvoir m'édifier. Après m'être reposée tour à tour sous le toit des muphtis, dans le palais des princes montagnards et dans les villas des consuls, j'allais, de Beyrouth à Jérusalem, vivre de plus en plus au milieu des nombreux représentants que le monde catholique a conservés en Orient. C'était un nouveau sujet d'étude qui allait s'offrir à moi, et me distraire des âpres émotions de la vie nomade.

Je n'en avais pas fini avec cette vie cependant, et à peine sortis de Beyrouth, nous nous retrouvâmes aux prises avec les mille obstacles d'un voyage d'Orient. Ce n'est qu'après une marche des plus pénibles, commencée le jour, continuée la nuit, que nous atteignîmes Seïda, notre première étape. Une fois à Seïda, nous eûmes hâte d'aller frapper à la porte du *khan* français, car Seïda possède un khan français, et les voyageurs européens de passage dans cette ville le connaissent bien. Le maître du khan est en même temps un des plus aimables agents consulaires que la France compte en Orient. Munie d'une recommandation du consul de France à Tripoli pour son collègue de Seïda, je fus accueillie avec une cordialité qui me fit regretter vivement de ne pouvoir faire une halte plus longue sous le toit du khan français. Le consul qui me faisait une réception si charmante a une nombreuse famille, dix enfants peut-être. Il touche d'assez faibles appointements, garantis en grande partie par le revenu du khan, dont le chiffre décroît chaque jour. La caravane qui venait le surpren-

dre se composait d'environ vingt personnes, sans compter les guides, les muletiers et mon escorte indigène. Nous n'avions pas mangé depuis près de vingt-quatre heures, et nous avions passé une nuit sans sommeil. Cependant nous nous serions gravement reproché de déjeuner aux dépens d'un hôte dont nous connaissions la position difficile, et notre projet était, après une courte visite au consul, d'aller faire notre repas du matin, avec des provisions achetées au bazar, sous les premiers ombrages rencontrés au sortir de la ville. L'extrême obligeance du consul ne nous permit pas d'exécuter ce plan si bien conçu. Les instances de notre hôte n'étaient pas, nous le comprîmes sans peine, de vaines formules de politesse. A nos objections multipliées il opposa des arguments irrésistibles en nous menant dans une salle à manger, où, sur une table servie à l'européenne, un splendide déjeuner fumait en notre honneur. Dès lors il fallut céder, et le consul français eut d'autant plus aisément raison de mes scrupules, que l'Asie n'était représentée dans sa collation que par des fruits exquis et de merveilleuses confitures.

Pendant que nous déjeunions si confortablement, nos gens étaient traités avec la même profusion, et nous quittâmes le khan français avec un sentiment de reconnaissance que le meilleur repas n'excite pas toujours. Restait maintenant à gagner Jérusalem le plus promptement possible. Le consul de Seïda nous donna toutes les indications nécessaires, et nous nous dirigeâmes d'après son avis, non vers Jaffa, mais vers Nazareth,

d'où un jour ou deux de marche devaient nous conduire à Jérusalem.

Le reste de cette journée si agréablement commencée se passa sans accident; elle s'acheva, après une marche assez longue, dans une hôtellerie de Sur (l'ancienne Tyr). Le maître de l'établissement était une espèce de métis, demi-européen, demi-asiatique, dont l'air triste et abattu nous promettait maigre chère, promesse qui ne fut que trop bien tenue. Faut-il croire que l'ancienne Tyr a existé là où s'élèvent aujourd'hui les humbles maisons de Sur? S'il en est ainsi, jamais grande et puissante ville n'a disparu aussi complétement sous d'affreux platras. Quoi! pas un fût de colonne! pas une arcade! pas un pavé! Palmyre, Balbek, Ninive, ont laissé des vestiges de ruines précieuses. Où sont les ruines de Tyr? La mer a sans doute englouti la capitale tout entière du roi Hiram. Quant à Sur, c'est une laide petite ville sans caractère ni originalité, bâtie dans une plaine où le soleil de Syrie ne laisse croître aucune végétation.

La journée du lendemain fut une des plus tristes de notre voyage. A peine le soleil avait-il paru au-dessus des montagnes de Galilée, que nous étions en route, heureux de quitter notre triste hôtellerie de Sur. Le chemin que nous devions suivre le long de la mer n'avait cependant rien d'attrayant; il avait été récemment le théâtre d'une scène sanglante. Un petit bâtiment, commandé par un capitaine arabe et frété par des pèlerins grecs, poussé par les vents sur des écueils, était venu

échouer près de la côte. Les malheureux pèlerins, parmi lesquels les femmes et les vieillards étaient en majorité, remplirent aussitôt l'air de cris de détresse. Aperçus par une vingtaine de cavaliers qui s'étaient rassemblés sur le rivage, ils furent transportés à terre par le capitaine et les matelots arabes du petit navire; mais à mesure qu'ils débarquaient, ils tombaient sous les coups d'assassins qui les massacraient et s'emparaient de leurs dépouilles. Pas un de ces infortunés n'avait échappé à la mort, et le capitaine arabe était soupçonné d'avoir préparé ce naufrage pour piller les passagers de concert avec les cavaliers de la côte. Le capitaine avait été arrêté, mais il s'était tiré d'affaire en payant une partie du du prix du sang. Quant aux cadavres des naufragés, ils étaient restés exposés sur le rivage, sans que personne daignât les ensevelir. Tel était du moins le bruit public; nous eûmes le bonheur de ne rencontrer aucun vestige de ce récent massacre. Selon toute apparence, les oiseaux de proie des montagnes voisines avaient déjà achevé leur festin.

L'aspect des lieux que nous traversions n'était guère fait pour me distraire des impressions qu'éveillait en moi le récit du massacre de Sur. Une chaleur accablante pesait sur nous. Les pieds de nos chevaux s'enfonçaient jusqu'au-dessus de la cheville dans un sable brûlant. Sur notre gauche, au lieu du Liban couronné de villages, nous avions les arides montagnes de la Galilée. Après quelques heures de marche, nous atteignîmes une sorte d'oasis, formée par quelques buissons

au travers desquels serpentait un mince filet d'eau. Nous crûmes prudent de faire halte et d'attendre patiemment à l'ombre des broussailles que le soleil fût sur son déclin. Nous eûmes à nous repentir cruellement de cette résolution. Lorsque nous voulûmes nous remettre en marche, il se trouva qu'une étrange maladie avait frappé nos chevaux. La plupart de nos montures, qui avaient paru jusque-là jouir d'une excellente santé, ne se traînaient plus qu'avec une lenteur extraordinaire. Baignées de sueur, l'œil terne et la peau froide, ces pauvres bêtes semblaient toucher à l'agonie. Nous prîmes alors le parti d'envoyer en avant les plus malades, sous la surveillance d'un de nos gens, brave Allemand du duché de Bade, très-dévot et très-honnête à ce qu'il nous semblait ; puis, pensant que les autres chevaux rejoindraient toujours facilement notre avant-garde, nous leur donnâmes quelques instants de repos. Cette nouvelle halte ne fut malheureusement pas moins fatale que la première. A peine nous étions-nous remis en marche, qu'un de nos chevaux, d'une bonne race d'Anatolie, s'arrêta en gémissant; le cavalier qui le montait mit pied à terre et se résigna à nous suivre lentement en le traînant par la bride. Un autre cheval donna bientôt les mêmes signes d'épuisement, et quelques pas plus loin nous rencontrâmes notre Badois qui nous attendait à côté d'un cheval turcoman étendu sur le sol et près d'expirer. Cet homme avait manqué de patience, il nous l'avoua plus tard, et pour combattre l'affaissement du cheval, il avait eu recours à un moyen peu charitable,

celui de le chasser devant lui en le rouant de coups.

Nous continuâmes tant bien que mal notre marche au milieu des gémissements de nos chevaux et des jurons des cavaliers; mais nous eûmes beau faire, le soleil se coucha sans que nous eussions pu atteindre un village désigné pour notre halte de nuit, et dont nous croyions avoir parfaitement retenu le nom. Pour éviter le retour des accidents de la journée, j'étais décidée à ne plus m'arrêter avant d'avoir atteint notre gîte. Je poussai donc en avant malgré l'obscurité, m'en rapportant aux indications du drogman et croyant me trouver sur la route du village. Tout à coup je m'aperçus que dans ma précipitation j'avais laissé derrière moi presque toute mon escorte. Je ne voyais plus à mes côtés que ma fille Marie, le drogman et deux domestiques. Ceux-ci me rassurèrent sur le sort de mes compagnons, qui nous suivaient, disaient-ils, en faisant de leur mieux pour entretenir le courage de leurs montures. Je pressai alors de nouveau mon cheval. Notre drogman nous précédait de l'air d'un homme dont la place désignée par la nature est toujours au premier rang. Fascinés par sa présomptueuse assurance, nous chevauchions derrière lui avec une crédulité naïve qui devait être bientôt punie. Le drogman ne savait pas plus que nous, en effet, où nous allions. L'obscurité croissait cependant, les rochers prenaient autour de nous des formes étranges, le moindre buisson se transformait à nos yeux en un groupe de voyageurs attardés, les cris des oiseaux de nuit retentissaient à nos oreilles comme des voix humaines. Quant

à nos compagnons, nous en avions décidément perdu la trace.

Quelles heures que celles qu'on passe ainsi, luttant contre la fatigue de la marche combinée avec les hallucinations des sens! mais avec quelle joie fiévreuse on accueille, après de tels instants, les premiers indices d'une habitation humaine! C'est cette joie que nous fit éprouver un parfum d'orangers qui nous enveloppa tout à coup comme un nuage. Parfum béni! Il nous annonçait la proximité d'un jardin, d'une maison, d'un village peut-être. Ranimés par l'espoir, nous poussons nos chevaux dans la direction de ces senteurs enivrantes; nous pénétrons dans un labyrinthe de frais bosquets arrosés par des eaux courantes. Nous sommes bientôt au milieu d'un épais verger, puis au pied d'un coteau que couronnent des habitations. Un feu de broussailles, près duquel se chauffe une vieille femme au visage tatoué de blanc et de noir, nous attire sur une plate-forme voisine du coteau. Nous demandons des renseignements sur le reste de notre escorte.—Y a-t-il des voyageurs dans le village qu'on aperçoit d'ici?—Personne, nous répond la vieille.—Personne! mais qu'allons-nous devenir?... Une femme, un enfant, deux hommes et un drogman, sans argent et presque sans armes, le tout monté sur des chevaux malades : il y avait de quoi s'inquiéter sérieusement. Le drogman ordonna à la vieille femme de nous conduire chez le *cheik* du village voisin. Après quelques moments d'hésitation, elle se mit à courir devant nous. Comment nous la sui-

vîmes dans un autre village que celui où nous attendait notre escorte, comment cette fraude fut découverte, comment nous rejoignîmes enfin nos compagnons campés tant bien que mal dans une maison arabe du premier hameau que nous avions aperçu, tous ces détails, que j'épargne au lecteur, me rappelèrent des ennuis dont j'ai déjà eu occasion de parler en racontant mes premières journées de voyage. La nuit qui suivit une course si laborieuse ne me procura, pour surcroît de malheur, aucun repos. La chambre qui m'attendait n'était couverte qu'à demi par la toiture, et le vent qui s'engouffrait à l'aise y faisait tourbillonner les cendres du foyer de façon à rendre tout sommeil impossible.

Malgré les inconvéniens de ce triste gîte, nous nous décidâmes à y passer la journée du lendemain pour médicamenter nos chevaux et compter nos pertes. Nous n'avions que trois chevaux morts et trois autres gravement malades[1]. On avait transporté ces pauvres bêtes dans une prairie ombragée de figuiers, où nos tentes étaient dressées. Le cadavre d'un de mes chevaux favoris, qui était au nombre des morts, avait été déposé un peu plus loin; un gros dogue s'était établi près de là comme pour chasser les oiseaux de proie et les chacals

[1] Quelle était cette maladie? Avaient-ils mangé de quelque herbe vénéneuse? avaient-ils bu trop tôt après avoir pris leur orge? Prématurément abreuvé, le cheval d'Orient est en effet souvent frappé de paralysie. On le guérit alors par des bains froids combinés avec des promenades forcées. Nul de nous, au reste, n'a pu découvrir la cause du mal qui nous avait fait passer une journée si pénible au sortir de Sur.

qui rôdaient à l'entour : nous eûmes beaucoup de peine à l'arracher de son poste quand l'heure du départ fut venue. Chose étrange que ces affections qui s'établissent entre certains animaux, et qu'on peut observer surtout en Orient ! Dans un pays où les animaux ont peu de rapports avec l'homme, c'est entre eux qu'ils tendent à s'associer, et ils conservent une sorte d'indépendance beaucoup plus digne d'intérêt à mon avis que la soumission de nos espèces apprivoisées.

Le mardi de la semaine sainte nous trouva de grand matin en marche vers Nazareth par une pluie battante, au milieu des vallons que dominent les monts de la Galilée. Rien de plus délicieux que ces vallons, où des lauriers, des myrtes de la taille de nos chênes entrelacent leurs ombrages sur des tapis de verdure et de fleurs. Sauf une chute que je fis, mais qui, grâce à l'adresse de mon bon cheval Kur, n'eut pas de suite dangereuse, la journée se passa sans accidents. Notre plus grave mésaventure fut de n'arriver à Nazareth qu'en pleine nuit. Quelques lumières disséminées dans la campagne nous annoncèrent seules le fameux village. Nous entrâmes dans ses rues sans rien distinguer autour de nous. Enfin notre caravane s'arrêta devant la porte d'une maison d'un aspect européen. Un moine franciscain se tenait sur le seuil un flambeau à la main. Nous avions atteint notre gîte. Ce ne fut pas sans une profonde émotion que j'entendis le moine me souhaiter la bienvenue en italien, et avec cet accent du nord de la péninsule auquel mon enfance a été accoutumée.

J'éprouvais une joie singulière à entendre résonner sous la voûte d'un cloître d'Orient les pieuses formules qui avaient si souvent frappé mes oreilles dans les campagnes lombardes. Pourquoi ne l'avouerais-je pas d'ailleurs? les chants des muphtis et la glorification du saint nom d'Allah commençaient à me fatiguer un peu. Je n'avais rien à dire contre le Dieu des musulmans; mais je savais à quoi m'en tenir sur ceux qui l'invoquent du sein des plaisirs sensuels avec des lèvres souillées de mensonge. Il me semblait que le Dieu des chrétiens était bien différent de celui-là; aussi mon âme, restée froide aux solennelles invocations des muphtis, s'associait-elle avec bonheur aux humbles prières du père de Nazareth invoquant la sainte Vierge et saint François.

Cette arrivée à Nazareth me plaçait dans un monde tout nouveau. J'avais vu la société musulmane, je savais quels étaient dans l'Asie Mineure les résultats du régime créé par le Koran. Quelle pouvait être en Orient l'action du catholicisme? Comment maintient-il son influence au milieu de sectes rivales et en face même de la religion musulmane? Je me faisais ces questions tout en admirant la jolie petite chambre où j'allais passer la nuit. La maison où j'étais descendue à Nazareth appartient au couvent des capucins; elle est spécialement destinée aux voyageurs, les femmes n'étant pas admises dans l'intérieur du couvent. Ma chambre était voûtée, comme le sont tous les appartements en Palestine; elle était pratiquée dans une sorte de tourelle. Un lit de fer, un ameublement simple et commode, tout m'y rappe-

lait la bonne hospitalité d'Europe... Et cependant j'étais à Nazareth ! J entrais dans une région consacrée par l'adoration de tous les âges ! J'avais regretté d'abord d'arriver la nuit ; quelques heures plus tard, je m'en félicitai, car j'avais ainsi retardé une épreuve pénible et singulière,— dont j'ai déjà parlé,— l'impuissance de tirer de la vue réelle des lieux célèbres les émotions que m'en procure en quelque sorte la vue intérieure et anticipée. C'était une déception de ce genre que j'avais éprouvée à Athènes et à Rome. Je me souviens encore d'avoir envié dans la plaine de Marathon l'émotion que le souvenir de Thémistocle éveilla chez un de mes compagnons de voyage. Cet homme, lettré et intelligent, avait pourtant l'esprit plus positif que poétique. Je vis une larme rouler sur ses joues, et pour moi, je l'avoue à ma honte, tout ce que je pus noter en visitant Marathon, c'est qu'il faisait bien chaud ce jour-là.

Le jour parut enfin. Je courus à ma fenêtre, impatiente de comparer la réalité avec le spectacle entrevu dans mes rêves. Voici ce que je vis. Bâtie dans la partie basse de la ville, qui est échelonnée sur le versant d'une montagne, la maison des franciscains dominait d'un côté le fond de la vallée, de l'autre elle avait vue sur la ville, qui se déroulait en amphithéâtre au-dessus de ma tête. Le coup d'œil était admirable. De petites maisons blanches séparées par de frais ombrages, où dominaient les fleurs rouges du grenadier, se détachaient vigoureusement sur un sol rougeâtre. Tout ce paysage enchantait les yeux ; mais hélas ! c'est en vain que je cherchais

parmi les femmes arabes de Nazareth les types que mon imagination s'était créés; c'est en vain que j'évoquais les grands souvenirs de la Bible et de l'Evangile : rien ne réussissait à exciter en moi cet enthousiasme que tant d'âmes d'élite avaient éprouvé en présence des mêmes lieux. Humiliée et découragée, j'allai trouver le père capucin chargé de me faire les honneurs de Nazareth. Il me conduisit à l'église de l'Annonciation d'abord, puis dans les divers sanctuaires élevés sur les lieux nommés dans les Ecritures. Je ne discuterai pas l'authenticité des monuments de Nazareth, je dirai seulement en quoi ils consistent. L'église de l'Annonciation, petite et de construction singulière, — la nef du milieu étant moins profonde que les nefs latérales, — domine une chapelle souterraine où l'on montre la colonne devant laquelle la Vierge était agenouillée lorsqu'elle fut visitée par l'envoyé céleste. C'est dans des grottes souterraines, remarquons-le en passant, que les pères de Terre-Sainte placent le théâtre de tous les grands événements de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cette circonstance s'explique par les habitudes encore persistantes de la population, qui creuse volontiers ses demeures dans le flanc des montagnes. La vie à Nazareth a dû être il y a plusieurs siècles ce qu'elle est maintenant. On me montra encore une chapelle bâtie sur l'emplacement d'un lieu où Jésus-Christ fit un repas avec ses disciples, une autre destinée à consacrer les restes de la maison habitée par Joseph. La chapelle a des murs blanchis à la chaux et des fenêtres ornées de

rideaux blancs à bordure rouge. On répugne à placer en pareil lieu les scènes de l'enfance de Jésus. A vrai dire, l'origine des indications qu'on donne ici sur les divers lieux illustrés par les scènes de l'Évangile ne remonte pas au delà de l'établissement des pères de Terre-Sainte à Jérusalem. Ces bons moines ont été les grands collecteurs des traditions locales. Sur tous les points qu'elles signalaient à leur vénération, ils ont élevé des sanctuaires et des couvents. Peut-on les blâmer d'un excès de crédulité qui atteste après tout une foi ardente? Mieux vaut accueillir leurs récits avec la sympathie que mérite tout élan de piété naïve, mais avec la réserve aussi qu'on doit apporter toujours en présence de témoignages transmis et souvent altérés peut-être par la tradition orale.

Le pays qu'on traverse de Nazareth à Jérusalem est l'ancien royaume de Juda; la population qui l'habite est aujourd'hui comme autrefois redoutée pour son caractère féroce et son immoralité. Sur la route de Nazareth à Jérusalem on rencontre d'abord Naplouse, l'ancienne Samarie, après avoir dépassé une plaine inculte et déserte à la gauche de laquelle s'élève le Thabor. Le voyageur a devant lui des contrées vouées à la sécheresse; un air embrasé y fatigue la poitrine de l'homme et dépouille le sol de toute verdure. Les tourments de la soif deviennent insupportables. Quant aux bons Samaritains dont parle l'Évangile, ne les cherchez pas dans ces petites villes perchées au sommet des montagnes voisines, et que tout pèlerin évite prudemment. Nos guides, deux

chrétiens catholiques de Nazareth, nous racontaient chemin faisant des histoires peu rassurantes, qui ne s'accordent que trop bien avec l'aspect sinistre du pays. Notre première nuit se passa à Djenim, petite bourgade où nous fûmes reçus dans la maison d'un médecin qui se trouvait pour le moment à Jérusalem. Le lendemain, nous reprîmes notre marche à travers des solitudes montagneuses dont les grandes lignes n'étaient pas sans beauté. Des rochers aux formes bizarres s'échelonnaient autour de nous, et des taches sombres, éparses çà et là sur leurs flancs rougeâtres, y indiquaient des habitations humaines. Au bord des torrents desséchés croissaient des lauriers-roses et des oliviers séculaires. Aux approches de Naplouse, le sombre caractère de ces lieux désolés s'accusa de plus en plus. Je me rappelais involontairement l'histoire sanglante des rois de Juda. Sur ces cimes abruptes s'élevaient les temples de Baal; dans ces âpres vallons retentissaient les chants blasphématoires. Avec quel charme ne salue-t-on pas les oasis qui jettent au milieu de ces sables et de ces pierres la fraîcheur des eaux vives et le parfum des fleurs sauvages! Les oasis sont malheureusement trop rares. Je ne conseillerais jamais, comme distraction, aux tempéraments mélancoliques une course dans l'ancien royaume de Juda. Le plus intrépide touriste, s'il était amené les yeux bandés de Marseille aux environs de Naploùse, serait saisi d'une sorte de terreur en ôtant son bandeau et en découvrant pour la première fois cette terre de malheur.

Naplouse contraste avec l'âpreté des lieux qui l'environnent. Protégée par des bois d'oliviers et de figuiers, l'ancienne Samarie me parut une délicieuse retraite, et j'aurais été heureuse de m'y reposer des tristes impressions qui m'avaient accompagnée depuis Nazareth; mais nous étions au vendredi saint, il ne nous restait plus qu'un jour pour atteindre Jérusalem avant les fêtes de Pâques. C'est dans un village à deux lieues de Naplouse que nous devions passer la nuit. Nous prîmes bravement notre parti, et sans entrer dans Naplouse, nous nous dirigeâmes vers notre gîte, encore éloigné, à travers les montagnes où l'on montre encore le puits de Jacob, le même auprès duquel le Christ rencontra la Samaritaine. Aux dernières lueurs du crépuscule, nous aperçûmes un amas de pierres entouré d'un petit mur ruiné : c'était là le puits célèbre. Je dois dire que quelques-uns de mes compagnons, qui nous rejoignirent près de là après avoir pris une autre route, avaient vu de leur côté un puits qu'on désignait comme le théâtre de la rencontre de Jésus et de la femme de Samarie. De quel côté est la vraie tradition ? C'est ce qu'il me fallut renoncer à découvrir.

La journée du lendemain devait s'achever à Jérusalem. Pendant notre marche vers la ville sainte, nous rencontrâmes plusieurs Arabes revenant d'une fête qui était, me dit-on, la Pâque musulmane. Pour la première fois, je pus observer des témoignages non équivoques de la haine des musulmans contre les chrétiens. Les hommes que nous rencontrions nous poursuivaient d'in-

jures et de malédictions grossières. Je fus au moment de perdre patience et de demander compte à ces farouches pèlerins de leur conduite peu courtoise. Heureusement j'avais mis ce jour-là dans l'arçon de ma selle un volume de *Don Quichotte*, et il ne me fallut, pour recouvrer le calme, que jeter les yeux sur l'ironique roman de Cervantes. Plus tard, à Jérusalem, je reconnus qu'un air de franchise et quelques plaisanteries maintiennent aisément les bonnes relations entre le chrétien et l'Arabe le plus fanatique. Il faut bien se garder de montrer à ce dernier crainte ou colère, ce sont pour lui des signes de faiblesse, et l'Arabe est dès lors sans pitié. Miss Harriett Martineau attribue à son costume le mauvais accueil qu'elle recevait souvent chez les Orientaux. La malveillance dont elle se plaint attend tous les chrétiens qui, au milieu des populations musulmanes, n'apportent pas une forte dose de tact et de bonne volonté.

Au moment où je faisais ces réflexions, la journée tirait à sa fin. Depuis quelque temps déjà, je remarquais que les villages situés sur les montagnes étaient plus nombreux, et que les groupes de voyageurs allant et venant se multipliaient autour de moi. Le soleil allait se coucher derrière les montagnes voisines de la mer, lorsque j'aperçus mes deux guides, immobiles et la tête découverte, au haut d'un plateau qui s'élevait à quelques pas de moi. Je courus les rejoindre. Ce que mes guides venaient de découvrir, c'étaient les murs crénelés de Jérusalem couronnant une colline qui faisait face au plateau. Au delà de ces murs, une ligne bleuâtre se

confondant avec l'horizon, indiquait la mer Galilée. Je donnai un moment à la contemplation de ce grand spectacle. Un tumulte étrange se faisait en moi; je sentais ma gorge se contracter et mes yeux se remplir de larmes, comme si j'avais retrouvé une patrie plus ancienne que celle d'où j'étais exilée. Chose étrange, cette sensation de bien-être et de joie profonde ne me quitta pas pendant mon séjour à Jérusalem. Cette arrivée dans une ville inconnue avait pour moi tout le charme d'un retour.

Quelques minutes de bon galop nous conduisirent sous les murs de Jérusalem et devant la porte de Damas. Non loin de cette porte s'élève la maison que les franciscains tiennent à la disposition des voyageurs, et les ombres de la nuit descendaient à peine sur la cité quand nous mîmes pied à terre devant la retraite hospitalière. La maison des pères était encombrée de voyageurs. On m'y trouva cependant une chambre assez commode, meublée dans le style européen, ce qui pour moi était d'un grand prix. J'y fus bientôt installée, et j'y passai, dans un recueillement plein de sérénité, la première nuit de mon séjour dans la ville du Christ.

II.—LES MONUMENTS DE LA BIBLE ET DE L'ÉVANGILE DANS JÉRUSALEM.

Le lendemain j'étais levée de bonne heure, prête à me rendre avec un des pères à l'église du Saint-Sépulcre et au Calvaire. Je m'étais toujours représenté le Calvaire comme une colline dominant la ville sainte, et je

fus assez surprise d'avoir à suivre, pour y arriver, une rue en pente. L'église du Saint-Sépulcre est bâtie dans un fond ; je ne m'arrêterai pas à décrire l'intérieur. Si on n'a pas lu les nombreux récits des pèlerins qui l'ont visitée, on peut se figurer une église chrétienne du moyen âge non encore achevée, et présentant les lignes arrondies, les larges arcades que l'on remarque dans les anciens monastères lombards de Pavie et de Monza. A gauche de la porte s'élève une grande tour à moitié ruinée ; à droite, une petite chapelle, surmontée d'une coupole, s'avance en saillie. Quand on entre dans la basilique, on se trouve d'abord dans un grand vestibule dont le mur de gauche contient une espèce de loge réservée au kadi musulman et à ses assesseurs. Il y a là un tribunal permanent, dont l'établissement a été réclamé, m'a-t-on dit, par les chrétiens eux-mêmes, comme le seul moyen de mettre un terme aux conflits des trois communions chrétiennes qui se rencontrent dans l'église. Quelques pas plus loin, on se trouve dans le corps principal de la basilique, c'est-à-dire dans une rotonde dont les côtés sont garnis de chapelles, et dont un maître-autel occupe le centre. Près de l'autel, une petite porte basse donne entrée dans le sanctuaire qui renferme le tombeau du Christ. Une pièce carrée faisant face à la porte d'entrée est réservée au culte grec : voilà tout le monument. Mais qu'on ne s'arrête pas à cet aspect général assez insignifiant ; l'intérêt naît de l'examen des détails, et surtout des diverses chapelles renfermées dans l'enceinte de l'église.

Mon attention se porta d'abord sur la chapelle des chrétiens d'Abyssinie. Les Abyssins étaient assez nombreux ce jour-là devant l'autel, et leur extérieur me frappa. C'étaient des hommes de haute taille, aux traits réguliers, et qui ne rappelaient la race africaine que par leurs cheveux crépus, leur teint noir et leurs lèvres un peu épaisses. Une sorte de sayon en toile bleue, un manteau de même couleur, un ample turban et des sandales composaient leur costume. Après la chapelle des Abyssins, j'en visitai plusieurs autres. A chacun des incidents de la passion correspond un sanctuaire. Comment imaginer qu'un espace aussi exigu que celui de l'église du Saint-Sépulcre, bâtie sur l'emplacement même du Calvaire, ait suffi à contenir tant d'épisodes divers du grand mystère? Les protestants se récrient contre cette prétention des catholiques à retrouver et à vénérer tous les lieux mentionnés dans les Évangiles. J'avoue que sur toute cette topographie sacrée je n'ai moi-même que des doutes; quant à la bonne foi des pères, elle me paraît évidente, mais j'ai déjà dit avec quel sentiment il me semble qu'on doit accueillir leurs naïves indications.

Sortons maintenant du Saint-Sépulcre, cherchons les souvenirs de Jérusalem dans des lieux un peu moins fréquentés par les voyageurs. Les murailles de la ville sainte ne sont pas un de ses moins curieux monuments. S'il est une cité au monde qui conserve intactes les fortifications qu'elle a reçues au moyen âge, c'est assurément Jérusalem. Les bases de ces fortifications du côté

de la vallée de Josaphat et du mont des Olives sont d'immenses pierres de taille de quinze à vingt pieds de long sur sept ou huit de haut, et on les fait remonter jusqu'au roi Salomon. J'ai vu à Balbek un pan de mur à peu près semblable, qui est attribué aux Assyriens, et il est certain que de pareilles constructions n'appartiennent à aucun style d'architecture européenne. D'ailleurs ce côté des fortifications de Jérusalem est précisément celui qui touche presque au temple construit par Salomon, ou du moins à l'emplacement que celui-ci occupait. Rien ne s'oppose donc, il me semble, à ce que ces pierres gigantesques aient été mises en place du temps et par les ordres du grand roi des Hébreux.

Jérusalem est assise sur une hauteur qui s'élève graduellement du côté du nord et qui domine à pic une étroite vallée du côté opposé, tandis qu'à l'est et à l'ouest le sol qui l'entoure s'affaisse lentement jusqu'aux bords du Cédron, ou plutôt de son lit, car c'est tout ce qui reste de ce torrent. En suivant au dehors les murs de Jérusalem du nord à l'ouest et de l'ouest au midi, on trouve d'abord un petit mamelon peu élevé, qui s'étend vers la droite, formant ainsi un plateau presque de niveau avec la ville sainte ; c'est le seul point où les murs de fortification ne dominent pas immédiatement le pays extérieur. Ce monticule, c'est la *cité de David*, dont les Arméniens ont fait leur cimetière, et qui, sans conserver aucune trace de son ancienne splendeur, n'en est pas moins visitée par tous les pèlerins, qu'y attirent deux monuments célèbres. L'un est la salle où Jésus-

Christ s'assit pour la dernière fois à table avec ses disciples; l'autre est la petite pièce où il passa la première nuit après son arrestation, et d'où il entendit le chant du coq qui rappela à saint Pierre la prophétie du divin maître et sa propre faiblesse. Le premier de ces monuments est aujourd'hui la demeure d'un derviche ou d'un santon musulman, qui le souille de la malpropreté inhérente à cette misérable classe d'hommes. C'est un spectable pénible et repoussant que celui d'un pareil lieu transformé en tanière et occupé par ce que l'humanité a de plus immonde et de plus méprisable. Il est juste pourtant d'ajouter que cette profanation n'indique ni le mépris, ni des intentions hostiles. Tout en méprisant, tout en haïssant les chrétiens, les musulmans n'étendent ces sentiments ni sur le Christ, ni sur le christianisme. C'est même probablement dans une pensée respectueuse qu'ils ont établi en pareil lieu un être que leur religion leur apprend à vénérer; mais c'est la faute des choses plus encore que des hommes, si la divine personnification de la pureté ne peut être convenablement honorée par les adorateurs des sens. Quand on a vu la demeure d'un santon, on ne peut plus douter de l'étroite liaison qui existe entre l'impureté de l'âme et celle du corps.

Le second de ces monuments, dont les Arméniens se sont emparés au détriment des Latins, qui le possédaient jadis, présente un aspect bien différent. Une petite cour pavée en marbre blanc et entourée d'un portique voûté et assez bas renferme les tombeaux des évêques de la

communion arménienne. Une chapelle forme le côté méridional de la cour, et rien n'est plus élégant, plus propre et mieux tenu que l'intérieur de ce sanctuaire, tout incrusté de petits carreaux en faïence émaillée, genre d'ornement assez répandu en Orient. Une porte sur la gauche de l'autel s'ouvre sur une cellule si petite, que l'on a quelque peine à croire qu'elle ait jamais été destinée à renfermer une créature humaine. Ce serait là que le Christ aurait été laissé aussitôt après qu'on l'eut arrêté au mont des Olives. Ce n'est pas là en effet une prison proprement dite, mais un lieu passager de détention, où l'on déposait les captifs jusqu'au moment de leur interrogatoire. Telle qu'elle est aujourd'hui, cette cellule ressemble au vestiaire de la chapelle d'un beau château de campagne.

En continuant de suivre extérieurement les murs de Jérusalem de l'ouest au sud, on découvre bientôt la vallée de Josaphat, qui n'est véritablement que le lit du Cédron desséché, enfermé d'un côté par la colline qui sert de base à Jérusalem, de l'autre par le mont des Olives. Un petit village arabe, qui porte encore le nom de Siloé, occupe le fond de la vallée à l'extrémité occidentale, là où elle commence à s'ouvrir un peu. Presque en face de ce village, au pied de la colline de Jérusalem, coule doucement l'eau de la fontaine de Siloé. Un mur quadrilatéral et grossièrement construit contient d'abord ses eaux, qui vont ensuite arroser les jardins du village. Plus loin, toujours dans le fond de la vallée, mais du côté de Siloé, trois petits édifices de forme étrange

renfermeraient les restes d'Absalon et de deux de ses compagnons. Bientôt on aperçoit presque au pied du mont des Olives un mur blanc et servant de clôture à un carré de terrain, sur lequel croissent en se contournant des oliviers séculaires. C'est là le jardin des Olives, qui fut la retraite favorite de celui dont la demeure est dans les cieux. Pour le coup, personne ne saurait contester que ce soit là le jardin des Olives. Quoique le mur de clôture soit moderne et qu'il puisse renfermer quelques toises de plus ou de moins que l'ancien jardin, toute cette partie de la colline est couverte de vieux oliviers, et si ce n'est pas sous l'un d'eux que s'assit le Christ pour pleurer sur Jérusalem, quelques-uns de ceux que nous voyons aujourd'hui descendent certainement de celui-là.

Un père de Terre-Sainte passe chaque jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, enfermé dans cet enclos; il y cultive quelques fleurs et reçoit les voyageurs que la piété ou la curiosité y attire. Ces arbres sont immenses, et de nombreux rejetons entourent leurs racines, à moitié découvertes. J'ai envié l'existence de ce moine. La solitude dans un beau jardin, sous des arbres auxquels se rattachent les plus grands souvenirs dont l'esprit de l'homme puisse être rempli, possède un charme sans égal peut-être au monde.

Un pont jeté sur le fond de la vallée où coulait le Cédron réunit la ville au mont des Olives. Ce pont et la route qui gravit la montagne séparent le jardin des Olives d'un grand monument dans lequel les restes mor-

tels de la Vierge sont conservés. Telle est du moins la croyance de tous les chrétiens d'Orient, qui se sont disputé et se disputent encore la propriété de ce tombeau avec un acharnement passionné. La chapelle, car c'en est une, à laquelle on descend par un large escalier, est vaste et belle; mais le clergé latin n'a pas la permission d'y célébrer l'office divin. C'est derrière cette chapelle que se trouve la grotte où Jésus-Christ se serait retiré en voyant approcher les soldats qui venaient pour l'arrêter, et où il aurait été en effet saisi et garrotté. Quelques autels élevés dans l'intérieur de cette grotte sont la propriété du clergé latin.

Le mont des Olives n'est qu'une petite colline, sur le sommet de laquelle s'élève une mosquée. La pierre où le Christ se tenait debout lorsqu'il fut enlevé dans les cieux, et qui garde, dit-on, son empreinte, est conservée dans l'enceinte de cette mosquée, et reçoit les hommages des chrétiens comme des musulmans. La distance de ce lieu à Jérusalem est peu considérable, et c'est de la fenêtre d'un petit belvédère attenant à la mosquée que j'ai vu la ville sainte sous son aspect, je ne dirai pas seulement le plus beau, mais le plus satisfaisant. L'œil embrasse l'ensemble sans perdre aucun détail. Pour nous autres chrétiens surtout, qui sommes condamnés à ne voir le temple (aujourd'hui la mosquée d'Omar) que du toit d'une caserne turque, c'est un véritable bonheur que ce belvédère. Les érudits affirment que tout ce qui existe maintenant là où Salomon avait élevé son merveilleux édifice est de construction musulmane, et

je m'abstiendrai, suivant ma prudente coutume, de me mêler à une discussion de ce genre. Je puis dire pourtant que la mosquée d'Omar ne ressemble à aucune des nombreuses mosquées qui couvrent l'Asie. Les mosquées sont précédées d'ordinaire par une cour entourée de hautes murailles, plantée d'arbres et rafraîchie par une fontaine. La mosquée d'Omar est située au centre d'un immense espace vide, dont la forme carrée est déterminée par des fractions de portiques placées de distance en distance. Les mosquées sont formées généralement d'un assemblage de constructions diverses, telles que tombeaux, cellules pour loger les derviches, faquirs ou santons ; d'une salle pour la danse des derviches, etc., sans compter l'espace ouvert à tous les fidèles musulmans qui vont y faire leurs prières. J'ignore la disposition intérieure de la mosquée d'Omar; on peut y avoir pratiqué autant d'appartements qu'il y a de jours dans l'année, mais rien à l'extérieur ne révèle cet arrangement, qui est d'une parfaite évidence dans toutes les autres mosquées. J'ouvre maintenant la Bible, et au chapitre sur la construction du temple de Salomon je retrouve le grand espace vide, le portique et la colonnade à l'entour, enfin tout ce qui rend la mosquée d'Omar si différente des autres. Pour moi, puisqu'après tout les opinions sur le temple de Salomon et sur la mosquée d'Omar sont libres, je préfère penser qu'il reste quelque chose du premier dans la seconde.

Le salut du monde, à en croire les musulmans, est attaché à la stricte exécution de la règle qui écarte les

infidèles de la mosquée d'Omar, et j'ai failli m'attirer une mauvaise affaire, parce qu'apercevant, sous une voûte aboutissant à cette mosquée, des fenêtres à ogives qui me rappelaient la vieille et chère Europe, j'avais fait quelques pas pour mieux les examiner. J'étais encore sous la première arcade, et je m'y étais arrêtée pour regarder mes ogives, lorsqu'un géant fluet, presque noir et presque nu, accosta non pas moi, mais les hommes qui se trouvaient près de moi, avec une violence de gestes et d'intonations qni rendait son baragouin trop intelligible. Il était évident qu'il nous menaçait de tout son courroux, si nous ne consentions à nous retirer sur-le-champ. Mon aversion pour ce que nous autres Italiens nous appelons *prepotenza* me donnait une furieuse envie de marcher droit devant moi ; mais un excellent petit vieillard, qui s'était constitué ce jour-là mon cicérone, se montra si alarmé, si désolé, il parla à l'Arabe si vite et si longuement, que je crus devoir m'en rapporter, pour le redressement de mes torts, à la prudence et à l'éloquence de mon guide, et c'était sans contredit le meilleur parti à prendre. L'Arabe ne nous quitta qu'après nous avoir vus rebrousser chemin.

Jérusalem n'est pas seulement la cité du Christ, elle est aussi la ville des rois et des prophètes. A côté des souvenirs de l'Évangile, on y rencontre ceux de la Bible. A Jérusalem d'abord, il y a les grottes d'Isaïe et les tombeaux des rois; aux environs de la ville, les jardins de Salomon; plus loin encore, le Jourdain et la mer Morte. En résumant quelques impressions sur ces lieux

qu'on a souvent décrits, j'achèverai ma promenade à travers la Jérusalem historique et ses environs, pour arriver ensuite à la Jérusalem vivante, au milieu de laquelle j'ai passé les premiers jours du printemps de 1851.

Les grottes d'Isaïe m'ont offert l'occasion de remarquer une fois de plus l'intelligence avec laquelle les Orientaux, Turcs ou Arabes, savent choisir pour leurs habitations les sites les plus pittoresques. A quelques pas de Jérusalem, au milieu de champs abrités par de magnifiques oliviers, s'élève une colline rougeâtre, entre les parois de laquelle un étroit passage a été pratiqué. Ce passage mène à la grotte d'Isaïe, vaste cavité toute tapissée de plantes grimpantes. Entre le passage et l'entrée de la grotte, on remarque une sorte de petit jardin ombragé par les larges rameaux d'un vieux figuier. C'est là que vit un santon qui m'a paru fort heureux. Je ne sais si ces moines musulmans font vœu de pauvreté, mais je suis convaincue qu'ils ne possèdent rien, et que ce dénûment extrême ne leur est nullement à charge. Le santon de la grotte d'Isaïe a un avantage sur ses confrères, c'est de mener cette vie singulière en face d'une nature admirable. Il a fait preuve d'un goût exquis dans le choix de sa résidence, et ce goût caractérise, je le répète, les Arabes aussi bien que les Turcs. Les uns et les autres savent toujours trouver pour leurs villages l'emplacement le plus commode, les plus frais ombrages et les plus belles eaux.

De la grotte d'Isaïe, on n'a pas un long chemin à faire

pour arriver au tombeau des anciens rois d'Israël. Pour peu qu'on s'avance au milieu de ce labyrinthe de bosquets et de rochers, on rencontre bientôt un vieux mur, qui sert d'enceinte à une espèce de cour. Sur la porte est sculpté un bas-relief représentant une guirlande de pampre, qu'il me paraît difficile d'attribuer à l'époque des rois d'Israël et à la nation juive. On passe à genoux sous ce portail; on entre moins aisément encore dans les salles souterraines qui forment le tombeau. Ces salles sont vides; autrefois elles communiquaient entre elles par de massives portes en pierre qu'on a enlevées de leurs gonds, et qui gisent sur le sol. La seule impression qu'on éprouve dans cette nécropole, c'est le désir de s'en éloigner et d'en franchir le plus tôt possible l'issue, tellement étroite, qu'elle semble condamner les visiteurs à une captivité éternelle.

Éloignons-nous maintenant un peu; traversons Béthléem, joli village presque entièrement construit en pierre blanche, et situé sur le flanc escarpé d'une montagne : nous allons aux jardins de Salomon. On aime à croire que le Cantique des Cantiques a été inspiré par ces frais ombrages. L'impression produite par cette délicieuse retraite est d'autant plus vive, que pour l'atteindre il faut s'imposer une marche pénible à travers une des plus arides parties de la Judée. En vérité, jamais plus riches tapis de fleurs odorantes n'avaient enchanté mes yeux, jamais chants d'oiseaux plus mélodieux n'avaient frappé mon oreille. Allais-je voir apparaître le roi et la Sunamite au milieu de ce féerique

paysage ? C'est ce que j'étais presque tenté de croire, quand un spectacle fort inattendu vint dissiper les visions que je cherchais à évoquer : j'étais au milieu d'une *party* anglaise. Une de ces colonies britanniques qu'on rencontre sur tous les points du monde avait pris possession, pour la saison d'été, des jardins de Salomon; elle les avait loués comme on loue une maison de campagne à Saint-Cloud, ou une *villa* à Capo-di-Monte. Des tentes de forme et de couleur diverses formaient l'habitation de la société; mais pendant le jour ces tentes étaient vides, et tout l'essaim prenait ses ébats dans la prairie ou sous les bosquets. Il y avait là des dames en toilette du matin aussi correcte que si elles eussent habité un château au cœur de l'Angleterre, puis une nuée de petites demoiselles en robe blanche, laissant pendre leurs cheveux nattés, parsemés de rubans bleus et roses, sur leurs épaules découvertes. Un peu plus loin, j'apercevais un groupe de *gentlemen* en costume de chasse et s'occupant de travaux rustiques. Je m'informai, et j'appris que la colonie se composait de missionnaires qui s'étaient donné pour tâche de montrer aux Arabes, et principalement aux Juifs, les effets salutaires des sociétés bibliques et des charrues à brevet. C'est une aimable et poétique pensée que celle d'introduire les bienfaits de la civilisation en Palestine par les jardins de Salomon; mais c'est une pensée stérile, et qui viendra certainement échouer contre l'invincible force d'inertie des populations musulmanes.

Veut-on savoir maintenant ce que c'est qu'une excur-

sion au Jourdain et à la mer Morte ? Pour ce complément obligé d'un pèlerinage à Jérusalem, il est prudent de s'assurer une bonne escorte. Le pacha de Jérusalem, auquel j'avais annoncé mon intention de visiter les bords du Jourdain, m'avait placée sous la protection d'un cheik arabe, singulier protecteur, qui était, j'en fus bientôt convaincue, l'agent des cheiks du désert, chargé de rançonner les voyageurs à domicile. Le cheik arabe, vieillard d'une soixantaine d'années, vint me trouver en effet deux jours après ma visite au pacha, me présenta une espèce de passeport qui me garantissait, à l'entendre, contre tout mauvais traitement des tribus du désert pendant mon voyage, mais qui ne me dispensait pas cependant de prendre une escorte, et qui m'obligeait même à payer cent piastres par tête de voyageur, partie avant le départ et le reste au retour. Cette nouvelle et pacifique méthode de tirer argent des voyageurs doit être extrêmement productive, car notre seule promenade au Jourdain faisait passer dans les mains arabes douze cents piastres. Tout cela étant arrêté, et quelques personnes du consulat français s'étant jointes à nous, la caravane se mit en route vers les neuf heures du matin.

J'avais le cœur oppressé et l'esprit inquiet. Je redoutais pour ma fille l'action des chaleurs accablantes qui règnent sur les bords du Jourdain et de la mer Morte. Notre excursion n'eut heureusement aucune suite fâcheuse, bien qu'elle eût mis plus d'une fois notre courage à l'épreuve. De Jérusalem au couvent de Saint-

Saba, but de notre première étape, la distance n'est pas longue, mais on peut beaucoup souffrir en quelques heures. Nous chevauchions entre des roches dont l'éclatante blancheur et l'aridité complète nous rendaient doublement cruelle la réverbération de la chaleur et de la lumière. Enfin nous oubliâmes un moment nos souffrances à la vue d'un étroit ravin que dominaient deux hautes montagnes, et dont le fond disparaissait sous un entassement de blocs gigantesques. Ce ravin était le lit du torrent desséché de l'Hébron. Une des montagnes qui l'enferment nous apparaissait creusée de grottes innombrables, où vécurent, dit-on, saint Saba et ses disciples; l'autre, située sur la rive gauche du torrent, est couverte d'édifices divers, maisons, églises, forteresses qu'entoure un seul mur de clôture. Ce groupe de bâtiments n'est pas une citadelle comme on pourrait le croire, c'est le couvent de Saint-Saba, propriété de l'Église grecque et habitée par des moines qui ont à soutenir plus d'un siége pour défendre leurs riches possessions contre les tentatives des Arabes. L'hospitalité des moines grecs de Saint-Saba est d'ordinaire très-fastueuse, mais il leur était arrivé peu de jours avant notre visite une singulière aventure. Plusieurs jeunes Anglais, munis de lettres de recommandation du patriarche grec pour le supérieur du couvent, ayant eu à se plaindre de la réception des moines, n'avaient trouvé rien de mieux que de rosser d'importance les vénérables pères, plus habitués à faire usage de leur artillerie contre les Arabes qu'à repousser un assaut de boxe et de bâton. Depuis que ces

redoutables hôtes les avaient quittés, les moines grecs de Saint-Saba avaient fait serment de ne plus ouvrir leur couvent à aucun étranger, apportât-il une lettre du tsar orthodoxe lui-même. Aussi, quand nous frappâmes, haletants de soif et de fatigue, à la porte du monastère, ne réussîmes-nous qu'à attirer sur les remparts un moine armé d'une énorme pierre qu'il menaçait de nous jeter à la tête si nous nous arrêtions davantage. Notre cheik arabe intervint alors; il demanda non pas l'entrée du monastère, mais quelques provisions contre argent. Ces pourparlers amenèrent sur les remparts d'autres moines armés de fusils, qui nous couchèrent en joue. Nous étions au moment d'accepter le combat quand un nouvel effort d'éloquence du cheik triompha enfin de la résistance des pères, qui consentirent à nous descendre du haut des murs, avec des cordes, quelques seaux remplis d'une eau tiède qu'on se partagea avec avidité. Les cavaliers arabes de notre escorte refusèrent seuls d'y tremper leurs lèvres. Ces hommes, habitués à la vie sobre du désert, n'éprouvaient aucune des souffrances de nos compagnons européens : à l'heure de midi, après une demi-journée de marche, ils étaient aussi calmes, aussi dispos qu'au moment du départ.

N'ayant pu nous arrêter à Saint-Saba, nous ne cessâmes de marcher jusqu'à la fin du jour. On bivouaqua la nuit au pied d'une tour ruinée, voisine de Saint-Saba, où les moines daignent tolérer la présence des voyageurs. Le lendemain, nous nous remîmes en marche avant le lever du soleil, et nous étions parvenus au sommet des

dernières montagnes qui forment la vallée du Jourdain, lorsque le jour commençait à poindre. Nous n'aperçûmes d'abord qu'un tapis de brouillards étendu à nos pieds. Peu à peu ces brouillards se massèrent et se formèrent en pavillon au-dessus de nos têtes. C'était l'heureux présage d'une de ces journées nuageuses si rares en Orient à cette époque de l'année. La vallée du Jourdain s'ouvrait devant nous, vaste et dépouillée. Sur notre droite, elle était fermée par une nappe d'eau noirâtre sur laquelle planaient encore les vapeurs matinales. C'était cette mer Morte dont les vagues roulent sur les ruines de Sodome. A gauche, la vallée s'étendait aussi loin que la vue pouvait atteindre, toujours aride et stérile; mais où donc était le Jourdain? Par quelle voie se jette-t-il dans la mer Morte? De la hauteur où je me trouvais, je n'apercevais rien qui annonçât le cours d'un fleuve, rien, si ce n'est à une grande distance, se détachant comme sur un fond de craie, une ligne d'un vert sombre presque imperceptible.

Après une courte halte, nous prîmes le chemin de la vallée. La descente dura plus de deux heures, car la mer Morte est l'un des points les plus bas du globe. Nous nous arrêtâmes un moment sur ses bords. Un de nos compagnons prétendait transporter dans la vallée du Jourdain les habitudes parisiennes, et trouvait l'endroit commode pour y déjeuner à la fourchette. Nous eûmes beaucoup de peine à lui démontrer l'imprudence d'un pareil repas en l'absence de toute eau potable, et à un moment où une étape assez longue nous séparait encore

du Jourdain. Enfin nous l'emportâmes, et je m'éloignai du lac Asphaltite, non sans penser à mes beaux lacs de Lombardie. L'idée de lac se marie tellement en moi, je l'avoue, à des impressions de calme et de joie, qu'il m'était difficile, même en vue de la mer Morte, de penser à sa terrible origine. Oui, sans doute, la région qui entoure cette terre est âpre et triste, mais le limpide miroir de ces eaux salées ne réfléchit-il pas admirablement les beautés du ciel ? On dit qu'aucun poisson ne vit dans la mer Morte, qu'aucun oiseau n'en approche, qu'aucune végétation ne l'ombrage. Eh bien ! poissons alertes et bien vivants, arbustes en fleurs où chantent les oiseaux, rien ne manque, je puis l'assurer, à ce lac maudit, rien, si ce n'est l'eau potable; aussi, malgré ma prédilection d'enfance pour tous les lacs, quittai-je la mer Morte sans trop de regret.

Deux heures de marche s'étaient écoulées depuis notre halte près de la mer Morte, et nous n'apercevions rien encore. Notre route suivait une pente partagée en immenses gradins, et qui se déroulait devant nous comme un escalier gigantesque dont nous n'entrevoyions pas la fin. Tout à coup je remarquai une certaine agitation parmi nos Arabes. Ils étendaient le bras vers le sud en prononçant de rauques monosyllabes ; nos chevaux hennirent et redressèrent la tête ; ils prirent le galop, et nous les laissâmes courir, bien qu'aucun fleuve ne nous apparût. Cependant je commençais à entendre un sourd murmure. Enfin, arrivés en bas du bizarre escalier de roches qui nous cachait le fleuve, nous aper-

çûmes un des plus saisissants spectacles que j'aie admirés pendant mon voyage. Devant nous, le Jourdain roulait bruyamment ses eaux un peu bourbeuses, mais profondes et abondantes, entre deux rives couvertes d'arbres immenses et entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres. Nous entrâmes dans cette forêt, mais ce ne fut pas sans peine que nous nous frayâmes un chemin à travers les taillis et les plantes grimpantes que des myriades d'insectes ailés remplissaient de leur bourdonnement. Une fois au bord des eaux courantes, j'eus hâte de chercher un endroit solitaire où, après avoir pris quelque nourriture, je me livrai à la contemplation du fleuve sacré. Je passai ainsi plusieurs heures dans un recueillement qu'une alerte donnée à notre escorte par l'apparition d'une tribu pillarde bientôt dispersée ne réussit pas à troubler. J'espère garder toute ma vie le souvenir clair et distinct de ces heures d'enchantement et de repos passées au bord du Jourdain; j'espère que l'image de ces eaux, de ces rivages et de ces bois ne s'effacera jamais de ma mémoire. Le Jourdain n'est pas seulement un grand fleuve historique, c'est un fleuve merveilleux, et qui transforme comme par enchantement la nature autour de lui.

Le retour à Jérusalem se fit par un chemin différent de celui qui nous avait si péniblement conduits au Jourdain. Parmi les souvenirs de cette dernière partie de notre excursion, le seul que j'aie gardé est celui d'une heure passée près d'une tour en ruines, de construction arabe, au milieu d'un bosquet délicieux. Cette tour s'é-

lève aux abords de la ville de Jéricho, ou plutôt de l'amas d'informes cabanes qu'on appelle ainsi, et qui a remplacé la forteresse renversée par les trompettes de Josué. L'heure de repos que je goûtai sur l'emplacement de l'ancienne Jéricho fut des plus agréables. Notre campement était établi sous des arbres fruitiers, au milieu de frais gazons que les plus beaux parcs d'Angleterre eussent pu envier à la plaine du Jourdain. Ces vertes oasis jetées au milieu des sables sont une des singularités de la terre arabe. L'imagination y évoque involontairement des types poétiques, et voudrait leur créer une population digne d'elles : pourquoi faut-il que l'humanité n'apparaisse guère que sous ses traits les plus misérables en présence de cette grande et magnifique nature !

Le lendemain, revenus à Jérusalem, nous n'avions plus rien à apprendre sur les sites et les monuments de la Terre-Sainte; c'est sur les habitants que notre attention allait se reporter.

III.—LES PROTESTANTS ET LES JUIFS A JÉRUSALEM.—LES HOSPICES.

Quand même les sites et les monuments auraient manqué à ma curiosité, j'aurais trouvé à Jérusalem un agréable sujet d'études, — l'hospitalité chrétienne en Orient. C'est au milieu des moines et des sœurs de charité que j'ai passé quelques-uns des meilleurs instants de mon pèlerinage. Les uns me charmaient par leur bonhomie naïve, les autres veillaient avec une mater-

nelle sollicitude sur ma fille, jeune néophyte, que la directrice de cette communauté, aimable et douce femme, jugea digne d'approcher de la sainte table; grand sujet de surprise pour quelques-uns des frères et des sœurs, qui me croyaient vouée au culte et à la pratique des doctrines de Voltaire et de Rousseau. Le jour de la première communion arriva, et la cérémonie me parut fort touchante. Le sacrement n'était donné qu'à deux jeunes filles, l'une que je n'ai pas besoin de nommer, l'autre, jeune Allemande, qui venait d'abjurer le protestantisme et à qui l'on commença par conférer le baptême. Le but avoué de cette dernière cérémonie était de faire croire aux simples que les luthériens ne sont pas chrétiens. L'acte n'en était pas moins contraire aux véritables intentions de l'Église, qui ne permet un second baptême conditionnel que dans les cas où l'administration du premier est réellement douteuse. La seule excuse qu'auraient pu invoquer les inventeurs de cette manifestation hostile aux protestants, c'étaient les témoignages de malveillance que ces mêmes protestants ménageaient si peu à la minorité catholique, de concert avec les musulmans, les Grecs, les Juifs et les Arméniens schismatiques, très-nombreux aujourd'hui à Jérusalem.

Toutes les sympathies des protestants de Syrie sont, il faut bien le dire, pour les Juifs. Je dois avouer aussi que les Juifs à Jérusalem sont entourés d'un certain prestige poétique. Il est un jour de la semaine surtout, il est une heure où l'intérêt se porte volontiers sur cette race étrange. C'est l'heure de midi de chaque vendredi.

Alors on voit les Juifs se rassembler en dehors des murailles extérieures de leur temple transformé en mosquée, sur un point où les anciennes pierres sont encore debout : là ils pleurent, ils se lamentent, conformément aux paroles du prophète, sur leurs péchés et leur chute. Il me prit envie d'écouter une fois ces lamentations hebdomadaires, et je me retirai profondément émue. Il y a dans cette coutume un sentiment vrai et touchant. Depuis la prise de Jérusalem par Titus, les lamentations des Juifs se renouvellent chaque vendredi sur les débris sacrés. Semble-t-il à ces éternels proscrits que la vieille patrie réponde une fois par semaine à l'appel de leurs voix plaintives ? Je ne sais ; mais ce culte de l'ancien Israël est assez fort pour entraîner chaque année vers Jérusalem des bandes d'émigrants israélites du sein des plus riants villages de l'Allemagne. Ces étranges colons peuplent presque exclusivement les villes de Safed et de Tibériade. Ils ne viennent pas cultiver la terre, ils ne viennent pas échanger les marchandises d'Europe contre les produits d'une contrée lointaine : non, ils viennent demander un tombeau à la terre qui recouvre les ossements de leurs aïeux ; ils sont convaincus que s'ils meurent dans l'enceinte de certaines villes de Palestine, ils n'ont rien à craindre des tourments de la vie future. Tous les Juifs d'Orient ne sont malheureusement pas des colons de Safed et de Tibériade ; mais comment les chrétiens ne se montreraient-ils pas pour ces derniers bienveillants et miséricordieux ?

Au moment de mon séjour à Jérusalem, le consulat

d'Angleterre témoignait aux Juifs de Palestine une très-vive sympathie. Le consul était un digne *gentleman*, d'humeur bienveillante. Quant à sa femme, personne d'ailleurs très-distinguée, elle n'avait pas tout à fait un caractère aussi pacifique. Quoique toute jeune, elle était profondément versée dans les langues et les littératures orientales. Fille d'un des principaux agents de l'Angleterre dans l'extrême Orient, elle avait apporté à Jérusalem des habitudes d'activité politique qui étaient sans doute un héritage de famille. C'était elle qui, de concert avec l'évêque protestant, dirigeait divers établissements de bienfaisance fondés en faveur des Juifs. Parmi ces établissements, j'ai vu les deux principaux : l'hôpital et l'école. J'ai peu de chose à dire de celle-ci ; mais l'hôpital est une charmante retraite, bien située, bien tenue, bien meublée, et où les gens bien portants ne sont pas exposés à tomber malades, comme cela peut arriver dans plus d'un hôpital d'Europe. Il y a là une excellente pharmacie, une administration soutenue par d'abondantes ressources. Cet hôpital protestant, qui n'est destiné qu'aux Juifs, contraste profondément avec l'hôpital catholique, pauvre établissement que les faibles ressources des fidèles ont peine à soutenir, mais où l'on accueillerait même un protestant, s'il se présentait.

Puisque je suis à parler d'hôpitaux, je dirai que j'allai visiter l'asile des lépreux, et j'ajouterai en passant qu'il est fort heureux que M. de Maistre n'ai pas fait comme moi, car nous n'aurions pas son admirable récit. Dans la plupart des villes de Syrie, les lépreux mènent une

singulière, mais heureuse existence. Ils sont logés aux frais de la commune ou des particuliers charitables, qui se cotisent en leur faveur. Ce logement n'est ni cher ni somptueux, puisqu'à Jérusalem, par exemple, il consiste en un petit espace dans lequel les lépreux eux-mêmes ont construit quelques huttes, où les derniers venus remplacent successivement les plus anciens qui disparaissent. Chacun d'eux emploie son temps comme il lui plaît, et leur goût uniforme les porte à la mendicité. Aussi les rencontre-t-on dans les rues et sur les promenades, une sébile à la main, leur visage à découvert, ce qui suffit d'ordinaire pour expliquer leur situation et leurs besoins. A la chute du jour, tous rentrent dans leur parc, y font leur cuisine et leur repas, et s'endorment comme des justes qui ont étanché leur soif.

Ceux qui prennent soin des lépreux leur font une petite pension de quelques paras[1] par jour, somme plus que suffisante du reste pour subvenir à leur existence. La lèpre n'est considérée par personne en Orient comme une maladie contagieuse, ni même comme une honteuse et dégoûtante infirmité, le sentiment du dégoût étant d'ailleurs fort peu développé en ce pays. L'aspect du lépreux est pourtant bien propre à l'inspirer. Sa peau, celle de son front surtout, se couvre d'abord de loupes qui se fendent bientôt en formant soit des écailles, soit des escarres. Ses lèvres et ses paupières s'enflent et perdent leur forme primitive, tandis que les cartilages des

[1] La moitié d'un centime.

oreilles et du nez s'allongent démesurément, et de telle sorte que les oreilles tombent parfois jusque sur les épaules. Leur tête se dépouille, ils n'ont plus ni sourcils au-dessus des yeux ni cils aux paupières. Ajoutez à tout cela une teinte livide et blafarde qui leur est particulière, et vous aurez une image assez fidèle des moins maltraités parmi les lépreux, car il en est qui sont couverts d'horribles plaies, et dont les os mêmes, consumés par la putréfaction, sortent par esquilles de leurs dégoûtants ulcères, tandis que chez d'autres ils se contournent et se disloquent, sans pourtant se dissoudre. Ce fut plutôt avec satisfaction qu'avec répugnance que je vis les parents de ces malheureux établis auprès d'eux partager leur abri et leur donner les soins qu'ils leur auraient accordés en toute autre situation; mais ce qui me fit reculer d'horreur, ce fut d'apprendre que les passions et les faiblesses de l'humanité n'étaient éteintes ni pour eux ni pour ceux qui les entouraient. Les mariages sont fréquents dans le quartier des lépreux, et, la religion musulmane prédominant, ces mariages ne sont guère que l'union passagère d'un homme avec plusieurs femmes. Je n'oublierai de ma vie une petite fille lépreuse qui, sans être encore sortie de l'enfance, était déjà complétement défigurée par la maladie, et qui se tenait tranquillement assise sur les genoux d'une espèce de Titan sans forme humaine. Celui-ci, ayant complétement perdu la voix, approchait ses lèvres gonflées des oreilles pendantes de l'enfant pour se faire entendre d'elle. Je remarquai qu'elle semblait l'écouter

avec plaisir, et que le tiraillement des muscles de son visage serait devenu un sourire, si la chose eût été possible, d'où je conclus que j'avais devant les yeux un déplaisant, mais respectable tableau d'amour paternel et de tendresse filiale.—Cette enfant est à vous? dis-je au colosse. Il fit entendre un grognement inintelligible, mais la petite se hâta de faire valoir ses titres à ma considération: — Je suis sa femme, dit-elle en se redressant, et depuis un mois !... L'expression de vanité satisfaite qui parvint à se montrer sur ce hideux visage à la pensée de la longue-durée de son empire, l'espèce de flamme qui pétilla un instant dans les yeux dégarnis de l'époux, tout cela me causa une horreur mêlée de pitié et de dégoût qui mit fin à ma visite.

J'avais vu les moines et les sœurs de charité, j'avais pénétré dans les hospices protestants et autres; il me restait à visiter le couvent des Arméniens. Je m'y rendis, et j'y trouvai le plus aimable accueil. Les Arméniens de l'Asie-Mineure ne ressemblent pas aux Grecs de ce pays, qui, sous la domination de leurs maîtres barbares, ont contracté je ne sais quelle rudesse étrangère à la race hellénique. Placés au-dessus des Grecs par l'intelligence et la richesse, les Arméniens de Syrie et de Palestine les dominent aussi par une grâce et une dignité toutes particulières.

Rien n'est plus beau, plus riche et de meilleur goût que leurs édifices, leurs ornements d'église et leurs demeures. Dans toutes les villes de l'empire ottoman, les plus belles maisons leur appartiennent, et ces maisons,

non plus que leurs églises, ne sont pas seulement magnifiques, elles sont propres, bien tenues, élégantes et commodes. Leurs manières sont celles de grands seigneurs, et l'intérieur de leurs palais répond parfaitement à l'idée que nous nous faisons en Europe d'une demeure princière en Asie. Le couvent arménien de Jérusalem est immense, composé de plusieurs bâtiments et entouré de jardins délicieux. Une bibliothèque riche en beaux manuscrits et en miniatures sur parchemin, leur trésor rempli de pierreries montées avec un goût exquis, enfin leurs vêtements sacerdotaux tissus d'or, d'argent et des soies les plus éclatantes, tout cela éblouit la vue et charme l'imagination. Le patriarche arménien, entouré de ses moines à longues barbes bien soignées, à la robe violette, au bonnet et au voile flottant de la même couleur, ne ressemble guère à un chef de communauté monastique européenne. Il a dû leur en coûter beaucoup de s'humilier comme ils l'ont fait pendant tant de siècles devant le pouvoir de leurs conquérants, ou plutôt ils ont dû tirer de grands avantages de cette humiliation si patiemment supportée, car ce ne sont point des hommes à se prosterner dans la poussière seulement parce qu'il est dangereux de demeurer debout.

Cependant l'heure du départ avait sonné. J'étais depuis un mois à Jérusalem, le but de mon voyage était atteint, et je n'avais plus de temps à perdre, si je voulais gagner des régions plus tempérées avant la canicule de Syrie. Je partis donc, je sortis de l'enceinte crénelée

où j'étais entrée si émue, et, arrivée au sommet de la colline d'où j'avais un mois auparavant aperçu Jérusalem, je me retournai pour adresser à la ville sainte un dernier regard. — Un dernier? Mais sais-je bien si ce sera le dernier? Telle est la question que je me fis en quittant Jérusalem, et que je me fais encore aujourd'hui.

IV.—LE KORAN ET LA RÉFORME EN TURQUIE.

Les lieux que je visitai après avoir quitté Jérusalem, — Damas, Alep, le Liban, m'offrirent des aspects de la vie nomade et de la vie intime peu différents de ceux que j'avais observés à Angora, Latakié, ou dans les montagnes de Djaour-Daghda. Je n'ai donc plus qu'à résumer les impressions que me laissait cette longue course à travers l'Orient turc et arabe. De retour dans ma paisible vallée d'Anatolie, je comprenais mieux les conditions faites aux populations qui m'entouraient par les traditions qui les dominent et les institutions qui les régissent. Mieux éclairée sur le vrai caractère de l'islamisme, je m'interrogeais sur ses destinées probables avec une sollicitude mêlée de sympathie. Sera-ce trahir une hospitalité généreuse et cordiale que d'exposer ici toute ma pensée sur un sujet dont l'Europe aujourd'hui se préoccupe à si bon droit? Je ne le crois pas, car si j'ai des plaies profondes à signaler, j'ai aussi des qualités réelles à faire connaître, et à côté de reproches sévères je puis placer de légitimes éloges. Ma sévérité d'ailleurs

s'explique aisément. C'est au point de vue chrétien que j'entends juger les principes et les institutions de l'Orient. Ce que j'ai à dire de la morale et de la religion des Osmanlis sera donc l'expression de croyances et de doctrines diamétralement opposées aux leurs.

Qu'est-ce que le principe du gouvernement turc? quels germes de vitalité renferme-t-il? quelles prises offre-t-il à une réforme? quelles relations peuvent exister entre lui et l'Europe chrétienne? Ce sont là de bien graves questions, mais qu'il est impossible de ne pas se poser après plusieurs années de séjour au milieu des populations musulmanes. Qu'on se rassure, je n'entreprends point ici une longue discussion; je me borne à présenter quelques vues, à recueillir quelques observations.

L'empire ottoman est un état théocratique; il a pour législateur son prophète, pour code son livre sacré, pour jurisconsultes ses prêtres. Si l'on se place dans un milieu barbare, en face de populations impuissantes à se diriger elles-mêmes, si l'on ne se préoccupe que de donner au pacte entre les gouvernants et les gouvernés le plus de solennité possible, nul principe de gouvernement, ni celui du droit divin, ni celui de l'élection populaire, ne peut rivaliser avec le principe théocratique. Quelle source plus directe, quelle origine plus noble que la révélation, les prophéties, les miracles? Une fois la donnée admise, des rapports immuables s'établissent entre le prince et les sujets. Les questions de droit et de législation ne relèvent plus de la raison humaine; résolues par le dogme, elles échappent, comme lui-même,

à toute discussion. Si l'immobilité est un signe de force, l'état théocratique peut donc prendre en pitié les perturbations des autres gouvernements. Le malheur de ce régime, c'est qu'aux époques de barbarie, où il prospère, succèdent des époques où le besoin du progrès se fait sentir. Les populations elles-mêmes qui ont grandi sous la protection du système théocratique viennent à en reconnaître les inconvénients. Elles sentent qu'il est condamné, qu'il ne répond plus à l'esprit d'un temps nouveau; elles sont alors placées dans l'alternative, ou de se résigner au maintien de ce système avec la certitude qu'elles donneront au monde le spectacle d'une affligeante agonie, ou de se jeter dans les hasards d'une crise qui peut être funeste, si la décadence amenée par la longue durée des institutions théocratiques est déjà trop avancée.

L'empire ottoman est-il arrivé à l'époque critique où se pose une telle alternative? Avant de répondre, qu'on examine bien quel est le caractère particulier de la théocratie musulmane.

Bien des années me séparent de l'époque où je lus le Koran pour la première fois. Je ne fus frappée alors que du côté bizarre de ce livre, et je comprenais à peine comment des doctrines faites en apparences pour étonner plus que pour séduire avaient pu captiver tant d'âmes et soumettre tant d'intelligences. Mon étonnement a cessé. J'ai vu l'Orient, et, le christianisme excepté, je crois la législation de Mahomet supérieure à toutes celles qui régissaient avant lui ou qui régissent

encore aujourd'hui les populations asiatiques. Les Druses ont leurs rites mystérieux, les fellahs de Syrie leur étrange naturalisme, les Métualis du Liban ou de l'Anti-Liban ont fait leur idole du feu; les Yezidj, tribu kurde selon les uns, arabe selon les autres, rendent hommage à l'esprit de ténèbres[1]. Quelle distance sépare ces superstitions grossières de la doctrine de Mahomet, il est superflu de l'indiquer. Remarquons aussi que la plupart des coutumes musulmanes qui blessent notre sentiment de moralité chrétienne, telles que la polygamie, l'esclavage, le mépris pour la vie humaine, etc., ne sauraient être imputées sans injustice au législateur arabe, qui a plié sa doctrine aux mœurs des peuples dont il voulait faire ses instruments. Son but n'était ni de créer une société nouvelle et meilleure, ni même de former une nation : ce qu'il voulait, c'était créer une armée, une phalange d'hommes dévoués, façonnés à toutes les exigences d'une grande tâche militaire. Interdire à ses partisans les douceurs de la vie sédentaire, en leur accordant toutes les jouissances qu'on peut se procurer dans l'enceinte d'un camp, leur promettre le bonheur éternel en retour d'une soumission sans limites, telle fut la

[1] L'explication qu'ils opposent aux nombreux adversaires de leur culte est assez ingénieuse : « A quoi bon nous prosterner devant l'auteur de tout-bien? disent-ils. Nous n'avons rien à en craindre. Il ne sera jamais notre ennemi. Quant à l'esprit du mal, nous ne l'aimons pas, et nous serions charmés qu'il disparût du monde; mais puisqu'il y demeure et qu'il y manifeste hautement sa puissance, nous sommes bien forcés de rechercher ses bonnes grâces, et la prudence nous ordonne de l'adorer. »

préoccupation qui domina sans cesse le législateur musulman.

Les affections de famille attachent naturellement l'homme au foyer domestique, elles affaiblissent trop souvent son ardeur guerrière : la famille fut, je ne dirai pas abolie ni détruite, car elle n'existait pas chez les peuples qui embrassèrent l'islamisme; elle fut condamnée à ne jamais prendre place dans leurs institutions. La femme, ce laborieux et infatigable artisan de la douceur des mœurs et de la politesse des nations, fut reléguée au rang des instruments du vice et de la débauche. Une fois la femme anéantie moralement, le grand capitaine, dont l'âpre génie pouvait seul concevoir un tel acte et l'exécuter, pouvait se flatter de n'avoir plus de rival à craindre. Là où l'amour conjugal n'existe pas, l'amour paternel n'exerce qu'une faible influence. Les liens de la famille deviennent ainsi illusoires. D'autres liens encore attachent cependant l'homme à la vie sociale : l'étude des sciences et des arts, le goût de l'élégance et du bien-être matériel, ont aussi leur influence, incompatible avec les devoirs d'une population organisée pour la conquête et le combat. Mahomet proscrivit le culte des arts : la peinture et la sculpture furent condamnées comme des inventions du malin esprit, la musique et la poésie dédaignées comme des jeux puérils. L'amour des richesses fut placé parmi les penchants les plus dangereux de l'humanité, et la politique des successeurs de Mahomet fut de le combattre sans pitié. Il n'y a guère plus de vingt ans qu'on peut être riche impunément en

Asie. Jusqu'à l'avénement d'Abdul-Medjid, ni le négociant arménien ni le pacha turc n'osaient mettre des carreaux aux fenêtres de leur maison, de peur d'attirer sur eux la jalousie du pouvoir, et de perdre la vie avec leurs trésors. Condamner la richesse à se cacher, c'était lui enlever ce qu'elle a de meilleur, son action civilisatrice. Il arrivait ainsi que les capitaux, plus nombreux peut-être en Turquie chez les individus que partout ailleurs, se transformaient en diamants et en piastres enfouis dans les jardins, sans jamais servir aux améliorations si nécessaires dans la vie matérielle et morale de tout pays.

Restaient encore certains appétits grossiers qui pouvaient retenir les hommes des dernières classes au milieu des cités plutôt que dans les camps. L'usage du vin, les plaisirs de la table furent donc proscrits[1]; enfin il s'agissait de protéger la population ainsi façonnée contre l'influence des civilisations étrangères. L'impitoyable génie qui aspirait à soumettre le monde sut inspirer à

[1] En proscrivant le vin, le législateur des musulmans n'interdit cependant ni la sombre ivresse de l'opium, ni l'extase, cent fois plus terrible, produite par le hachich. J'ai observé en Orient les effets de ces ivresses sur divers individus, et j'en ai conservé un profond sentiment d'effroi. Les effets du hachich surtout sont terribles. Le patient (je ne saurais l'appeler autrement) éprouve au diaphragme et à la région cardiaque des spasmes qui couvrent ses joues d'une pâleur livide et son front d'une sueur glacée. Les angoisses ainsi provoquées ressembleraient à celles de l'agonie, si elles n'étaient brusquement traversées par des éclats d'une gaieté folle. Le plus étrange résultat de cette ivresse est une sorte d'effrayante et complète confusion des sensations du plaisir et de la douleur.

ses fidèles le plus farouche mépris pour tous les peuples qui ne reconnaissaient pas sa loi. « Les Osmanlis seuls sont des hommes, leur disait-il. Ils ont été choisis par Dieu pour connaître la vérité, et la preuve en est que je suis au milieu d'eux. Méprisez les autres nations, regardez-les avec horreur et dégoût. Qu'importe que vos vêtements soient souillés de poussière, que vos habitations soient ouvertes à tous les vents? Qu'importe que les peuples de l'Occident prennent soin de leur costume et parent leur demeure? Ils sont impurs. En vous seuls est toute pureté. » Des témoignages trop persistants montrent assez quelle influence exerça ce raisonnement sur les populations musulmanes.

Je ne dirai qu'un mot de la doctrine du Koran sur la vie future, sur le paradis. On a dit que les femmes en étaient exclues, et que le don d'une âme immortelle leur était refusé. Il n'est pas question d'elles en effet dans la description de ce lieu de délices, où d'immortelles houris rendent leur présence superflue, et je crois sincèrement que le silence de Mahomet relativement à l'admission des femmes dans le paradis équivaut, dans la pensée du législateur, à une exclusion complète.

En retour de ces promesses et de la liberté de conduite presque absolue accordée par les institutions, que demandait Mahomet à ses fidèles? Trois choses : obéir, combattre et mourir. On sait si le pacte conclu entre le chef et son peuple fut religieusement exécuté. Un moment, ce rude et audacieux génie put croire que son rêve était accompli; le héros oriental avait voulu créer

une nation de héros, et d'éclatants résultats commencèrent par couronner une téméraire entreprise. En lisant les récits de la marche victorieuse des Arabes et des Turcs à travers l'Asie Mineure, la Grèce et l'Europe orientale d'une part, l'Afrique, l'Espagne, la France méridionale et l'Italie de l'autre, on se demande si c'étaient bien là des hommes accessibles aux faiblesses et aux affections humaines, ou une race d'êtres supérieurs créée pour d'inexplicables succès. Aussi l'Europe fut-elle frappée de surprise, et une série d'étranges catastrophes vint l'effrayer. La cité de David et plus tard celle de Constantin virent flotter sur leurs remparts l'étendard infidèle. L'Espagne obéit à des hordes invincibles parties de Tunis; la Méditerranée devint un lac d'Asie; puis, quand l'Europe engagea décidément la lutte, l'œuvre des croisades ne put s'accomplir qu'après plusieurs siècles d'expéditions sanglantes, et même, au terme de cette lutte, l'Orient presque tout entier resta le domaine de la théocratie musulmane.

On voit maintenant quel était le caractère de cette théocratie. Essentiellement liée à une œuvre militaire, elle pouvait grandir dans la guerre, mais elle avait tout à craindre de la paix. Nous savons ce que la guerre fit des musulmans; plaçons-nous dans l'empire ottoman tel qu'il était avant la dernière crise, et nous verrons ce qu'en a fait la paix.

L'aspect général de la Turquie pendant les années de paix qui ont précédé la lutte actuelle n'attestait nullement, il faut bien le dire, ce progrès matériel qui se

manifeste en d'autres pays par l'embellissement des villes, l'intelligente exploitation du sol et l'accroissement de la population. Les proscriptions lancées par le Koran contre la richesse et les arts ne sont que trop sévèrement jugées par leurs résultats. L'influence morale du livre sacré s'était-elle maintenue avec la même puissance ? Les scènes d'intérieur que l'hospitalité orientale m'a permis d'observer pendant mon voyage m'obligent à répondre affirmativement, mais je dois ajouter que le plus souvent cette influence est fort corrigée par l'excellent naturel du peuple turc, et c'est ici que l'occasion m'est offerte de mêler quelques vœux sympathiques aux jugements sévères que j'ai dû porter sur les institutions musulmanes. Je me suis souvent demandé ce que deviendrait, non pas une nation, mais seulement une famille européenne qui prétendrait ne suivre d'autre loi que celle de l'islam, et c'est à peine si j'ai osé formuler une réponse à ma propre question. Cependant les déplorables résultats qu'aurait pour des Européens l'établissement de la loi musulmane ne sont pas visibles ici. Quoique autorisé à mépriser et à maltraiter ses femmes, le Turc les entoure d'égards et de tendresse. La loi veut la femme esclave; l'homme, qui pourrait commander, préfère lui complaire. Souvent aussi elle abuse de cet empire, auquel elle ne peut faire valoir aucun titre; mais quoi qu'elle fasse, jamais la force de l'homme n'est employée à la faire rentrer dans l'ordre. Il y a quelque chose de touchant dans le spectacle de cette indulgence sans bornes que le tyran légal accorde

à sa légitime esclave, dans ce complet abandon d'un droit qu'il lui serait si facile de faire respecter, dans cet oubli volontaire de sa puissance illimitée et de ses prérogatives. Et ce n'est pas seulement l'indulgence sans bornes qu'on accorde à la femme, le respect non plus ne lui est jamais refusé, et Dieu sait si elle en est digne. Le naturel doux et élevé du Turc se plaît, à son insu peut-être, dans la stricte observation des lois de la pudeur. J'ai habité pendant plus de trois ans au milieu des populations les plus grossières et les plus ignorantes de l'Anatolie; nous étions trois femmes d'Europe, et jamais aucune de nous n'a entendu un mot, n'a aperçu un geste ni même une intention dont nous eussions à rougir[1].

Les vertus naturelles du peuple turc ne sont pas renfermées d'ailleurs dans les bornes étroites de ses rapports avec les femmes. La même douceur, la même délicatesse, je dirais presque la même grâce de sentiment le suivent partout. Presque jamais l'enfant ne souffre de la mauvaise humeur de son père, ni l'esclave de celle de son maître. Les querelles sont rares, même

[1] Je me souviens qu'un jour un paysan turc des environs étant venu, selon l'habitude du pays, nous apporter son offrande de lait et de miel, et ne connaissant pas la disposition intérieure des appartements, pénétra dans une de nos chambres au moment de notre réveil. Le Turc ne fit qu'entr'ouvrir la porte, car un cri d'alarme poussé de l'intérieur par une voix féminine l'avertit de son erreur, et lui fit aussitôt prendre la fuite. On le retrouva quelques instants après la tête cachée dans ses mains et tremblant de confusion à la pensée de reparaître devant nous.

dans les dernières classes du peuple, et lorsqu'elles éclatent, elles donnent rarement lieu à ces démonstrations grossières et brutales qui n'ensanglantent que trop souvent les lieux de réunions populaires dans notre Europe. Un certain instinct de dignité préserve le Turc de toute ignoble violence. Il expose ses griefs ou se défend avec calme, et si l'accord ne se rétablit pas de lui-même, les parties adverses se rendent auprès d'un homme dont l'âge et le caractère inspirent le respect, et dont ils acceptent le jugement comme ils accepteraient l'arrêt d'un magistrat. Un sentiment de piété sincère, une foi aveugle, la plus admirable patience, la résignation la plus touchante dans l'adversité, le goût du beau, du vrai et de l'honnête, l'abnégation de soi-même, tels sont les traits principaux du caractère turc. Je ne parle pas ici des habitants des grandes villes, ni des membres des classes élevées, qui copient les dehors des étrangers, bien qu'ils affectent de mépriser et de haïr tout ce qui n'est pas turc. Je n'aime pas le Turc élégant, maniéré, esprit fort. Je parle seulement du peuple des campagnes et des pauvres habitants des villes de province. La conduite de ces derniers n'est pas toujours d'accord avec leurs sentiments, mais ces sentiments n'en existent pas moins : ils ont de fortes et profondes racines dans les cœurs; ils ont résisté à de rudes épreuves, à la corruption de l'exemple, de la loi et des mœurs, et celui qui saura leur donner carrière, les mettre à l'œuvre et les féconder, sera le régénérateur des Osmanlis.

Tel qu'il est aujourd'hui, quel sera donc l'avenir du peuple turc? Subira-t-il jusqu'à leurs dernières limites les conséquences funestes de la théocratie? N'y a-t-il pour lui que cette cruelle alternative, de mourir ou de racheter sa vie au prix de son indépendance? Dieu le préserve d'une aussi triste destinée! Je ne veux me poser ni en prophète ni en docteur; mais je crois avoir montré qu'il y a dans ce peuple les éléments d'une meilleure vie morale. Comment faire pour les développer, pour l'arracher aux malheurs qui le menacent? L'Europe a aujourd'hui pour première tâche de préserver son indépendance; mais l'heure d'un autre travail, d'un effort de régénération, peut venir. Et que fera-t-on alors? Je me borne à indiquer deux nécessités qui se produiront sans aucun doute, — celle d'installer sur le territoire ottoman des forces matérielles qui puissent en développer les richesses, celle de préparer aussi une modification reconnue indispensable dans le régime créé par Mahomet en vue d'une tâche aujourd'hui incompatible avec les intérêts et la civilisation du monde.

Le territoire ottoman appelle par l'abondance, par la diversité de ses ressources, les plus larges applications du travail agricole. J'ajouterai que ce sol dans lequel germent toutes les semences, depuis celles des arbres immenses jusqu'à celles de la fleur des prés, qui nourrit d'innombrables et de précieux troupeaux, ce sol n'est pas moins riche en produits minéralogiques. Chaque vallée, chaque montagne possède des filons de cuivre, de fer, de plomb et même d'argent. Tel ruisseau char-

rie de la poussière d'argent que les habitants des villages voisins connaissent fort bien, mais qu'ils ne songent pas à recueillir. Ce pays possède donc tous les éléments nécessaires pour devenir le plus riche, comme il est déjà le plus beau peut-être des États du vieux monde. Nul doute qu'il ne puisse offrir aux puissances européennes qui le défendent aujourd'hui l'équivalent des services qu'il en reçoit.

Reste une autre œuvre, qui ne dépend plus seulement de l'Europe, mais des Ottomans eux-mêmes.

S'il est vrai que la constitution de l'islamisme, qui a formé de si intrépides soldats, ait été fatale au développement de la vie civile, s'il est vrai en outre que les théocraties répugnent à toute pensée de progrès et de changement, et si pourtant une transformation au moins partielle est aujourd'hui nécessaire au salut du pays, que faudra-t-il en conclure? Se résoudra-t-on à l'abandon de la forme et des principes théocratiques du gouvernement? La chose serait impraticable à cette heure. Lors même que les chefs de ce gouvernement auraient l'héroïque courage de renier le dogme qui leur assure une autorité sans limites, le peuple, sincèrement et profondément attaché à ses croyances religieuses, n'accepterait pas ce sacrifice. Il existe un moyen terme entre abandonner complétement un système et le pratiquer dans toute sa rigueur. Ce terme moyen s'appelle *réforme*, mot odieux pour l'ordinaire aux membres des théocraties, mais qui dans ce cas spécial a déjà été prononcé bien des fois par les hommes les plus illustres de

la Turquie. Il est vrai que la faveur populaire ne s'est pas attachée à ce mot, ni aux choses qu'il annonce et qu'il exprime. La raison en est évidente à mes yeux. Quoique sages, et tendant à abaisser la barrière élevée par l'islamisme entre l'Europe chrétienne et l'Asie musulmane, les réformes introduites jusqu'ici dans la constitution de l'empire ottoman ne pouvaient apporter aucun soulagement immédiat aux souffrances des Osmanlis; elles avaient d'ailleurs pour but la destruction des entraves auxquelles les sujets chrétiens de la Porte avaient été assujettis par le passé, et cette délivrance, que la justice et la politique réclamaient également, froissait les préjugés des zélés musulmans. La haine et le mépris des chrétiens font partie de leur symbole de foi religieuse; y toucher, c'était se révolter contre les prescriptions de leur livre sacré, et cela dans des vues politiques que peu d'entre eux comprenaient. Une réforme politique ne sera jamais agréée par un peuple si profondément croyant, si elle n'est appuyée sur une réforme religieuse. Reste à savoir comment cette dernière réforme devrait procéder.

Le christianisme a eu aussi au XVIe siècle ses réformateurs. Que firent-ils? Ils s'adressèrent aux consciences les plus délicates, aux esprits les plus exaltés en matière de religion; les tièdes seraient demeurés neutres dans cette grande question. Les chrétiens zélés s'en préoccupèrent et se rangèrent sous l'une ou sous l'autre bannière. Pourquoi n'en serait-il pas de même en Orient? Que les sages s'abaissent au niveau des simples d'es-

prit, que les grands se fassent petits, qu'ils ne dédaignent même pas d'employer un langage mystique, de revendiquer leur part de l'inspiration divine, qui peut seule leur obtenir la confiance et la soumission. Qu'au nom de ce même pouvoir et de ce même principe qui transformèrent jadis les Osmanlis en soldats, ils en fassent aujourd'hui des hommes. Qu'ils renversent et foulent aux pieds la fatale barrière qui sépare l'Orient de la civilisation, qu'ils enseignent à leur peuple à se tourner vers l'Occident lorsqu'il dit ses prières, car c'est de ce côté que le soleil se lève et se lèvera désormais. Qu'ils lui ouvrent les voies de l'étude et de l'action qu'ils lui donnent une famille en abolissant la polygamie, car si une femme constitue la famille, plusieurs femmes la détruisent. Que sans prononcer le nom du Christ, ils les initient aux doctrines civilisatrices et à la morale du christianisme; qu'en se disant les commentateurs du Koran, ils en modifient profondément les principes et les commandements. Ce plan n'est pas d'une exécution facile, je le sais, et il serait impraticable en Europe dans le siècle où nous vivons; mais l'Asie n'est pas l'Europe. Les circonstances sont d'ailleurs impérieuses, et il est urgent de prendre un parti.

Je crois en avoir dit assez pour montrer à quelles conditions une transformation salutaire pourrait s'accomplir en Turquie. Je m'arrête devant des perspectives où il serait téméraire de trop hasarder ses regards. Je tenais cependant à les laisser entrevoir, et après le récit d'un voyage qui m'avait montré sous des aspects si

tristes l'application des doctrines du Koran, je voulais combattre celles-ci au nom du caractère même et des intérêts du peuple qu'elles gouvernent.

J'avais passé un mois à Jérusalem; j'avais visité tous les sanctuaires de la ville et des environs; le désert de Saint-Jean, le tombeau des rois, la grotte de Jérémie, Bethléem, la mer Morte, le Jourdain et Jéricho avaient reçu notre visite; il fallait maintenant songer au retour.

Parmi ces courses il en est une, celle au Jourdain, qui mérite une mention particulière. Dès que le pacha de Jérusalem fut informé de mon projet, il m'envoya le *scheik* de la principale tribu établie dans les parages de la mer Morte et du Jourdain, pour que je fisse avec lui les arrangements nécessaires. Voici en quoi consistent ces arrangements : on déclare au scheik le nombre de personnes qui comptent accomplir le pèlerinage du Jourdain et on lui remet la moitié d'une assez forte somme par tête de voyageur, en échange d'un papier par lequel ce même scheik s'engage à vous fournir une escorte suffisante et garantit les voyageurs payants contre tout accident provenant des Arabes pendant le voyage, le reste de la somme devant lui être payé au retour. Nous étions dix à douze; nous convînmes de tout, et nous prîmes jour. Ce jour arrivé, nous fûmes réveillés de bonne heure par notre escorte à cheval qui nous recommandait de nous hâter pour atteindre Saint-Saba avant le milieu du jour. Saint-Saba est un immense et magnifique couvent grec, bâti sur les lieux mêmes, où saint Saba et tant d'autres pieux solitaires s'étaient

enfermés, pour la vie, dans des grottes creusées par la nature le long des murailles de rochers qui s'élèvent à pic des deux côtés du torrent d'Hébron. Ce couvent est en même temps une forteresse, et on le prendrait au premier abord pour une petite ville. Les moines qui l'habitent sont renommés pour leur richesse et pour leur hospitalité; mais à l'époque de ma visite au Jourdain ils venaient de recevoir une leçon sévère qu'ils interprétaient d'une singulière façon. De jeunes Anglais avaient été accueillis dans le couvent, et selon l'habitude trop connue de leur nation, ils s'y étaient enivrés: ce n'est pas tout, les pères avaient pris part au festin et n'avaient pas conservé leur sang-froid. Une querelle, une véritable rixe s'en était suivie, et, malgré l'infériorité de leur nombre, les Anglais avaient cruellement maltraité les moines. Quel fruit pense-t-on que les pères aient tiré de ce châtiment? Ce ne fut pas de ne plus boire, mais de ne plus recevoir d'étrangers, et ils ne se bornaient pas à mettre le verrou sur leurs portes : ils se promenaient, armés de pied en cap, sur leurs boulevards, menaçant de faire feu sur quiconque approcherait d'eux. Ce fut dans cette disposition que nous les trouvâmes.

En Europe, tout individu qui ferme sa porte au nez d'un étranger est un butor, un malappris et rien de plus; en Orient, c'est un fléau, un désastre, peut-être un meurtrier. Nous arrivions, vers les onze heures du matin, sur le sommet de la montagne de Saint-Saba; pas un arbre, pas un buisson qui nous offrît le moindre abri;

pas un village que nous pussions atteindre, à moins de voyager tout le reste du jour. Nous étions sans eau, et nous pouvions expirer tous de chaleur et de soif, avant la fin de la journée. Les coups de soleil, en Orient, sont un péril des plus graves et menacent constamment le voyageur imprudent qui expose, ne fût-ce que pendant quelques minutes, sa tête nue aux rayons du soleil. Mes compagnons d'infortune (l'un d'eux était un jeune médecin français, envoyé par le gouvernement en Syrie; un autre, le fils de M. Botta, alors consul à Jérusalem; et un troisième, le docteur Mendelsohn, mort depuis en Asie-Mineure et frère du célèbre compositeur de ce nom), mes compagnons, dis-je, me racontaient des histoires qui me faisaient, je ne dirai pas frissonner, car on ne frissonne guère dans de pareils lieux et à de pareilles heures, mais qui redoublaient le poids dont je sentais ma poitrine oppressée : c'était une petite caravane de Français qui était partie de Jérusalem, l'année d'auparavant, à la même époque, et dont la moitié avait péri de chaleur; c'était une jeune Anglaise qui avait été frappée d'apoplexie sur le rivage même de la mer Morte; un jeune Anglais qui avait perdu la vue, etc., etc. Je les écoutais, le cœur serré. La vue du Jourdain était-elle donc pour moi d'une si grande importance? N'était-ce pas assez de veiller sur ma fille et de la préserver de tout accident, pendant notre long voyage, et fallait-il, enhardie par le succès, me charger de nouveaux soins, et braver de nouveaux dangers? Il me semblait que je serais la plus heureuse personne, si seulement je me trouvais à cent

lieues du Jourdain. Fallait-il revenir sur mes pas ? On a beau ajouter foi aux pressentiments, jamais ou presque jamais on ne les écoute, si ce n'est pour se tourmenter. J'aurais volontiers pleuré de me trouver là, et pourtant j'y restai, par l'effet de ce qui ressemble fort au respect humain. Voilà pour ceux qui croient à l'indépendance de mon caractère et de mon esprit. Mes pressentiments n'avaient pas, après tout, le sens commun. Un de nos Arabes qui avait disparu, en voyant le déploiement de forces et de mauvaise humeur des pères, revint au bout de deux heures nous apportant du lait caillé qu'il était allé quérir, Dieu sait où, dans quelque retraite à lui connue. C'était le chef de nos cavaliers, et il entreprit de négocier avec les moines dont la rage avait eu le temps de s'évaporer quelque peu. Je ne sais de quels arguments il fit usage, mais il obtint qu'on nous passerait de l'eau par-dessus les fortifications, et que l'on ne tirerait pas sur nous, si nous allions nous placer à l'ombre d'une tour en ruine qui s'élevait à quelques pas du couvent. Les conditions nous semblèrent on ne peut plus gracieuses; nous nous désaltérâmes, nous désaltérâmes nos pauvres chevaux (ce fut par eux que nous commençâmes), et la fin du jour se passa plus doucement que le commencement. Dès que les ombres se furent étendues sur le singulier paysage qui nous environnait, nous nous étendîmes, pour quelques heures, sur nos matelas, résolus à nous remettre en route bientôt après minuit, de façon à atteindre les bords du Jourdain avant que le soleil du lendemain fût bien haut sur l'horizon. Il n'était en

effet que deux heures du matin, lorsque nous remontâmes sur nos chevaux, et, ô bonheur! le ciel, si pur dans la soirée, était à cette heure complétement enveloppé d'un épais brouillard. J'osai même espérer de la pluie, mais c'était trop prétendre : nous eûmes pourtant une matinée aussi brumeuse que nous pouvions raisonnablement l'attendre.

L'aspect de ces lieux étranges n'en était que plus frappant. Lorsque les premières clartés de l'aube percèrent le brouillard, nous étions sur les dernières hauteurs qui ferment du côté du nord la plaine du Jourdain. Des nuages moutonnants qui me rappelaient certaines images de l'Écriture roulaient à nos pieds sur la plaine, nous en cachant quelques parties, tandis que la mer Morte brillait dans le lointain comme un sombre joyau. Dans les profondeurs sur notre droite, le brouillard ne formait que des taches transparentes sur les objets plus éloignés, et sur le dernier plan que nos regards pouvaient atteindre, nous apercevions un ruban vert serpentant à travers les sables arides; plus loin encore les montagnes bleues de Moab se dessinaient légèrement sur lè fond du tableau. C'était un beau tableau; — d'autant plus beau qu'il était plus voilé, et ne présentait pas ces lignes saillantes et dures, ces contours nets, et pour ainsi dire découpés qui constituent pour l'ordinaire le caractère des paysages d'Arabie. Nous descendîmes assez rapidement les roches échelonnées qui nous séparaient encore de la mer Morte. L'un de nos compagnons voulait absolument se baigner et déjeuner, affirmant que six heures de marche sur de

semblables routes suffiraient à épuiser les forces de tout estomac non arabe. Nous eûmes beau lui représenter que nos estomacs étaient aussi européens que le sien mais que le bienfaisant brouillard auquel nous avions de si grandes obligations devenait de minute en minute plus transparent, et qu'il n'y avait pas d'eau potable aux environs de la mer Morte; rien ne put le convaincre, et force nous fut de nous asseoir à l'ombre de quelques maigres buissons, épars sur le rivage et d'attendre patiemment le retour des forces évanouies si mal à propos. Heureusement que notre exigeant, ne voyant dans toutes nos représentations qu'autant de piéges tendus par les Arabes à notre crédulité, pour nous empêcher de voyager selon notre fantaisie, et apercevant bon nombre de ruisseaux qui semblaient descendre des montagnes, s'empressa d'y étancher sa soif, tout en plaisantant sur l'absence d'eau potable, dont on avait essayé de lui faire un épouvantail. — Quelle grimace fit alors le pauvre garçon! Les forces lui revinrent subitement dès qu'il comprit qu'un déjeuner pris sur les bords de la mer Morte était chose impossible. C'était lui maintenant qui pressait le départ; mais notre impatience était presque aussi grande que la sienne, et nous voilà galopant de nouveau à travers la plaine sablonneuse, dans la direction du ruban de verdure que nous avions aperçu des hauteurs. Nous ne l'apercevions pourtant plus à cette heure, mais nous suivions nos guides arabes, qui avaient parcouru cette route quelques centaines de fois. Le pays que nous traversions était singu-

lier. Nous ne voyions autour de nous qu'une plaine peu étendue d'un côté, quoique les montagnes qui la terminaient fussent à une immense distance. Il y avait assurément, entre les montagnes bleuâtres du Midi et la plaine que nous découvrions, un espace caché à nos yeux, non par aucun objet interposé, mais par le mouvement du terrain. Marchant comme nous le faisions dans la direction de cette limite invisible, nous arrivions de demi-heure en demi-heure à une pente assez roide qui formait pour ainsi dire un échelon de la verte plaine ; puis après avoir marché pendant une autre demi-heure, nous trouvions un nouvel échelon. Nous descendîmes ainsi durant à peu près deux heures, jusqu'à ce que parvenus au dernier échelon nous découvrîmes devant nous le but de notre voyage, le fleuve pressé dans sa ceinture de forêt. Nos guides lancèrent alors leurs chevaux au grand galop; nous les suivîmes, et quelques moments après nous mettions pied à terre sur les bords du Jourdain.

Le Jourdain, en cet endroit du moins, n'est pas un grand fleuve, et ses eaux ne sont guère plus pures que celles du *blond Tibre ;* mais son cours est rapide et sa profondeur paraît considérable. Ce qui le distingue de tous les autres fleuves du vieux monde, ce sont ses bords et la merveilleuse forêt vierge qui les couvre. Pour pénétrer sous ces ombrages, il faut se frayer une route à travers un chaos de troncs renversés, de plantes grimpantes, de branches repliées et tombant jusqu'à terre, de jeunes rejetons provenant des grands arbres, d'her-

bes si hautes et si vigoureuses qu'on les prendrait pour des chênes enfants. Ce fut sous ces dômes séculairesque nousallâmeschercher un abri contre les rayons du soleil, qui étaient devenus terribles. Nos messieurs et quelques-uns de nos guides se baignèrent et déjeunèrent; pour moi je m'occupai, selon ma coutume, de trouver un coin où le gazon fût doux, l'ombrage épais et l'air comparativement frais; et là, n'ayant gardé de mes vêtements que les parties indispensables, je me préparai, un livre à la main et un narghilé à mes côtés, à goûter quelque repos. C'est le souvenir de pareilles heures qui rend la vie d'Europe si terne et si fatigante pour le voyageur qui a longtemps parcouru l'Asie; ce sont ces heures qui le dédommagent de tant de peines et de privations. Durant ces heures d'une douceur infinie, le corps est fatigué, mais bien portant; l'esprit calme, élevé, satisfait; point de souci, point de tracas; la pensée même du danger vague qui peut-être nous menace, et que notre énergie, notre sang-froid, notre adresse seront appelés à conjurer, nous excite très-légèrement, et enlève toute monotonie à ces heures de repos. Que de souvenirs se réveillent d'ailleurs sur les bords du Jourdain! que de scènes, que d'images sont évoquées par ce seul nom!

Mais je n'étais pas destinée ce jour-là à jouir longuement du repos du midi. A peine avais-je pris possession de ma verte retraite, qu'un coup de feu retentit dans la plaine, au-dessus de nous. Presqu'au même instant, les principaux de nos gardes accoururent d'une part, et de

l'autre l'un de nos compagnons nous apparut tenant à chaque main un petit pistolet qu'il avait l'air de ne toucher qu'avec une certaine répugnance : ses bras pendaient le long de son corps, et paraissaient se terminer naturellement par ces deux instruments de destruction, qui divergeaient pourtant un peu de la ligne verticale. — Partons, s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut, n'attendons pas que l'on vienne nous égorger ici. Hélas! le conseil pouvait être bon en d'autres circonstances, mais quelle chance avions-nous d'échapper par la fuite à l'ennemi, qui nous attendait évidemment dans la plaine découverte par où nous devions passer? Je me tournai vers nos guides et leur demandai leur avis. — Nous ferons ce que vous ordonnerez, répondit l'un d'eux, qui parlait un peu le turc, mais vous courez moins de danger ici que dans la plaine; et nous nous débarrasserons plus aisément de nos assaillants si nous sommes seuls que si vous êtes avec nous. Ce raisonnement me parut sans réplique, et d'ailleurs il m'eût fallu des motifs bien puissants pour me faire changer mon frais pavillon contre les rayons perpendiculaires du soleil de cette saison, de cette heure et de ce pays. Je déclarai donc que nous attendrions sous l'ombrage le résultat du combat, si combat il y avait. Satisfaits de notre résolution, nos cavaliers coururent à leurs chevaux, et, suivis du reste de l'escorte, qui les avait rejoints pendant notre court entretien, ils disparurent en quelques instants derrière les tourbillons de sable et de poussière que soulevaient les pieds de leurs chevaux. Quelques coups de feu se

firent entendre encore; un quart d'heure s'écoula, peut-être plus, peut-être moins, car on ne calcule pas très-exactement en pareilles conjonctures; enfin nos gardes reparurent triomphants. Ils nous racontèrent que quelques membres d'une tribu, ennemie de la leur, s'étaient aventurés dans cette partie du pays, d'où ils étaient pour ainsi dire bannis; qu'ayant compris, je ne sais à quel signe, qu'une caravane d'Européens se trouvait dans le voisinage sous la protection de leurs adversaires, ils avaient résolu de piller les uns et de tirer vengeance des autres; mais qu'ayant reconnu leur infériorité, ils ne leur avaient opposé qu'un semblant de résistance et s'étaient enfuis au plus grand galop de leurs chevaux. Nos guerriers reçurent nos compliments et nos remercîments avec toute la dignité qui caractérise leur race. Ils nous avouèrent ensuite qu'il serait prudent d'atteindre Jéricho avant la fin du jour, et de ne pas nous laisser surprendre par les ténèbres, ni par les Arabes en rase campagne. Il n'y avait rien à répondre à ce sage avertissement; et nous nous préparâmes, quoique à regret, au départ. Nous voyageâmes cette fois comme une petite troupe qui veut entrer dans une ville amie et bloquée, sans exciter les soupçons de l'armée ennemie qui campe sous ses murs. Des védettes marchaient devant nous, au nord, à l'est et à l'ouest, montant sur toutes les hauteurs pour explorer le pays à l'entour. D'autres demeuraient en arrière pour nous préserver d'une attaque soudaine de ce côté. De temps à autre des signes ou des cris nous encourageaient à

avancer. Malgré notre départ précipité le soleil allait disparaître lorsque nous arrivâmes aux pieds de la tour de Jéricho. Jéricho! Ce nom ne vous représente-t-il pas une ville puissante, presque imprenable, grâce à ses fortifications; une population nombreuse, une grande armée, et un singulier capitaine? La prise, ou plutôt la chute de Jéricho est l'une des scènes les plus frappantes de la poétique histoire qui compose en partie l'Ancien-Testament. Jamais je ne l'ai lue, jamais je ne m'en suis souvenue sans une forte émotion. Et maintenant je me trouvais sur les lieux mêmes où les terribles trompettes de Gédéon avaient retenti. Mais que reste-t-il de Jéricho? Le nom et les souvenirs; rien de plus, et encore le nom en est changé pour les Arabes. Sur l'emplacement où s'élevait jadis Jéricho (on le dit du moins), on ne voit plus aujourd'hui que quelques huttes d'une tribu presqu'entièrement nomade, et une tour ruinée quoique peu ancienne. Des jardins, des figuiers, un beau gazon qu'arrosent de frais cours d'eau, font de ce coin du monde une véritable oasis. Aussi, faisant taire les regrets que m'inspirait la disparition totale de la vieille ville, je ne m'occupai plus qu'à jouir du ravissant aspect de ces beaux lieux. Nos tentes toutes dressées nous y attendaient. J'y passai une nuit parfaitement tranquille, et l'aurore du lendemain nous trouva chevauchant gaiement vers Jérusalem par un chemin plus direct que le premier. Dix heures sonnaient à l'horloge du couvent que nous mettions pied à terre à la porte de notre demeure. Mes pressentiments ne s'étaient pas

réalisés, et le résultat de cette excursion n'ajouta rien à la dose de prudence que le ciel m'a accordé. Lorsque je considère d'ailleurs le résultat de mon long voyage à travers des contrées qui sont devenues fatales à tant de voyageurs plus vigoureux et mieux doués que moi sous tant de rapports, il me semble que ma prudence, quelle qu'elle fût, n'était pas insuffisante pour l'occasion.

Mon départ de Jérusalem fut triste, mais lorsque du sommet de la même colline où Jérusalem m'était apparue pour la première fois un mois auparavant, je me retournai pour lui jeter un dernier regard et lui dire un dernier adieu, j'éprouvai une impression aussi singulière que lors de sa première apparition. Alors, Jérusalem m'était apparue comme une ancienne patrie oubliée, mais retrouvée dans mes souvenirs, et maintenant quelque chose émanant de ces antiques murailles semblait protester contre ma pensée d'un éternel adieu, et me dire : Tu nous reverras. J'acceptai l'augure qui tempérait mes regrets, et je descendis en silence le revers de la colline.

Nous passâmes la première nuit en rase campagne, à quatre heures de Jérusalem, et le lendemain au soir nous atteignîmes Naplouse, où nous n'entrâmes pourtant pas, nous contentant de camper en dehors de la ville, dans les jardins destinés en effet aux voyageurs. Le troisième jour nous mena à Djerrim, village où nous avions fait halte en quittant Nazareth; mais la saison était maintenant trop avancée pour préférer l'intérieur des maisons arabes à notre tente, et cette fois, comme

la veille, nous nous établîmes pour la nuit aux environs des lieux habités. Le lendemain nous nous mîmes en route de bonne heure pour traverser la plaine de Nazareth avant les heures brûlantes de la journée. Par malheur nous fûmes quelque peu retardés par l'hospitalité d'un bon chef arabe, qui se tenait sur la place de son village lorsque nous vînmes à y passer, et qui voulut absolument nous faire goûter de son café, de son lait, de sa pipe, etc., etc., et nous servir de guide pendant une partie du chemin. Quoi qu'il en soit, le soleil dardait presque perpendiculairement sur nos têtes, que nous étions encore au cœur de la plaine d'Esdrulon. Le sang de mille affreuses piqûres ruisselait le long des flancs et du cou de nos chevaux épuisés; nous-mêmes nous étions dévorés de soif, et ma tête me semblait d'un poids tout à fait hors de proportion avec la force de ma colonne vertébrale, lorsque nous arrivâmes au puits où nous nous étions désaltérés lors de notre premier voyage. Le souvenir de ce puits avait soutenu notre courage jusque-là. Hélas! qu'était-il devenu? Une petite mare, d'un mètre de diamètre environ, remplie d'une eau bourbeuse aussi noire que de l'encre, c'était tout ce qui en restait. Je grimpai sur un petit tertre qui s'élevait à quelques pas de là, et sur lequel j'avais aperçu un petit nombre de huttes au toit conique, et ressemblant plutôt à des fours qu'à des maisons, pour y chercher un abri, et m'informer des habitants si l'eau de ce puits était la seule dont ils fissent usage. C'était la seule en effet, et l'empire que je possède sur moi-même ne

fut pas suffisant pour me faire pénétrer dans l'une de ces maisons, dont l'atmosphère infecte et suffocante me saisissait à la gorge dès que je m'approchais du trou qui leur servait d'entrée. La population de ce petit village (composée pour le moment uniquement de femmes et d'enfants) ne profitait de ces refuges que dans le cas de tempêtes, orages, ouragans, déluges, etc., et se tenait ce jour-là exposée aux rayons du soleil dans l'espace vide laissé entre les huttes. De cette hauteur, et en parcourant d'un regard inquiet le vaste et désolé horizon déroulé devant moi, je découvris à quelque distance une tache verte qui indiquait de la végétation, des arbres et, par conséquent, un village, où je résolus d'aller attendre le déclin du jour, malgré la confusion des renseignements que j'obtins sur la distance qui m'en séparait. En descendant du tertre je trouvai tout notre monde dans un cruel embarras, s'efforçant de retirer du puits l'un de nos chevaux qui, attiré par la vue d'une eau quelconque, et se flattant sans doute de calmer la cuisson de ses piqûres, s'était précipité dans le trou. Ma patience semblait prête à m'abandonner ce jour-là. Il me fallait de l'ombre et de l'eau, et quelque chose me disait que je n'en supporterais pas impunément la privation. Aussi, faisant signe à ma fille de me suivre, et laissant hommes et bêtes se tirer d'embarras et nous rejoindre quand et de la manière qu'ils le pourraient, je lançai mon cheval au galop, dans la direction de la tache verte, et ne m'arrêtai qu'à l'entrée d'un des jardins qui la composait. Un petit Bédouin se présenta aussitôt pour prendre soin de

nos chevaux, et je l'envoyai nous quérir de l'eau fraîche; je m'occupai ensuite de mon pauvre Kur, dont la couleur blanche avait entièrement disparu sous les sillons sanglants tracés par les mouches. Pendant que je considérais avec compassion ses blessures, j'aperçus un de ces vampires qui exerçait actuellement sa barbarie sur mon favori, et j'eus la sotte pensée d'arrêter ce ravage. Je m'approche, un mouchoir à la main, et j'en applique plusieurs coups sur la mouche; j'étais mal placée pour faire connaître mes intentions à mon cheval, puisque je me trouvais derrière lui. Quoi qu'il en soit, exaspéré par les piqûres, intrigué par les coups de mouchoir que j'adressais à la mouche, et qui n'étaient sans doute pas de son goût, il lança une aveugle ruade qui m'atteignit juste au-dessous du genou gauche. Je crus d'abord avoir perdu une jambe, car je ne la sentais plus, et je tombai à la renverse sur l'herbe. Petit à petit pourtant la sensation se réveilla et la douleur devint si vive, que je n'eus pas peu de peine à retenir mes cris. Tout cela pourtant n'était encore que l'aurore de cette pénible journée. La souffrance, la fatigue, la chaleur et le vent du désert qui soufflait alors avec force me donnèrent la fièvre. Je me couchai sur des manteaux sous un immense figuier d'Inde, dont les feuilles larges et épaisses formaient un dôme impénétrable aux rayons du soleil, et je me disposai à attendre patiemment le déclin du jour et de ma fièvre. Quelle journée, mon Dieu! Il me semblait que des flammes sortaient de la terre sur laquelle j'étais couchée, et

que ma poitrine se contractait pour ne pas admettre cet air brûlant. La tête en feu, les artères palpitant avec un bruit intérieur qui m'assourdissait, tout mon corps était tellement brûlant, que je n'osais approcher mes mains l'une de l'autre ; je tombai pourtant dans une sorte d'assoupissement pendant lequel je me voyais dans une chambre à volets fermés et portes ouvertes de manière à en exclure la lumière et à y établir des courants d'air frais ; puis un souffle de vent enflammé me ramenait à la réalité. J'ouvrais les yeux et je me voyais au milieu d'un cercle d'Arabes au visage basané, à la barbe et aux yeux noirs, aux vêtements blancs, à la réputation sinistre, mais dont les physionomies n'exprimaient en ce moment que la pitié et la bienveillance. Les uns m'offraient de l'eau qu'ils allaient puiser de cinq en cinq minutes, parce que le passage du vent du Midi la corrompait et la réchauffait aussitôt ; d'autres m'éventaient avec des larges feuilles cueillies sur les arbres voisins ; un autre écartait les cousins et les mouches qui m'obsédaient jusque dans ce pénible sommeil. Ils ne demandaient même plus le bakshish de rigueur pour chaque nouveau service qu'ils me rendaient; nous étions leurs hôtes et non leurs ennemis.—Je connais des gens civilisés qui, me voyant en pareil état, s'en seraient allés sur la pointe des pieds pour ne pas me décourager. Cela eût été plus commode pour eux et pour moi, mais je n'avais pas le cœur de me sentir fatiguée des attentions de ces bonnes gens (quoique le nom soit singulièrement appliqué en parlant des Arabes de la

plaine de Nazareth) et je n'ai pas celui de m'en plaindre aujourd'hui.

Je n'étais pas en état de tirer un diagnostic sur mon état, ni de tracer une méthode curative. Aussi me rendis-je coupable d'une énorme folie dont je me repentis dans la suite. L'eau que l'on m'apportait était trop chaude pour me rafraîchir la bouche et le gosier, mais telle qu'elle était, elle produisait une impression de froid fort agréable en tombant sur mon corps. J'eus donc recours à ce moyen pour tempérer le feu qui me dévorait, et je m'en aspergeai à plusieurs reprises les bras, le cou et la tête. Mais le soulagement que cette espèce de douches me procurait n'était que momentané, et cette eau me semblait faire l'office de ces acides qui, froids par eux-mêmes au toucher, font pourtant bouillir l'eau ou le liquide quelconque dans lequel on les verse. A peine la vapeur était-elle absorbée, que ma peau paraissait prête à se fendre de sécheresse. Ce ne fut que vers la fin du jour que le khamsia et la fièvre s'apaisèrent. Quoique ma jambe fût encore fort douloureuse, je parvins à me faire placer sur un cheval, et je gagnai le village de Nazareth, à une heure assez avancée de la soirée. Le lendemain matin la fièvre avait reparu, je crachais le sang et j'étais d'une faiblesse excessive. Mon rêve de la veille s'était pourtant réalisé. J'étais dans une chambre sombre et fraîche où la lumière du soleil ne pénétrait qu'à travers des volets et des rideaux. Un vent frais circulait dans l'appartement, et j'étais couchée dans un bon lit entre des draps bien blancs. J'ap-

préciais ces avantages, mais je ne les sentais pas. Cet état dura huit jours pendant lesquels je ne quittai pas la chambre. Il nous arriva pendant ce temps une petite aventure dont le récit servira peut-être à vous donner une juste idée du caractère des Arabes, et de leur respect pour la faiblesse de l'âge et du sexe. Un dogue et deux beaux lévriers, de ceux qu'on appelle en Europe lévriers de Syrie, nous avaient suivis depuis ma ferme; mais ces lévriers, soi-disant de Syrie, sont réellement des chiens turcomans, et sont fort rares en Syrie, où on les recherche beaucoup pour la chasse aux gazelles que seuls ils peuvent forcer à la course. L'un de ces chiens était une chienne prête à mettre bas lorsque nous arrivâmes pour la première fois à Nazareth, et elle disparut le soir même de notre arrivée. Nous supposâmes que, fatiguée du voyage et saisie peut-être par les douleurs du part, elle s'était réfugiée dans une maison du village où on la retenait captive à cause de sa valeur. Nous avions quitté Nazareth sans parvenir à la retrouver, mais à notre second passage, nous recommençâmes nos recherches, qui furent plus heureuses; l'un de nos gens découvrit la cachette et nous la signala : c'était, hélas! la maison d'un Bédouin fort redouté dans le pays.

Le gouverneur arabe auquel nous nous adressâmes fut saisi d'effroi en apprenant le nom de notre adversaire, et ne se décida qu'à grand'peine à nous faire accompagner chez celui-ci par un de ses gavas, auquel il recommanda de n'agir que par voie de conciliation. Marie, indignée de tant de lâcheté et résolue de rentrer

en possession de sa levrette, voulut se rendre en personne chez le Bédouin. Elle y arriva suivie de quelques-uns de mes gens, et des gavas du gouverneur, et elle trouva la rue garnie de Bédouins bien armés accourus à la défense de leur camarade et de ce qu'ils appelaient son bien. Notre drogman entama les négociations, et les débats (dont les femmes n'étaient pas exclues) allaient dégénérer en dispute, lorsque notre Hélène, avertie sans doute par l'admirable instinct de son espèce de la présence de sa véritable maîtresse, s'élança de la maison du ravisseur dans la rue, et s'en vint gambader autour de Marie, lui léchant les mains et poussant des jappements de joie fort expressifs. Puis, la saisissant par le bas de sa robe, elle l'entraîna dans l'intérieur de la maison, et jusque sous le hangard où une demi-douzaine de petits lévriers gémissant appelaient leur mère. Marie n'hésite pas. Elle prend dans chaque main un petit chien, et suivie par la levrette mère, elle sort de la maison, traverse la rue et les rangs des Bédouins en armes, et arrive triomphante à la maison des pères franciscains, où je l'attendais, non sans battements de cœur. Et les Bédouins, assemblés pour prêter main-forte au ravisseur, que faisaient-ils? Ils riaient de bon cœur, et pas un d'eux n'eut seulement la pensée d'opposer la violence aux procédés d'un enfant. Le ravisseur se contenta de venir implorer un bakshih pour les frais d'entretien de la levrette pendant la durée de son séjour dans sa famille, et quelques-uns de ses parents furent si charmés de ce dévoûment, qu'ils s'offrirent pour nous

escorter de Nazareth à Damas. Vous verrez tantôt combien j'eus à me louer de ces mêmes Bédouins; si le chef que je leur donnai se fût aussi bien conduit qu'eux je me serais épargné bien des ennuis.

A peine les crachements de sang furent-ils arrêtés que nous quittâmes Nazareth, résolus à nous rendre à Damas par le chemin le plus court, qui est celui du désert. Les Pères nous conseillèrent de mettre à la tête de notre escorte un noble Arabe qui avait jadis servi de guide à de savants voyageurs français de ma connaissance, lesquels avaient été si charmés de ses services, de son caractère et de ses manières, qu'ils l'avaient amené avec eux à Paris, où ils l'avaient présenté dans la meilleure société, sans même en excepter l'Elysée-Bourbon où se tenait alors le Président de la défunte république. C'étaient là de puissantes recommandations. Mohammed Zaffedy était un très-bel homme de vingt-huit à trente ans, un véritable Arabe comme les a peints Horace Vernet, et comme on n'en voit guère dans le désert. Son costume était celui des villes : large pantalon blanc; jaquette de drap bleu brodée de lacets de la même couleur; turban blanc; point de kuffié et un manteau blanc sans broderie ni rayures. Il portait dans les fontes de sa selle des pistolets de fabrique française, et dans sa poche un petit peigne à barbe ainsi qu'un petit miroir pour constater les effets du peigne. Il nous parlait constamment de ses amis de Paris, des jours heureux qu'il avait passés en leur compagnie, dans es déserts de sa patrie ou sur la terre d'Europe. Il

faisait aussi quelquefois mention d'une demoiselle Caroline qui montait fort bien à cheval et qui accompagnait les savants membres de l'Institut de France dans leurs expéditions archéologiques. Ce bel Arabe enfin semblait tellement au-dessus de ses compatriotes de Nazareth que nous n'hésitâmes pas à le retenir pour notre guide. Il s'adjoignit sept autres Arabes, parmi lesquels se trouvaient nos nouveaux amis; nous convînmes de la récompense que je leur payerais à Damas et nous nous tînmes prêts à partir. Nous avions deux motifs pour ne pas payer d'avance : notre peu de confiance dans la bonne foi des Arabes, et la misérable condition de notre bourse, que ma maladie et le retard causé par elle avaient encore considérablement allégée. Il me fallait donc atteindre Damas sans perdre de temps, et ne dépenser dans l'intervalle que ce qui était strictement nécessaire.

La veille de notre départ de Nazareth nous allâmes visiter un jardin des environs. Nous ne le découvrîmes qu'en y entrant, enfoui qu'il est dans un véritable trou au-dessus duquel passe la route. C'est pour obtenir de la fraîcheur et de l'humidité, aussi bien que pour en donner à leurs arbres, que les propriétaires de Nazareth placent ainsi leurs vergers. Celui-ci n'était pas grand, mais les arbres fruitiers, tels que pêchers, grenadiers, orangers, abricotiers, etc., y étaient aussi élevés que de vieux chênes, et aussi touffus que des buissons. Des roses parfumées et des lauriers roses jonchaient le gazon de leurs pétales effeuillées, et un ruis-

seau limpide serpentait au milieu de cette végétation luxuriante. Je passai quelques heures sous ces ombrages et sur ces gazons, oubliant les fatigues souffertes et celles qui m'attendaient encore. Au retour de cette promenade, nous allâmes rendre visite à l'agent consulaire de France, riche Arabe catholique dont la nombreuse famille rappelle la fécondité et la longévité des anciens patriarches. La grand'mère de l'agent vit encore, et, quoique centenaire, ne semble atteinte d'aucune des infirmités de son âge. L'agent lui-même a quatre fils, tous mariés à de belles femmes, et déjà pères de plusieurs enfants à peine plus jeunes que leurs jeunes frères et sœurs. On nous offrit des rafraîchissements; les quatre brus nous régalèrent de plusieurs chansons arabes en s'accompagnant d'un instrument à cordes que l'on pince avec des dés, assez semblable à ce que l'on nommait jadis en Europe une épinette. C'est une espèce de harpe horizontale montée sur une table d'harmonie à doubles et triples cordes. C'est, à tout prendre, une pauvre musique, et les paroles des chansons perdraient toute originalité dans une traduction. Je vous en ferai grâce, par conséquent.

Ce qui me préoccupait pendant le cours de ma visite, c'était de découvrir comment une famille aussi nombreuse et aussi honnête (car comment soupçonner de semblables patriarches) trouvait des moyens d'existence dans la pauvre et petite ville de Nazareth. Je n'ai pas approfondi ce mystère, mais j'appris plus tard que la réputation du fécond patriarche s'obscurcis-

sait quelque peu en s'éloignant du foyer domestique, et s'il arrivait que les médisants eussent raison cette fois, le problème se trouverait singulièrement modifié.

En quittant Nazareth, nous passâmes devant Séphora et nous allâmes camper à quelques pas du village de Cana. Le lendemain nous montâmes à cheval au point du jour, et nous arrivâmes à Tibériade vers les neuf heures du matin. La ville de ce nom est bâtie, pour ainsi dire, dans le lac ; de vieilles murailles, jadis fortifiées, mais aujourd'hui en ruine, l'entourent du côté de la terre. Les rues y sont si étroites et si malpropres, la chaleur y est si insupportable que les voyageurs évitent d'y entrer, et qu'ils préfèrent camper sous leurs tentes, au-dehors de la ville, au risque d'y être dévalisés par les Arabes de ces quartiers, qui sont de féroces voleurs. Nous fîmes comme tout le monde, et nous déployâmes nos tentes sur les bords du lac, auprès d'un établissement d'eaux thermales qu'Ibrahim-Pacha, dans les temps de sa grandeur, honora plusieurs fois de sa présence. On y conserve encore la baignoire en marbre où il se plongeait dans l'eau presque bouillante, mais elle est fendue en plusieurs endrois et n'est plus employée. Les baigneurs d'aujourd'hui préfèrent le vaste réservoir construit dans lequel ils jouissent de tous les avantages d'une nombreuse société.

J'eus occasion, ce jour-là, d'admirer la résignation des Anglais aux désagréments d'un voyage en Orient, surtout dans la saison où nous nous trouvions alors. En arrivant à Tibériade, vers les neuf heures du matin,

pendant que je soupirais après un ombrage où je passerais les heures les plus chaudes de la journée, je rencontrai une famille anglaise qui se mettait en marche pour Zafed. Milady voyageait dans une litière portée par deux mules, le plus incommode de tous les moyens de transport inventés pour le supplice des voyageurs. Une autre famille partie de Nazareth, le même jour que nous, suivait la même route et s'arrêtait aux mêmes étapes; mais elle quittait le lieu du repos à l'heure précise où nous nous arrêtions pour éviter les grandes chaleurs, et du fond de nos fraîches retraites nous la voyions passer chevauchant gravement, et à pas lents; les dames abritées par d'immenses capotes à entonnoir et par des ombrelles en calicot blanc, et les gentlemen protégés par une seule ombrelle, le visage pourpre, et la sueur ruisselant sur leurs cravates et leurs gilets. J'essayai plusieurs fois de les déterminer à changer la distribution de leurs heures, à se lever matin et à se reposer pendant le jour; mais j'y perdis ma peine. Madame et mesdemoiselles n'aiment pas à se lever de bonne heure, disait le chef de famille, et elles ne peuvent achever leur toilette et faire leurs paquets avant neuf heures du matin: « Mais nous n'avons pas trop chaud, ajoutait-il, et nous trouvons la journée fort agréable. » Miséricorde! Et le thermomètre de Réaumur marquait à l'ombre de 32 à 33 degrés! et c'était au soleil qu'il fallait voyager! et quand le vent du midi s'en mêlait, le thermomètre ne marquait plus. Ce qu'il y a de plus étonnant dans tout cela, c'est qu'après tout, ni les gentlemen ni les lady ne

souffrirent aucunement de cet attachement inviolable à leurs chères coutumes : ils étaient convaincus que la chaleur n'était pas trop forte, et ils ne brûlèrent pas.

Pour moi, je passai cette journée de Tibériade à la recherche de toutes les parcelles d'ombrage que de maigres buissons ou les murs de la maison des bains pouvaient m'offrir. Quand midi arriva, je me retirai dans l'intérieur de l'établissement, et, couchée sur mon matelas, je jouis de quelques instants de sommeil. L'arrivée d'une beauté célèbre m'en tira, car elle était accompagnée d'une suite nombreuse qui eut aussi peu d'égards pour ma fatigue et pour mon repos qu'on en a d'ordinaire en pareil cas en Orient, où l'on ne se fait aucun scrupule de réveiller le plus harassé voyageur pour lui adresser les questions les plus oiseuses, comme, par exemple : Quelle heure est-il ? Avez-vous fixé l'heure du départ pour demain ? N'avez-vous pas trop chaud ? Vous a-t-on servi le café ? etc. Mais si la belle dame troublait mon sommeil, c'était pour des motifs plus sérieux ; elle voulait voir la Franque, peut-être aussi se montrer à elle, et lui demander un antidote contre la stérilité. Elle passa donc dans la petite pièce où se trouve la baignoire d'Ibrahim-Pacha, et me dépêcha une de ses esclaves avec ordre de me réveiller à tout prix et de me conduire auprès d'elle. Ainsi fut fait, et quoique de fort mauvaise humeur d'avoir été dérangée, je demeurai muette de surprise en voyant ma belle cliente. Si jamais visage de femme peut être comparé à la pleine lune, si jamais fraîcheur de teint, de

joues, de lèvres, profusion de cheveux, formes riches et plantureuses, dents éblouissantes, sourcils arqués, paupières roses, cils noirs et touffus; si tout cela s'est jamais trouvé réuni et au plus haut degré dans une seule femme, c'est assurément dans celle-ci. On pourrait dire sans exagération qu'elle éblouissait les regards. Epouse d'un vieil et riche Arabe des environs, son empire était miné par la stérilité, et tous ses vœux se tournaient vers la disposition opposée. Hélas ! je ne pouvais rien à son malheur, et je le lui dis. Un éclair de mécontentement et presque de colère brilla un instant dans ses grands yeux noirs à fleur de tête; mais ce ne fut qu'un éclair, et son beau visage retomba aussitôt dans le calme complet qui en formait l'expression habituelle. Elle m'adressa ensuite plusieurs questions de cet air de gracieuse indifférence que savent si bien prendre toutes les têtes couronnées de tous les pays, lorsqu'elles se proposent de montrer leur condescendance envers des pauvres diables, nés loin des marches du trône. Je ne songeai pourtant pas à l'accuser d'impertinence. La beauté parfaite n'est-elle pas aussi une couronne, une puissance ? J'étais bien aise qu'elle s'en rendît compte; je voyais avec plaisir qu'elle jouissait de son triomphe et de mon admiration. Les sujets de conversation étant épuisés, elle me fit une salutation et se retira dans la salle des bains suivie de ses esclaves, tandis que le maître de l'établissement éconduisait tous les autres baigneurs.

Vers le soir nous allâmes visiter la ville de Tibériade, ou plutôt nous la traversâmes à la hâte, car à peine y

étions-nous entrés qu'il nous tardait d'en sortir. Nulle trace des anciens jours n'y est visible. La population en est presque exclusivement composée de familles juives émigrées de l'Allemagne et de la Pologne, pour venir mêler leurs ossements à ceux de leurs pères. Les femmes y sont vêtues comme on l'était en Europe à l'époque de leur émigration, c'est-à-dire il y a cinquante ou soixante ans; la taille sous les aisselles et des chignons peu gracieux. Je fis à cette occasion un triste retour sur moi-même, et je me demandai si, pour peu que mon séjour en Asie se prolongeât, je ne paraîtrais pas aussi ridiculement fagotée à mon retour en Europe. Les maisons construites par ces émigrés, quoique pauvres et petites, ont cependant un air de propreté européenne qui réjouit la vue; les fenêtres en sont larges; les murs blanchis à la chaux; chaque fenêtre a ses volets; chaque porte ses battants, et rien n'y proclame la misère, l'insouciance et l'abandon, comme dans les demeures des Orientaux.

Le lac de Tibériade et ses bords n'ont ni caractère ni beauté. Les montagnes qui lui servent de cadre sont d'une hauteur moyenne, et l'on dirait en voyant leurs flancs pelés que toute la terre végétale qui les couvrait jadis a glissé de leurs sommets dans les eaux du lac. De temps à autre seulement, là ou un ruisseau descendant d'une de ces montagnes circule au fond des vallées, et sur les bords du lac avant de s'y perdre, la nature retrouve toute sa fraîcheur et la richesse de sa végétation. Des bosquets de lauriers-roses, de myrtes et de

daphnés protégent le vert gazon qui s'émaille de mille fleurs aux couleurs éclatantes et aux doux parfums. Des milliers d'oiseaux au plumage brillant et varié s'abritent dans ces bocages, sur les bords de ces eaux paisibles, et y remplissent l'air de leurs chants joyeux. Ces lieux sont d'autant plus charmants qu'ils sont enfermés dans d'étroites limites, qu'on y arrive soudainement d'une affreuse solitude, pour retomber bientôt dans une solitude plus affreuse encore. Tibériade et son lac furent témoins des plus frappants et des plus gracieux épisodes du Nouveau Testament. Ce fut sur ces eaux que le Christ glissant légèrement reprocha à saint Pierre sa timidité et son peu de foi; ce fut non loin de là qu'il nourrit la foule étonnée avec cinq pains; c'est là qu'il prononça quelques-uns de ses plus admirables discours; Capharnaum enfin, la demeure de la veuve affligée, est encore visible sur le rivage opposé. Le bassin de ce lac est, ainsi que celui de la mer Morte, l'un des points les plus bas et les plus chauds du monde. On n'aperçoit nulle part de végétation, car les vertes oasis dont j'ai parlé sont cachées dans des replis du sol ou derrière des rochers en saillie, et l'aspect général du lieu est l'un des plus tristes et des moins pittoresques que j'aie jamais vu.

Il y avait pourtant ce jour-là dans ces parages une agitation inaccoutumée, provenant du passage des troupes destinées à combattre les tribus révoltées. Chacun avait une histoire terrible à raconter des massacres et des vols accomplis par les Arabes des montagnes, et l'on nous affirmait que la route du désert de Damas, route

choisie par nous à cause de sa brièveté, était complétement fermée par ces bandes sanguinaires. Je m'aperçus alors que notre héros Mohamed-Zaffedy n'était pas un Achille. Il prit un air soucieux et voulut nous faire entendre qu'il ne connaissait pas suffisamment la route du désert, et que nous agirions sagement en prenant l'autre; mais nos motifs pour nous en tenir à la première étaient sans réplique, et nous ne fîmes que peu d'attention aux insinuations de notre guide. Le rusé Arabe nous conduisit sans difficulté jusqu'à Safed, car il savait que les deux routes passaient également par cette ville, et ne se séparaient que quelques heures plus loin.

Zafed est située au nord de Tibériade, et la route qui y conduit franchit d'abord l'une des montagnes servant de ceinture au lac. Du sommet de celles-ci, sous un arbre qui offre aux voyageurs un frais abri, je contemplai ce lac qui ne m'apparaissait plus que comme un miroir placé au fond d'une corbeille. En descendant l'autre côté de la montagne, nous nous trouvâmes dans un étroit vallon tellement rempli de fenouil et d'anis que l'air en était embaumé. Mais devant nous une seconde montagne, bien plus élevée que la première, nous restait à gravir. Un spectacle curieux nous attendait au sommet. La montagne se partage en plusieurs mamelons semblables aux branches écartées d'un mûrier, et sur chacun de ces mamelons s'élève l'un des quartiers de Zafed. Le mamelon le plus haut porte encore les restes du château fort qui protégeait jadis la ville, et les divers quartiers de celle-ci communiquent entre

eux par la plate-forme d'où partent les divers mamelons. Cette ville, si singulièrement située, a été renversée de fond en comble, il y a quelques années, par un tremblement de terre qui coûta la vie à un grand nombre de ses habitants. Ceux qui survécurent relevèrent ces murailles abattues sans songer à établir leur demeure sur un sol moins perfide. Zafed, de même que Tibériade, est plus qu'aux trois quarts peuplée d'émigrés juifs, l'une et l'autre étant considérées par la nation comme villes saintes où le fidèle mourant ne ferme les yeux que pour les rouvrir dans le sein de Dieu.

En atteignant ces hauteurs habitées nous trouvâmes notre camp établi sur le mamelon le plus élevé, au pied du vieux château, sur une esplanade en pente ombragée par d'immenses oliviers. Assise à la porte de ma tente, je voyais les vallées ouvertes à mes pieds, et s'étendant au loin dans toutes les directions, tandis qu'à une moindre distance, les divers groupes de maisons qui composent Zafed m'apparaissaient comme de riants villages. Des sources abondantes qui sortent de la montagne, et l'air léger qui enveloppe toujours les grandes hauteurs, permettent aux habitants de Zafed de cultiver et d'entretenir de beaux jardins; car dans ce singulier pays ce sont les vallées et les plaines qui souffrent de l'aridité, et les sommets des hautes montagnes sont seuls couverts de verdure.

Nous étions à peine établis dans notre camp que nos tribulations commencèrent. Un Arabe remplissant les fonctions d'agent consulaire anglais vint nous trouver.

Toute sa famille avait péri dans le dernier tremblement de terre, et quoiqu'il eût rempli de son mieux les vides causés dans sa maison par le terrible fléau, il n'avait pas oublié les morts, et une mélancolie tempérée par une piété fervente était empreinte sur son visage et dans tous ses discours. Il nous questionna d'abord sur la route que nous comptions prendre ; je la nommai, et il me demanda ensuite si je ne connaissais pas la situation du pays. « Je la connais par ouï-dire, lui répondis-je, et je désirerais savoir de vous si ces renseignements sont exacts, car on a tout fait pour m'engager à abandonner la voie déserte ; mais toutes ces histoires d'Arabes et de brigands m'effraient peu. — Vous avez bien raison, reprit le consul. Lorsqu'on met, comme vous semblez le faire, sa confiance en Dieu, on n'a rien à craindre des méchants. Choisissez n'importe quelle route, Madame, vous pourrez rencontrer les brigands ; ils pourront maltraiter votre corps, mais ils ne sauraient empêcher votre âme de reposer en Dieu, si vous conservez cette touchante confiance en lui. Il y a longtemps que je n'ai vu une résolution mieux affermie, et loin de moi la pensée de la combattre par d'aussi misérables considérations que celles qui auraient pour objet l'attachement à la vie et aux biens de la terre. »

Je me trouvais dans un grand embarras ; et pourtant il y avait quelque chose de passablement comique dans l'expression de respectueuse admiration qui éclairait le visage du brave homme. Mes motifs pour choisir la route la plus directe étaient sans doute aussi innocents

et aussi légitimes que possible, mais enfin ils n'étaient pas de nature à déterminer en ma faveur un miracle divin. Il me répugnait pourtant de dire à cet excellent consul que ma confiance en Dieu n'était pas d'une aussi forte trempe qu'il le supposait, et cet aveu d'ailleurs n'eût pas été exact. J'essayai, mais en vain, de tirer de lui quelques renseignements indirects sur l'état des choses ; il déjoua tous mes artifices. Chaque fois que je ramenais la conversation sur les périls du désert, le pieux consul m'arrêtait tout court par des exclamations comme celles-ci : « Qu'est-ce que cela vous fait, Madame, n'avez-vous pas pour vous le Seigneur des armées? Vous le savez bien, les puissances de la terre ne prévaudront point contre vous. Ah ! si tout le monde avait votre courage et votre foi, les routes ne seraient pas si vite abandonnées, et les méchants ne s'en rendraient pas aussi facilement maîtres. — Dois-je conclure de vos paroles qu'ils en sont les maîtres actuellement ? lui dis-je.—Et quand cela serait ? Ils ne peuvent avoir de prise sur celle qui s'appuie sur le Dieu des forts, etc., etc. »

Voyant que toute ma diplomatie n'aboutissait à rien, je chargeai l'un de nos compagnons de voyage de sonder à son tour le consul et de lui demander s'il ne pourrait nous procurer une lettre de recommandation pour quelques-uns de ces chefs arabes, moyen qui nous avait si bien réussi dans le Djaour-Daha et ailleurs. Mais l'esprit du pauvre consul était troublé. Il affirma que depuis trois semaines pas un voyageur ni même un courrier du gouvernement n'avaient passé le pont de

Ben-Jacobi, limite qui sépare la province de Safed du désert de Damas. Ce qui se passait dans l'intérieur du pays, personne par conséquent ne pouvait le savoir ; mais on supposait que les Arabes tenaient la campagne, puisque des troupes étaient en marche pour pénétrer dans le désert. Quant à la recommandation que nous demandions, rien n'était d'abord plus facile à obtenir, mais en fin de compte la chose était impossible. Le scheik un tel me recommanderait bien volontiers au scheik tel autre, mais il se trouvait par malheur à Beyruth. Il y avait bien encore un autre scheik auquel on pouvait s'adresser, mais il se mourait à une demi-journée de marche de Zafed, et il serait vraisemblablement mort lorsque notre messager atteindrait son village. Il nous envoya un guide arabe qui, disait-il, connaissait les principaux chefs des brigands et nous protégerait contre eux ; mais lorsque ce singulier protecteur comprit que nous comptions prendre la route du désert, il bondit sur ses pieds, nous demanda si nous étions las de vivre, et nous quitta sur-le-champ sans daigner prêter l'oreille à nos propositions. Je donnai alors un autre cours à mes investigations. Je m'informai de la seconde route, du temps que nous emploierions, à la suivre, et de l'argent que ce détour me coûterait, et je reconnus que la dépense monterait à peu près au triple de la somme actuellement à ma disposition. Je m'informai aussi s'il n'y avait pas, parmi tant de juifs, un banquier à Zafed. Ce nom même y était inconnu. Le consul m'offrit bien de me procurer deux cents piastres (environ cinquante francs) que je rendrais

à Damas, moyennant un intérêt de dix pour cent pour huit jours ; mais qu'était-ce que deux cents piastres ? Bien convaincue de la nécessité de m'en tenir à ma première résolution, je n'eus plus d'autre soin que de m'y fortifier en dépit de tous les obstacles que notre escorte nazaréenne ne cessait de nous susciter. D'abord l'illustre Mohammed avait oublié la route ; nous nous procurâmes un guide. En second lieu, il ne pouvait s'aventurer dans le pays occupé par l'ennemi. (Je ne parvins jamais à comprendre ce qu'il appelait l'ennemi, et surtout quels étaient ses amis, car, en sa qualité d'Arabe, il avait les Turcs en abomination, ce qui ne le rendait pas plus indulgent pour ses compatriotes des montagnes.) Au total, je crois qu'il tenait pour ennemis tous ceux dont il avait peur. Il exigeait donc un renfort. J'y consentis, à condition que toute la troupe ne dépasserait pas dix hommes, et que le renfort, aussi bien que le corps principal de l'armée, serait payé en arrivant à Damas. Le brave Zaffedy ne fit d'abord aucune objection à cet arrangement, mais au bout de quelques heures il revint accompagné de plusieurs forts-à-bras du pays, qu'il me présenta comme composant le renfort nécessaire, et réclamant, *ipso facto*, les trois quarts de leur paye. Il ajoutait, le cher Mohammed, que ses camarades de Nazareth ayant eu connaissance des prétentions du renfort, en exhibaient de toutes semblables, et demandaient aussi les trois quarts de leur paye. Là-dessus notre nouvel ami, le voleur de chien de Nazareth, s'avança d'un air grave et parla ainsi : « Lorsque le

noble Mohammed-Zaffedy porte la parole au nom de ses camarades, je ne suis pas de ce nombre. Je vous ai accompagné, ajouta-t-il en se tournant vers moi, et j'ai accompagnée votre fille (en se tournant vers Marie et lui faisant une légère inclination), parce que dans les affaires que nous traitâmes ensemble à Nazareth, vos procédés et vos manières m'ont plu. Vous avez désiré me placer sous les ordres de mon compatriote Zaffedy, et j'y ai consenti, parce que telle était votre volonté, parce que Mohammed-Zaffedy est mon ami, et parce qu'il possède mieux que moi l'art de se rendre agréable aux gens de votre race et de votre nation. Mais c'est pour vous et non pour lui que je suis ici. Que Mohammed et ses hommes vous accompagnent jusqu'à Damas, et je serai avec eux comme j'y étais jusqu'ici ; mais s'ils vous quittent ou s'ils vous posent d'autres conditions que celles déjà offertes et acceptées, je ne suivrai pas leur exemple. Comptez sur moi jusqu'à Damas, et ne prenez aucun souci de ma paye jusqu'après notre arrivée. » Il s'inclina de nouveau, se rassit, et ne dit plus un mot. Ce fut alors le tour de Zaffedy. Il partageait tous les sentiments de son frère Alemed : pour rien au monde il ne voudrait toucher un sou de sa paye avant d'avoir atteint Damas; mais que pourrait-il, lui tout seul, contre l'escorte tout entière, qui exigeait impérieusement et le renfort et la paye? Il se ferait tuer volontiers sur le seuil de ma tente en défendant mes droits ; mais que deviendrais-je ensuite, privée de son appui et livrée sans défense à la cupidité et à la mauvaise foi des Ara-

bes? Il me conjurait donc, dans mon intérêt bien plus que dans le sien, d'accepter les conditions qui m'étaient imposées, et puisque je voulais absolument suivre cette route si périlleuse, que je ne m'y aventurasse au moins qu'accompagnée d'une bonne escorte, en bonne humeur et satisfaite de moi.

Notez, mon ami, que tout ce débat avait lieu au moment même fixé pour le départ. M. Zaffedy avait réservé ce coup de théâtre pour la dernière heure, présumant sans doute que je consentirais à tout pour en finir et ne pas perdre un temps précieux. Il en eût peut-être été ainsi si j'avais eu les moyens de céder; mais de quoi s'agissait-il? de payer, et je n'avais pas d'argent. Force m'était donc d'être ferme et inébranlable. Jusque-là j'étais demeurée simple spectatrice du débat, mais voyant qu'il se prolongeait indéfiniment, j'intervins à mon tour et je rendis l'arrêt suivant : « Il est temps de nous mettre en route, et nous allons partir. Si Mohammed et ses hommes consentent à nous suivre avec ou sans renfort aux conditions déjà établies, rien de mieux; s'ils refusent, et quoique je puisse à mon tour refuser de les payer, puisqu'ils n'auront pas rempli leurs obligations envers moi, je consens pourtant à remettre à la personne qu'ils me désigneront à Damas la somme promise. Et maintenant je pars. Si vous me suivez, vous me rejoindrez tous au pont de Béni-Jacob; dans le cas contraire, que l'un de vous vienne m'y trouver pour m'indiquer le mode du payement. En achevant ces mots je montai à cheval, et mes compagnons de voyage en

firent autant. Ce fut alors que Mohammed-Zaffedy jeta le masque. Il pâlit d'une manière affreuse et sa belle figure se contracta tellement qu'il en devint méconnaissable. S'élançant à la tête de mon cheval et levant la main avec un geste menaçant, il s'écria, tremblant de rage : « Tu ne partiras pas avant de m'avoir payé ! » Il avait cru m'effrayer, mais il ne savait pas quelle révolte excite en moi tout ce qui ressemble à l'oppression du fort sur le faible. Je connaissais d'ailleurs mon brave cheval blanc et je savais bien que ni le geste ni la main d'un Arabe ne l'arrêteraient; aussi le poussai-je en avant en criant à l'Arabe de ne me toucher qu'à ses risques et périls. Tous ses camarades prirent mon parti, car je suis femme, et il faut qu'un Arabe soit le dernier de son peuple pour l'oublier. Quelques-uns se jetèrent au-devant de Mohammed et le firent reculer; d'autres coururent à leurs chevaux, s'élancèrent en selle et se rangèrent autour de nous, en se déclarant prêts à nous suivre où nous voudrions les conduire. Mohammed, se voyant ainsi abandonné, fit ce que font les lâches : il recula, reconnut ses torts, m'en demanda humblement pardon, et versa des larmes qu'il voulut faire passer pour des larmes de repentir. Je savais bien à quoi m'en tenir, mais la prudence exigeait que la querelle ne fût pas poussée plus loin. La réconciliation fut proclamée, et nous partîmes pour le pont de Béni-Jacob et pour le désert.

Le pont de Béni-Jacob est jeté sur le Jourdain, à peu de distance d'une de ses sources. Une baraque de douanier est la seule habitation que l'on aperçoit sur ses

bords, depuis Zafed. Comme à l'ordinaire, les bords du fleuve sont couverts d'une végétation aussi riche que variée; tandis que le reste du pays est d'une affreuse aridité. Les douaniers du pont nous confirmèrent les mauvaises nouvelles que nous avions apprises à Zafed. Pas un voyageur n'avait traversé le fleuve depuis trois semaines, et les bruits vagues qui venaient de l'intérieur parlaient de brigands armés, de vols et de massacres. Tout cela pourtant ne m'en imposait guère. Pourquoi ces Arabes nous auraient-ils fait du mal? Nous n'étions pas leurs ennemis; nous n'étions pas les alliés des Turcs; nous n'avions presque pas d'argent et point d'objets de prix; tout ce qu'il y avait à craindre c'eût été un excès de zèle et d'ardeur bataillante de la part de notre escorte, et je n'étais pas fort inquiète à ce sujet. Il se pouvait cependant que nos champions se donnassent les airs de combattants et prissent bientôt la fuite, nous abandonnant au courroux des Arabes, qui, dans ce cas, nous auraient considérés comme leurs ennemis, et partant de bonne prise. Aussi ne cessais-je d'expliquer à notre escorte que je n'entendais pas combattre les Arabes, mais demeurer avec eux sur le pied de l'amitié et de la bienveillance. Mais à toutes mes recommandations nos gardes ne répondaient que par ces mots : Nous vous défendrons; ne craignez rien, etc. Enfin, je renonçai à l'espoir de gouverner de pareilles gens, et je m'en rapportai, comme le voulait le consul de Zafed, à la Providence pour me tirer de ce mauvais pas.

A peine avions-nous pris quelques instants de repos

sur les bords ombragés du Jourdain, que nous vîmes venir à nous une nombreuse caravane. Ces voyageurs avaient appris notre projet de nous rendre à Damas par le désert, et ils venaient se joindre à nous pour profiter de la securité que nous témoignions, et qu'ils attribuaient à quelque cause secrète. Puisque vous ne craignez pas les Arabes, nous dirent-ils, permettez-nous de nous mettre sous votre protection, et de traverser le désert avec vous. Inutile d'expliquer à nos gens que, si nous ne craignions pas les Arabes, il ne s'en suivait pas que les Arabes nous respectassent. Nos explications ne firent que convaincre plus fermement les voyageurs de nos mystérieux rapports avec les Arabes, et notre alliance fut conclue pour ce jour-là. Ils se proposaient de se réunir le lendemain au cortége du gouverneur d'une petite ville du désert qui, ne trouvant pas la place tenable, en partait pour se rendre à Damas. Cet arrangement conclu, et lorsque nous commencions à goûter quelque repos, des hommes vinrent à nous, l'air effaré et terrifié, nous annoncer que les Arabes marchaient en grand nombre sur nous, et que nous n'avions pas un instant à perdre, si nous voulions sauver nos vies. J'aurais préféré les attendre à l'ombre, plutôt que de les fuir sous les rayons de ce terrible soleil; mais il m'eût été aussi facile d'arrêter le cours du fleuve sur les bords duquel je reposais, que de résister à l'entraînement de cette foule effrayée. Il fallut partir par la plus grande chaleur, et gravir sous les rayons verticaux du soleil de Syrie la montagne desséchée qui s'élevait devant nous.

Parvenus au sommet, nous nous trouvâmes de niveau avec une vaste plaine, de plusieurs points de laquelle de noires colonnes de fumée s'élevaient en tourbillonnant. Je n'ai jamais su d'où partait cette formidable fumée; mais nos compagnons y voyaient une preuve irrécusable de l'approche des Arabes et de leurs intentions sinistres. Quant à moi, en admettant qu'elle provînt de feux allumés par les Arabes, j'en conçluais que ces derniers se tenaient tranquillement dans leurs camps. Nous marchions depuis plusieurs heures, et la chaleur commençait à diminuer, lorsqu'une masse mouvante, au milieu de laquelle le fer étincelait et miroitait, parut s'avancer vers nous. Aussitôt l'illustre Zaffedy brandit sa lance, pousse son cri de guerre et s'élance au galop, suivi de quelques-uns des siens vers ce groupe problématique. Les autres ne bougent pas, et je vis l'ébauche d'un sourire sur les lèvres de mon ami Alimed. Nos guerriers revinrent bientôt, mais au pas. La masse mouvante qui les suivait n'était composée que de pauvres moissonneurs traversant le désert pour se louer aux propriétaires de Zafed et des environs.

Le pays que nous avions traversé, depuis le Béni-Jacob, était stérile et monotone; mais, vers la fin du jour, nous entrâmes dans une contrée dont les beautés me charmèrent. La plaine que nous avions traversée d'abord s'était transformée en une vallée que les montagnes environnantes renfermaient sans lui dérober ni la lumière ni la perspective d'un lointain horizon, du côté du nord. L'eau qui descendait de ces hauteurs versait dans la

vallée la fraîcheur et la verdure; des bouquets d'arbres séculaires, que la cognée n'avait jamais touchés, se dressaient çà et là, présentant des formes bizarres, et offrant un ombrage si épais qu'aucun rayon du soleil ne pouvait percer leur dôme de verdure. Nous passâmes à quelques pas d'un village complétement abandonné, et quelques toises plus loin nous nous trouvâmes sur les bords d'une vallée circulaire qui ressemblait au cratère d'un volcan éteint. Cette singulière cavité s'ouvrait à nos pieds, et je souhaitais vivement d'y passer la nuit. Figurez-vous une espèce d'amphithéâtre formé par des montagnes dont la pente s'inclinait doucement jusqu'au fond de ce riant abîme et était entièrement couverte d'arbustes en fleurs; le fond de la vallée était tapissé d'un épais gazon, sur lequel des milliers de fleurs lilas formaient de fantastiques broderies. La nuit approchait, et d'innombrables oiseaux prenaient, en babillant, leurs quartiers dans les buissons et sur les arbres, tandis que le frémissement plus bruyant de quelque taillis trahissait la présence d'autres hôtes des forêts plus vigoureux, mais non moins légers. Aussi, malgré les représentations du grand Mohammed qui mourait de peur à la seule pensée de passer la nuit dans une pareille solitude, je descendis dans cette corbeille de fleurs et j'y déployai ma tente. La nuit fut aussi paisible qu'elle devait l'être dans une aussi charmante retraite. Le lendemain, avant le point du jour, nous remontions les verts degrés de cet amphithéâtre, et nous descendions ensuite dans la plaine de Karnatrucke; c'est le nom de la ville qui allait

perdre, ce même jour, son précieux gouverneur. La ville n'occupe qu'une très-petite étendue de terrain, mais elle est complétement entourée de murailles, comme le sont d'ailleurs les moindres villages situés dans les limites de ce qu'on nomme le désert et à portée des incursions des Arabes. A peine avions-nous dépassé les murs de Karnatrucke que nous nous trouvâmes au milieu d'un campement arabe. Ce n'étaient pourtant que des bergers, qui nous firent largesse de leur excellent lait. Pendant que nous rafraîchissions nos gosiers, desséchés par la chaleur de la veille, le cortége du gouverneur nous joignit, et le gouverneur lui-même daigna nous proposer de continuer notre route sous sa puissante protection. Mais vous connaissez mes préjugés en semblable matière, et je m'excusai auprès de Son Excellence en l'assurant que j'étais une voyageuse fantasque, m'arrêtant là où le lieu m'attirait, passant outre sans seulement tourner la tête devant les meilleurs khans : ce qui rendrait ma société fort incommode pour un homme d'habitudes aussi graves et aussi régulières que Son Excellence. Il eut l'air de regretter ma résolution, et j'en découvris plus tard le motif.

Le véritable désert, le désert dans toute son effrayante nudité, était maintenant devant moi. Depuis le point du jour jusqu'à une heure de l'après-midi, nous marchâmes sur d'immenses dalles de pierres crevassées et inégales sur lesquelles nos chevaux se maintenaient à grand'peine. La plaine était immense, et nous avançions toujours vers les montagnes qui la bornaient au nord-

ouest, sans nous apercevoir que nous en approchions. Nous n'avions rien pris de la journée (depuis le lait des bergers), mais la soif triomphait de la faim. Cependant Mohammed avançait toujours et nous le suivions, mornes et abattus. Enfin, étendant le bras vers une tache sombre à l'horizon : C'est Seiffa me dit-il et une fois arrivés là, nous pourrons prendre quelques heures de repos sans danger. La nouvelle était bonne, mais la tache sombre demeura à l'état de tache sombre durant plusieurs heures. Le moment arriva pourtant que la masse informe prit des contours précis, que les arbres se dessinèrent sur l'azur de l'horizon, et quelques toits grisâtres parurent à travers le feuillage. Voici ce qu'est Seiffa. Dans une plaine immense qui ressemble à un océan pétrifié, une rivière coule doucement ses eaux fraîches et limpides, faisant naître sur ses bords des arbres et des arbustes, des fleurs et du gazon à profusion. A quelques pas de la rivière et de ses incultes jardins, un khan ruiné montre encore ses débris ; dans l'enceinte de ces murs quelques chétives cabanes ont été construites avec les matériaux provenant du khan et ce sont ces cabanes qui constituent la bonne ville de Seiffa. Que nous importait ? N'avions-nous pas de l'eau courante pour nous rafraîchir ? du gazon et des ombrages pour nous reposer ? Aussi fallut-il que Mohammed nous appelât à plusieurs reprises, et qu'il nous fît un tableau peu récréatif des dangers et des souffrances qui nous attendaient dans le cas où nous n'aurions pas atteint notre gîte avant la nuit, pour nous inspirer le courage

de quitter notre frais abri et de nous remettre en campagne pendant que le soleil était encore assez élevé sur l'horizon. Nous n'étions plus qu'à sept heures de Damas, et nous en fîmes trois ce soir-là ; si bien que nous atteignîmes la limite extrême du désert, et que nous entrâmes dans la contrée qui s'étend ensuite jusqu'au-delà d'Alep, sans jamais changer de caractère. Le pays, tantôt plat, tantôt accidenté, est toujours et partout d'une aridité désolante, excepté aux environs des villages qui, étant bâtis non loin des sources d'eau, sont comme ensevelis dans les bosquets et les prairies. Nulle part la végétation n'est plus riche que dans l'étroit espace qui entoure les villages de Syrie; mais à cent pas du village, la nature semble complétement paralysée. — La plaine qui précède Damas du côté du midi est d'une étendue considérable et si parfaitement unie que l'œil l'embrasse tout entière ; et c'est un singulier spectacle pour un œil européen. Les deux extrêmes de l'aridité et de la fertilité, de la nudité la plus affreuse et de la végétation la plus riche y sont ainsi réunis et pour ainsi dire côte à côte, se succédant et s'alternant l'un et l'autre par de brusques transitions sans rien perdre de leur caractère absolu. Cette plaine est parsemée de villages tous situés sur les bords de la rivière sinueuse ou des canaux d'irrigation destinés à l'agriculture; quoique fort nombreux, ces villages sont éloignés les uns des autres de quelques lieues, et cet intervalle est aussi brûlé, aussi sec et dépouillé que les déserts de l'Arabie Pétrée; tandis que les terrains environnant les villages,

me rappelaient la description du paradis terrestre de Milton. Vous savez d'ailleurs que c'est dans la plaine de Damas (on le suppose du moins) que s'ouvrit la scène du grand drame humain, et que Dieu plaça nos premiers parents. On aperçoit vers l'est une nappe d'eau claire et tranquille, dont plusieurs voyageurs ont parlé comme d'un effet de mirage trompeur. Il serait extraordinaire pourtant que ce phénomène se renouvelât régulièrement au même endroit et devant tous les yeux, mais il n'en est rien. Le prétendu mirage est un lac artificiel où se réunissent toutes les eaux qui ont parcouru et fertilisé la plaine. Ce lac n'a pas d'issue ; mais il en est de même de la mer Morte et de plusieurs autres petites mers intérieures dans ces climats où les rayons du soleil ont suffisamment de force pour développer et pour absorber d'énormes masses de vapeur.

Nous nous arrêtâmes pour la nuit au premier village que nous trouvâmes sur notre route. On le prendrait pour un château, tout entouré qu'il est de murailles si élevées qu'il est impossible de rien appercevoir au dedans. La rivière baigne le pied de ses murs, et une petite île placée vis-à-vis était tellement couverte d'arbres, que l'on pouvait à peine se frayer un passage entre leurs troncs et leurs branches entrelacées.

Ce fut sur une esplanade, entre le château-village et la rivière, que nous établîmes notre campement et que nous nous préparâmes à goûter quelque repos. Mais le silence de la nuit fut tout à coup interrompu par un coup de feu et par des cris tumultueux. En un instant tout le

monde fut sur pied et hors des tentes. D'où venait cette alerte? Le gouverneur de Karnatrucke et sa suite étaient allés passer la nuit dans un des villages peu éloignés du nôtre ; mais quelques-uns de ses soldats (et pourquoi pas le gouverneur lui-même?) n'ayant pu voir sans envie nos bons et beaux chevaux, avaient formé le projet de s'en emparer. Cachés dans le voisinage, ils guettaient le moment où nous serions tous plongés dans le sommeil, pour se glisser sans bruit dans notre camp. Heureusement, le gavas qui m'avait suivie depuis Césarée, et qui, en sa qualité de Turc, se défiait également de tous les Arabes, fonctionnaires publics, soldats réguliers ou brigands, s'était placé tout auprès des chevaux et des bagages, et ne dormait que d'un œil. Il aperçut les deux voleurs, et tira un coup de pistolet qui réveilla le Mohammed, ses hommes et tout le monde. « Qui va là? cria Mohammed : « Arabes, répondit l'un des voleurs. »— « En ce cas éloignez-vous, ou je fais feu, reprit Mohammed. »—« Non, non, s'écrièrent à la fois les deux Arabes ; nous sommes des Arabes amis, et nous faisons partie de l'escorte du gouverneur.» Cette déclaration mit fin à la guerre. Les deux honnêtes soldats expliquèrent tant bien que mal leur visite nocturne, en l'attribuant au désir de s'assurer que tout était tranquille chez nous. Le gavas turc secoua la tête ; nos Arabes firent semblant de trouver l'explication bonne. Les voleurs s'en retournèrent auprès de leurs camarades, et nous nous hâtâmes de retrouver le sommeil si brusquement interrompu.

Quatre heures de marche nous conduisirent le lendemain matin aux portes de Damas. J'attendais, pour fixer mon jugement sur les villes d'Asie, d'avoir vu la célèbre Cham, dont les Orientaux sont si fiers, qu'ils la préfèrent même à Constantinople. Mais avant d'avoir atteint l'extrémité de la grande rue qui aboutit à la porte de Jérusalem, je m'étais dit que j'aurais pu sans trop de précipitation renoncer à l'ajournement. Rien de ce que je voyais ne différait le moins du monde de ce qui avait si souvent blessé mes regards dans les villes et dans les villages d'Asie; des maisons construites avec des pierres irrégulièrement taillées, et reliées les unes aux autres par de la boue durcie; des fenêtres sans châssis ni carreaux; des pans de murailles à demi écroulés, des portes composées de planches inégales et mal jointes; des boutiques, ou plutôt des échoppes en bois sans devanture ni fermeture; un pavé qui semblait composé de toutes les pierres de dimension et de forme diverses que le hasard et les siècles ont entassées dans ce coin du monde, telle m'apparut d'abord la belle Cham, la cité merveille. Une maison, située dans le quartier des chrétiens, juste à l'extrémité opposée de la ville, avait été retenue à l'avance pour nous. Nous y arrivâmes au milieu d'un véritable charivari, formé par les cris et les rires des enfants attroupés à notre suite et l'aboiement furieux des chiens dont nous envahissions le territoire; car dans toutes les villes d'Orient, où les chiens n'appartiennent à personne et vivent sur la voie publique, ces animaux se partagent les divers quartiers de la

ville et en défendent avec acharnement l'entrée à leurs semblables et aux nôtres. Il arrive rarement à l'un de ces chiens errants de s'aventurer au delà des limites qui lui sont assignées, et l'imprudent qui s'oublie est aussitôt assailli par les habitants légitimes du quartier qu'il envahit. Il ne se défend pas, car il se sent dans son tort, et le sentiment contraire est nécessaire au courage. L'on voit alors des centaines de chiens furieux, tous plus laids que le plus laid de nos chiens d'Europe, poursuivre leur malheureux confrère de hurlements sauvages et menaçants, qui suffisent à inspirer au cœur le plus intrépide le désir de la surdité; mais à peine l'infortuné fugitif a-t-il mis le pied sur son propre territoire, qu'il s'arrête, se retourne et fait face à la multitude de ses ennemis. C'est à eux maintenant de trembler, car ils ont dépassé les bornes de leur empire. L'assailli devient assaillant, et les poursuivants sont désormais poursuivis, poursuivis quelquefois par un seul ennemi; mais un ennemi qui est dans son droit est invincible. Ces animaux ont une singulière aversion pour l'Européen et pour son costume, et je doute que les bêtes féroces du désert, ou d'une ménagerie quelconque, fassent entendre un plus horrible concert que celui dont une caravane de Francs est saluée à son arrivée dans une ville d'Asie par les chiens sauvages qui en encombrent les rues.

Pour le voyageur qui arrive du désert, dans la saison d'été de Syrie, et qui est poursuivi par ces clameurs canines, une porte ouverte, une maison vide, un abri, de l'ombre et de l'eau fraîche, tout cela doit naturelle-

ment lui paraître l'antichambre du paradis. J'arrivais du désert, j'étais accablée de fatigue et de chaleur; mes oreilles tintaient et semblaient prêtes à se déchirer; j'entrais dans une maison qui m'appartenait pour le moment, et qui se composait de plusieurs petits bâtiments construits autour d'une cour dallée en marbre, au milieu de laquelle un jet d'eau fraîche et pure laissait retomber ses eaux dans un large bassin, aussi en marbre. Et pourtant une heure ne s'était pas écoulée depuis mon arrivée, que j'étais prête à remonter à cheval, à m'exposer de nouveau aux rayons du soleil, aux attaques des Arabes et de leurs chiens, à la faim et à la soif plutôt que de faire un plus long séjour dans cette maison. J'avais pris possession de la chambre qui paraissait la plus propre, j'avais étendu mon matelas sur le plancher, au beau milieu de la chambre, et je m'étais couchée; mais le sommeil commençait à peine à appesantir mes paupières, que je me trouvai assaillie par un bataillon de punaises. Notez qu'il était midi. La seule pensée d'une nuit passée en pareille compagnie me mettait au désespoir. J'en fus tirée par le drogman du consul de Sardaigne, qui m'offrit sa maison à un prix exorbitant, auquel je me résignai pourtant, vu l'urgence du cas, et le court séjour que je comptais faire à Damas. Le déménagement fut aussitôt exécuté; et je fus fort satisfaite de l'échange, car la maison du drogman était fort belle. Une grande cour dallée en marbres de plusieurs couleurs, formant une espèce de mosaïque, était rafraîchie, suivant la coutume, par une fontaine jaillissant au centre, et

ombragée par des vignes et par un beau palmier. Et puisque j'ai abordé le sujet des maisons de Damas, je ne le quitterai pas sans vous avoir décrit ces habitations véritablement féériques. Je vous ai dit tantôt combien l'aspect des rues et des constructions de cette ville m'avait causé de dégoût; mais si jamais intérieur a démenti les apparences, c'est à Damas que ce désaccord règne sans restriction. Il ne faut pas oublier d'abord que toute maison vue de la rue ressemble à une ruine abandonnée des humains et occupée seulement par les rats, les araignées et quelque chose de pire. Le premier pas fait à l'intérieur ne détruit pas encore l'illusion; la porte basse et étroite donne sur un passage sombre, dont le plancher est en terre battue, et dont les murs sont recrépis avec de la boue; ce couloir ouvre pour l'ordinaire dans une petite cour borgne, qui partage la triste et faible lumière avec ce que l'on nomme le *salemlik*, ou la chambre aux compliments, ou le salon de réception, appartement où le maître du logis reçoit ses visites, tandis que ses domestiques mâles se tiennent dans la petite cour ou dans une antichambre contiguë au salemlik. Une seconde porte, aussi basse et aussi étroite que la première, donne enfin accès dans la maison proprement dite. La vaste cour dallée, la fontaine murmurante dont les eaux retombent dans un grand bassin pareillement en marbre, les orangers, les grenadiers, les palmiers, les vignes, les lauriers roses, et cent autres arbres aux fleurs parfumées et aux fruits exquis se retrouvent partout. Les appartements du rez-de-chaussée donnent sur

cette cour ; ce sont de magnifiques salons dont quelques-uns sont transformés pour la nuit en chambres à coucher ; mais la pièce principale ne sert qu'à la réception. C'est une salle de soixante à quatre-vingts pieds de longueur. Immédiatement en face de la porte d'entrée, une fontaine, plus petite que celle de la cour, verse comme elle ses eaux dans un bassin de marbre orné de sculptures et d'incrustations ; à droite et à gauche, souvent même en face de la porte d'entrée, quelques degrés conduisent à deux ou trois plates-formes, qui constituent la partie habitée du salon, dont la fontaine et l'espace qui l'entoure composent le vestibule. Sur ces plates-formes, tout ce que le luxe oriental possède en fait d'ameublement et d'ornementation se trouve rassemblé. Le pavé est en mosaïque précieuse. Les parois revêtues de marbres, de peintures et de dorures, sont couvertes en outre de petits miroirs encadrés dans des treillages dorés, et curieusement assemblés de manière à former de bizarres arabesques et à réfléchir tous les objets en les multipliant et en les combinant de cent façons différentes. Le plafond, plus bas que le dôme du vestibule, quoique d'une grande élévation, est peint, sculpté et doré avec un goût et un art merveilleux. Des divans, recouverts en étoffes de soie brochées en or et en argent, garnis de grandes franges assorties, sont disposés le long des murs ; des piles de coussins aussi riches sont placées çà et là, et quelques tables de bois incrusté en nacre et en ivoire rappellent l'Europe et son *confortable*. Des tablettes posées le long des murs flé-

chissent sous le poids de vases de la Chine et du Japon, et d'autres objets d'art tirés de l'Inde et de l'extrême Orient. En un mot, les descriptions que nous avons lues dans les contes arabes dont on a bercé notre enfance, et qui nous apparaissent comme le type de l'élégance et de la richesse, pâlissent auprès de cette réalité. Sur l'un des côtés de la cour, une immense niche isolée, ornée et meublée comme le salon, sert en effet de salon d'été, et c'est là d'ordinaire que, pendant la saison la plus chaude, le maître et la maîtresse de la maison transportent, à la nuit tombante, leurs matelas et leurs oreillers pour jouir du grand air; et aussi, car il faut tout dire, pour échapper aux haïssables punaises qui s'établissent dans les sculptures du bois doré, aussi bien que dans les fentes du simple sapin. Des escaliers, couverts de plantes grimpantes, conduisent aux appartements supérieurs, qui sont communément les chambres à coucher, ou les logements destinés aux hôtes du harem. Toutes ces magnificences ne sont pas le privilége exclusif des musulmans; les chrétiens et même les juifs rivalisent avec leurs maîtres, pour la richesse et l'élégance de leurs habitations. Il y a sans doute des maisons plus somptueuses que d'autres, mais toutes sont construites sur le même plan, et celles qui méritent une attention particulière sont infiniment plus nombreuses que les autres. Nulle part je n'ai vu tant de luxe ni tant de goût employés à l'ornement de la demeure de l'homme. On dirait qu'établi à perpétuité dans ces fantastiques retraites, il est assuré de ne jamais les quitter : car autrement pour-

quoi dépenser tant de richesses, de temps et de pensées, dans le gîte d'un jour, dans l'hôtellerie dont il a hérité hier et qu'il cédera demain à de plus jeunes occupants ? Il y a pourtant à Damas, comme dans toutes les villes musulmanes, d'immenses champs des morts, situés dans les parties les plus fréquentées de la ville, où les musulmans dirigent de préférence leurs promenades. Comment accorder la pensée presque constante de la mort avec ce soin excessif pour la demeure des vivants ? Nous aussi nous possédons en Europe de splendides pa lais, et je n'ai jamais songé à me demander si ceux qui les habitent ont oublié l'étroite cellule où ils descendront bientôt; mais nos palais les plus somptueux sont aussi éloignés des magiques habitations d'Orient que les œuvres mortelles le sont des rêves de notre imagination. J'ai tort, peut-être; mais ceux qui se sont construit de pareilles demeures se croient-ils immortels? Telle est la pensée qui me vint plusieurs fois à l'esprit, en parcourant ces cours, ces salons et ces jardins. Je ne prétends pas en justifier l'à-propos.

Je n'ai pas dit adieu au célèbre Mohammed Zaffedy. Oubliant nos querelles, et tous les sujets de mécontentement qu'il m'avait donnés, il se préparait à recevoir un pour-boire exorbitant. De mon côté, j'étais décidée à ne pas le traiter comme si j'en eusse été parfaitement satisfaite; mais, par considération pour le gros de l'escorte, qui n'avait fait que suivre ses instructions, je doublai la somme promise, et je payai séparément mon bon ami le voleur de levrette. Telle est pourtant l'avidité

arabe que jamais homme de cette nation ne se contente de ce qui lui est spontanément offert, persuadé qu'il est d'obtenir davantage par son importunité et, s'il le faut, par son insolence. Mohammed Zaffedy fit autant de bruit, en recevant le double de la paye convenue, que si je lui avais refusé son dû. Il cria, menaça, supplia, prit tous les tons et toutes les formes, mais en vain : je tins ferme et nous nous séparâmes peu amicalement.

L'état de grossesse avancée de l'une de mes juments arabes menaçant de prolonger de quelques semaines mon séjour à Damas, mon loyer chez le drogman sarde prenait des proportions fort incommodes pour moi ; je me décidai donc à louer une maison moins dorée et moins chère et je trouvai bientôt ce que je cherchais : une maison un peu ternie, un peu délabrée, mais présentant, dans toute son intégrité, le caractère national, ou pour mieux dire local. Je laissai dans tout son délabrement le logement extérieur, ou salemlik, et je m'occupai d'orner le harem qui, pour la première fois peut-être, ouvrit ses portes aux deux sexes. Outre la grande niche ou le divan, deux kiosques en treillages de bois peint ouvraient, d'un côté, sur la cour, et de l'autre sur un grand jardin qui fut spécialement alloué à mes chevaux. Malgré la beauté des arbres, l'abondance des fruits et de l'eau, les jardins de Damas sont fort négligés et se composent d'ordinaire d'un terrain enclos dans lequel croissent, selon leur bon plaisir, des arbres fruitiers gigantesques : le mien était ombragé par des abricotiers aussi grands que des

chênes, dont les fruits jonchaient le sol. Cette habitation avait pour moi l'avantage d'être proche de l'hôtel de Kossuth-Pacha (voyez le général Guyon), établi à Damas ainsi que sa famille, avec laquelle je me liai d'une amitié qui durera, je l'espère, autant que moi. Malgré son nom et son titre turc, le général Guyon n'a pas abjuré la foi de ses pères, et il sert l'empire ottoman sans servir Mahommet[1]. Sa femme et ses enfants sont astreints cependant à la vie du harem; mais cette vie, grâce au sincère et tendre attachement du général pour la compagne qui a partagé ses dangers et ses malheurs, n'a pas tous les inconvénients qu'elle pourrait avoir sans cela. L'intérieur de ce harem, d'un nouveau genre, ne diffère en rien de celui d'un bon ménage chrétien, au grand scandale des servantes abyssiniennes, qui se voient à tout jamais frustrées du titre de maîtresse auquel elles aspirent. Mais sur le seuil du foyer domestique les coutumes orientales reprennent leur empire, et la comtesse Guyon ne sort que soigneusement voilée ou, pour mieux dire, enveloppée dans le linceul de rigueur et suivie d'esclaves noirs et blancs qui ne constituent pas, comme je vous le dirai tout à l'heure, un cortége purement de parade.

Cette situation singulière, cette existence amphibie n'a été concédée qu'au général Guyon, à la suite des instances réitérées de la reine d'Angleterre, dont il est le sujet. La même protection n'a pas épargné à d'autres réfugiés, victimes de la dernière guerre de Hongrie, la

[1] Cette lettre a été écrite longtemps avant la mort de l'illustre et malheureux général. (*N. de l'A.*)

pénible alternative de renoncer à leur foi ou à l'avantage de servir dans l'armée musulmane, et plusieurs d'entre eux ont fait un choix malheureux. Les réfugiés italiens qui ont abjuré la foi chrétienne sont beaucoup moins nombreux, et j'avoue que mon cœur s'en est réjoui. Que les musulmans pardonnent à ma franchise; mais un chrétien ne peut, en ce siècle de lumières, abjurer sérieusement sa foi pour la leur. Il peut faire peu de cas de l'une et de l'autre, et c'est un malheur pour lui; mais préférer le Koran à l'Évangile, c'est sacrifier la raison à l'intérêt. Il est fâcheux que les hommes éclairés qui sont à la tête des affaires en Orient n'aient pas eu assez d'influence sur les autres pour accepter sans condition les offres de services des réfugiés politiques. J'en connais plusieurs auxquels il me répugne de donner le nom d'apostats; je les estime et les honore pour leur caractère et pour leurs talents; mais l'acte par lequel ils ont renoncé au titre de chrétien me pèse sur le cœur, et je suis persuadée que le leur en souffre aussi. Il y en a qui ont épousé des femmes musulmanes selon la loi musulmane; mais il y en a aussi qui ont des filles nées en Europe, lesquelles ont reçu le baptême et la communion chrétienne; leurs pères les livreraient-ils à un époux musulman ?

Après une si longue séparation d'avec la société européenne, Damas me semblait presque une ville d'Occident. Outre le général Guyon et sa femme, outre ceux de leurs compatriotes dont le nom est suivi maintenant d'un *agha* ou d'un *effendi*, je fis la connaissance du con-

sul anglais M. Wood et de sa femme, aimable et jolie Irlandaise, qui possède à la fois la grâce de son île natale, et les qualités solides qui constituent le caractère anglais. M. Wood s'est acquis, par son habileté et par sa fermeté, une immense influence parmi les Arabes, tandis que la protection accordée par la Grande-Bretagne aux Hébreux de Syrie lui donne une sorte de pouvoir sur les hommes de cette nation qui sont les plus riches du pays. M. Wood occupe ce poste depuis environ douze ans, époque pendant laquelle le consulat français a changé dix fois de titulaire, ce qui a réduit l'influence française ou celle du moins de son représentant à néant. Plusieurs familles américaines, animées par l'esprit de prosélytisme commun aux nations protestantes, sont groupées à l'ombre de l'étendard britannique, et forment autour du consul une société aussi distinguée qu'agréable. Un habile médecin italien et quelques autres réfugiés du midi de la Péninsule complètent ce petit cercle choisi, qui fut, pour mon esprit altéré, comme une source d'eau vive au milieu du désert. Je regrettai d'abord d'avoir si peu de temps à lui donner; mais plus tard, ce fut mon séjour prolongé que j'eus à regretter, ou du moins l'accident qui en fut la cause.

Le sort semblait retarder à plaisir mon départ. Mes juments mettaient bas les unes après les autres, et les accouchements se succédèrent jusqu'à l'ouverture du Ramazan. Ce carême musulman est bien plus sévère que le nôtre, et il condamne le fidèle à une inaction complète pendant toute sa durée. Depuis le point du jour jusqu'au

coucher du soleil, et pendant un mois, qui de nos jours se trouve être un mois d'été, ni nourriture, ni boisson, ni fumée, ne doit toucher les lèvres du musulman. Il est vrai qu'une fois le soleil couché, les excès de la table et de la pipe le dédommagent des privations de la journée; mais les excès n'ont jamais rétabli les forces épuisées par les abstinences, et le système de compensation en vigueur en Orient consiste à employer les nuits de façon à ne plus éprouver pendant le jour d'autre besoin que celui du repos. On trouve difficilement des muletiers qui consentent à entreprendre un voyage pendant cette saison, et en trouvât-on, je doute fort qu'ils pussent remplir jusqu'au bout leurs engagements, sans compter que partout où passe le voyageur, il est assuré de ne trouver le jour que des gens endormis, et la nuit que des gens en bombance.

Le temps s'écoulait sans peine pour moi dans ce beau séjour, entourée d'amis et d'objets intéressants ou curieux. On me parla un jour d'une célèbre danseuse arabe (Arménienne de naissance) dont les charmes et les talents tenaient du prodige. Je n'étais qu'un froid amateur des danses orientales, mais on me répéta avec tant d'assurance que je ne connaîtrais véritablement ces danses qu'après avoir vu l'illustre Khadoun que je me laissai entraîner à lui adresser une invitation dont je chargeai l'un de mes amis indigènes. Celui-ci fixa la somme moyennant laquelle je devais me procurer ce plaisir souverain, et je consentis de bon cœur au marché; quoique mal guérie de mes préventions, j'éprouvais, je l'avoue,

quelque curiosité de voir cette rare beauté qui avait tourné plus de têtes que l'éternelle Ninon. Il y avait évidemment quelque chose de magique dans l'atmosphère qui entourait cette odalisque, puisque l'une de ses sœurs avait, quoique borgne, et par le seul fait de sa consanguinéité avec l'enchanteresse, opéré quelques années auparavant la conquête d'un noble colonel anglais (dont je tais le nom, bien connu d'ailleurs à tous ceux qui ont visité la Syrie) et avait poussé le triomphe jusqu'à devenir milady........ malgré la vive opposition de la famille anglaise. Les deux époux se sont établis dans le Liban, dans une propriété qu'ils ont achetée, et où, sous le costume et sous un nom arabe, ils mènent la vie des riches émirs sans que l'ex-colonel de S. M. britannique se soit encore aperçu que son adorable épouse ne le regarde que d'un œil, ou qu'il se soit rendu compte de la réprobation qui s'attache communément à ce genre d'appas.

Le bruit de ma soirée se répandit bientôt dans tout le quartier et au delà. Plusieurs familles arabes me firent connaître leur désir d'y assister et reçurent une invitation. D'autres, sans attendre mon assentiment, se firent conduire chez moi, dès que la fameuse nuit fut venue, par des amis communs; enfin les toits en galerie des maisons environnantes se couvrirent de femmes voilées et drapées ressemblant à des fantômes suspendus dans les airs; une société fort nombreuse était rassemblée dans la cour, le jardin et les kiosques de mon habitation, et la danseuse n'avait pas encore paru. Des

lampes suspendues aux arbres éclairaient cette scène singulière, où toutes les nations de l'Orient se trouvaient réunies, sans pourtant se confondre. Les femmes musulmanes s'étaient emparées des kiosques, devant lesquels leurs esclaves noirs montaient la garde. Les familles arabes chrétiennes se groupaient autour de la fontaine, sur des tapis étendus sur les dalles de la cour ; les musulmans fumaient et buvaient tour à tour du café et de l'eau-de-vie ; réfugiée auprès de mes amies européennes, je contemplais ce spectacle étrange, souhaitant au fond du cœur d'en voir promptement la fin, lorsque trois masses énormes dont je ne pus distinguer les contours, suivies d'un nombre considérable de petites ombres, traversèrent rapidement la foule et se précipitèrent dans les appartements intérieurs. J'aperçus au même moment l'ami arabe qui avait promis d'amener la danseuse et je compris qu'elle était enfin arrivée. Je la suivis dans ma chambre, que je trouvai remplie par les femmes appartenant à Khadoun, par Khadoun elle-même et par sa compagne. Les deux houris étaient assises sur mon lit qu'elles avaient couvert de leurs voiles et de leurs manteaux. Chacune d'elles devait peser au moins cent-vingt livres, et leurs chairs, qui n'étaient contenues ni par des corsets ni par des os de baleine, remplissaient confusément leurs vêtements larges et flottants ; les diamants leur tombaient sur les joues et jusque sur les yeux, et leur peau était si bariolée de vingt nuances différentes que la couleur naturelle en était parfaitement dissimulée. Le globe seul de l'œil était tel

que la nature l'avait fait, et il ne faisait pas regretter la disparition du reste ; car c'était un gros œil qu'Homère eût comparé à celui d'un bœuf, dont la prunelle d'un noir rougeâtre nageait dans un blanc jaune injecté de filets sanguins. Une vieille femme, décrépite et couverte de haillons (j'appris que c'était la mère de mes Terpsichores), était assise auprès d'elles et leur parlait avec vivacité. Les servantes portant des cymbales, des tambourins, des castagnettes, des boîtes en grand nombre, roulaient çà et là dans la chambre. Je compris au premier abord que quelque cause cachée d'agitation avait troublé ces nymphes, et me faisant connaître à elles pour la maîtresse de la maison, je leur demandai si quelque chose chez moi leur avait déplu, et si elles ne jugeaient pas qu'il fût temps de déployer leurs grâces. Zubéidè, la compagne de Khadoun, prit alors la parole, et me déclara qu'intimidée par l'aspect d'une société aussi nombreuse, elles se sentaient hors d'état de faire un seul pas avant de savoir quelle somme je comptais leur offrir. Je me retournai alors pour appeler l'ami qui avait fait le marché au nom de ces dames, mais je m'arrêtai soudain, car quelqu'un s'était glissé derrière moi et me disait : Donnez-leur de l'eau-de-vie à boire ; elles ne dansent jamais si elles ne sont ivres. J'étais heureusement bien approvisionnée pour la soirée ; aussi me hâtais-je d'adhérer à cet avertissement, et je remis aux mains de chacune des danseuses une bouteille bien remplie, qu'elles portèrent aussitôt à leurs lèvres, et dont elles continuèrent de se servir pendant tout le

débat. Mais l'effet de l'eau-de-vie ne se fait pas sentir instantanément, et mes odalisques conservaient assez de sang-froid pour agir en véritables coquines. Elles me déclarèrent qu'elles ne lèveraient pas le pied à moins d'une guinée par tête de spectateur; déclaration qui m'exaspéra, comme vous pouvez le penser. Je fesais depuis le commencement de l'entretien de louables efforts pour contenir le dégoût que ces femmes m'inspiraient; mais à cette impudente prétention, je cessai de me contraindre. La porte est ouverte, leur dis-je, et vous me ferez grand plaisir d'en profiter; quant aux spectateurs, je vais envoyer chercher un polichinelle et des danseurs du café voisin, et ils en seront aussi satisfaits que de vos contorsions. Les dames indignées s'enveloppèrent dans leurs robes et partirent avec leur suite; mais soit que la bienfaisante liqueur commençât enfin à opérer, soit qu'elles ne se souciassent point de renoncer au gain qu'elles avaient entrevu, elles n'allèrent pas plus loin que mon salemlik, d'où elles me députèrent un de leurs admirateurs pour me proposer la paix, à condition que je leur payerais le double de la somme convenue et leur permettrais de faire le tour de société un plat d'étain à la main. Je donnai mon consentement, et les dames revinrent plus gracieuses et un peu plus animées que je ne l'aurais souhaité. Un tapis fut posé à terre, des bougies furent placées à l'entour et le spectacle commença. Les deux héroïnes et leurs suivantes étaient d'abord toutes assises en rond, jouant de plusieurs instruments et chantant des chansons dont

j'étais fort aise de ne pas comprendre le sens. La musique était une musique arabe, ce qui pour moi ne fait qu'un avec la musique turque, toutes deux étant sans rhythme ni mélodie; il y a cependant une manière de frapper sur un tambourin ou sur des cymbales, des coups qui deviennent de plus en plus pressés, qui ne laissent pas que de causer un certain agacement nerveux, une impatience d'arriver enfin au *nec plus ultra* de cette progression; agacement et impatience que tout l'auditoire partage et qu'il trahit par un frémissement général, dont les exécutants sont excessivement flattés, comme d'un hommage rendu à leur talent.

Ce fut au moment où cette impression commençait à devenir pénible, que l'une des danseuses, quittant son coussin, se dressant de toute sa hauteur, arrangeant par un mouvement *ad hoc* les plis de ses vêtements et adressant au public un sourire d'intelligence, comme pour lui dire : Vous savez ce qui vous attend, mais je surpasserai encore votre attente, ouvrit enfin la danse. Elle tenait à la main des castagnettes qu'elle faisait craquer assez adroitement, mais le son coïncidait si parfaitement avec la tension et la torsion des bras et des mains, que je ne savais trop si ce n'étaient pas les muscles et les os de la danseuse qui craquaient ainsi. Quant à la danse proprement dite, elle ressemblait fort à ce que j'avais vu en Asie-Mineure. La danseuse se place au centre du tapis, droite et immobile; puis, à mesure que la musique l'y invite, elle tend les bras, agite le pied, et exécute un tressaillement des hanches qui se con-

tinue sans interruption pendant que sans autre mouvement apparent elle glisse et se transporte jusqu'à l'extrémité du tapis, dont elle fait ensuite le tour de la même manière. Je ne m'érige pas en juge de la grâce que peuvent avoir de tels mouvements, ni surtout de l'effet qu'ils sont aptes à produire sur des spectateurs de l'autre sexe. Il est certain que cet effet est violent, et presque général. Tous les hommes, sauf quelques rares exceptions, semblaient en extase, et un effet si universel doit avoir une cause suffisante. Pour moi, je comprendrais encore à la rigueur qu'une jeune et belle femme, aux formes souples, sveltes et élégantes pût éveiller par de semblables attitudes des sensations qui me sont nécessairement étrangères ; mais qu'une masse informe de chairs tremblotantes excite de pareils transports, cela m'étonne, je l'avoue. L'autre danseuse succéda à la première, et déploya tout autant d'étoffe et d'effronterie; puis toutes deux exécutèrent une danse qui ne différait guère de la première, si ce n'est que les invitations et les appels, qui d'abord étaient adressés tantôt aux spectateurs tantôt à un être imaginaire, s'échangeaient maintenant entre les deux danseuses, et devenaient par cela même beaucoup plus clairs et intelligibles. Ce dernier pas exécuté les odalisques se laissèrent retomber sur le tapis dans un état apparent d'épuisement qui n'était pas, à mes yeux du moins, la partie la moins repoussante du spectacle. Cette faiblesse ne se prolongea pourtant pas au-delà de quelques minutes, car le plat d'étain n'avait pas encore circulé, et il fallait

profiter du ravissement des spectateurs. L'opération terminée, la troupe se retira dans une chambre où elle but autant de café et d'eau-de-vie que je pus lui en fournir; puis s'enveloppant dans ses voiles, elle se retira marchant d'un pas assez ferme vu la façon dont elle avait employé la dernière demi-heure.—Les toits se dégarnirent, les lumières s'éteignirent, et le calme silencieux d'une belle nuit de Syrie s'étendit de nouveau sur ces lieux naguère envahis par la folie et par quelque chose de pire. Ce fut avec un plaisir mêlé d'embarras que je me retrouvai seule dans ces allées. Depuis que les chaleurs étaient arrivées à leur comble, j'avais, en dépit des recommandations, avis et pronostics, adopté un genre de vie dont je me suis trouvée fort bien. J'avais transformé l'un de mes kiosques en chambre à coucher, c'est-à-dire que je l'avais meublé de quelques matelas et de quelques coussins; l'heure du repos sonnée, et enveloppée d'un grand manteau blanc, je m'étendais sur ces matelas où je passais la nuit en fumant le narguillé, lisant, écrivant et dormant quelquefois. A l'approche du jour, lorsque l'air devenait par trop froid, je rentrais dans ma chambre, et je dormais d'un bon sommeil pendant trois ou quatre heures. Je me levais ensuite pour me recoucher après midi, durant les heures les plus accablantes de la journée. Grâce à cet arrangement, que chacun déclarait fatal à ma santé, je n'eus presque jamais la conscience de la chaleur vraiment étouffante qui règne en Syrie pendant une partie de la journée, et jouis en revanche de la fraîcheur des nuits, qui parfois même me semblait trop pénétrante.—

La fièvre qui devait résulter de ce système ne vint pas, et après tout, si elle était venue, je l'aurais supportée patiemment, sans abjurer cette sage maxime : ne pas se soumettre aujourd'hui à des souffrances certaines et connues, pour éviter demain des souffrances qui peut-être ne viendront pas et dont l'intensité nous est encore inconnue.

Màis ce soir-là, quoique la nuit fût aussi sereine et l'air aussi pur, que les arbres se balançassent aussi gracieusement et que l'eau fît entendre un aussi doux murmure que de coutume, je n'éprouvai pas ce bien-être qui descend sur nous aux heures du repos; les battements de mes artères n'allaient pas en se ralentissant graduellement, les pensées paisibles de la veille ne s'éteignaient pas dans les riantes images des rêves heureux ; il me semblait que des bacchantes avaient évoqué, dans mon innocente demeure, des fantômes turbulents et inquiets qui troublaient l'atmosphère de pureté dont l'enfance veut être entourée. Je me demandais pourquoi dans un moment d'oubli j'avais introduit dans mon sanctuaire l'esprit contre lequel j'avais fait jusque-là si bonne garde et si je n'en serais pas punie. Hélas ! si les angoisses auxquelles je fus livrée peu de jours après cette soirée et pendant tant de longues semaines étaient en effet mon châtiment, il fut bien sévère.

Quelques-uns de mes amis qui connaissaient pour ainsi dire une à une toutes les maisons tant soit peu considérables de Damas, avaient entrepris de me montrer toutes celles qui, par la grandeur de leurs propor-

tions, la richesse de leurs ameublements ou l'élégance de leurs ornements, méritaient l'attention du voyageur. Les plus splendides de celles-ci étaient situées dans le quartier des juifs et appartenaient à des familles de cette nation.—Un jour que j'avais été visiter une de ces demeures enchantées, quelqu'un me demanda si je savais ce qui s'était passé plusieurs années auparavant dans ces salles et sur ces tapis. Je l'ignorais alors, mais lorsque je l'eus appris, cette maison ne m'apparut plus que comme l'antre sanglant d'animaux féroces et immondes; tout ce que j'appris à cette occasion contrastait si fortement avec ce que j'avais regardé jusque-là comme la vérité, et confirmait si invinciblement ce que j'avais considéré comme d'odieuses absurdités, que j'éprouve encore quelque embarras à vous en faire le récit. Et cependant si jamais accusation fut appuyée de preuves, de documents et d'aveux, c'est celle qui pèse aujourd'hui sur les juifs de Damas, et en général sur tous ceux appartenant comme eux à la secte des thalmudistes. J'avais visité la maison où le Père Thomas avait été assassiné ainsi que son domestique, et les assassins m'en avaient fait les honneurs.

Hélas! que de contrastes dans ce pays! De même que la nature présente souvent, dans le plus étroit espace des sites affreux et les plus riants paysages, cette société si mal assise cache, sous les dehors de la mollesse et de la bonhomie, les passions les plus violentes et leurs fruits les plus étranges. Ici, ne vous en rapportez jamais aux apparences ni aux témoignages de vos propres sens.

Vous êtes au centre d'une lande déserte; vous n'apercevez d'aucun côté ni une source, ni un ombrage, et, au moment où vous désespérez de votre vie, le sol semble s'entrouvrir devant vous et vous présente de frais bosquets et des ondes limpides : vous êtes entourés de femmes jeunes et d'innocents enfants; un vieillard à l'aspect vénérable sourit à leurs jeux et semble les protéger de sa vertu et de sa sagesse. Prenez garde! ni la faiblesse de l'âge, ni celle du sexe, ni les ris, ni les jeux, ni les graves pensées qui accompagnent et qui sanctifient la vieillesse ne sont un sûr abri contre les orages des passions et l'entraînement du crime. Prenez garde! Savez-vous ce qu'est devenue la rivale de cette jeune femme? Savez-vous ce que médite cet enfant qui joue avec sa sœur? Savez-vous quel désir il caresse dans son cœur le vieillard qui tient sa fille sur ses genoux? Prenez garde, prenez garde! il y a de quoi donner le vertige, rien que de songer aux reptiles cachés sous la marguerite des champs et sous la rose des jardins : il faut avoir non pas traversé cette antichambre commune de l'enfer et du paradis, mais y avoir vécu pour comprendre à quel point le bien et le mal, les dehors de l'un et de l'autre se touchent et se confondent : ni un esprit européen, ni une âme chrétienne ne s'y feront jamais.

Je marchais un jour, avec la comtesse Guyon, dans une rue de Damas : deux enfants, nos deux petites filles marchaient devant nous, en se tenant par le bras, causant tout bas et en imitant, avec la finesse de perception propre à leur âge, les manières de celles qui les suivaient;

tout à coup elles s'arrêtent, se retournent vivement et courent se jeter dans nos bras, se cachant le visage et nous désignant du doigt l'objet de leur terreur soudaine : je crois que notre première impression eût été de faire comme elles. De l'autre côté de la rue, quelques pas en avant de nous, se tenait appuyé contre la muraille un homme jaune et décharné, complétement nu, la tête rasée, et le regard allumé et fixé sur ce groupe de femmes au visage découvert (la comtesse seule portait le costume et le voile arabe) qui étaient, à en juger par ce regard, une image peu effrayante du péché. Nous rassurâmes le mieux que nous pûmes les enfants, et nous nous hâtâmes de passer outre, car il nous tardait d'être hors de la portée de ces sombres rayons. Je m'informai ensuite de ce qu'était cet homme : c'était un saint, un santon, comme Damas en possède trois ou quatre. Ils entrent ainsi faits, et sans se faire annoncer, dans les plus riches maisons, chez les hommes les plus haut placés, s'asseyent aux premières places et reçoivent des maîtres de la maison l'accueil le plus respectueux. Ils entrent de même dans les boutiques ouvertes et s'emparent de ce qu'ils y trouvent à leur convenance. Il y a plus, et je ne sais comment vous le dire, mais ils ne bornent pas leur convoitise aux objets inanimés. Pourquoi s'abstiendraient-ils de ce qui leur plaît? Tous les penchants naturels ne sont-ils pas légitimes, et d'aussi grands saints craignent-ils de mal faire ? La foule est de leur avis, et elle assiste à ces étranges démonstrations de sainteté, en exprimant sa joie et son édification ; et si

c'est sur une chrétienne que la grâce se répand (ainsi que cela était arrivé quelques mois avant mon passage à Damas), tant mieux pour la chrétienne, qui ne méritait pas, à coup sûr, un si grand honneur. Je n'exagère pas, je retranche, au contraire; car le vrai qui n'est pas vraisemblable devient par cela même plus repoussant.

Si j'étais destinée à ne pas voir la nature humaine à Damas sous ses plus beaux aspects, je l'étais aussi à la voir sous ses aspects les plus bizarres. J'avais souvent entendu parler du hachisch et de ses consommateurs; j'en avais même fait l'essai; mais je n'avais éprouvé qu'une intolérable angoisse physique, sans aucun mélange de rêvasserie, d'exaltation, ni de ces phénomènes produits par l'opium, et que l'on attribue avec une puissance cent fois plus grande au hachisch. Je fis la connaissance à Damas de plusieurs personnes (elles me pardonneront de ne pas les nommer) qui faisaient leur principale jouissance et même leur principale affaire de la consommation du hachisch. Elles me pressèrent d'entrer dans leur société, et quoique le souvenir de ce que j'avais éprouvé un jour ne fût nullement encourageant, ce souvenir même coupa court à ma résistance, car je me tenais pour assurée de ne pas ressentir d'ivresse, et il me semblait puéril de redouter si fort quelques moments de malaise nerveux. Le jour fixé, les initiateurs rassemblés chez moi, la solennité commença : je fumai du hachisch, j'en mangeai, j'en bus, mais en vain; ma tête (je ne dis pas mon esprit) est à

l'abri des vertiges, et je demeurai à peu près impassible. Mes yeux appesantis, mes lèvres sèches, et une impression de doute comme si je n'étais pas parfaitement sûre de dire ce que je voulais, sensation qui ne fut que passagère, et qui ne se trahit pas au dehors, tel fut le *nec plus ultra* des effets que le hachisch produisit sur moi. Mais mes initiateurs ne furent pas aussi heureux. L'un d'eux, apercevant le danger d'une trop grande expansion de sentiments, gardait un silence prudent, et se bornait à jouir intérieurement de son bonheur extrême, laissant échapper de temps à autre un éclat de rire peu bruyant et rentrant aussitôt dans sa béate taciturnité.—L'autre était plus confiant. On lui avait souvent répété que le hachisch lui donnait un degré d'éloquence et une sublimité de pensées tout à fait extraordinaire, et, encouragé par ces assurances, il débitait du ton le plus emphatique une série de phrases décousues qui, prises séparément, n'avaient rien de fort remarquable, et dont la mystérieuse liaison n'avait jamais existé avant ce quart d'heure.—La séance se prolongea quelque temps et se termina enfin au grand mécontentement de mes initiateurs, qui attribuèrent mon insensibilité à une foule de causes faciles à faire disparaître, et qui insistèrent pour recommencer l'épreuve sur une plus grande échelle, c'est-à-dire à une autre heure et en compagnie d'autres novices, et parmi ces derniers, l'un de mes compagnons de voyage fut accepté et admis.

Je fus aussi inébranlable que le premier jour, mais le sort de mon compagnon différa du mien. Après avoir

absorbé une quantité quelconque de la drogue, je le vis se lever, faire quelques tours dans la chambre et disparaître en faisant signe au principal initiateur de le suivre. Quelques moments plus tard, de véritables hurlements, tels que peut en pousser une bête féroce, parvinrent dans le salon où le reste de la société était rassemblé. Nous nous précipitâmes vers le lieu d'où partait le bruit, et de ma vie je n'oublierai le spectacle qui m'y attendait. Le malheureux novice, pâle comme la mort et portant sur ses traits ce *facies hippocratique* que les médecins connaissent si bien, les vêtements en désordre et les cheveux hérissés, se débattait entre les bras de deux domestiques qui s'efforçaient de le coucher sur un canapé, tandis que notre professeur, à demi effrayé et à demi triomphant, essayait de le calmer en lui disant à voix basse que les sensations dont il était actuellement assiégé lui étaient à lui parfaitement connues, et feraient place en peu d'instants à un état de béatitude infinie. Mais ces assurances, si consolantes qu'elles fussent, demeuraient sans effet sur le malheureux, qui redoublait ses cris déchirants, demandait un confesseur, commençait sans l'attendre à avouer les actes les plus impraticables, et terminait ses accès par des évanouissements qui m'alarmèrent fortement, car le pouls disparaissait à chaque instant, comme si le mangeur de hachisch fût tombé réellement en syncope. Cet état dura plusieurs heures, et ce ne fut pas sans quelque peine que j'obtins du maître de la maison d'envoyer chercher un médecin, car lui aussi prétendait que de semblables effets

n'avaient rien d'extraordinaire et que tous les amateurs de hachisch avaient passé par là.—Pour ma part, d'après cette déclaration, je lui fus très-peu reconnaissante de l'insistance qu'il avait mise à m'inscrire dans sa compagnie; mais le bonheur que lui-même éprouvait après être sorti des premières épreuves lui semblait si grand, qu'il ne pensait pas qu'on pût l'acheter trop cher. Le fait est que mon infortuné compagnon n'en mourut pas, et qu'il se rétablit même assez promptement, mais ni lui ni moi ne risquâmes plus l'aventure.—L'usage de ce narcotique est général en Syrie. Si vous rencontrez un homme dont le regard est terne et distrait, le visage amaigri, les lèvres pâles et minces, soyez assuré que vous avez devant vous un mangeur ou un buveur de hachisch. Si vous voyez deux hommes assis face à face dans un café, se jetant mutuellement des bouffées de fumée au visage sans prononcer un mot, dites-vous que ces deux personnages font en ce moment une débauche de hachicsh. Les santons dont je vous ai parlé tout à l'heure ne sortent jamais de l'état d'ivresse causée par le hachisch. Si l'on vous offre quelque part des confitures ou du sorbet, tenez-vous sur vos gardes, car le hachisch y est probablement caché. — Les Orientaux se vantent de ne pas boire de vin, et ils s'attribuent sur ce point une grande supériorité sur les chrétiens : en vérité, il est fort heureux que ce trouble-raison du moins leur soit interdit, car en voyant l'empressement avec lequel ils se précipitent dans toutes les ivresses qui leur sont permises, on peut penser que si

celle du vin était du nombre, ils ne conserveraient pas un seul instant le bon sens que Dieu leur a accordé.

Le moment que j'avais fixé pour mon départ approchait lorsque ma fille Marie tomba malade. Ce n'était d'abord qu'une fièvre intermittente et irrégulière comme le climat en produit fréquemment, mais elle ne tarda pas à prendre un caractère plus sérieux. La présence d'un médecin habile et ami me rassurait en partie; mais la malade empirait de jour en jour et ne tolérait aucun médicament. Elle-même se sentait défaillir et manquait de confiance. Torturée par son découragement et par mes propres terreurs, j'hésitai longtemps; mais un jour, après avoir bien prié et bien pleuré, je mis de côté tous les médicaments, je laissai ma petite malade en repos pendant quelques heures, et je ne m'occupai plus ensuite que de calmer ses nerfs irrités au moyen de narcotiques donnés à de très-faibles doses. Dieu soit loué! Tous les symptômes alarmants disparurent : le sommeil, l'appétit et la curiosité revinrent; je ne la vis plus couchée pendant des jours entiers sur son lit, les yeux entr'ouverts et les mains croisées sur sa poitrine, indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, n'exprimant d'autre désir que celui de quitter Damas.

A peine la convalescence fut-elle déclarée que médecins et amis, tous m'engagèrent à la transporter dans un air plus léger, et je me décidai à aller passer quelque temps dans l'Anti-Liban à un village appelé Bludan, où

le consul anglais possède des terres et bâtit une maison de campagne, et où lui-même enfin avec sa famille et plusieurs de ses amis passait l'été. Il me fallut trouver une litière et y accoutumer Marie. Je désespérais du succès. Ces litières sont faites comme celles que j'ai vues quelquefois sur le théâtre, lorsqu'on y fait voyager la femme de Philippe-Auguste ou une princesse orientale : une mule attelée par devant et une autre mule attelée par derrière à des brancards d'une longueur démesurée portent la lourde machine, qui, n'étant que posée sur leur dos, pourrait verser à chaque pas. Ce long équipage est destiné à voyager sur des chemins beaucoup plus étroits que lui et formant d'ailleurs des perpétuels zigzags, longs d'à peu près un mètre. La litière et ses mulets dépassaient constamment et en tous sens l'étroit et sinueux sentier, escaladant les pierres, culbutant les haies et nécessitant le secours de plusieurs épaules humaines pour éviter un complet *oversetting*. Nous fûmes si secouées à notre promenade d'essai et nous tombâmes si souvent l'une sur l'autre, que rien, excepté l'ardent désir que ma pauvre enfant éprouvait de sortir de Damas, ne lui eût donné le courage d'entreprendre un voyage dans pareil coffre. Un lit aussi moelleux que possible fut établi dans le fond de la litière, que je tapissai en outre d'oreillers, et le jour venu, nous quittâmes Damas, où j'avais passé de si doux et de si tristes jours, où je laissai des amis bien chers et des souvenirs bien pénibles. La politesse orientale consiste à accompagner l'hôte que l'on perd et que l'on veut honorer aussi loin

que possible. Mes nombreux amis de Damas mirent tous leurs amis et leurs parents à contribution pour me former une suite proportionnée à l'honneur qu'ils voulaient me rendre, et ils s'y prirent si bien que la tête de la cavalcade touchait aux portes de la ville, tandis que la queue ne s'était pas encore mise en mouvement. Nous atteignîmes ainsi le sommet de la première chaîne de monts qui des environs de Damas se succèdent jusqu'au Liban. Là, nous nous arrêtâmes, et portant mes regards en arrière, je vis cette belle plaine verdoyante où les peuples de l'Orient ont placé le céleste jardin d'Eden, cette masse de sombres feuillages qui s'étend à plusieurs lieues de distance et qui n'ombrage pourtant que les jardins de Damas, au milieu de laquelle des taches d'une blancheur éblouissante indiquent les maisons de la ville. C'est une ville toute de feuillage, une ville dont les rues sont des bosquets et les palais des maisons de plaisance, comme on n'en voit sur aucun point du globe. Nos amis nous quittèrent sur la frontière de ce lieu enchanteur. Nous allions rentrer dans le désert, affronter de nouvelles fatigues et de nouveaux dangers, pour nous retrouver toujours et sans cesse au milieu d'étrangers. Eux rentraient dans leurs foyers, dans leurs riantes et chères demeures; ils parleraient de nous à leurs femmes et à leurs filles; ils donneraient quelques regrets aux amis qui avaient disparu à jamais, et se livreraient ensuite à leurs occupations et à leurs plaisirs. Nous étions des exilés, et ils n'avaient jamais quitté le beau pays qui les avait vu naître.

Le second jour après notre départ de Damas, nos gens et nos bagages s'égarèrent, ou peut-être nous nous égarâmes; bref, nous allâmes d'un côté et ils allèrent de l'autre, si bien que nous nous trouvâmes seuls au lieu du rendez-vous. Nous passâmes une fort mauvaise nuit. Placés sur une plate-forme au sommet d'une colline et devant un village, le vent froid qui circulait sur ces hauteurs éteignait à chaque instant notre feu, et nous glaçait jusque dans la moelle des os. Nous n'avions pas de provisions, et dans ce village silencieux et désert nous n'obtînmes pas même une tasse de café. Nous étions aussi dépourvus de manteaux et de couvertures. Je m'enfermai dans la litière et m'étendis à côté de ma fille, l'exhortant à oublier dans le sommeil les tourments de son appétit de convalescente. Sa bonne se mit comme elle put à terre, à l'abri derrière la litière, et nos deux cavaliers tâchèrent d'entretenir quelques étincelles de feu. Nous avions à peine achevé nos pauvres arrangements, lorsque ce silence, dont nous cherchions vainement la cause, fut tout à coup interrompu par des chants funèbres qui partaient de la maison principale. Des voix de femmes chantaient une espèce de récitatif aux cadences tristes et monotones, varié de temps à autre par des cris perçants exprimant à la fois la douleur et le courroux. Où étions-nous? Quels rites sinistres s'accomplissaient pendant la nuit autour de notre campement? Je l'appris le surlendemain par le consul anglais, témoin oculaire et involontaire de l'affreux événement célébré par ces chants. En allant de

Damas à sa maison de campagne, M. Wood avait pour coutume de passer la nuit chez le scheik de ce village. Lors de son dernier voyage, trois jours avant le mien, étant couché depuis une heure dans une chambre contiguë à celle qu'occupait le fils du scheik et sa jeune femme, M. Wood crut y entendre des gémissements étouffés. Il appelle et n'obtient aucune réponse, mais les gémissements continuent. M. Wood se décide à éveiller le maître de la maison, et tous deux, suivis de quelques esclaves, pénètrent dans la chambre nuptiale. Le fils du scheik gisait coupé par morceaux sur le plancher; et sa femme, à laquelle les meurtriers n'avaient pourtant fait aucun mal, était comme ensevelie et attachée sous un monceau de couvertures qui étouffaient le son de sa voix. Les auteurs du crime étaient connus; le vieux scheik avait offensé le chef d'une tribu voisine, qui s'était vengé sur le fils de son ennemi. Le meurtre avait été commis depuis que M. Wood était retiré dans sa chambre, mais les meurtriers avaient employé tant de célérité et d'adresse, que ni la victime ni sa femme n'avaient pu jeter un seul cri d'alarme.

C'était sur le corps de ce malheureux jeune homme qu'on versait des larmes et qu'on chantait des hymnes funèbres pendant que nous grelottions sur la plateforme déserte.

Nous arrivâmes le lendemain à Bludan, village situé sur l'un des versants de l'Anti-Liban. Nous reposâmes la première nuit dans le logement que le consul

anglais nous avait procuré, aspirant à pleine poitrine l'air vivifiant des montagnes.

Puisque j'ai parlé de logement, je dois rappeler ce que je vous disais dans ma première lettre au sujet des mots qui ont en Orient une signification tout autre qu'en Europe. Mon logement à Bludan était tout simplement une pièce de terre sur laquelle on m'autorisait à déployer mes tentes et à planter les piquets de mes chevaux pendant un temps indéterminé. Ce terrain, coupé dans sa longueur par une haie, formait comme deux appartements disposés en prairies. Un ruisseau ombragé nous séparait de la route. La première prairie était occupée par nos tentes et nous servait d'habitation; la seconde comprenait à la fois les appartements de réception sur les bords du ruisseau et les écuries, au centre de la prairie. Quant à la cuisine, un buisson placé à l'entrée des appartements la dérobait à tous les regards. Bludan était en ce moment le centre d'une société nombreuse, élégante et choisie, toute logée d'après le même système, à l'exception du consul anglais et de sa famille, qui occupaient une maison arabe, sur laquelle tout le génie du confortable anglais avait complétement échoué. Cette triste chaumière n'en était pas moins le point sur lequel nous aimions à nous réunir tous, sûrs que nous étions d'y trouver toujours le plus aimable et le plus franc accueil. La sœur du consul, la belle mistress Moore, femme du consul anglais à Beyrouth, était venue passer quelques semaines avec son frère et sa belle-sœur, amenant avec elle une par-

tie de sa jeune famille. Les deux belles-sœurs, qui ne se quittaient guère, se faisaient valoir réciproquement par la nature différente de leurs attraits. Madame Moore est une beauté célèbre, qui demeure depuis quelque temps immobile à son zénith, comme si la loi qui veut que tout ce qui a monté descende n'existait pas pour elle. C'est une femme du monde, possédant, en outre de ses dons naturels, toutes les grâces que l'on acquiert par la fréquentation d'une société distinguée, et un peu fière de sa grande beauté. Madame Wood, quoique beaucoup plus jeune, est moins belle; elle a quitté le château irlandais où elle a passé son enfance, pour suivre son mari à Damas, et elle n'a vu ce qu'on appelle le monde que par des échappées. Mais sa jeunesse, sa simplicité et son vif attachement à des devoirs qui ne se présentent à elle que sous la forme d'un mari et de deux jeunes enfants passionnément aimés, lui composent un charme que sa belle-sœur elle-même pourrait lui envier. Madame Moore a triomphé du temps; mais le temps aura tôt ou tard sa revanche. Madame Wood n'a rien à craindre de lui; la première sera encore aussi belle, que la seconde ne sera peut-être plus aussi jolie; mais au bout du compte, celle-ci sera toujours aussi agréable et charmante, lors même que sa fraîcheur aura disparu. Je ne puis me figurer madame Moore dépouillée de sa beauté; mais si elle sait supporter sans humeur la perte d'un si riche trésor, elle méritera qu'on lui érige des temples et des statues.

Les missionnaires américains étaient en force à Blu-

dan, mais je ne les rencontrais que rarement. Le groupe qui attira davantage mon attention se composait de quatre demoiselles appartenant à ce qu'on appelle l'aristocratie en Amérique, c'est-à-dire à des familles riches, depuis longtemps établies dans le nouveau monde et jouissant de tous les avantages de la fortune. Ces demoiselles étaient confiées à une dame que je rangerai dans la catégorie des maîtresses de pension, au risque de l'offenser, et faute de trouver dans notre vieux monde un terme de comparaison plus approprié; laquelle maîtresse de pension traînait après elle un époux infortuné, constamment penché sur le bord du tombeau. Cette situation, tout incommode qu'elle fût, ne ralentissait aucunement les progrès des voyageuses, car la dame était profondément convaincue que le mouvement et le changement d'air convenaient merveilleusement aux santés délicates. Ces quatre demoiselles et le couple instituteur avaient parcouru l'Égypte, les déserts de Syrie, et se proposaient de compléter ce voyage d'instruction par un séjour de quelques mois dans les principales capitales de l'Europe. En attendant, elles avaient visité les États de la reine Zénobie, où les Arabes avaient couronné l'institutrice reine de Palmyre, titre que lady Esther Stanhope avait seule porté avant elle (sans compter Zénobie). Ce couronnement n'avait pas été prévu par les parents des quatre jeunes miss; mais en laissant même de côté cette petite pièce, je ne vois pas comment un pareil voyage, exécuté sur des chameaux, dans des pays déserts et parmi des Arabes, pouvait contribuer à

former le cœur et l'esprit de ces jeunes femmes, destinées à vivre dans un autre hémisphère, au milieu d'une société et d'une civilisation aussi différentes, ni les aider à devenir filles soumises, épouses fidèles ou mères sages. Je ne prétends pas que ce voyage dut produire sur elles de fâcheux effets, en dehors des coups de soleil, des fièvres du pays et de quelque accident physique; mais je le considère comme parfaitement superflu, et il me semble aussi que les parents convaincus de sa convenance et de son utilité feraient bien d'administrer eux-mêmes ce cordial à leurs enfants. En attendant que mon opinion soit partagée par les chefs de famille des États-Unis, nos quatre demoiselles poursuivaient leurs pérégrinations, entraînant après elles les jeunes voyageurs européens qui possédaient quelque loisir, tandis que la docte reine de Palmyre lisait à haute voix et indifféremment, aux jeunes filles et aux jeunes garçons, quelques passages des généalogies de la Bible ou un traité de géographie, afin, disait-elle, que la jeunesse pût tirer de ce voyage tout le profit désirable.

Je ne passai à Bludan que le temps nécessaire pour rendre des forces à ma convalescente, et au bout d'une quinzaine nous dîmes adieu aux excellents amis qui nous avaient rendu ce séjour si agréable. Comme nous voyagions encore à courtes journées, nous nous arrêtâmes la première nuit dans un village arabe, situé sur la dernière cime de l'Anti-Liban, ayant à nos pieds l'immense vallée de Balbek et en face les pics du Liban.

Cette fois aussi nous perdîmes nos bagages et nos gens, mais les habitants de ce village n'étaient pas absorbés dans les funérailles du fils de leur scheik, et ils nous accueillirent avec l'hospitalité dont on parle tant et que l'on rencontre si rarement. Le scheik nous avait à la vérité destiné pour logement une espèce de puits dont l'aspect me fit reculer d'épouvante. Je promenais avec anxiété mes regards sur les maisons échelonnées le long de la montagne, et j'en découvris une nouvellement blanchie, précédée d'un petit auvent en bois vert, qui avait assez bonne mine. Je tournai bride aussitôt, je galopai jusqu'à la plate-forme qui précédait la maison blanche, et je demandai au propriétaire qui s'y trouvait s'il voulait nous donner asile pour la nuit. Pour toute réponse, l'Arabe vint en souriant m'offrir sa main pour m'aider à descendre de cheval, et il ouvrit la porte de sa maison en me faisant signe d'y entrer. Ce n'était pas un palais, vous pouvez m'en croire, ce n'était pas même un *cottage* orné ou pas orné; mais il y avait dans l'unique chambre dont se composait la chaumière un air de propreté relative qui me causa une vive satisfaction. Des matelas, des coussins, des couvertures furent enlevés d'une soupente et entassés sous l'auvent; des poules, du riz, du beurre, de la farine, des galettes, de l'orge pour nos chevaux, toutes les provisions qui forment le trésor d'un cultivateur arabe dans l'aisance, furent offertes et sacrifiées. Nous n'avions pourtant ni suite, ni escorte; nous pouvions être de pauvres pèlerins, et nous étions entièrement à

la merci d'une population d'Arabes dont la réputation est des plus détestables.

Tout alla bien jusqu'à la tombée de la nuit; mais lorsque nous allâmes demander du repos à nos matelas et à nos couvertures, les inconvénients de notre position se montrèrent dans toute leur laideur. On aurait dit que les matelas étaient rembourrés de puces, et moi qui n'ai jamais pu me résigner à la présence d'un seul de ces insectes, je ne fis plus que m'asseoir et me lever, tantôt succombant à la fatigue, et rappelée aussitôt au combat par d'innombrables piqûres. La nuit était pourtant bien belle; c'était une de ces nuits sereines de Syrie pendant lesquelles les étoiles brillent d'un si vif éclat. Nous étions au temps de la moisson, et une aire immense occupant tout le sommet de la montagne, à quelques pas du village, renfermait de nombreuses gerbes placées en tas, que l'on ne se pressait pas de battre et de faire disparaître, si grande est la confiance qu'inspirent aux laboureurs ces constants climats. Désespérant d'arracher un lambeau de mon épiderme ou une minute de sommeil à mes sanguinaires persécuteurs, je m'enveloppai dans un manteau, et j'allai me promener sur l'aire. Le temps était si doux, la nuit si claire, et le mouvement venait si à-propos après les tortures de mon matelas, que j'oubliai les lieux et les hommes au milieu desquels je me trouvais, et que je marchai en ligne droite plus longtemps que la prudence ne l'eût permis. Je ne sais jusqu'à quand j'aurais persisté dans mon étourderie, si les rayons de la lune ne s'étaient disposés

de façon à se laisser intercepter par deux corps, dont l'ombre allongée se dessina sur le sol devant moi, quoique les corps fussent en arrière. Je me retournai subitement, et ce ne fut pas sans un certain serrement de cœur que j'aperçus les grands feux allumés autour de notre établissement, sous l'auvent hospitalier, réduits par la distance aux proportions d'étincelles, et que je distinguai à quelques pas de moi, à moitié cachés par une meule, deux hommes qui paraissaient m'épier. Que pouvais-je faire? Pousser des cris? Outre que c'est là une ressource à laquelle je ne songe jamais, quel avantage en aurais-je tiré? Si les habitants du village avaient conçu contre nous de sinistres projets, c'était folie que d'attendre du secours de quelques-uns d'entre eux. Les escarmouches sont d'ailleurs très-fréquentes dans cette partie de la Syrie, et l'esprit de chevalerie n'y régnant guère, il est reçu que ceux qui n'ont rien à voir dans la querelle se tiennent enfermés et cachés le mieux qu'ils peuvent, jusqu'à ce que l'ordre et la paix soient rétablis. Je me soumis donc à ce qu'il plairait à Dieu de m'envoyer, et je retournai vers l'auvent sans tourner la tête, sans presser le pas et sans éprouver de craintes par trop vives. J'entendais toujours derrière moi le pas de ces deux hommes, et telle est la force de l'habitude, qu'avant d'atteindre mon gîte, le bruit de ces pas avait cessé de m'agiter. Au moment de rentrer dans le cercle de lumière dont nos feux formaient le centre, je me tournai cependant pour voir ce que deviendrait mon cortége. Les deux hommes étaient tout près

de moi; mais les ténèbres étaient dissipées alors, et je reconnus mon hôte et son fils, jeune garçon de treize à quatorze ans.—Nous vous avons suivie, me dit le père, de crainte qu'il ne vous arrivât quelque accident, ce qui eût été tout à la fois un chagrin et un déshonneur pour nous.—Et ils me quittèrent. Dieu soit loué! dis-je en moi-même; voici enfin des Arabes tels que d'autres en ont vu. Je pourrai désormais ajouter quelque foi aux belles histoires d'honnêteté et de désintéressement qu'il plaira à tel ou tel voyageur de me raconter.

Quatre heures de marche à travers la plaine aride et brûlante qui sépare l'Anti-Liban du Liban nous menèrent le lendemain à Balbek, où nous fûmes rejoints par nos équipages. Le voyage fut des plus pénibles, car nous marchions sous les rayons verticaux du soleil de midi, répercutés tour à tour par les rochers nus des deux chaînes de montagnes au milieu desquelles nous nous trouvions, et par le sol rougeâtre de la plaine elle-même, sans qu'un seul arbre s'offrît à notre vue. J'aurais donné beaucoup pour apercevoir, à quelque distance que ce fût, cette teinte douteuse du sol qui annonce le passage à travers les terres, et quelquefois à une grande profondeur, d'une source d'eau vive. Mais il ne fallait pas y penser; car vous ne sauriez croire combien il importe de ne pas se permettre de pareilles images lorsqu'on a si peu de chances de les voir se réaliser. Représentez-vous un ruisseau limpide, un ombrage touffu et un frais gazon, tandis que vous marchez sur des pierres, que vous respirez du feu, et que le soleil vous enveloppe

comme la chape de plomb des damnés de Dante, et vous perdrez tout courage, toute énergie, toute force physique. Une terrible angoisse vous saisit; l'impatience s'y ajoute, et si vous ne finissez pas avant peu par un désespoir bien conditionné, vous pouvez en remercier Dieu.

Les environs de Balbeck sont, comme ceux de Damas, fertilisés par d'abondants cours d'eau. L'un de ceux-ci coule entre des jardins et un petit bosquet placé en talus au-dessous de la route. Nous n'allâmes pas plus loin, et, remettant à une heure plus convenable notre visite aux ruines, nous prîmes possession de ce petit Éden; nous attachâmes nos chevaux aux arbres, et, nous étendant sur l'herbe, nous nous préparions à réparer les fatigues de la nuit précédente, lorsque les cris discordants et les jurons énergiques de deux nègres nous replacèrent sur pied. Ils venaient nous déclarer que nous étions des intrus sur un terrain réservé, privilégié, appartenant au consul anglais de Damas, et nous sommer de nous éloigner à l'instant. Mais nous connaissions trop bien le consul pour être dupes du prétendu zèle de ces deux fripons; aussi les menaçâmes-nous d'en écrire sur-le-champ à M. Wood, et s'il était vrai qu'ils fussent ses domestiques, de les faire chasser ignominieusement. L'orage s'apaisa aussitôt, et les imprécations se transformèrent en humbles prières d'un bakshich. Le marché fut conclu, et nous fûmes laissés en possession de notre coin de paradis. Bien plus, nous reçûmes bientôt la visite des jardiniers établis sur la rive opposée, et de tous

ceux auxquels les deux nègres avaient raconté leur attaque infructueuse. C'était de l'ennui qui nous arrivait en masse, mais je pris mon mal en patience en apprenant que l'une de ces familles appartenait à la nation et à la religion des *metualis*, ou adorateurs du feu. Ces gens cachent soigneusement leur origine et leur foi, aussi est-il difficile à un étranger d'en découvrir aucun; mais, ainsi que cela arrive en tous pays, ce furent les amis et les voisins de mes metualis qui s'empressèrent de me communiquer leur secret, tout en me recommandant de ne pas les trahir et de paraître ignorer qu'ils ne fussent pas les meilleurs des musulmans. Si je juge de cette race par l'échantillon que j'en eus ce jour-là sous les yeux, elle est fort belle, et d'une beauté qui me confirme dans mon opinion sur leur descendance des anciens mages ou des Chaldéens. Cette famille se composait de deux frères, de la femme de l'un d'eux et de leurs trois jeunes enfants. Les hommes étaient grands, bien faits, dégagés dans leurs mouvements et dans leurs manières, mais fort lourds et stupides à les user. J'en engageai un comme aide seïs pour quelques jours, et jamais palefrenier plus maladroit et plus poltron n'approcha d'un cheval. La jeune femme était d'une rare beauté; son visage était fort maigre, quoique ses formes eussent une ampleur plus que remarquable; d'immenses yeux noirs d'une coupe toute particulière et admirablement encadrés dans des sourcils aussi fins que s'ils eussent été tracés au pinceau occupaient les deux tiers au moins de l'espace réservé au visage. Des cheveux noirs, fins et

longs, mais un peu ternes, un nez légèrement aquilin, une bouche qui me rappelait celle de la Vénus de Milo, et des perles pour dents, telle était la jardinière idolâtre de Balbeck, qui, s'étant aperçue, avec ce tact dont les femmes ne sont jamais dépourvues, de mon admiration, m'en sut bon gré et daigna traverser la petite rivière avec ses enfants pour s'établir dans notre bosquet, désertant sa rive droite, et bien déterminée à tirer quelque parti de mon admiration. C'était, je le déclare sans craindre de porter un jugement téméraire, c'était une franche coquine, et elle nous eût dévalisés tous sans le moindre scrupule; mais elle montrait beaucoup d'intelligence en reconnaissant au premier abord l'usage d'une multitude de petits objets de toilette, de travail, de cuisine, etc., qu'elle voyait pour la première fois.

Cette race, assez nombreuse dans cette partie du Liban qui entoure Balbeck, est fort méprisée par les musulmans aussi bien que par les chrétiens. Elle est accusée par ceux-ci de pousser la débauche au delà de toute limite, et par ceux-là de se livrer à des rites impies, et même à des sacrifices humains. Voleurs, ils le sont sans doute, mais qui ne l'est pas dans l'Arabistan? Aussi ne leur cherche-t-on pas querelle sur ce point. Pendant les trois jours que je passai à Balbeck, dans le voisinage de ces metualis, je remarquai qu'ils passaient toutes les nuits à danser, chanter, manger et boire, car l'usage du vin ne leur est pas interdit, et leurs femmes ne se couvrent de leur voile qu'en présence des musulmans et pour dissimuler leur croyance. Je remarquai aussi que

ma belle jardinière avait autour des yeux et des ongles une teinte violacée qui semblait témoigner en faveur d'une origine encore plus méridionale et plus sombre que celle des Arabes, symptôme qui ne s'accordait que trop bien avec la teinte peu brillante de ses cheveux. Mais cette origine, lors même qu'elle serait vraie, pourrait n'être qu'individuelle, et il faudrait avoir vu un beaucoup plus grand nombre de metualis pour hasarder à ce sujet la plus humble conjecture.

J'ai grande envie de passer Balbeck sans vous en dire un seul mot; car que vous en dirai-je qui n'ait pas été dit les cent et les mille fois, et par des plumes infiniment plus pittoresques que la mienne? Balbeck est une merveille, et on n'en a pas trop dit sur son compte; c'est là tout ce que j'ose ajouter. C'est une immense ville de l'antique Asie qui n'est pas tombée en ruines, mais dont les habitants ont disparu tout à coup, et qui est demeurée immobile à travers les siècles dans son admirable magnificence, sans subir aucune de ces métamorphoses que la civilisation introduit successivement dans les demeures des hommes. La plaine où Balbeck est assise possède ce caractère d'aride désolation qui convient à un pareil monument. Le paysage autour de Jérusalem est aussi désolé, mais c'est une désolation active, actuelle, interrompue et adoucie par de riantes perspectives et de douces images, tandis que l'aspect de Balbeck et de son cadre porte l'empreinte monotone d'une désolation qui dédaigne de s'exprimer, et qui ne se montre que par l'absence de tout ce qui sourit dans

la nature. C'est une désolation sans larmes, sans plaintes et sans soupirs ; c'est une désolation calme, dédaigneuse, et je dirais presque indifférente. Personne a-t-il jamais songé à relever, à recommencer Balbeck ? Non, assurément, et personne n'y songera jamais. Pourquoi cela ? Précisément parce qu'il y a quelque chose dans cette ville encore debout, et pour ainsi dire intacte, qui parle de mort, de ruine et de sentence irrévocable, bien plus fortement que ne le feront jamais des murailles renversées et des abîmes ouverts.

L'un de nos compagnons de voyage étant allé rendre visite au gouverneur de Balbeck revint nous annoncer que nous n'étions qu'à huit heures des cèdres du Liban, qu'on s'y rendait par une route fort commode, et que nous serions à tout jamais indignes du titre de voyageurs si nous reculions devant une aussi petite distance et d'aussi légères fatigues. Nous étions alors en septembre, et je commençais à douter qu'il fût possible de déterminer avec quelque exactitude la longueur d'un voyage d'Orient, en même temps qu'à souhaiter fortement de voir le terme du mien, et de me retrouver sous mon propre toit, dans ma ferme d'Asie Mineure; aussi avais-je fait à part moi le sacrifice des cèdres, et avais-je résolu de ne plus me détourner de la voie directe. Serait-il vrai que de semblables résolutions sont renversées par la moindre bouffée de vent ? Je serais tentée de le croire, tant j'éprouvai d'embarras pour résister à la tentation des cèdres. Bref, je cédai, et cette excursion fut aussitôt arrêtée. On me promit d'excellents guides,

une route aussi unie que le sentier d'un parc anglais, un ciel pur et un air frais. Quelque chose me disait pourtant que nous commettions une étourderie, mais j'ignorais en quoi consistait cette étourderie, et je n'osais faire valoir de semblables pressentiments. Nous partîmes donc lè quatrième jour, nous proposant de suivre les conseils éclairés du gouverneur, et de nous rendre directement des cèdres à Hama, qui n'en était éloignée que de huit heures, ce qui faisait en tout seize heures de route. Or, la distance de Balbeck à Hama par la voie directe étant de douze heures, il paraissait évident que nous n'allongions notre voyage que de quatre heures. Quatre heures pour voir les cèdres! c'était un excellent marché, et je n'eus pas le mauvais esprit de m'en plaindre. Seulement, lorsque déjà nous chevauchions dans notre nouvelle direction, je ne pus m'empêcher d'appeler le chef des guides auprès de moi, et de lui adresser cette question : — Où allons-nous?—A Hermen, répond le guide.—Je me tournai vers le drogman, qui me dit d'un air grave: — C'est le nom arabe pour cèdres.—Fort bien. Et pourtant je n'étais pas encore satisfaite.—Qu'y a-t-il d'extraordinaire à Hermen? repris-je.—Le guide se serra dans les épaules, et le drogman prit à son tour la parole.— N'y a-t-il pas de grands arbres fort anciens?—Oui.— Des arbres qui existaient déjà du temps du grand roi Salomon?—Oui.—Des arbres que tous les voyageurs vont visiter? —Oui.—Le drogman me lança un regard de triomphe, et je me sentis presque convaincue.

Nous étions partis de Balbeck assez tard dans l'après-

midi, et nous n'avions pas la prétention d'arriver ce soir-là aux cèdres. Nous passâmes la nuit auprès d'un pauvre méchant village arabe, et nous nous remîmes en route le lendemain avant le jour, certains d'atteindre notre but avant le milieu de la journée. Il me semblait que nous devions gravir une haute montagne pour arriver aux cèdres, et le pays que nous traversions était plutôt plat qu'autrement. Nous marchions depuis plusieurs heures, et nous devions être fort près du but. Je m'en enquis auprès du guide, qui m'annonça en effet que nous arrivions.—Mais la montagne? lui dis-je. — Il me montra du doigt un endroit, à peu de distance, où le sol paraissait s'affaisser subitement, en me disant : —C'est là ; prenez patience.—Je n'avais rien de mieux à faire, et je me conformai de mon mieux à cet avis, d'autant plus que l'attente ne pouvait être longue. Au bout d'un quart d'heure de marche, nous arrivâmes à un point où la plaine s'ouvrait sous nos pieds en découvrant un embranchement compliqué d'immenses crevasses, semblables à celles que j'avais déjà vues en Asie Mineure, mais sur une échelle beaucoup moins considérable. La plaine semblait creusée sur une étendue de plusieurs lieues et dans vingt directions différentes, formant comme un labyrinthe inférieur, dans lequel nous apercevions déjà plusieurs villages. Ce paysage, que je ne saurais appeler que souterrain ou méditerranéen, était fort beau, grâce à la merveilleuse végétation qui semblait s'y être réfugiée, tandis que la plaine supérieure était d'une aridité sans pareille. Mais il y avait loin de ce trou

au mont Liban, et j'en fis tristement la remarque. Nous avions tous l'air fort attrapés. Vainement celui de nos compagnons qui s'était épris le premier de la course aux cèdres essaya-t-il de soutenir que ce lieu pouvait bien être le Liban, que la profondeur à laquelle nous l'apercevions tenait sans doute à l'élévation extraordinaire du pays d'où nous venions, et que parmi tous les arbres dont nous ne découvrions encore que la cime, il pourrait fort bien s'y trouver des cèdres : les questions que nous adressâmes aux habitants du pays auraient mis fin à nos illusions, si nous en eussions conservé encore. Ils nous apprirent que les cèdres s'appelaient en arabe le *Artz*, et pas du tout *Hermen*, et que *Hermen* était en effet le nom de cette vallée ; mais pour ce qui en était de la distance qui nous séparait encore des cèdres, elle variait depuis deux heures jusqu'à seize, selon la personne dont nous venaient les renseignements. Le succès de ce premier essai, tenté d'ailleurs à contre-cœur, eût dû me dégoûter d'un second ; mais telle est notre répugnance pour les sacrifices inutiles, que je me sentais disposée à en faire un nouveau pour utiliser le premier. Ce fut encore un gouverneur qui nous donna le coup de grâce. Nous avions établi nos tentes dans une large prairie, située dans l'un des renfoncements de Hermen, entourée d'arbres vigoureux et touffus, que j'aurais admirés de grand cœur s'ils ne m'avaient été servis à la place des cèdres, lorsque le gouverneur de Hermen vint nous y rendre visite dans tout l'apparat d'un grand seigneur arabe. C'était un beau jeune homme, qui, selon

la coutume de ses compatriotes, se croyait malade chaque fois qu'un médecin ou quelque chose d'approchant était à sa portée. Ses vêtements étaient magnifiques, et son manteau en soie blanc et or avait été tissé dans le Liban; des armes de prix pendaient à sa ceinture, et il montait, ainsi que les principaux de sa suite, de beaux chevaux des environs d'Alep. Comment révoquer en doute l'exactitude et la véracité d'un aussi beau et d'un aussi imposant personnage ? Il nous engagea à fermer nos oreilles à tous les faux rapports et à n'écouter que lui seul, né et élevé dans le pays, en connaissant tous les détours, et n'ayant aucun intérêt à nous tromper. Les cèdres étaient à quatre heures de Hermen; la route était bonne, pourvu qu'on sût la trouver, et il s'engageait à nous donner des guides qui ne la manqueraient pas, les yeux fermés. Nous partirions le lendemain matin au point du jour; nous arriverions aux cèdres avant l'heure de midi, et nous serions de retour le surlendemain à la même heure à Hermen, d'où nous prendrions de nouveaux guides pour Hama. Il eût été puéril de faire des objections, et nous nous déclarâmes prêts à nous laisser entièrement conduire par la sagesse de sa seigneurie. Celle-ci s'inclina majestueusement, donna des ordres pour que les guides fussent prêts le lendemain à l'heure fixée, et nous invita à assister à notre retour à une partie de djerrid de première classe, qu'il se proposait de donner en notre honneur. Après quoi il se retira, nous laissant enchantés de sa personne et de ses façons.

Il faut que les gouverneurs de cette partie de l'Asie

soient possédés de la manie des mystifications, car quel motif pouvaient-ils avoir de nous promener ainsi ?

Dès les premiers pas que nous fîmes le lendemain, nous étions sur les dents, ou du moins nos chevaux y étaient. Après quatre heures de cette marche harassante, nous atteignîmes le sommet d'une montagne au pied de laquelle s'étendait, du nord au sud, une vallée beaucoup moins large que longue, et arrosée par un filet d'eau. A quelle distance sommes-nous des cèdres ? demandai-je au guide. — A environ huit heures, répondit-il.— Je bondis sur ma selle, et je crois que toute la société en fit autant. D'abord nous refusâmes à l'unanimité d'ajouter la moindre foi à la déclaration de cet homme, et nous continuâmes de nous répéter les uns aux autres, sous forme d'encouragement : « Cela est de toute impossibilité, le gouverneur connaît mieux son gouvernement que ce malheureux ; le gouverneur n'a aucun intérêt à nous induire en erreur, etc., etc. » Mais, malgré toute notre assurance, l'assertion du guide nous troublait dans notre for intérieur, et il fallut bien finir par nous en rapporter à lui, ou du moins par régler nos mouvements comme s'il eût dit la vérité. Mais tout ce que nous tirâmes de lui ne fit qu'ajouter à notre mauvaise humeur. A l'en croire, nous ne pouvions arriver aux cèdres ce jour-là, et nous n'avions devant nous qu'un pays complétement désert, sans pâturages ni eau. Or, convaincus que nous étions en quittant Hermen d'atteindre les cèdres avant midi, nous n'avions pas emporté de provisions pour nos chevaux. Si nous poussions

en avant ce jour-là, ils succomberaient vraisemblablement à la fatigue et à la soif, et nous pourrions bien faire comme eux ; si nous faisions halte jusqu'au lendemain sur les bords du ruisseau qui coulait à nos pieds, nos chevaux seraient encore moins en état de poursuivre leur route après un jeûne de vingt-quatre heures, qu'ils ne l'étaient en ce moment. Ce qui mit fin à notre hésitation, ce fut l'état de quelques-uns d'entre eux, qui ne pouvaient absolument plus lever les jambes. C'est à l'épreuve que l'on reconnaît la différence du cheval arabe d'avec les autres chevaux. Mes chevaux de Natolie, bâtis comme des normands, courts et trapus, étaient sujets à des crises de fatigue qu'amenaient surtout les grandes chaleurs et un changement de régime ; tandis que mes arabes, maigres et hauts sur leurs jambes comme des chevaux de course, supportaient indifféremment tous les excès du climat et de la fatigue, la privation du sommeil et de la nourriture, sans que leur port en fût moins fier, leur jarret moins ferme, ni leur ardeur moins grande.

Nous déployâmes nos tentes au milieu de la vallée sans savoir ce que nous deviendrions le lendemain. L'un de nos séis aperçut à quelque distance trois ou quatre taches noires qu'il reconnut pour des tentes arabes, et il s'y dirigea, dans l'espoir d'y trouver un peu d'orge pour nos chevaux. Il en revint portant sous son bras quelques épis de blé qui formaient toute la récolte de cette petite tribu, et que nous distribuâmes parcimonieusement à nos pauvres coursiers. Je ne possédais pas alors le jeune

poulain qui mange des tartines au beurre et de la viande rôtie; j'ignorais même qu'il fût possible de nourrir un cheval de cette façon; mais j'appris plus tard que souvent, dans les longues traversées que font les Arabes sur leurs chevaux, le maître et l'animal partagent fraternellement une tranche de mouton grillé.

Les quatre heures du gouverneur avaient pullulé jusqu'à douze; les huit heures du guide ne demeurèrent pas en arrière et devinrent seize. Mais quelles heures, mon Dieu! En quittant la vallée une heure avant le jour, nous gravîmes une série de montagnes pendant sept heures consécutives, après quoi nous prîmes quelques instants de repos, pour recommencer ensuite notre ascension. Que vous dirais-je ? Nous atteignîmes enfin la région des neiges éternelles en Syrie, et, comme vous le pensez-bien, il nous fallut beaucoup grimper pour cela. Arrivés sur un sommet ou plateau entièrement recouvert de neige durcie, ayant l'aspect des vagues de la mer, nous aperçûmes à nos pieds et à une grande distance au-dessous de nous le mamelon qu'ombragent les cèdres du Liban. Les cèdres étaient alors bien plus loin à nos pieds qu'Hermen ne l'avait été l'avant-veille, lorsque nous le découvrîmes dans les profondeurs de ses crevasses. Le disque éclatant du soleil s'approchait de l'horizon lorsque nous arrivâmes sur ce plateau, et la vallée sur laquelle nous plongions nos regards (vallée qui n'était rien moins que l'une des crêtes du Liban) se voilait déjà des ombres du soir. Le mamelon des cèdres s'élevait au milieu de la vallée et nous apparaissait de la

hauteur où nous étions comme un de ces monticules que les taupes soulèvent durant leurs courses souterraines. Plus loin la vallée semblait finir brusquement et disparaître dans un abîme dont nous n'apercevions pas le fond. C'était un singulier spectacle et auquel je ne saurais rien comparer. J'ai traversé maintes fois les Alpes et j'ai parcouru les Pyrénées, les montagnes du pays de Galles et les rochers du nord de l'Irlande ; ce sont là des pages sur lesquelles la puissance de la nature et de Dieu s'est imprimée en caractères ineffaçables ; mais il y a dans les scènes même les plus imposantes de la nature européenne quelque chose de régulier, je dirais presque de raisonnable, qui fait qu'après un court apprentissage de ses procédés, on peut prédire avec peu de chances d'erreur comment iront se terminer les lignes qui passent devant nos yeux. Mais il en est autrement en Syrie, et surtout dans le Liban : des rochers qui semblent sortir de terre pour s'élever jusqu'aux nuages sont brusquement tronqués comme par la main du caprice ; la vallée la plus verdoyante se transforme tout à coup en une gorge sombre et désolée ; de noirs rochers s'entr'ouvrent soudain et découvrent aux regards étonnés de riants jardins et de riches vergers ; le fond des vallées est rocailleux ; les plus hautes cimes verdoient. Point de transition, point de lois visibles ; tout est inattendu, bizarre, propre à confondre la raison et la science humaine.

Mais nous n'avions pas le loisir de nous livrer à ces réflexions, perchés que nous étions sur la plus haute

cime du Liban, et ayant devant nous une longue et périlleuse descente à exécuter dans le court espace qui s'écoule entre le coucher du soleil et la tombée de la nuit. Peu de voyageurs suivent cette route, ou bien j'ose dire que ces hauteurs ne tarderaient pas à s'affaisser, vu les avalanches de sables, de graviers et de cailloux qui roulent sur les pas du malheureux piéton, car les piétons seuls peuvent s'aventurer sur un sol si mouvant que le pas d'un cheval chargé l'entraînerait par masses trop considérables dans l'abîme. Nous descendîmes ainsi pendant près d'une heure, portés par les sables auxquels nous avions donné l'impulsion jusqu'à la plaine qui entoure le vallon des cèdres. Nous nous flattions vainement d'y trouver nos bagages et nos tentes; nous n'y trouvâmes qu'un de nos gardes, pour nous informer que nos gens avaient poussé jusqu'au village de Bukriva, dans l'espoir d'y trouver des vivres en plus grande abondance que sur la colline des cèdres. Harassés comme nous l'étions, il nous fallut descendre jusqu'au fond de l'abîme où nos yeux n'avaient pu pénétrer naguère. La route tournait autour des rochers et descendait par des degrés que la main du temps et le souffle des tempêtes avaient taillés dans le roc. Le village de Bakriva est situé presque au fond de ce qu'on pourrait appeler un cratère. C'est une vallée circulaire qui me semble avoir environ deux lieues de circonférence, traversée par deux rivières au cours lent et sinueux, et couverte de la plus riche végétation. Les mûriers, les figuiers, les grenadiers, les orangers, les citronniers,

la vigne et tous les arbres fruitiers de ces climats s'y trouvent en si grande abondance que les fruits n'y ont aucune valeur. Les habitants sont presque tous chrétiens et catholiques, mais ils n'en sont, je le dis à regret, ni plus éclairés ni meilleurs pour cela.

Nous nous attendions à voir nos chevaux tomber roides morts aussitôt que nous leur permettrions de s'arrêter. Ils n'avaient rien mangé depuis deux jours si ce n'est quelques épis de blé, et ils avaient fait double étape sur les chemins les plus affreux. Les braves animaux ne furent seulement pas malades; ils soupèrent de bon appétit, et le lendemain ils semblaient prêts à recommencer; mais je ne voulus ni user ni abuser de leur bonne volonté, et je décrétai trois jours de repos aux cèdres.

Nous y allâmes le lendemain et nous établîmes notre camp auprès de la petite chapelle catholique, où l'on célèbre les divins mystères. Ce qui nous avait semblé un mamelon couvert d'arbustes est en réalité un groupe de tertres entièrement recouverts par les cèdres, et pour ainsi dire nivelés par leurs cimes, car les plus grands de ces arbres, croissant précisément dans les ravins qui séparent les mamelons, forment une masse sombre et compacte, comme si le tout ne se composait que d'une seule éminence. Nous retrouvâmes aux cèdres le pensionnat américain sous son directeur moribond et deux jeunes Anglais que nous avions rencontrés à Bludan. Chacune des trois caravanes occupait avec ses tentes, ses équipages et ses chevaux, l'un des trois principaux

tertres, et c'était un curieux spectacle que celui de ces trois sociétés venues des extrémités opposés du monde, rassemblées sous ces dômes auxquels Salomon emprunta les matériaux de son temple, séparées pourtant par les mœurs, les habitudes et les croyances, et apportant dans le désert les avantages matériels de la même civilisation. Je dois à l'un de ces voyageurs anglais le courage de retracer des scènes qui devaient sans cela s'effacer de mes souvenirs. J'avais toujours regretté de ne pas savoir dessiner le paysage; mais jamais la pensée ne m'était venue d'imiter l'être confiant qui, interrogé s'il savait jouer du violon, répondit naïvement : Je ne sais, car je n'ai jamais essayé. Or ce jeune Anglais s'était dit aussi qu'il ne saurait jamais s'il était paysagiste à moins d'essayer; et, ayant essayé, il réussit. Il me fit confidence de sa découverte, et m'engagea à l'imiter : ce que je fis aussitôt, je ne dirai pas avec le même succès; mais il est certain que mes plus déplorables esquisses ressemblent plus aux lieux que je voulais retracer qu'une feuille de papier blanc. A partir de ce moment, je me mis bravement à l'œuvre et je remplis un carton de souvenirs qui me sont précieux et que je dois au docteur H.

On a, comme de raison, considérablement exagéré la grandeur des cèdres, qui auraient pu se passer de l'hyperbole. J'ai lu qu'une chapelle avait été creusée dans l'un de leurs troncs, où je n'ai aperçu ni chapelle ni tronc qui pût en contenir une. Ce sont pourtant les plus grands arbres que j'aie vus, et leur réunion en un seul

groupe les rend encore plus admirables. Je lus une infinité de noms gravés sur leur écorce ; quelques-uns de ces noms ne sont jamais lus avec indifférence par personne, d'autres possédaient pour moi un charme particulier ; mais la plupart sont des monuments de suffisance et de vanité déplacés. Qu'importe au monde que M. Leblanc ou M. Levert se soient assis à l'ombre des cèdres ? et une parcelle de leur écorce n'est-elle pas plus précieuse que les quelques lettres de l'alphabet diversement assemblées, n'exprimant rien et ne rappelant rien ? Voir transformer les troncs des cèdres du Liban en autant de livres d'auberge, il y a de quoi donner de l'humeur aux honnêtes gens.

On nous conseilla de suivre la route de Tripoli jusqu'à deux heures de cette ville, et de traverser ensuite une autre partie du Liban, pour déboucher de là dans la plaine d'Homs. C'était un voyage de plusieurs jours, et nous pouvions choisir une route plus directe ; mais on nous la dépeignit avec de si sombres couleurs, et nous venions de faire une si rude expérience des routes intérieures du Liban, que nous préférâmes suivre ce qu'on appelle en ce pays la grande route, et même la route royale, quoique Dieu sait si elle mérite un autre nom que celui de sentier de chèvres. Bienheureux encore le voyageur qui peut en suivre constamment le tracé !

A deux heures des cèdres, nous traversâmes le petit village d'Éden, situé sur une montagne qui domine la vallée de ce nom, et dont presque tous les habitants

sont chrétiens. Il y a à Eden une petite communauté religieuse de l'ordre des Carmes, succursale de celle qui habite le village de Bachriva. — Les bons pères y jouissent évidemment d'une grande influence, même sur la partie de la population qui confesse Mahomet, puisqu'ils osent nourrir en plein champ un petit troupeau de porcs. Ceci me rappelle que M. Wood, consul d'Angleterre à Damas et l'homme le plus influent parmi les Européens de cette ville, s'estimait heureux d'être parvenu, après douze ans de séjour dans le pays, à faire annoncer son dîner par le son d'une cloche. On a beau dire que les préjugés disparaissent en Orient, je ne conteste pas ce fait, si consolant d'ailleurs, mais j'ajoute seulement que leur marche rétrograde s'effectue avec une prodigieuse lenteur.

Je ne vous dirai rien cette fois des bords de la mer de Syrie; je vous épargnerai aussi tous les rochers que nous escaladâmes, les ravins que nous dûmes traverser, les fatigues et les dangers qui nous accompagnèrent à travers le Liban. Nous quittâmes enfin ce labyrinthe de montagnes, le quatrième jour après avoir dit adieu aux cèdres, et nous entrâmes dans le pays plat qui s'étend de tout côté à une journée d'Homs. Nous y retrouvâmes les chaleurs étouffantes dont nous n'avions plus souffert depuis Balbeck. Le jour même qui devait nous mener aux portes d'Homs, l'heure de midi nous surprit auprès d'un village sans ombre, pareil à celui qui s'élevait au milieu de la plaine de Nazareth. Nos chevaux demandaient pourtant quelques instants

de repos. Quant à nous, aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions pas un pauvre petit buisson sous lequel un roquet pût s'accroupir. Passer quelques heures immobiles sous un pareil soleil, il ne fallait pas y songer, à moins d'être Arabes, non-seulement de naissance, mais aussi de race. Il ne nous restait qu'à recourir à notre industrie personnelle pour nous procurer de l'ombre, et c'est ce que chacun de nous fit sans tarder, et du mieux qu'il put. Les uns fichèrent des bâtons dans les crevasses d'un vieux mur de boue, et, jetant des manteaux sur ces bâtons, formèrent comme de petites tentes sous lesquelles, pourvu qu'on demeurât droit et immobile contre le mur, on pouvait se dire comparativement à l'ombre. N'approuvant pour ma part ni le reflet du mur, ni la position verticale, j'imaginai autre chose. J'entassai les unes sur les autres quelques pierres autour d'un espace vide d'environ cinq pieds de long sur trois de large, et je donnai à peu près deux pieds de haut à mon mur de clôture; j'étendis par-dessus tout ce que je trouvai sous ma main d'étoffes légères, de voiles, de longues jupes pour monter à cheval, de manteaux d'été, etc., et je me glissai sous cet édifice, dont le plus grand défaut était la fragilité. Je ne me trouvai vraiment pas trop mal sous cet abri, ou pour mieux dire je ne m'y trouvai que trop bien, puisque le sommeil m'y gagna; j'oubliai que la condition principale de mon bien-être, et même de mon salut, était l'immobilité absolue; j'oubliai aussi de crier gare! à tout être animé qui s'approchait de moi; bref, je

me heurtai à mon mur postiche, ou quelqu'un le heurta du dehors; le fait est qu'une partie s'en écroula précisément sur mes jambes. Je fus bientôt réveillée et hors de mon trou, et j'en fus quitte pour une vive douleur, pour quelques égratignures et autant de contusions, mais si le mur était tombé sur ma tête au lieu de tomber sur mes jambes, je ne serais peut-être pas en ce moment occupée à vous écrire ma piteuse aventure.

On découvre Homs de fort loin, placé qu'il est à l'extrémité d'une immense plaine, qui du pied du Liban décline doucement et sans interruption jusque sous les murs de la ville. Cette plaine ressemble aux environs d'un volcan, tant elle est encombrée de pierres de toute espèce et de toute dimension, parsemée de crevasses, et couverte de débris des montagnes voisines. On s'étonne que des êtres humains aient choisi pareil lieu pour y établir leur résidence; mais en approchant davantage l'étonnement disparaît. Là aussi, comme à Damas et en général dans toute la Syrie, les villes et leur banlieue forment des oasis dans les plus affreux déserts. Une source, une rivière, suffisent à opérer le prodige. La terre végétale recouvre les rochers; le gazon, les fleurs et les arbres se nourrissent de ses sucs vivifiants; des haies s'élèvent et séparent les propriétés, chacune desquelles rivalise avec ses voisines pour le parfum et le brillant coloris des fleurs, pour la fraîcheur des ombrages, la grosseur et la saveur exquise des fruits. Rien n'est affreux comme la campagne de Syrie, rien n'est

gracieux et charmant comme les villes de ce pays ou plutôt comme leurs environs.

Nous nous établîmes en dehors des portes pour jouir de la fraîcheur des nuits. D'ailleurs l'aversion des Arabes de ces provinces pour les chrétiens est si violente, qu'en vivant au milieu d'eux, ces derniers s'exposent à recevoir des insultes et même des coups. Nulle part je n'avais encore vu comme à Homs le chrétien, foulé aux pieds et tremblant, ne chercher son salut que dans l'obscurité et l'humiliation. Je me fis conduire par l'un d'eux au palais du gouverneur, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Mon guide, l'un des principaux négociants d'Homs, était sans doute assez riche pour acheter toute la maison et la famille du gouverneur, sinon le gouverneur lui-même; il n'osa pourtant ni monter les escaliers du château, ni m'attendre sur les premières marches, où les gens de Son Excellence pouvaient l'apercevoir, et il me pria à voix basse et mal assurée de l'excuser s'il allait m'attendre dans la rue hors de la portée de Son Excellence et de ses esclaves. Pendant qu'il me parlait ainsi, le hasard voulut qu'informé de ma visite, le gouverneur vînt à ma rencontre sur l'escalier. L'étonnement de ce pauvre homme en voyant son tigre aussi mouton ne peut être rendu; je devins à ses yeux un personnage fantastique et mystérieux, possédant un pouvoir inconnu du vulgaire. Je crois qu'il m'aurait dès lors prêté de l'argent pour peu que je lui en eusse demandé.

Le gouverneur, à vrai dire, m'accueillit avec un em-

pressement peu commun. Il me pria de visiter son harem, et m'y suivit quelques instants après pour dîner avec moi. Sa femme, jeune Constantinopolitaine, douce et assez jolie, mais timide et triste, nous servait à table et semblait craindre que son seigneur et maître ne fût pas satisfait de ses services. Elle n'était pas seule maîtresse au logis, et l'empire en était partagé avec une brune Abyssinienne, grande, bien faite et hardie, qui, bien qu'achetée au bazar, avait la haute main dans le ménage du gouverneur. Il faut avoir vécu dans ce pays et dans l'intérieur de ces familles composites, pour comprendre ce que l'existence des femmes d'un harem et leurs rapports entre elles ont d'étrange, de faux et de pénible. De ces deux femmes, par exemple, l'une est la maîtresse et l'autre est l'esclave; en tout pays du monde, on trouve des servantes qui sont devenues les maîtresses de leur maître et de sa famille, mais cet empire illégitime est un empire secret et désavoué. En Orient, au contraire, le cumul de ces positions contradictoires est patent, public, officiel, aussi public que peut l'être un événement de harem. L'esclave n'a pas cessé d'être esclave en devenant maîtresse; l'épouse commande, l'esclave obéit, et pourtant c'est l'esclave qui tyrannise sa maîtresse, qui la maltraite, la calomnie (et même en sa présence) auprès de leur commun époux, qui bat ses enfants et qui les tue quelquefois. Patience! le tour de l'épouse offensée viendra, et, toute douce qu'elle paraisse dans son humiliation, elle usera cruellement de ses avantages. La belle esclave ne sera pas éternelle-

ment belle, ses formes s'épaissiront, le vice et les mauvaises passions terniront sa fraîcheur; sa vivacité deviendra de la rudesse; sa pétulance, de l'insolence; et le seigneur ennuyé l'abandonnera, sans même lui donner un regret ni un souvenir, à la vengeance de son implacable rivale. Si elle a eu des enfants, ceux-ci ne seront pas enveloppés dans sa disgrâce, car qu'importe le sein qui les a portés? Ce sont les enfants du maître, et comme tels, ils ont droit au respect et aux soins de tout ce qui appartient à leur père; mais personne ne murmurera à leur oreille le nom de leur mère, et si elle meurt sous leurs yeux, ils ne verseront pas une larme. Les musulmans (les grands seigneurs du moins) ont raison d'étendre sur leur ménage un voile impénétrable, car ce qu'on y découvre, généralement lorsqu'un coin de ce voile vient à se déchirer suffit à révolter les cœurs honnêtes ou compatissants.

Homs est une vieille ville arabe, où le plus faible rayon de la civilisation occidentale n'a pas encore pénétré. Rien n'y est beau, car les habitants ne se soucient ni de beauté ni d'élégance. Pourvu que les marchés soient tolérablement fournis, que l'eau des fontaines coule et conserve sa fraîcheur, que les rues étroites offrent un abri contre l'ardeur du soleil, personne ne souhaite rien de plus.

Vers le soir du seul jour que je passai à Homs, une vieille Arabe vint me trouver pour me prier de l'admettre dans ma caravane jusqu'à Alep; son fils avait été enrôlé dans les troupes impériales et marchait avec

son régiment sur Homs d'abord, d'où il devait se rendre à Damas pour combattre les Arabes révoltés. La vieille femme l'avait suivi jusqu'à Homs, et, cédant maintenant à ses instances, elle se disposait à retourner chez elle, dans les environs d'Alep. La mère et le fils, car il vint aussi me la recommander, semblaient attachés l'un à l'autre par les liens de la plus tendre affection. Ils pleuraient à chaudes larmes en se quittant, et le jeune homme n'était pas le moins affligé des deux. Il n'y avait dans ses adieux aucune affectation d'héroïsme ni de fermeté. Il maudissait sans scrupule, non pas le devoir dont il n'avait aucune idée, mais la nécessité qui l'entraînait au milieu des dangers, loin de ceux qu'il aimait.

De Homs à Hama il n'y a guère que neuf heures de marche, quoiqu'on en compte douze et qu'on y emploie deux journées. Nous allâmes donc coucher à un endroit nommé *Rostan*. Le village, situé sur une hauteur, est un de ces villages dont chaque maison, entourée d'un mur aussi élevé que la maison même, ne présente au dehors ni porte ni fenêtres. On n'aperçoit aux alentours aucune trace de végétation, et les habitants m'apprirent tristement que leurs récoltes seraient infailliblement détruites et pillées par les Arabes des montagnes, s'ils avaient l'imprudence de les attirer par l'espoir du butin. Un khan, occupé par un détachement de bachi-bozouk (mauvaises têtes ou têtes fêlées) est situé au pied de la hauteur que couvre le village. C'est auprès de ce khan que nous déployâmes nos tentes pour la nuit. La rivière

qui arrose les jardins de Hama passe sous les murs du khan, et sous la protection de cette espèce de fort un spéculateur hardi a osé semer des pastèques sur les bords du fleuve. Un pont assez bien construit est jeté sur la rivière à quelques pas du khan; mais, à l'exception de cinq à six taches de verdure le long du rivage, toute la scène a un caractère de désolation en parfaite harmonie avec celui des redoutables voisins dont le pays est infesté.

Le détachement en garnison au khan de Rostan se composait de dix frères, tous fils du chef de leur corps stationné à Hama. Ils nous racontèrent aussitôt une série de lugubres histoires dont Rostan était le théâtre et eux-mêmes les héros; mais nous étions si accoutumés à l'annonce de dangers qui ne se réalisaient jamais, que nous n'y fîmes pas grande attention. Nous mangeâmes de ces excellentes pastèques qui pesaient chacune de douze à quinze livres, et nous nous étendîmes sur nos matelas avec le même sentiment de sécurité que si nous eussions été à l'abri derrière d'épaisses murailles et force pièces d'artillerie. Notre tranquillité fut pourtant bientôt troublée. Un coup de fusil, tiré à quelques pas de la tente où j'étais couchée, fut suivi d'un gémissement et du bruit que fait un corps en plongeant dans l'eau. C'était, nous dit-on, un voleur qui, s'étant approché de notre campement, avait été blessé par l'un des bachi-bozouk et avait cherché son salut dans la rivière. Il n'y avait rien là ni de fort extraordinaire, ni même de fort alarmant; mais ce qui ne laissa pas que de me causer une sensation désagréable, ce fut de voir

le brun visage de l'un des dix frères paraître à l'entrée de ma tente, et de l'entendre me demander avec le plus grand calme s'il n'était pas tombé de balles dans ma tente. « Non, sans doute, répondis-je, ou je ne resterais pas ici en attendre une seconde. » Mais ma mauvaise humeur ne fut pas même remarquée par le bachi-bozouk, qui, se félicitant du résultat de son enquête, me salua profondément et retourna à son poste, me laissant, je l'avoue, quelque peu déconcertée. Mais un second coup de feu et un second gémissement beaucoup plus rapproché et plus douloureux que le premier appelèrent bientôt toute mon attention. J'étais déjà sur pied et j'allais sortir pour m'informer de ce qui était arrivé, lorsque j'entendis le mot : *sang*, répété par plusieurs voix autour de moi. Au sortir de ma tente, je trouvai tout en confusion et en désordre ; des gardes couraient çà et là, faisant le plus de bruit possible et jurant par Mahomet qu'une bande de brigands gisait quelque part dans le camp, étendue sur la terre et baignée dans son sang. Une forme noire avait été aperçue rampant dans la direction de ma propre tente ; plusieurs bachi-bozouk avaient fait feu en même temps ; des gémissements s'étaient fait entendre distinctement, puis tout était rentré dans le silence ; mais on s'accordait à dire que personne ne s'était échappé, et que le blessé ou les blessés devaient être cachés parmi nous. Je n'oublierai de ma vie le spectacle qui s'offrit alors à mes regards. Un de mes domestiques courait à toutes jambes vers le pont, le dos chargé de trois ou

quatre énormes pierres sous lesquelles il se croyait à l'abri des balles, comme derrière un bastion, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'on l'amena à renoncer à son lieu de refuge sous le pont et à son étrange cuirasse. Commençant à soupçonner que l'histoire du blessé était quelque peu apocryphe, je me disposais à rentrer chez moi et à chercher enfin quelque repos, lorsque mon pied heurta contre un dogue qui m'avait suivie depuis ma ferme, et qui pendant tout mon voyage montait d'ordinaire la garde auprès du lieu où je couchais. Ce dogue, dont je ne vous ai pas encore parlé, mérite pourtant une mention particulière. Natif de Ciaq-Maq-Oglou, il avait appartenu, sa vie durant, à un paysan turc, mon voisin. Lorsque j'arrivai dans l'Asie Mineure, dès la première nuit que je passai sur ma propriété, l'animal capricieux vint se placer en sentinelle auprès de moi, et y demeura jusqu'au lendemain. Bien plus, son ancien maître perdit dès ce jour toute autorité et toute influence sur lui; il l'appela, lui offrit les meilleurs morceaux, le battit, le garrotta, l'enchaîna; mais en vain, le dogue avait adopté les étrangers, et il ne permettait ni à son maître ni au bétail de celui-ci de franchir les limites de son propre bien et de mettre le pied sur mes terres. — Le plus obstiné des deux l'emporta enfin, et ce fut le chien, qui me resta. Aussi, lorsque je partis pour Jérusalem, il me suivit fidèlement, montant la garde à mes côtés, grognant, montrant les dents, et faisant plus que de les montrer aux inconnus qui m'approchaient inopinément. Cette nuit-là, le

trouvant ainsi sur mon passage, à son poste accoutumé, je passai la main sur sa tête et sur son dos pour lui souhaiter le bon soir ; mais, en retirant ma main, je la sentis mouillée et gluante. La vérité se présenta aussitôt à mon esprit ; une jambe du fidèle animal avait été traversée par une balle. C'était là le chef de brigands rampant dans la direction de ma tente, sur lequel toutes les carabines des bachi-bozouk avaient envoyé leurs projectiles ! Pauvre Chacal (c'est le nom du dogue, dont je ne suis pas responsable), il avait poussé un seul gémissement, et tandis que son sang coulait, il était revenu prendre sa place à mes côtés. J'avoue que ce dénoûment inattendu me donna de l'humeur contre les dix frères ; je leur dis même assez sèchement d'épargner leur poudre jusqu'à ce qu'ils fussent assurés de ne pas l'employer contre leurs amis. Ils s'excusèrent sur les dangers qu'ils couraient constamment, et sur la nécessité de passer quelquefois de la défensive à l'offensive.—Si nous attendions toujours que les brigands nous eussent tué avant de tirer un coup de fusil, depuis combien de temps notre père n'aurait-il plus de fils, ni notre capitaine de soldats ? me dit l'un d'eux d'un air moitié repentant et moitié grognon.

Je ne trouvai rien à lui répondre pour le moment, et je me contentai de panser le blessé, après quoi je rentrai pour la troisième fois dans mon habitation de toile. J'avais donné un conseil dans un moment d'humeur, mais ce conseil eût été bon à suivre. Un troisième coup de fusil ne tarda pas à se faire entendre, et cette fois je

ne fis que hausser les épaules et me retourner sur mon lit, avec la secrète conviction que je ne pouvais rien faire de plus vexant pour les bachi-bozouk que de paraître indifférente à leurs exploits. Mais hélas ! les pauvres gens étaient en ce moment peu sensibles à toutes les piqûres de la vanité. Le rideau de ma tente s'ouvrit brusquement, et l'aîné des frères, un beau jeune homme au teint plus cuivré que ne le comporte le sang arabe, aux yeux tantôt brillants comme des étoiles et tantôt voilés comme ceux d'un mangeur d'opium, aux formes grêles et élancées et aux mouvements de ce moelleux exagéré qui trahit l'origine africaine, se précipita dans l'intérieur aussi pâle qu'un mort, et tellement suffoqué par l'émotion qu'il fut quelques instants sans pouvoir articuler une syllabe; puis les muscles de ses mâchoires se détendirent, et il prononça ces mots d'une voix sourde et étranglée : —J'ai tué mon frère !—Je vous avoue que mon sang se glaça dans mes veines. Quelque mauvaise opinion que j'eusse des Arabes en général, et des bachi-bozouk en particulier, il y avait sur la personne et dans l'accent de ce malheureux les signes trop évidents d'un vrai désespoir pour que je le soupçonnasse de vouloir m'en imposer, soit sur le fait, soit sur sa cause. J'avais pourtant des preuves trop récentes de la maladresse des dix frères comme tireurs pour ne pas conserver l'espoir que le mort s'en tirerait. Il avait été, hélas ! comme mon pauvre dogue, la victime d'une méprise, et je m'étonne seulement que les dix frères ne se soient pas déjà entre-tués vingt fois, à la façon dont ils

tirent sur tout ce qui remue autour d'eux pendant la nuit, tout en allant, errant et furetant en tous sens et dans toutes les directions. Mon espoir, qu'à peine pourtant j'osai exprimer, fut bientôt réalisé par l'apparition de la victime elle-même, qui entra soutenue par deux autres des frères. A son aspect, le malheureux tireur se jeta à ses genoux, puis à son cou, lui demandant pardon et versant des torrents de larmes que je jugeai sincères. Le mort n'avait pas bonne mine : plus pâle encore que son frère, il semblait prêt à s'évanouir, et ne pouvait articuler un seul mot; mais ses deux soutiens, moins effrayés et mieux informés de l'état des choses que le blessant et le blessé lui-même, se tournèrent de mon côté, en me priant d'examiner la blessure, de la panser et de les éclairer sur l'étendue et l'imminence du danger, ce que je fis avec le plus vif empressement. Je reconnus à ma grande satisfaction que la victime en serait quitte pour ce que j'appellerais une égratignure, s'il ne me répugnait de donner à un incident aussi tragique un dénoûment aussi mesquin. Mais la vérité est toute-puissante, et je ne puis lui manquer, même dans l'intérêt de mon récit. Je fus tentée alors de me croire un grand chirurgien; car à peine eus-je posé quelques compresses trempées dans de l'eau et du vinaigre sur la plaie, et assuré le blessé qu'il n'en mangerait pas avec moins d'appétit son déjeuner du lendemain, que sa pâleur et son tremblement disparurent. Quant au meurtrier, il fit éclater de tels transports de joie que je craignis un moment pour sa raison. Il sautait, gambadait à

travers les matelas, les coffres et les sacs qui encombraient la tente, battait des mains et poussait des cris aussi variés et aussi discordants que ceux du chacal. Enfin le calme se rétablit lorsque j'eus déclaré que le blessé avait besoin de repos. Le fait est que je partageais avec lui ce besoin. Les frères se retirèrent en masse, et je ne pense pas que tous les voleurs de l'Arabistan réunis eussent obtenu cette nuit-là l'honneur d'un quatrième coup de fusil de la part d'aucun des dix frères. Je n'en étais pas plus effrayée pour cela, car je commençais à considérer le zèle de mes défenseurs comme le principal inconvénient de la situation. J'obtins enfin quelques instants de repos; mais à peine le jour commençait-il à poindre qu'il nous fallut remonter à cheval. Plus de quatre heures nous séparaient encore de Hama, et le soleil ne met pas un aussi long intervalle entre son apparition, à la suite de l'aurore, et le développement de son ardeur quotidienne. Nous étions en effet à peu près rôtis lorsque la ville de Hama nous apparut au fond de sa verte cachette. Nous avions marché jusque-là au milieu de l'un des plus arides districts de l'aride Arabie: des rochers dépouillés, des plaines de sable brûlant nous entouraientde toutes parts; arrivés sur le sommet d'une petite éminence, nous aperçûmes une masse considérable de rochers qui semblaient être tombés du ciel et avoir été entassés sans ordre ni raison dans un enfoncement profond, qu'on aurait pu croire produit par leur chute. Cet enfoncement n'est pourtant que le lit du fleuve sur les bords duquel, et cachée derrière ce

chaos de pierres immenses, s'élève la ville de Hama. Plusieurs des frères de Rostan nous accompagnaient; ils avaient trouvé moyen d'informer leur père de leur arrivée et de la nôtre, et nous le vîmes accourir à notre rencontre, monté sur un bel arabe richement harnaché, et portant entre ses bras, je ne sais si le onzième, le vingtième ou le centième de ses garçons, un bel enfant de six à sept ans qui fut reçu par ses aînés comme l'était sans doute Benjamin par Ruben, Siméon, Issachar, etc. lorsque Jacob, leur père était présent, et avant qu'il n'eût perdu la vue. Le capitaine-patriarche nous offrit, de la part du gouverneur, sa propre maison et plusieurs autres à notre choix; mais nous connaissions trop bien le prix d'une fraîche nuit passée sur le bord d'un fleuve et à la clarté des étoiles pour accepter. Nous le priâmes, en revanche, de nous indiquer un emplacement convenable et agréable pour y établir notre camp. Cette faveur nous fut aussitôt accordée, et, avant même d'atteindre la ville, nous entrions librement dans un jardin qui s'étendait le long de la route, où nous trouvâmes du trèfle pour nos bêtes, du gazon et une multitude de fruits, tels que figues, melons, grenades, oranges, sans parler de légumes innombrables pour nous. Nous convînmes avec le jardinier d'une certaine somme, moyennant laquelle son jardin et ses produits seraient entièrement à notre merci pendant un certain nombre de jours. En peu d'instants nos tentes furent dressées sous les arbres les plus touffus, nos chevaux distribués çà et là dans le champ de trèfle, des paniers remplis des fruits

les plus exquis placés à portée de notre main, et comme nos yeux se fermaient malgré nous, sous la double influence de la fatigue passée et du bien-être présent, le capitaine et sa nombreuse progéniture nous quittèrent discrètement, nous promettant de revenir bientôt, et avec prière de les considérer comme nos très-fidèles serviteurs. Vous ne savez pas ce que c'est, heureux ami, né et établi sous le méridien de Paris, vous ne savez pas ce que c'est que le sommeil causé par l'excès de la chaleur. Puissiez-vous l'ignorer toujours, et moi-même puissé-je l'oublier. Cela ressemble beaucoup au sommeil de la fièvre, mais celui-ci présage d'ordinaire et accompagne la fin de l'accès, et si le sommeil est pénible, le réveil du moins en est plus doux, et les instants qui précèdent le réveil participent à cette douceur; mais le sommeil dont je vous parle commence, se poursuit et se termine dans les mêmes angoisses. On s'est endormi le visage inondé de sueur, la poitrine oppressée, les artères palpitantes, gonflées, douloureuses, les chairs comme soulevées pour repousser tout ce qui les touche. C'est ainsi que l'on sommeille, si l'accablement causé par l'épuisement des forces, et à travers lequel toutes ces pénibles sensations sont présentes, mérite le nom de sommeil; et c'est encore ainsi que l'on se réveille, le visage toujours ruisselant, la poitrine toujours oppressée, le sang bouillonnant dans les veines dilatées. Ce court sommeil ne vous a pas rafraîchi; il ne vous a rendu ni la force ni la patience de supporter le supplice qui vous attend; il n'a pas même interrompu ni abrégé vos souf-

frances; il est venu comme un symptôme du mal auquel, non plus qu'à d'autres symptômes, il est impossible de résister. On le souhaite lorsqu'il est absent, parce qu'on se persuade aisément quand on souffre que l'on souffrirait moins si l'on changeait de situation; on en sort à regret, parce qu'on souffre en le quittant, mais quoiqu'on le désire et qu'on le regrette, ce sommeil n'est pas un bien; ce n'est pas même un moindre mal que la veille. Ce fut dans un de ces assoupissements morbides que nous tombâmes tous, aussitôt que le père et sa cohorte de fils nous eurent quittés, et nous e retrouvâmes la faculté de nous mouvoir que vers le coucher du soleil.

C'était pourtant un endroit délicieux que ce jardin de Hama. Qu'elles se baignaient gracieusement dans les eaux de la rivière ces longues branches couvertes de fleurs qui pendaient des arbres croissant sur ses bords! Comme elles roulaient silencieusement ces eaux profondes, entre les sombres rivages qui les encaissaient! Qu'ils étaient beaux ces arbres de mille espèces diverses, entassés sur cet étroit espace et y déployant toute la puissance d'une nature que rien n'a jamais contrarié! Qu'ils étaient sonores et imposants ces soupirs que la moindre brise arrachait à ce nombre infini de feuilles et de branches si rapprochées et comme resserrées dans un épais tissu! Le soleil avait disparu, emportant avec lui les mille tortures du climat et les bruits de la vie humaine, lorsque j'allai m'asseoir au milieu des roseaux qui formaient comme la transition entre le jardin et la rivière;

les buissons et les arbres frémissaient sous le poids de milliers d'oiseaux, qui tout en arrangeant leurs demeures pour la nuit, jetaient dans les airs leur voix mélodieuse et leurs concerts variés ; les ombres devenaient de moment en moment plus épaisses, tandis que ces millions d'étincelles qui sont des mondes s'allumaient dans les cieux ; enfin un disque argenté trembla sur les ondes ; la nuit était close. Une nuit d'Orient, c'est-à-dire cet intervalle qui s'écoule entre le dernier et le premier moment de deux crépuscules ; car, pour nous qui appelons nuit cette partie du temps pendant laquelle on ne voit pas clair, une nuit d'Orient exige un autre nom, ou du moins un commentaire. Mon mince bagage de science astronomique me refuse toute explication sur ce sujet, mais le fait est trop constamment sous mes yeux pour que je puisse le révoquer en doute. Les nuits d'Orient sont presque aussi claires que les jours de certains pays d'Europe, de l'Écosse ou de l'Irlande, par exemple; — ce ne sont pas les nuits d'Italie avec leurs étoiles dorées sur un fond de sombre azur, qui éblouissent tellement les regards, qu'en les reportant sur la terre, on ne sait si les ténèbres qui l'enveloppent sont réelles, ou si elles ne viennent que du contraste avec ces clartés resplendissantes. Le ciel d'Orient n'a pas la couleur du saphir, mais plutôt celle de la turquoise, surtout pendant la nuit ; une transparence infinie semble le rattacher à un océan de lumière lointaine, devant laquelle on le dirait jeté comme un voile; les étoiles elles-mêmes ont je ne sais quelle blancheur qui n'a rien de commun

avec la pâleur, et qui ressort, sur la teinte aussi blanchâtre du ciel, comme une parure de diamants sur l'un de ces teints délicats que les poëtes comparent à l'albâtre. Tout est parfaitement harmonieux dans l'aspect de ce ciel, et je m'étonne souvent que l'uniformité des teintes n'en efface pas les contours. La voie lactée, par exemple, devrait se confondre avec le ciel dont elle a presque la couleur; et pourtant elle paraît beaucoup plus grande que dans nos climats, et j'ai cru parfois qu'il me serait possible d'en compter les étoiles. D'où vient donc cette lumière si abondamment répandue dans l'espace? Ce n'est ni de la lune, ni des étoiles, car je l'ai admirée lorsque la lune n'était pas visible, et même lorsqu'un brouillard épais ou un temps nuageux me dérobait la vue des étoiles; et cette lumière persiste toujours et pénètre partout. Elle ne ressemble pas à la lumière du jour, qui rend les ombres plus noires par le contraste; elle les adoucit au contraire, et le paysage revêt sous son influence un singulier aspect. Chaque objet devient perceptible pour l'œil le plus faible et à de grandes distances; on dirait que les arbres eux-mêmes ont leur part de lumière, latente pendant le jour et rayonnante pendant la nuit. Mais ce qui est plus beau que tout le reste, c'est l'effet de cette lueur mystérieuse sur la surface et dans la profondeur même des eaux. A la clarté des nuits, la rivière sinueuse qui traverse ma vallée ressemble dans toute son étendue à un large ruban d'argent. Ce n'est pas çà et là qu'elle réfléchit les rayons des astres, c'est la masse entière de

ses eaux qui paraît éclairée par un feu intérieur lequel ajoute encore à la clarté de la scène, et là même où ses rivages sont couverts de buissons et de bosquets, ni les bosquets ni les buissons ne font tache sur sa brillante surface. C'est un merveilleux, un étrange spectacle que j'admire sans le comprendre. J'ai entendu et j'ai lu plusieurs descriptions des nuits des régions polaires et de leur éternel crépuscule; mais l'Asie Mineure est un peu plus éloignée de son pôle que Paris et que l'Italie, et quant à sa position plus orientale le seul effet qu'elle put produire, à ce qu'il me semble, ce serait l'anticipation du lever du soleil et le retard de son coucher de quelques minutes peut-être sur Paris. Je n'ai garde d'ailleurs de m'aventurer sur de pareils sujets, qui me sont si complétement étrangers, et maintenant que je vous ai fait part du fait, je reviens à mon voyage.

Jusqu'ici j'ai voyagé assez commodément, et je me suis souvent étonnée de la sainte horreur que de semblables voyages inspirent aux âmes les plus fermes, car je préfère pour ce qui me concerne passer quelques heures de chaque jour sur un excellent cheval, avec lequel j'ai contracté une douce et solide amitié, plutôt que de m'enfermer dans un coffre pour n'en sortir ni jour ni nuit pendant une semaine ou deux. — Mais des tribulations jusqu'alors inconnues m'attendaient entre Hama et Alep, et s'il ne m'arriva pas de regretter les charmes de la diligence, du waggon ou même de la chaise de poste, il est certain que j'aurais donné beaucoup pour me savoir à portée de la plus détestable auberge; car autour de l'au-

berge j'aurais trouvé un village, dans le village des hommes et quelques secours, et enfin au bout d'un certain nombre de villages j'aurais rencontré une ville, et dans cette ville rien de ce que je souhaitais avec tant d'ardeur ne m'eût fait défaut. Que m'était-il donc arrivé et d'où venait ce changement? J'étais entourée de malades, de malades gravement atteints, dont la vie eût été en danger en tout lieu, mais dont le danger était incomparablement plus grand et plus imminent sur une route de Syrie, que partout ailleurs. D'abord la vieille mère du soldat de Homs *had cried herself unto a bilious fever* pour me servir d'une locution qui n'est pas française. Elle était sous l'empire d'une forte fièvre, qui lui dérobait heureusement la connaissance de son état et le souvenir de ses chagrins, mais tout en ignorant qu'elle était fort mal, elle n'en allait pas mieux; il fallait chaque matin la placer et l'attacher sur son âne, puis l'en descendre chaque soir et la coucher sur son matelas, tandis qu'elle demeurait sur son âne et sur son matelas dans le même état d'insensibilité. Mais la maladie de la pauvre vieille n'était encore que le moindre de mes tracas : mon Gavas Mustafa, qui m'avait suivi depuis Césarée, s'était blessé en soulevant un poids supérieur à ses forces, et un voyage à cheval en pareille circonstance constituait assurément le régime le plus extraordinaire qui eût jamais été suivi. Et pourtant, que faire? l'abandonner à la charité des Arabes de ces contrées? Ils auraient débuté par le dépouiller de tout son avoir, en commençant par son cheval, et en terminant par le dernier lambeau de ses vêtements,

après quoi, ils lui eussent probablement permis de crever au fond d'un fossé; lui-même le comprenait si bien qu'il nous pressait souvent d'accélérer notre marche, quoique dans d'autres moments, vaincu par la douleur, je l'aie vu se laisser glisser en bas de son cheval, se coucher la face contre terre et je l'aie entendu s'écrier : Que l'on me tue ici, mais je n'irai pas plus loin ! « Ces accès de désespoir se calmaient avec l'intensité de la douleur, et il remontait alors sur son cheval avec cette résignation passive qui n'abandonne que rarement le fidèle musulman. Mais tous mes malades n'étaient pas des musulmans et ne se consolaient pas de leurs infortunes en prononçant le : *Hich Allah!* *ou Mash Allah!* L'un de mes compagnons de voyage, un compatriote qui m'accompagnait en qualité de pharmacien, fut saisi, le jour même de notre départ de Hama, d'une fièvre intermittente quotidienne et pernicieuse, qui se compliqua aussitôt d'une inflammation du foie. Chaque mouvement du cheval lui causait des douleurs insupportables dans le côté, et pourtant il fallait arriver à Alep, car là seulement nous pouvions nous flatter de trouver les secours nécessaires à son rétablissement, tels que chambre, lit, médecin et médicaments suffisants. Ce fut donc à la tête de cette triste caravane que je fis le voyage d'Hama à Alep en six jours et par une chaleur de trente-six degrés (thermomètre de Réaumur) à l'ombre et nous marchions au soleil. Le pays était toujours aride et brûlé, à l'exception des terrains dépendants des villages, qui étaient couverts de la plus riche végétation. Pendant quelque

temps, ces lieux de refuge contre les ardeurs du climat étaient situés sur les bords d'un large fleuve dont j'ignorais le nom, et que j'appris par un curieux hasard être ce même Oronte que j'avais traversé à Antioche. Notre katerdj avait perdu un cheval, ou pour mieux dire on le lui avait volé à Damas, et il s'était toujours flatté depuis lors de le retrouver; car il avait de bonnes raisons de penser que le voleur suivrait la même route que nous. Il le reconnut en effet dans un khan de Hama, et, enchanté de sa découverte, il s'adressa immédiatement aux autorités pour en obtenir justice. Ce fut le terme de ses espérances et de ses illusions; la loi musulmane ne procède que par serments et par témoignages; mon katerdj jura bien que c'était là son cheval, mais le voleur jura de son côté que ce cheval lui appartenait légitimement et depuis nombre d'années. Mon katerdj fut alors sommé de produire des témoins, non pas des témoins qui affirmassent connaître ce cheval pour lui appartenir, mais des témoins du vol. Un seul témoin n'eût pas suffi, et il n'est présumable que le voleur eût exécuté son vol en présence de plus d'un témoin. Nul doute pourtant qu'avec du temps et quelque argent, mon katerdj n'eût trouvé le nombre de témoins nécessaires pour reconquérir son cheval; nul doute non plus que le voleur, de son côté, n'eût présenté un nombre de témoins suffisant pour prouver qu'il avait acheté ce cheval plusieurs années auparavant et dans une partie du monde où le katerdj n'avait jamais pénétré. Comment le procès se fût-il terminé? c'est ce que j'ignore; les deux parties eussent pro-

bablement dépensé plus d'argent que n'en valait le cheval, et celle qui en eût dépensé davantage eût gagné son procès. Mais l'épreuve ne fut point tentée, grâce à mon refus de prolonger indéfiniment mon séjour à Hama, c'est-à-dire jusqu'au rendu du jugement; et, versant toutes les larmes de son corps, l'infortuné muletier renonça à son cheval et continua sa route ou plutôt la mienne. Ses regrets étaient amers, et il ne trouva pas de meilleure voie pour les exhaler que celle de l'improvisation. J'étais couchée, la première nuit après mon départ de Hama, sur les bords de ce fleuve anonyme, lorsque j'entendis une voix rauque et fausse réciter d'un ton monotone et sur une espèce de récitatif assez semblable au chant grégorien, à peu près les paroles suivantes: « — J'étais autrefois un grand homme (*bejuk Adam*); je possédais douze chevaux, et chaque fois que je revenais de mes voyages, je rapportais à Angora plein mes poches de belles et bonnes piastres; mais le malheur s'est attaché à moi, mes bêtes sont tombées malades, et j'ai essayé de les guérir, ce qui causa leur mort; je voulus les remplacer par d'autres, j'achetai des rosses que je payai fort cher et qui ne durèrent qu'une saison. D'abord, je me trouvai réduit à neuf chevaux, puis à sept, puis à quatre, puis à trois, et voilà que le meilleur de ces trois m'a été volé. Que puis-je faire maintenant? Que puis-je faire, si ce n'est me jeter dans cette eau courante qui passe à mes pieds, et m'en remettre à elle du soin de me faire arriver au but de mon voyage? Hélas! hélas! pauvre Mehemed! que diront les habitants d'Antioche,

lorsqu'ils te verront arriver dans leur ville porté sur les flots de leur rivière ? Ils diront : Voilà un homme qui était jadis un grand homme ; il avait douze chevaux à lui, etc. (suivait la répétition de la complainte), et maintenant qu'il a tout perdu, c'est notre rivière qui nous le rapporte. —Et voilà comment j'appris que ce fleuve était l'Oronte.

Plus tard le fleuve cessa de nous tenir compagnie, et les villages n'étant plus situés qu'à portée de quelques misérables puits, toute végétation disparut. Les villages éloignés des forêts étaient construits sans charpente ni toiture, chaque maison présentant la figure conique d'une ruche d'abeilles, telle qu'on en voit en Suisse. On dit généralement que les usages et l'industrie des peuples sont en harmonie avec leurs besoins, et les conditions dans lesquelles ils se trouvent relativement au climat, à la nature du sol, etc.; mais les maisons coniques des Arabes forment une terrible exception à cette règle, car s'il est un genre de construction peu approprié à un climat brûlant, c'est assurément celui-là. Ces petits monticules pointus et couverts de chaux, qui agissent comme réflecteurs sur l'infortuné qui les contemple, semblent placés dans la plaine aride et brûlée pour en multiplier la surface, pour recevoir et renvoyer toute la chaleur contenue dans l'air, et empêcher que rien ne s'en perde. La pensée seule de pénétrer dans une de ces maisons par la porte basse qui y donne entrée me causait une sorte de suffocation, et pourtant l'intérieur de ces huttes ne ressemble pas tout à fait autant à un enfer qu'on pourrait le penser. L'épaisseur des murs et le

défaut absolu de fenêtres établissent une ligne de démarcation salutaire entre l'air du dehors et celui du dedans; et ce qui m'étonna plus encore que la fraîcheur relative de ces appartements, c'est leur propreté. J'en explorai plusieurs, car il était désormais au-dessus des forces humaines de passer les heures les plus chaudes de la journée sans autre abri que la voûte azurée. Aussi longtemps qu'un buisson s'était offert à notre vue, nous l'avions choisi pour refuge lors même que nous ne pouvions nous y loger qu'en rampant sur nos mains et sur nos genoux; aussi longtemps que je n'avais pas encore reçu une avalanche de pierres sur les jambes, j'avais eu recours à divers expédients pour ne pas entrer dans les ruches blanches des Arabes; mais ces beaux jours étaient passés. Je savais maintenant ce qu'il m'en coûtait de me mettre à l'abri derrière un mur de ma façon, et je ne pouvais nier que le four arabe ne fût au-dessus de ces inconvénients. La première fois que je m'aventurai dans l'un de ces antres, ce ne fut pas sans de sérieuses appréhensions; mais si je n'y trouvai pas des colonnes en cristal de roche ni des statues en diamant, ce que j'y aperçus me surprit à peu près autant. La maison était propre, les murailles en étaient aussi blanches au dedans qu'au dehors; le plancher en terre battue était soigneusement balayé; une pile de matelas, de couvertures et d'oreillers immaculés occupait un coin de la pièce, tandis qu'une multitude de petits ornements, témoignant en faveur des habitudes de propreté des maîtres du logis, étaient suspendus aux murailles. C'était d'abord un petit

miroir au pied duquel deux peignes posés en sautoir figuraient comme un trophée d'armes dans une panoplie, puis un assortiment de pipes accompagnées d'une blague en étoffe d'Alep, brodée avec ce goût qui distingue les ouvrages de ce genre en Orient; plus loin, un tout petit chandelier posé sur une tablette auprès d'une paire de mouchettes aurait suffi pour classer mes hôtes parmi les innovateurs de l'Arabistan; des couteaux, des poignards, des lances, des pistolets et des carabines incrustés en nacre et en ivoire complétaient ce somptueux ameublement. La propreté, surtout lorsqu'elle ne fait pas partie des mœurs nationales, est l'indice d'une âme élevée et d'un esprit délicat. Notre hôte était en effet l'Arabe le plus poli, le plus doux et le plus bienveillant de tous ceux que j'ai rencontrés. Lui et sa vieille compagne nous accablèrent de prévenances, d'offres de service et de melons, et, ce qui est encore plus extraordinaire, ils se contentèrent de la récompense que nous jugeâmes à propos de leur donner, sans chercher à l'augmenter par leurs importunités. Si tous les propriétaires des petites huttes dans lesquelles nous étions forcés de chercher un abri pendant une partie du jour eussent été taillés sur le même patron, notre voyage n'eût pas été aussi pénible que nous l'avions craint; car c'était un grand soulagement pour moi que de voir mes malades couchés pendant quelques heures sous un abri, dans une atmosphère comparativement fraîche, sur de bons matelas, dans une maison tranquille et bien gouvernée, où le silence était observé. Mais les Arabes de ce caractère sont aussi

rares dans leur espèce que les merles blancs dans la leur, et il nous fallut souvent dépenser autant d'argent que de paroles pour obtenir seulement que la foule curieuse, bruyante et brutale s'éloignât de quelques pas des pauvres malades qui formaient pour elle un spectacle des plus amusants. Les Arabes du pays situé entre Hama et Alep, appartenant pour la plupart à la grande tribu des Auyzy, sont bien connus pour leur rapacité et leur férocité. Ils habitent l'intérieur des montagnes, sur lesquelles ils se tiennent comme en vedette, épiant ce qui se passe dans la plaine, et s'y précipitant dès qu'ils supposent qu'un butin les y attend. Mais ces Arabes n'ont pas le privilége du brigandage. Il existe une autre espèce de brigands, moins nombreux, mais encore plus grossiers et cruels; plus dangereux d'ailleurs, parce qu'ils ne délivrent jamais le bas pays de leur présence. Je veux parler des bergers kurdes et turcomans, qui parcourent ces maigres pâturages à la tête d'innombrables troupeaux. Je rencontrai dans une seule matinée et à trois journées d'Alep quatre divisions de troupeaux, dont chacune comptait au moins cinq mille têtes de bétail; c'étaient des moutons à la large queue, et des chèvres de Judée aux longues oreilles pendantes. Chacune de ces divisions, suivie et précédée de ses bergers, les uns à cheval et bien montés, les autres à pied, marchant à côté de leurs familles entassées sur des charrettes accompagnées de dogues énormes et féroces, se dirigeait vers un côté désert de la vaste plaine. Je rencontrai aussi le même jour le maître de ces trou-

peaux. C'était un riche seigneur kurde, monté sur un superbe cheval richement harnaché, entouré de ses serviteurs, comme lui à cheval, et suivi à quelque distance par ses femmes et par ses esclaves. Il s'arrêta à quelques pas de nous, nous salua par ces phrases solennelles dont les Orientaux font si souvent usage, loua quelques-uns de mes chevaux, nous fit admirer le sien et continua sa route de l'air d'un souverain qui a daigné laisser tomber quelques-unes de ses précieuses paroles sur ses humbles sujets. Un autre jour, nous arrivâmes auprès d'un puits, pendant que des bergers y puisaient de l'eau pour abreuver leurs troupeaux. C'était une singulière scène, et qui ne rappelait guère les bergers et les bergères des bergeries du XVIII[e] siècle. Ces hommes étaient nus jusqu'aux flancs, et une espèce de tablier, en guise de feuille de figuier, ne couvrait que cette partie du corps qu'Adam lui-même ne jugea pas à propos de montrer après sa chute. Ils entouraient le puits dont ils tiraient l'eau au moyen d'outres grossières qu'ils vidaient ensuite dans des auges creusées dans la pierre, accompagnant ce pénible exercice d'un chant rauque et monotone, assez semblable au récitatif bizarre avec lequel les sorciers, voire même les démons des anciens jours, étaient censés opérer leurs charmes et leurs enchantements. Il y avait là des troupeaux et des bergers; nous étions sur la lisière de la Mésopotamie, mais la scène n'avait pourtant rien d'arcadique ni de patriarcal. Nous eûmes la hardiesse de nous approcher de ce puits si bien gardé, et de réclamer notre part du liquide bienfaisant, faveur qui nous

fut tacitement accordée, plutôt par mépris que par bienveillance. Mais d'autres voyageurs qui nous suivaient à peu de distance ne furent pas aussi heureux que nous, car ces féroces bergers les dépouillèrent complétement, les battirent et les abandonnèrent ensuite à leur malheureux sort. Il est vrai que ces infortunés voyageurs n'avaient pas de femmes avec eux, et que la présence d'une femme opère toujours comme un talisman sur ces hommes pourtant si grossiers.

Nos nuits ne se passaient guère plus tranquillement qu'à Rostan. Les gardes que nous avions pris à Hama étaient moins prodigues de leur poudre et de leurs balles que les dix frères bachi-bozuk, mais les voleurs étaient aussi nombreux dans cette partie du pays qu'ailleurs. Nous couchions toutes les nuits auprès de l'un de ces villages clos de hautes murailles, dont le seul aspect en dit plus sur le caractère des populations indigènes que ne pourraient le faire des volumes de légendes. Le jour, nous marchions en bataillon carré, et si l'un de nous, s'oubliant un instant, demeurait de quelques pas en arrière, l'effroi de notre escorte nous éclairait sur l'imminence des dangers dont nous étions entourés. Parmi les invalides de notre caravane, je ne dois pas oublier le dogue blessé, qui n'était ni le moins malade, ni le moins patient. Sa blessure s'était fort aggravée par la chaleur et par le mouvement; mais tous nos efforts pour lui faire adopter un système de locomotion moins pénible que la marche demeurèrent sans succès. Ce fut en vain que nous essayâmes de

l'attacher sur un cheval, de l'enfermer dans un panier ; le pauvre animal brisait ses liens, renversait sa voiture, et se retrouvait sur ses trois pattes qui furent bientôt réduites à deux, car l'une d'elles devint bientôt presque aussi malade que la quatrième. Chacal serait tombé mort sur la route si notre voyage se fût prolongé un jour de plus, car il était à toute extrémité lorsque nous arrivâmes à Alep. La fermeté, le courage avec lesquels ce fidèle animal supporta ses souffrances plutôt que de nous perdre de vue avaient quelque chose de touchant et de respectable. Chaque fois qu'il atteignait une de ces petites hauteurs du sommet desquelles son regard embrassait la vallée inférieure, la colline prochaine, la route qui traversait l'une et l'autre, et nous qui suivions cette route, il se couchait sur le sol, et, les yeux toujours fixés sur nous, il poussait de longs et douloureux gémissements. Mais à peine approchions-nous du sommet de la colline opposée, et avant que nous eussions commencé à disparaître sur son autre versant, Chacal imposait silence à ses douleurs, et, ne se préoccupant plus que du danger d'être séparé de ses maîtres, il reprenait sa course pour ne s'arrêter que lorsqu'une nouvelle colline et une nouvelle vallée lui permettaient de prendre quelque repos sans cesser de nous voir.

Ce fut donc avec une satisfaction bien vive que j'entrai à Alep. Peut-être que la joie que j'éprouvais en me trouvant à portée de procurer à mes malades les secours dont ils avaient si grand besoin fut-elle pour quelque chose dans l'impression favorable que l'aspect de cette

ville produisit sur moi; ce qui est certain, c'est que pendant mon séjour à Alep, je pus oublier quelquefois que j'étais en Orient. C'est, d'après moi, et, n'en déplaise aux admirateurs exclusifs de l'Orient le plus grand compliment que je puisse adresser à une ville d'Asie.

La situation d'Alep n'est pas à beaucoup près aussi belle que celle de Damas et des autres villes de Syrie. Alep manque d'eau, et, quoique la petite rivière qui y est amenée suffise à la rigueur à la consommation des habitants, elle n'opère point sur le paysage environnant ces étonnantes métamorphoses qui sont l'œuvre des abondants cours d'eaux de Damas, de Hama et de la plupart des villages arabes. La campagne d'Alep est donc presque aussi aride que le désert qui la sépare de Hama. — L'industrie des Arabes, celle surtout des Grecs, des Arméniens et des Européens établis dans Alep, a créé des jardins attenant aux faubourgs de la ville; mais ces jardins mêmes, quoique d'une étendue peu considérable et entretenus avec le plus grand soin, n'approchent pas, pour la beauté des arbres ni pour la fraîcheur des gazons, des jardins incultes de Damas, où la nature a tout fait. L'arbre à pistaches et la plante à tabac forment les principaux produits du territoire d'Alep.— Les pistaches se vendent fort cher, mais elles exigent de grands soins et ne contribuent guère plus que les mûriers de Lombardie à la beauté du pays. Mais si les environs d'Alep ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux des autres villes de Syrie, l'intérieur de la ville leur est, en revanche, infiniment supérieur. Les maisons,

presque toutes bâties en pierre, sont distribuées et ornées à l'intérieur avec le luxe des habitations de Damas, légèrement modifié par un je ne sais quoi qui semble comme un pâle reflet du goût européen. Les jardins, les cours, les vestibules, antichambres, escaliers, etc., sont tenus avec une propreté qui me rappelait à chaque instant la Hollande et l'Angleterre. Il y a moins de grandeur et plus de confortable dans les maisons d'Alep que dans celles de Damas; les salons y sont moins grands, mais ils sont plus nombreux, les chambres à coucher y sont beaucoup moins rares, et si l'on cherche bien, l'on y trouvera même quelque cabinet de toilette et une ou deux bibliothèques. La distribution générale des appartements est pourtant la même : le passage qui sert d'entrée, sombre et nu; le salemlik, en parfaite harmonie avec le passage; la cour d'honneur ou la cour intérieure remplissant l'office de salon ou d'antichambre, sur laquelle donnent toutes les chambres de la maison. Les rues de la ville sont incomparablement plus larges, mieux pavées et plus propres que dans tout le reste de la Syrie. Le bazar seul ne se distingue ni par l'élégance ni par la tenue; ce sont toujours les mêmes échoppes en bois rangées sur les deux côtés de passages étroits et couverts, où l'air non plus que la lumière ne pénètrent que faiblement. Il y a pourtant dans l'enceinte du bazar même deux vastes khans ou dépôts de marchandises qui sont en même temps des auberges pour les marchands étrangers. L'un, qui porte le nom de khan des Francs, n'est à vrai dire qu'une espèce de *square* entouré de belles mai-

sons appartenant à des négociants européens établis depuis plusieurs générations dans la ville d'Alep, et ayant leurs magasins dans leurs propres maisons. Les propriétaires de ce khan forment entre eux comme une aristocratie dont ils sont fiers et à raison. Ceux qui la composent sont d'origine européenne, et, ce qui vaut mieux, ils n'ont abjuré ni leur foi, ni leur nom, ni leurs coutumes, ni leur patrie, pour flatter le caprice des maîtres qui dispensent ou retirent les richesses, ni même pour sauver leur vie dans les moments où l'aveugle et féroce fanatisme des musulmans s'est éveillé avec toutes ses fureurs. J'ai connu plusieurs de ces familles qui, quoique nées à Alep, de parents nés à Alep, parlent leur langue maternelle de préférence à toute autre, et conservent dans leurs demeures divers meubles fabriqués en Europe, qui leur seraient inutiles s'ils avaient adopté les habitudes orientales, mais qui leur servent au contraire à garder les leurs. Il y a aussi à Alep plusieurs marchands européens, munis de marchandises européennes qui se vendent fort cher. J'oubliais d'ajouter que presque tous les membres de l'aristocratie franque sont originaires de Venise ou de Gênes. J'ai connu aussi quelques familles anglaises domiciliées à Alep, mais elles forment un très-petit monde à part, et n'ont rien de commun avec les propriétaires du khan franc.

J'avais entendu conter des choses fort extraordinaires du bouton d'Alep, et j'étais curieuse de juger par moi-même de ce qu'il y avait de vrai dans ces rapports. J'avais peine à croire, par exemple, que tout

étranger, passant par Alep et n'y faisant qu'un très-court séjour fût soumis à la triste nécessité de suppurer pendant une année, ou qu'il pût garder le germe de ce bouton dans son corps pendant plusieurs mois, voire même pendant plusieurs années. J'aurais voulu aussi en rechercher les causes. Vingt-quatre heures passées à Alep me prouvèrent l'universalité de ce mal ; car je ne rencontrai personne ni dans les rues, ni dans les maisons où j'allai rendre quelques visites, qui n'en portât les marques d'une façon très-désagréable. Les étrangers établis à Alep ne m'en semblèrent pas plus exempts que les indigènes, et, entre autres victimes, je fis la connaissance d'un colonel polonais, sur le nez duquel treize boutons d'Alep s'étaient épanouis. Ce qu'était le nez avant cette avalanche de boutons, je l'ignore, mais je puis affirmer que c'était en 1852 le nez le plus extraordinaire des deux mondes. Les enfants à la mamelle ne sont pas non plus à l'abri de ce fléau, qui attaque principalement le visage et y laisse des traces ineffaçables. L'opinion généralement admise attribue ce fléau à la qualité des eaux qui approvisionnent la ville, et cette hypothèse est basée sur ce fait très-important, s'il était vrai, que tous les villages situés sur la petite rivière dont les eaux sont détournées de leur cours naturel pour servir à l'arrosement et à l'abreuvement d'Alep sont aussi affligés par ce mal. Des personnes dignes de foi m'ont assuré pourtant qu'il existe, sur les bords de la même rivière et dans les limites de cette épidémie, une petite ville qui en est complétement exempte. Il me semble d'ailleurs

que si l'eau était véritablement en faute dans cette affaire, le mal serait encore plus universel qu'il ne l'est en réalité, puisque tous les Européens n'en sont pas également atteints. Il y aurait d'ailleurs en ce cas quelques différences à observer entre ceux qui ne boivent que de l'eau, comme la plupart des musulmans, et ceux qui n'en font au contraire qu'un usage très-restreint. Loin de là, ceux qui abusent des liqueurs fortes sont plus maltraités que les autres. L'idée me vint que la cause pouvait tenir aux pâturages et par conséquent à la qualité de la viande, et je m'informai auprès des pères capucins d'Alep, qui se nourrissent presque exclusivement de légumes et de poisson, de la manière dont les traitait l'épidémie. J'appris qu'à l'exception d'un jeune père allemand, dont la faible santé ne s'accommodait pas du régime végétal, et auquel on permettait par conséquent l'usage de la viande, aucun des pères n'avait été atteint. Je vous abandonne cette observation sans y attacher d'importance, mais je voudrais que des observateurs plus éclairés et mieux placés pour se livrer à de semblables recherches les entreprissent l'esprit dégagé de cette opinon préconçue et assez vaguement établie, qui attribue exclusivement à l'eau toute la responsabilité de ces visages couturés et de ces nez difformes[1].

[1] Quant à ce qui concerne la susceptibilité et la *réceptivilité* (que l'on me pardonne ce mot technique et barbare) des étrangers, et surtout des étrangers de passage, je fus sévèrement punie de mon incrédulité. Nous ne passâmes qu'un mois à Alep, et il y en avait quatre que nous étions de retour à ma ferme lorsque mes deux compagnes de voyage et moi nous eûmes chacune un véri-

J'étais logée à Alep chez une dame propriétaire de l'une des maisons du khan, mais établie momentanément dans un autre quartier de la ville. J'avais une lettre pour M. Marcopoli, le plus riche et le plus influent banquier de la Syrie, et je me trouvai, grâce à lui et à mon excellente hôtesse, en rapport d'amitié avec tout ce qu'Alep possède de beauté, d'amabilité, d'esprit et de distinction.

Parmi les spectacles qui me furent offerts par ces nouveaux, mais vrais et précieux amis, le plus intéressant fut un bal et une noce. Le bal eut lieu à la maison de campagne d'un médecin franc, qui jouit d'une bonne réputation, et qui a su se créer une belle fortune à l'époque où l'Orient était encore la terre des prodiges, et où les diamants et les rubis roulaient d'eux-mêmes aux pieds des Européens doués d'une habileté quelconque. La société rassemblée chez le docteur F. était composée exclusivement de chrétiens et de chrétiennes; d'où vous auriez tort de conclure qu'on y dansât des menuets, des valses, des contredanses, des polkas ou toute autre danse occidentale. Non; c'était toujours cette même danse éternelle que j'avais vu exécuter en Asie Mineure par de misérables garçons déguisés en femmes, et à Damas par les célèbres Kadoun et Zubeidèh; mais la prétention des Aleppiennes, c'est d'exécuter ces pas étranges sans s'écarter d'une ligne de la plus stricte décence.

table bouton d'Alep, qui dura un bel et bon an.—L'un de mes domestiques arméniens d'Asie fut atteint ensuite, et il en compta presque autant que le colonel polonais.

Elles sont parvenues à résoudre ce difficile problème, et personne, ayant assisté avec moi au bal du docteur, ne contestera à la danse orientale la faculté de contracter alliance avec la retenue et la pudeur féminines. Il est vrai que la danse elle-même ne gagne pas beaucoup à cette alliance un peu contre nature. Je n'avais vu jusque-là que des contorsions des bras et des épaules, accompagnées d'un frétillement des hanches dont il n'y avait pas moyen de tirer parti dans l'intérêt de la bienséance. Aussi les dames d'Alep ont-elles sagement supprimé ce qui forme le corps et l'âme de la danse orientale, et n'ayant pas poussé l'esprit d'innovation jusqu'à y substituer autre chose, la danse orientale se réduit à peu près à rien. Tout le mérite de la danseuse consiste dans un mouvement imperceptible du pied dont la pointe ne perce jamais les nuages des longues jupes et des amples pantalons. Le titre de parfaite danseuse est pourtant fort ambitionné, et, ce jour-là, le prix fut décerné à une respectable et fort aimable matrone âgée de quatre-vingt-onze ans, qui, m'a-t-on dit n'a jamais trouvé sa pareille depuis qu'elle a commencé à remuer le pied.

La noce eut lieu quelques jours après le bal, et la fête dura depuis le matin jusqu'au commencement du jour suivant. Les époux ne s'étaient jamais vus, quoiqu'ils eussent tous deux passé l'âge de discrétion. Leurs familles étaient des plus riches et des plus considérées, et leur parenté comprenant à peu près tous les chrétiens d'Alep, l'assemblée fut très-nombreuse, et les toilettes déployées en cette occasion dépassèrent tout

ce que l'imagination peut créer en ce genre. Moi-même, qui n'avais guère de place dans mon sac que pour des costumes de voyage, je me vis forcée, pour ne pas faire tache dans une réunion si brillante, d'accepter l'offre de mon hôtesse, et d'échanger, pour ce seul jour, ma longue robe tout unie contre l'habillement compliqué d'une dame de Syrie : pantalon bouffant, robe ouverte sur le devant, les côtés et le derrière, corsage superposé, fez, fichu de tulle bleu roulé autour de la tête, aigrettes en diamants, collier de perles, etc. Nous nous rendîmes d'abord chez la fiancée, qui se tenait dans un salon, entourée de toutes ses parentes et de ses amies *in fiochi*. Nous prîmes place dans le cercle, et nous eûmes notre part des confitures, du café, des sorbets et des pipes, que les dames du logis ne cessèrent d'offrir à la ronde jusqu'à l'arrivée des parents, parentes, amis et amies du fiancé, tous aussi en grand costume, venant chercher la fiancée pour la conduire à sa nouvelle demeure. Celle-ci s'était tenue jusque-là blottie sur le divan, dans un coin de l'appartement, et le visage tourné contre la muraille. Lorsque l'heure du départ eut sonné, sa mère et ses sœurs jetèrent sur elle un voile épais, l'aidèrent ensuite à se retourner et à descendre du divan, puis la cérémonie des adieux commença, et je la trouvai fort touchante. — On ne tient aucun compte chez nous du déchirement de cœur qu'éprouve la jeune fille en quittant la maison paternelle et tous ceux auprès desquels s'est écoulée son heureuse enfance. En Asie, au contraire, la douleur de cette séparation a son expression

solennelle dans la cérémonie des adieux. Le père et la mère, les sœurs et les frères, et les servantes de la fiancée se rendent d'abord dans la partie de la maison qu'elles occupent d'ordinaire, pour y attendre celle qui va les quitter. Celle-ci, suivie de toutes les dames invitées, parcourt les divers appartements, versant des larmes qui sont presque toujours sincères, embrassant les êtres chéris dont elle va s'éloigner. Les deux familles se rejoignent ensuite pour accompagner la fiancée à la demeure de l'époux. On jette des fleurs sur son passage, le long de l'escalier et dans la cour; mais la porte d'entrée est fermée, barricadée, et les parents de la jeune fille font semblant de s'opposer à son départ, tandis que ceux de l'époux semblent disposés à enfoncer les portes et à enlever la fiancée.

La victoire leur est assurée d'avance, comme de raison, et le cortége procède en silence et en bon ordre jusqu'à la maison de l'époux. L'approche et l'arrivée de la fiancée sont annoncées par les hurlements des musiciennes à gages, qui se tiennent dans la première cour. La mère de l'époux se précipite au-devant de sa nouvelle fille et la reçoit dans ses bras; puis elle l'entraîne dans l'intérieur du gynécée, pour ajouter à sa parure les bijoux et les ornements dont elle-même et les proches parentes de l'époux lui font hommage. On sert encore des rafraîchissements, les chanteuses s'égosillent, les danseuses se trémoussent jusqu'à l'arrivée de l'évêque. L'autel se compose d'une table dressée dans la cour et recouverte d'un tapis. La fiancée paraît tou-

jours voilée, accompagnée et soutenue par une multitude de femmes, qui s'écartent un peu, à l'exception de la demoiselle d'honneur. Celle-ci la suit à l'autel. Le fiancé, de son côté, est précédé d'un garçon d'honneur, qui se place entre lui et l'évêque. La cérémonie consiste en plusieurs prières récitées en arabe, dans l'échange des anneaux, dans plusieurs évolutions que l'on fait exécuter tour à tour à l'époux et à l'épouse, et dans certains ornements mystiques que l'on pose à plusieurs reprises sur la tête des parties. Le garçon et la fille d'honneur jouent un rôle fort important dans la cérémonie, car ils servent comme d'interprètes et d'intermédiaires entre l'évêque et les contractants, et ils exécutent à l'avance tous les mouvements que l'on exige des époux. La cérémonie terminée, on emmène la mariée dans le salon, on lui ôte son voile et on la charge de tous les ornements qu'elle peut porter; cela fait, on appelle l'époux, qui aperçoit pour la première fois la femme à laquelle il vient de se lier et qu'il a promis d'aimer uniquement pendant toute sa vie. J'examinai attentivement, et non sans quelque inquiétude, la physionomie de l'époux à cet instant critique, car l'épouse n'était pas des plus avenantes : mais, était-ce la contagion de la gaieté et de la satisfaction générale? était-ce l'effet des libations nombreuses auxquelles je l'avais vu recourir depuis notre arrivée? ou bien encore était-il de ces heureux mortels qui n'ont jamais connu la tyrannie de la beauté? ou bien enfin s'était-il attendu à pire? le fait est qu'il me sembla radieux.

Les réjouissances continuèrent jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, mais je ne puis rien vous en dire, car je me retirai aussitôt que le voile de l'épouse fut tombé, et que je me sentis rassurée sur les sentiments de l'époux.

Les autorités musulmanes de cette ville me firent le plus aimable accueil. Alep possède un pacha civil et un pacha militaire. Le premier envoya quérir de la glace dans le Diarbekir, parce qu'il avait appris que j'en cherchais en vain à Alep. J'allai l'en remercier; mais le pauvre vieillard était fort malade, si malade qu'il mourut le lendemain.—Cette mort fit grand bruit, et on l'attribua à la malveillance du clergé musulman, qui voyait avec colère les nombreuses marques de sympathie données aux chrétiens par le pacha. Son collégue militaire ne se montra pourtant pas intimidé par une aussi triste fin ; il m'envoya son fils pour me complimenter et m'inviter à une revue de la garnison qu'il avait ordonnée en mon honneur, car vous ne devez pas oublier que pour tous les Orientaux instruits de ma condition d'exilée je suis une guerrière, une amazone. Le peu de goût que m'inspire un semblable personnage m'a poussé plus d'une fois à décliner cette célébrité guerrière; mais toutes mes dénégations ont été attribuées à ma modestie, et peut-être à quelque motif caché de prudence qu'on ne pouvait juger. J'ai donc fini par en prendre mon parti et par me contenter de garder le silence chaque fois que mes exploits guerriers reviennent sur le tapis. Mais jamais, jusqu'à Alep, je n'a-

vais été traitée comme un vrai général. Je le fus le jour que je me rendis chez le pacha militaire. En entrant dans la vaste cour qui précède son palais, toutes les troupes, qui s'y tenaient rangées en bel ordre, me présentèrent les armes; honneur auquel je répondis, je ne vous l'avoue pas sans rougir, car cela était parfaitement ridicule, mais que faire ?—en exécutant aussi bien que ma mémoire me le permit le salut militaire. Entrée dans l'appartement du pacha et ayant pris place à une fenêtre à ses côtés, les troupes défilèrent devant nous au son d'une assez bonne musique militaire et en nous rendant hommage à mesure qu'elles passaient sous la fenêtre. Je n'oublierai pas de sitôt le regard en dessous que me lançait de temps à autre le pacha, et l'air de timidité avec lequel il m'interrogeait tout doucement sur l'opinion que je m'étais formée de ses troupes (Dieu sait que je ne m'en formais aucune !), sur leur équipement, sur leur marche, sur la manière dont elles étaient alignées et dont elles exécutaient le demi-tour à droite ou à gauche chaque fois qu'elles arrivaient à l'un des angles de la cour.—Il y eut ensuite plusieurs évolutions que je louai fort et auxquelles je ne compris rien ; puis les troupes se retirèrent, et la conversation se porta sur les chevaux. J'étais là sur un meilleur terrain, et j'exprimai franchement mon admiration pour la race arabe, ce qui parut faire grand plaisir au pacha. Il souriait et regardait ses conseillers d'un air de satisfaction et de mystère qui me surprit. Mais l'énigme me fut bientôt expliquée. Un palefrenier parut dans la cour, menant

en laisse le plus joli des poulains, né dans les écuries de Son Excellence. Les courbettes, les jeux, je dirai même les plaisanteries, que ce charmant petit animal exécuta en notre présence, dépassent tout ce que je pourrais en dire. Bref, lorsque le pacha vit mon admiration arrivée au point où il la voulait : « Votre fille ne m'affligera pas en refusant ce souvenir de moi, » me dit-il, et en vérité, quoique j'essayasse à plusieurs reprises de refuser, cela me fut impossible, car il était évident que mon refus affligeait le donateur. Le lendemain matin le joli poulain fut amené à mon logement, et il forme encore aujourd'hui l'une des gloires de mon écurie.

L'un de mes malades était rétabli; l'autre ne pouvait l'être puisqu'il refusait tous les moyens mécaniques que le médecin lui proposait, mais il souffrait moins et il se sentait en état de supporter le mouvement du cheval. Quant à mon dogue il était revenu des portes du tombeau et il boitait à peine. L'heure du départ était sonnée, et ce fut encore avec un vrai déchirement de cœur que je me séparai d'amis récents, mais dévoués et fidèles, que je ne devais probablement plus revoir. Il est bien doux de ne pas se sentir étranger, entouré d'étrangers, dans la ville où l'on arrive pour la première fois; mais les meilleures choses ici-bas ont leur mauvais côté, et dans ce cas le chagrin que l'on éprouve en quittant une ville que l'on ne connaissait pas un mois auparavant mérite d'être pris en considération. A quoi bon former des liens que l'on doit nécessairement

rompre dans peu de jours? et le système occidental n'est-il pas le plus prudent?

J'ai oublié de vous parler des manufactures d'Alep.— Elles sont en décadence depuis que les métiers suisses envoient en Orient des torrents d'indiennes imprimées, et les métiers de Lyon des satins et des brocarts plus nouveaux et moins chers que les étoffes indigènes. A l'une des réunions auxquelles j'assistai, je remarquai plusieurs robes empreintes du cachet européen.—Les femmes du peuple ne portent plus que des indiennes suisses; le débit des étoffes orientales se resserrant chaque jour davantage, les fabriques du pays ne peuvent soutenir la concurrence avec les fabriques étrangères, ni sous le rapport de la perfection des tissus, ni sous celui du bon marché. Point de dessinateurs ingénieux, point de jeune femme à la mode qui invente de nouveaux dessins, de nouvelles combinaisons, et qui les fasse accepter du vulgaire. Tout marche en Orient du même pas que la veille et que le siècle précédent.— Ce sont toujours les mêmes métiers, les mêmes méthodes, les mêmes patrons; les femmes qui en Orient comme ailleurs ont en elles un principe de mobilité s'en fatiguent et cherchent ailleurs. Chaque année, quelque vingt ou trente métiers sont abandonnés et quelque magasin européen s'ouvre à la place d'une échoppe arabe ou turque. Cela est pourtant fâcheux, car les étoffes de Damas, d'Alep et de Broussa avaient et ont encore sans contredit leur mérite. Si cela continue, elles disparaîtront un jour, et ce sera grand dommage.

Je visitai aussi à Alep une maison de fous, ou ce que l'on appelle de ce nom dans ce pays. J'entrai dans une espèce de cour sombre et malpropre dans laquelle je n'aperçus aucune maison, mais seulement sur la gauche et au milieu de décombres et de grosses pierres éparses çà et là, trois ou quatre cellules creusées dans un mur encore debout, ou plutôt dans la terre devant laquelle le mur avait été construit. Un tas de paille formait tout l'ameublement de ces cellules, qui étaient pour le moment inhabitées. Je demandai au gardien comment les malades y étaient traités, les conditions nécessaires pour y être admis, et celles pour en sortir. Ses réponses furent aussi catégoriques que satisfaisantes. On reçoit dans cet établissement les malades que leurs parents y envoient; ils les y envoient parce que je ne sais quel santon est enterré dans ce lieu, et que le voisinage de ses cendres est un remède souverain contre la folie. Les malades sont placés pour tout traitement sur la pierre tumulaire du santon; ce remède, répété plusieurs fois par jour pendant trois jours, manque rarement de produire son effet. Le malade, qui pendant ces trois jours a été attaché sur une botte de paille sans voir personne et soumis à une diète des plus sévères, se déclare d'ordinaire guéri; on le croit sur parole et on le renvoie à ses parents; ou bien, s'il donne des preuves trop évidentes de l'égarement de son esprit, on le ramène de gré ou de force dans le sein de sa famille. D'après ces explications, j'en conclus que cet établissement n'avait pas pour objet d'offrir un asile aux mal-

heureux qui ont perdu la raison, mais seulement de leur procurer l'avantage inestimable de s'asseoir pendant un temps déterminé sur la dalle miraculeuse qui couvre les restes d'un de ces hommes exemplaires tels que j'en avais vu dans les rues de Damas. Cet établissement, tel quel, est pourtant, que je sache, le seul de ce genre qui existe dans la Syrie, et ses cellules sont souvent vides. Il ne faudrait pas en conclure à l'absence de fous en Syrie.—Moi-même j'en ai connu plus d'un, mais l'établissement d'Alep ne les attire pas.

Mon voyage commença sous de mauvais auspices. A peine sortie d'Alep, l'une de mes juments arabes fut saisie de tranchées violentes qui résistèrent à tous les médicaments et qui me l'enlevèrent en quelques heures. Elle m'avait donné, deux mois auparavant, une jolie pouliche, que je considérai dès lors comme perdue. Il fallut l'emporter de force, tant elle paraissait déterminée à ne pas quitter les restes maternels, et quand nous l'en eûmes éloignée, elle se prit à trembler et à gémir, et je ne sais si elle ne pleura pas. Mais ce qui m'étonna encore plus, ce fut la pitié et la charité dont une autre jument se montra pénétrée. Elle attira la petite orpheline à ses côtés, se coucha auprès d'elle pour la réchauffer, et enfin elle partagea son lait entre son propre poulain et la pouliche orpheline. Et ce ne fut pas l'effet d'un élan passager de compassion; aussi longtemps que la bonne jument eut une goutte de lait, sa fille d'adoption en reçut sa part, et celle-ci comprit si bien qu'elle devait la vie à un sentiment gratuit de

générosité, qu'elle s'attacha à sa bienfaitrice plus qu'elle ne l'avait été à sa propre mère, et aujourd'hui encore que la pouliche est pleine, elle ne s'éloigne jamais de sa nourrice, et je pense qu'elle la soignera dans ses vieux jours comme jamais fille de jument n'a encore soigné sa véritable mère.

Le jour qui suivit la mort de ma jument, j'allai passer la soirée chez un cheik turcoman, gouverneur d'une province dévastée par les incursions des Arabes, et sur lequel le gouvernement paraissait fonder de grandes espérances pour la régénération du pays. Riche, intelligent, allié aux principaux personnages du district de Marash, sorte de pépinière des brigands qui infestaient la province, aidé dans ses projets et dans ses tentatives par un frère aussi riche et aussi influent que lui, le nouveau gouverneur avait déjà fait construire quelques villages et cultiver des champs qu'il promettait de défendre contre les Arabes. L'accueil que j'en reçus fut des plus flatteurs, et le beau cheik alla même jusqu'à m'offrir le manteau dont il était couvert, et qui était en étoffe de soie du Liban d'une grande magnificence. Je n'eus garde pourtant d'accepter. Tant de prévenances n'étaient pas tout à fait désintéressées, car le frère du cheik souffrait d'une indigestion, et ma science médicale fut mise à contribution pour l'en guérir. Le malade ne me paraissait pas gravement atteint, il éprouvait seulement de fortes nausées, qu'il tâchait de mener à bon terme par un moyen des plus primitifs et fort à la mode en Orient, c'est-à-dire en fourrant ses doigts dans sa

gorge aussi souvent et aussi profondément que faire se pouvait. Je pensai qu'un émétique valait mieux, et je lui en administrai une dose assez faible, ayant égard au peu d'habitude qu'ont les estomacs asiatiques de toute espèce de médicament. Mais cette faible dose produisit des effets auxquels j'étais loin de m'attendre, et qui, s'ils ne mirent pas la vie du malade en danger, y exposèrent peut-être la mienne. Tout le monde à peu près connaît les sensations désagréables qui suivent la déglutition d'un émétique, et personne, que je sache, ne s'en inquiété; mais les deux frères n'avaient aucune expérience de ces sortes de choses, et à peine le trouble ordinaire commença-t-il à se déclarer que le désespoir les saisit, et qu'ils eurent recours aux expédients les plus absurdes pour faire cesser le malaise. On bourra le malade de café, de vin, d'eau-de-vie et d'eau glacée, et le malaise ne faisant qu'augmenter sous un pareil traitement, on s'adressa de nouveau à moi, non pas pour que je guérisse le malade, mais pour que je le délivrasse des sensations que je lui avais procurées. J'eus beau assurer les deux frères que les souffrances du malade n'étaient que passagères et feraient place au bien-être et à la santé, j'eus beau protester que je ne pouvais, sans inconvénient, contrarier la marche de l'émétique, aucun des deux frères, mais le bien portant moins que l'autre, ne voulut croire à mes paroles. « C'est vous qui avez mis mon frère dans « cet état, me disait le cheik; tirez-le de là, je vous en « conjure, si vous avez quelque pitié dans le cœur ! » Appel fort touchant, sans doute, mais plus embarrassant en-

core, car je ne savais réellement comment arrêter d'un seul coup les effets de l'indigestion préalable et de l'émétique subséquent sans produire des résultats véritablement fâcheux. Je déclarai donc que, si l'on s'en rapportait à moi, je m'engageais à ce que tout malaise disparût au bout de quelques heures, mais qu'il fallait cesser toute administration de café, vin, eau-de-vie et glace, sans quoi, je ne répondrais pas des conséquences.

Le malade se laissa persuader, et il accepta de ma main un verre d'eau tiède; mais à peine l'eût-il avalée et en eût-il ressenti les effets, qu'il poussa des cris perçants et se jeta dans les bras de son frère éploré, lui recommandant sa femme et ses pauvres enfants, et se déclarant prêt à rendre l'âme à son Créateur. Je faisais sans doute une piteuse mine au milieu de tout ce désordre, qui m'était attribué. Je priai alors le gouverneur de réfléchir que ma présence ne pouvait être d'aucune utilité à son frère, puisque celui-ci se refusait à suivre mes prescriptions; je l'engageai, à laisser agir la nature, au lieu de la contrarier par des applications glacées, et je priai les deux frères de me permettre de me retirer et de me préparer au départ. Mais cette proposition redoubla les terreurs de ces hommes peu éclairés. Ils me prièrent d'abord, d'un ton qui ressemblait fort à un ordre, de ne pas songer à partir aussi longtemps que le malade serait dans un aussi triste état. Puis, attirant à l'écart un de mes compagnons de voyage, qui, en sa qualité de rajâh, inspirait à ses compatriotes musulmans un degré de confiance

supérieur à celui auquel des Francs pouvaient prétendre, le cheik lui ouvrit son cœur. Ce cœur était rempli des appréhensions les plus absurdes. Le pacha qui m'avait donné une lettre de recommandation pour cet original lui annonçait que j'étais connue et spécialement protégée par Reschid Pacha. Le gouverneur, qui avait intrigué jadis en faveur du parti opposé à Reschid-Pacha, et qui était sujet à des terreurs paniques chaque fois qu'il se rappelait cette époque de sa vie, en était venu à me croire envoyée par le susdit pacha pour le venger de ses ci-devant adversaires. Inutile de protester contre de semblables intentions, que personne n'eût avouées si elles eussent existé réellement; inutile de démontrer à ces grands enfants effarouchés combien il était absurde de supposer d'aussi sinistres projets à l'homme le plus puissant de l'empire, qui aurait eu tant de moyens de se défaire d'un Turcoman gênant sans recourir à l'assassinat. Nous ne parlons pas la même langue morale que des gens auxquels l'idée de mort et de meurtre ne présente rien de révoltant, si ce n'est lorsqu'ils craignent d'en être les victimes. Pourquoi donc Reschid-Pacha n'aurait-il pas formé le projet de faire mourir un homme qui lui déplaisait? Pourquoi n'aurais-je pas accepté une aussi honorable mission? Le malade était à la mort, disait-on, et il avait certainement avalé mes drogues; j'étais protégée par le grand vizir, et le malade ne l'était pas; tout cela parlait bien plus haut que moi et que toutes mes protestations. Quand je parle de mes protestations, je manque d'exactitude; car, si mon com-

pagnon de voyage protesta pour moi, je m'abstins, pour ma part, de répondre à ces deux lâches imbéciles. Seulement, lorsque je les vis bien décidés à me retenir dans leur habitation jusqu'à ce que le sort du malade fût fixé, je pris la parole à mon tour, et, de cet air assuré, mais tranquille, qui impose toujours aux êtres vacillant faute de boussole et de point d'appui, je leur déclarai que j'aurais prolongé mon séjour parmi eux si j'avais cru pouvoir être de quelque utilité au malade, mais que je ne ferais pas la moindre concession à leurs ridicules et injurieuses terreurs; que, s'ils voulaient réellement m'empêcher de partir, ils devaient recourir à la force, car j'étais décidée à partir le lendemain, à l'heure dite, et qu'ils verraient plus tard comment leur conduite serait jugée en haut lieu. Ce langage m'ouvrit aussitôt les portes. Les deux frères se confondirent en excuses et me supplièrent encore de leur prescrire quelque remède; mais je m'y refusai, leur promettant toutefois que, même sans autre médecin que la nature et pourvu qu'ils ne commissent pas d'absurdités, le malade s'en tirerait parfaitement.

Cette partie du pays qui s'étend depuis Alep jusqu'à Alexandrette est aussi déserte que les véritables déserts de Syrie. A partir de la résidence du gouverneur turcoman jusqu'à Beinam, je n'ai pas vu un seul village, mais je rencontrai en échange des populations errantes en plus grand nombre que partout ailleurs. Pendant que nous prenions quelque repos, vers l'heure de midi, sous les arcades ruinées d'un vieux pont jeté sur ce qui

avait été une rivière, et ce qui n'est plus actuellement qu'un marais, je reçus une invitation du chef d'une tribu turcomane qui se transportait avec son peuple et ses troupeaux vers de plus gras pâturages, et qui, campé sous ses tentes dans la plaine voisine, désirait m'offrir quelques rafraîchissements. Je n'avais pas encore vu de grands seigneurs errants, et j'acceptai l'invitation avec tout l'empressement de la curiosité. Quoique couverte par une étoffe brune et grossière, la tente de l'émir turcoman avait un certain air de grandeur et me rappela malgré moi les lourdes draperies sous lesquelles les monarques guerriers reposent sur les planches de nos théâtres. La tente était vaste, fort élevée et soutenue par des pieux régulièrement établis. Le sol était entièrement caché sous ces riches tapis que les femmes turcomanes filent et tissent dans la solitude de leurs harems en plein air; de nombreuses piles de coussins recouverts de belles étoffes de soie étaient disposées sur différents points de la tente, séparée d'ailleurs en deux parties par un rideau semblable à la couverture extérieure. Derrière cette cloison mobile, j'entendis partir plus d'un éclat de rire argentin qui m'annonçait la proximité des femmes. L'émir, vêtu du costume turcoman et pliant sous le faix d'une multitude de cafetans, fourrures, écharpes, jacquettes, turbans, etc., m'attendait assis sur la pile de coussins centrale; mais il se leva en me voyant, vint à moi jusque sur le seuil de sa tente, et, m'adressant avec grâce et dignité la bienvenue, il se tourna vers l'intérieur de la tente, fit un geste compré-

hensif du bras droit, et me pria de croire que tout ce que j'y voyais m'appartenait.

Ce ne sont là ; si l'on veut, que des formules de politesse, mais je suis tentée pour ma part de ne pas les considérer tout à fait ainsi. C'est du moins un danger auquel tout propriétaire hospitalier s'expose, danger qui est parfois plus sérieux qu'on ne le penserait. — Supposez que j'eusse pris au mot mon hôte généreux, il est hors de doute que personne n'y eût trouvé le plus petit mot à redire, et mon hôte moins que personne. Il y a plus, si seulement j'avais montré mon admiration pour l'un des objets renfermés dans la tente, je m'en serais trouvée sur-le-champ propriétaire. Et croit-on que le nombre des Orientaux scrupuleux qui rougiraient de profiter ainsi des bontés de leur hôte soit aussi grand que celui des étoiles dans le ciel ou des grains de sable au fond de la mer? Les riches seigneurs, Arabes, Turcs ou Turcomans, qui exercent l'hospitalité sur cette vaste échelle, sont constamment dépouillés par leurs visiteurs indiscrets.—Je ne sais s'ils en sont contrariés, et la nature humaine le voudrait ainsi ; mais il est certain du moins qu'il n'y paraît pas.—Et d'ailleurs, si leurs connaissances se montrent trop empressées à leur faire visite, ils en sont quittes pour leur rendre à leur tour la même politesse, et en choisissant bien leurs hôtes, ils peuvent faire de fort bonnes affaires. Toute chose procède ici-bas d'après le système des échanges et des compensations.

e soir du même jour nous nous arrêtâmes auprès du

campement d'un autre émir turcoman, beau et grave vieillard, chef d'une tribu nombreuse et qui gémissait en ce moment sous le poids d'une cruelle affliction. Nous nous trouvions alors presque au pied du Djaour-Daghda, non pas du côté d'où nous l'avions aperçu en venant d'Adana, mais du côté d'Alep, et par conséquent du côté du sud-est. Ces montagnards n'avaient changé ni de caractère ni de coutumes depuis notre passage, et ils pillaient sans miséricorde les voyageurs qui traversaient leur territoire et les voisins assez imprudents pour demeurer à portée de leurs rapines. Le vieu xchef des Turcomans n'avait pas de domicile bien déterminé, mais c'était sa coutume depuis ses plus jeunes années de conduire ses troupeaux et ceux de sa tribu dans les riches pâturages qui s'étendent au pied du Djaour-Daghda, dans la direction de l'est, ou vers la Mésopotamie, pâturages dont sa nation se regarde comme propriétaire légitime, ce qu'elle peut faire avec quelque apparence de bon droit, puisque personne ne lui en a jamais contesté la possession. — Les escarmouches avec les montagnards n'étaient pas chose nouvelle, et jamais le brave chef turcoman ne s'en était inquiété; mais récemment, ayant été assailli par une bande de ces montagnards, qui lui tuèrent son fils chéri, et pendant que le vieillard s'armait et se préparait à la vengeance, je ne sais plus lequel d'un mollah, d'un iman, d'un kadi ou d'un muphti, un homme de loi enfin, lui apprit que le padischah avait accordé un *tanzimat* (constitution) à ses sujets, d'après lequel chacun était invité à confier sa cause

aux tribunaux, et personne n'était plus admis à se faire justice soi-même. La vengeance appartient à la loi, disait le *tanzimat*, et l'on ne pouvait contester cet axiome de jurisprudence sans se mettre en état de rébellion. Or, le bon vieillard avait en horreur les mots même de rebelle et de rébellion. Il prenait part, en soupirant et en versant des larmes, à la fiction légale, car il sentait bien que les tribunaux citeraient en vain à comparaître devant eux les habitants du Djaour-Daghda, et il se résignait à laisser crier le sang de son fils. Il n'y avait pas l'ombre d'affectation dans cette soumission, ni de lâcheté dans l'inaction de ce vieillard affligé; le padischah était aussi puissant à ses yeux que les Bajazet et les Suleiman de sanglante mémoire, et le *tanzimat* émanant du padischah était aussi respectable pour lui qu'un décret du ciel. « Mais, lui dis-je, le *tanzimat* n'autorise pas les montagnards à envahir vos pâturages et à massacrer vos enfants? — Les montagnards sont des rebelles, me répondit-il gravement, et fasse le ciel que je ne mérite jamais ce nom! »

Il se résignait donc, mais toute joie, tout contentement étaient à jamais bannis de sa tente hospitalière, et le fils aîné du vieillard me pria d'agréer les excuses de son père si mon arrivée n'était saluée par aucune réjouissance: « Car, ajouta-t-il, en renonçant à la vengeance, notre père a renoncé à tout ce qui l'attachait à la vie. » Je passai quelques heures auprès de ce modèle de l'obéissance au souverain; je m'assis au banquet préparé en mon honneur, et je me dis, en quittant le vieux chef, que

je venais de voir un phénomène infiniment plus extraordinaire que tous ceux inscrits dans les annales des académies scientifiques.

Je n'étais pas encore sortie du territoire alloué à ces populations errantes, et j'allai déjeuner le lendemain matin sous une tente plus modeste, appartenant à l'un des subordonnés du vieil émir. J'y bus de l'excellent lait, de la crème et du caillé à la mode orientale, mode à laquelle je ne me suis pas encore accoutumée. Quant à la crème, on l'obtient ici en faisant bouillir le lait, et en gardant précieusement cette espèce de peau qui se forme sur le lait exposé au feu. L'idée d'abandonner simplement le lait à l'action de la nature n'est jamais venue à ces peuples pasteurs, et rien n'égale leur étonnement lorsqu'ils goûtent chez moi de la véritable crème, obtenue d'après ce procédé si facile d'attendre que la crème se sépare d'elle-même du lait. Telle est la force de l'habitude, que plus d'un propriétaire de nombreux troupeaux s'arrête devant ma porte pour me demander une tasse de cette excellente crème à la franque, tout en demeurant fidèle à la méthode nationale, qui lui coûte plus de peine et ne lui donne que des résultats dont lui-même n'est plus satisfait. J'en dirai autant du café. Il n'est personne dans l'empire ottoman qui ne préfère le café limpide et sucré, tel que nous le prenons, à la boisson boueuse et amère dont les Orientaux absorbent de si grandes quantités. Mais on songera plus tôt à abolir la pluralité des femmes qu'à attendre, pour verser et pour boire son café, que le marc se soit déposé au fond de la cafetière.

Vers le soir du même jour, j'aperçus de nouveau, entre deux rochers dont la forme ne m'était pas inconnue, cette mer si belle et si calme de Syrie. J'étais de retour à Beinam après sept mois d'absence, et le lendemain me ramena à Alexandrette, dans la maison encore vacante du consul anglais. Je ne m'y arrêtai pourtant que peu d'heures, et j'arrivai le soir même chez mon ancienne connaissance Mustuk-Bey qui me fit un accueil bien plus aimable encore qu'à ma première visite. Je lui en sus bon gré, car je n'avais plus aux yeux du chef montagnard le prestige de la nouveauté, et je ne croyais pas en posséder d'autre à ses yeux. J'étais évidemment dans l'erreur. Le mauvais temps me retint forcément chez Mustuk-Bey pendant deux jours, et lorsque je le quittai, il ne consentit pas à recevoir le plus faible dédommagement de l'embarras et des dépenses que je lui avais occasionnés. « Mustuk-Bey n'est pas encore si pauvre, me dit-il en souriant, qu'il ne puisse recevoir chez lui ses amis pendant un orage. Si jamais je vais en Europe, vous me rendrez la pareille. » — Et sans doute, je la lui rendrais de grand cœur. Oui, ce serait en vérité un beau jour pour moi que celui où je verrais assis à mon foyer d'Europe un de ces barbares, qui ont oublié pour moi leur barbarie, leurs préjugés et leur fanatisme, qui lorsque j'étais loin de mon pays et des miens, pauvre et exilée, ont compati à mon malheur, respecté mon impuissance, et m'ont traitée en amie. Leur souvenir m'est doux, et j'espère qu'il ne s'affaiblira jamais.

Je n'ai rien de nouveau à dire de mon retour aux

mêmes lieux. Je n'acceptai pas d'escorte cette fois, si ce n'est une escorte d'honneur, car je n'avais rien à craindre des sujets de mon ami Mustuk. Je me souviens en ce moment d'une petite aventure qui peint assez fidèlement les mœurs étranges de ces hommes. Le katerdj qui nous accompagnait, et qui redoutait le voisinage du bey et de ses gens, préféra se loger avec ses mules dans un khan peu éloigné, et bâti sur les bords de la mer. Deux de ses plus belles mules lui furent enlevées dès la première nuit, et sa seule ressource fut de réclamer le secours du bey pour les retrouver. J'étais présente lorsque la réclamation eu lieu ; soit la crainte que lui inspirait le lieu où il se trouvait et l'homme auquel il s'adressait, soit le trouble causé par la perte de ses bêtes, le katerdj balbutiait tellement en portant sa plainte, que le bey ne le comprit qu'imparfaitement. Mais il avait reconnu le katerdj qui portait nos bagages. Un soupçon terrible lui traversa soudainement l'esprit. « Cet homme est-il mon hôte? s'écria-t-il d'une voix que la colère faisait vibrer, et en promenant son regard sévère sur le nombreux auditoire rassemblé. Cet homme est-il mon hôte, et a-t-il perdu son bien chez moi?—Seigneur, répondit un vieux serviteur qui jouissait évidemment d'une certaine liberté, cet homme a refusé ton hospitalité, il est allé se loger au khan et c'est là qu'il a perdu ses mules.—Puisque tu ne t'es pas confié à moi pour garder ton bien, pourquoi me demandes-tu maintenant de le retrouver? dit alors le bey. Cherche toi-même ce que tu as voulu garder toi-même. » Le katerdj chercha sans

doute, mais il ne trouva rien. Quant à nous tous, nos effets épars sous nos tentes et nos chevaux errant à l'aventure dans les champs, tout fut respecté.

En quittant Mustuk-Bey, j'allai passer la nuit chez un de ses principaux lieutenants dont le village n'était qu'un campement.—J'y vis pour la première fois les véritables tentes des Turcomans, qui ressemblent, vues à quelque distance, à des roues de moulins, où à d'énormes tambours; l'intérieur en est décoré depuis le sol jusqu'à hauteur d'appui par des balustrades en jonc tressé avec art et avec goût. Du reste ni ce lieutenant ni son campement n'avaient très-bon air. Dedé-Bey (c'est le nom du lieutenant) est un homme de haute taille, maigre, jaune et sombre, entouré de femmes tristes et craintives, d'enfants criards et malades, qui lutte contre la misère et ne recule devant aucun moyen de l'écarter. Quoique fortement recommandée à lui par son chef, il eut recours aux expédients les plus grossiers pour obtenir de moi, soit un cheval, soit de l'argent, et je ne doute pas que sans l'interdiction positive de Mustuk-Bey, il n'en fût venu à des mesures plus efficaces. Il fit d'abord grand étalage de son hospitalité, condamna à mort plusieurs chèvres et autant de brebis, et m'offrit tout ce que contenaient ses tentes; mais l'offre que je fis de payer mon souper lui fut infiniment agréable, et je payai chaque chose le quadruple de sa valeur.

Je reçus aussi un singulier accueil dans un village assez mal famé situé entre le Djaour-Daghda et Mysis.

—Nous y avions passé quelques heures en allant à Jérusalem et nous n'y avions rien remarqué qui méritât une mention particulière mais au retour la population tout entière vint nous souhaiter la bienvenue et nous offrir tous les comestibles dont elle disposait, à savoir : pain, laitage et fruits. Il y eut plus. Les mères nous apportaient leurs enfants, et, nous donnant à entendre qu'elles partageaient notre foi, elles insistèrent à plusieurs reprises pour que nous accordions à ces bambins l'imposition des mains.—Convaincue qu'une aventure quelconque se rattachait à cet accueil enthousiaste, j'interrogeai de mon mieux les vieilles femmes qui formaient cercle autour de moi, et j'appris que lors de notre premier passage nous avions été volés et insultés à notre insu par cette population, qui, non contente de nous avoir trichés, nous avait salués à notre départ de quelques-unes de ces expressions énergiques dont les musulmans sont on ne peut plus prodigues à notre égard, conduite d'autant plus blâmable dans ces villageois qu'ils n'étaient pas mahométans. A peine nous avaient-ils perdus de vue, que de grands malheurs fondirent sur leur village. Nous étions en route pour Jérusalem, et tout pèlerin se rendant à la cité sainte a droit aux respects de tous les fidèles musulmans, chrétiens, juifs ou fellah; les villageois se persuadèrent donc que les fléaux dont ils étaient les victimes leur étaient infligés comme punition de leur impiété, et ils firent vœu de réparer leur faute à la première occasion.

Je ne sais pas précisément ce qui leur était arrivé,

mais je les entendis déplorer la mort de plusieurs vaches et de plusieurs poules, et certain bel enfant ainsi que certaine belle jeune fille qui m'avaient frappés lors de ma première visite, et dont je m'enquis à la seconde, avaient succombé à je ne sais quel mal étrange. Deux ou trois cabanes portaient des traces récentes d'incendie, et le bétail peu nombreux qui broutait autour des cabanes semblait protester contre l'insuffisance du pâturage.

Il y avait là, selon moi, de quoi racheter des torts bien plus grands que ceux dont nous avions eu à nous plaindre; mais pour les Orientaux le crime de lèse-hospitalité ne se pèse pas avec les balances de la morale ordinaire. L'hospitalité n'est pas un devoir envers l'homme, c'est un devoir envers Dieu; celui qui le néglige ou le dédaigne est un impie comme Abiram et bien d'autres qui méritèrent un châtiment aussi exceptionnel que terrible. Notre visite fut un grand soulagement pour nos malheureux hôtes. S'ils avaient péché, du moins n'avaient-ils rien négligé pour nous témoigner leur repentir. Ils avaient d'excellentes raisons d'espérer leur pardon, et je me flatte pour ma part qu'ils ne l'ont pas attendu longtemps. Deux heures plus tard nous nous retrouvions dans cet immense khan aux trois quarts ruiné, dont les murs extérieurs contiennent le village de Khourdkoulah; je rentrai dans mon ancienne hutte et je n'y passai pas une meilleure nuit que la première, fréquemment réveillée que je fus par la visite des poules envahissant ma demeure par les innom-

brables interstices pratiqués entre la toiture et les parois, la porte et le sol.

Le lendemain nous ramena par une route bien connue à Myssis, et le surlendemain à Adana, ou du moins aux portes d'Adana, où je devais subir la quarantaine, qui n'est jamais épargnée aux voyageurs revenant de Syrie. Trois jours passés au grand air sur les bords de la rivière (Sarmus), sous les arbres séculaires qui en ombragent les quais, dans le calme et le silence d'une solitude absolue, presque au milieu d'une grande ville, s'écoulent vite et ne laissent que d'agréables souvenirs. En sortant de là, je ne m'arrêtai pas à Adana, mais je poussai jusqu'à Tarsus que je n'avais pas encore vu, où m'attendait mon excellent ami, M. Rossi, consul sarde dans ces parages. J'y passai dix à douze jours qui eussent compté parmi les plus agréables de mon voyage, sans de malheureux accès de fièvre qui ne me quittèrent que beaucoup plus tard et me laissèrent, même après les avoir vaincus, un malaise indéfinissable. M. Rossi est doué d'un esprit original et d'un cœur excellent. Attaché de bonne heure à la fortune du vice-roi d'Egypte, il s'enrichit honorablement à son service, et il épousa une de ses propres esclaves noires. Madame Rossi ne possède ni beauté, ni même cette singularité de traits et cette richesse de formes qui en tient lieu quelquefois.—Elle n'en est pas moins tendrement aimée par celui qui l'a tirée de l'abjection pour lui prodiguer, avec son amour, tous les bienfaits de la civilisation en commençant par les plus grands de tous, l'instruction

et la foi. C'est une femme sensée, douce et triste, profondément dévouée à son mari, pleurant les enfants qu'elle a perdus, et couvant de ses craintes maternelles et de son amour passionné le seul fils qui lui reste.

Je passais les matinées à causer avec mes aimables hôtes ; puis, lorsque les heures les plus chaudes de la journée faisaient place à la brise rafraîchie qui vient de la mer, nous parcourions à cheval les campagnes d'alentour, visitant tantôt un site pittoresque, tantôt un monument curieux. Celui qui m'intéressa davantage est un grand édifice élevé au centre d'une forêt, tellement ruiné que le mur d'enceinte est seul debout, et encore ne l'est-il pas dans toute sa hauteur. Son origine se perd dans la nuit des temps, et aucun archéologue n'a su le définir encore. Etait-ce un temple, un palais, une basilique, ou des thermes? C'est un carré long dont les murs, d'une épaisseur énorme, rappellent les constructions dites cyclopéennes.—On n'y aperçoit ni fenêtres, ni portes, mais elles peuvent, les portes surtout, avoir été comblées par l'exhaussement du sol. On y pénètre par une brèche et l'on ne trouve à l'intérieur qu'un terrain labouré par de larges sillons régulièrement tracés, et un tertre en forme de cône élevé à l'extrémité du bâtiment, auprès de la muraille qui le ferme du côté du nord. J'ai peu de goût pour les ruines, surtout pour celles qui sont devenues l'occasion de dissertations scientifiques et d'un enthousiasme d'admiration posthume. Mais le monument anonyme de Tarsus ne me rappelait aucun chapitre d'histoire

et n'avait pas inspiré, que je susse, de dithyrambes.— On éprouve, en parcourant cette mystérieuse enceinte, une incertitude vague et mélancolique qui vous plonge dans les abîmes du passé sans vous enchaîner ni à une époque, ni à une nation définie, incertitude qui n'est pas sans un charme singulier.—On m'offrit plusieurs brochures écrites sur le monument de Tarsus, dans le but de résoudre ce problème archéologique; mais je me gardai bien d'accepter la proposition et je conservai soigneusement ma précieuse ignorance.

A deux journées de Tarsus, je quittai la route que j'avais suivie précédemment, et, m'enfonçant à gauche dans les gorges du mont Taurus, je me dirigeai vers Konia (l'ancienne Iconium). Nous marchâmes plusieurs jours dans ces montagnes, tantôt escaladant d'immenses rochers, tantôt traversant des vallées solitaires dont les contours sont combinés d'une façon si singulière qu'on ne comprend plus, lorsqu'on s'y trouve enfermé, par quelle ouverture on y est entré, ni par quel passage on en sortira. Ces vallons sont toujours traversés par un cours d'eau qui en rafraîchit éternellement la verdure, et ombragés par des arbres immenses qu'on dirait disposés selon les lois du plus savant jardinage; aussi faut-il que la population soit aussi pauvre que peu nombreuse, et encore moins sensible à un certain bien-être, pour ne pas affluer dans ces lieux charmants. Pas un village ne s'offrit pourtant à mes yeux pendant plusieurs jours que j'errai dans ce riant désert. — Un khan délabré nous recevait la nuit, ou, pour mieux dire, il abri-

tait mes chevaux ; car, pour moi, malgré la saison déjà avancée et la fièvre qui me rongeait, je préférais ma tente en plein air et le sol humide, aux chambres enfumées où la vermine n'avait pas encore succombé sous les frimas de l'hiver. — Je me souviens d'un khan dont la cour était positivement jonchée de boulets de canon, tandis qu'une trentaine de pièces, montées sur leurs affûts et en parfait état de conservation, étaient parsemées à l'entour. J'appris alors que je me trouvais sur le champ de bataille qui vit la dernière déroute d'Ibrahim-Pacha, dans l'Asie Mineure, où il s'était avancé en conquérant jusqu'à Koniah. Plus loin, me dit-on, sur le sommet d'une colline située à petite distance du khan, un nombre beaucoup plus considérable encore de pièces de canon, de boulets et de munitions de toute sorte gisent épars sur le sol, là où la défaite les a abandonnés. Personne, depuis tant d'années, n'a songé à les rassembler et à les rendre à l'État. — Depuis, le sultan a dépensé beaucoup plus d'argent que son gouvernement n'en possède pour accroître son artillerie ; mais je parierais bien que les canons et les projectiles d'Ibrahim-Pacha sont toujours où je les ai laissés ; je ne doute même pas que sur d'autres points de l'Asie Mineure des débris du même genre ne jonchent en aussi grande quantité le sol. Qui y songe ? Les pachas gouverneurs de ces provinces l'ignorent peut-être, et s'ils le savaient, ils se garderaient bien d'en informer les ministres, de peur d'avoir ensuite à s'occuper de soins que leur silence leur épargne.

Quoi qu'il en soit, j'affirme qu'on trouverait, ou que du moins l'on aurait trouvé, il y a trois ans, dans un espace assez peu restreint et peu éloigné de la mer, environ cent pièces de canon en bon état.

C'est à moitié chemin entre le Boatz-Ghouvlèk et la ville de Koniah que s'élève la petite ville d'Erreghli. — Les derniers échelons du Taurus n'y sont plus que la légère ondulation d'une plaine immense, inculte et déserte. — Une rivière la traverse, et, comme à l'ordinaire, ses bords se détachent au loin du fond sombre et aride du paysage, par une large bande d'un vert d'éméraude. — Des bosquets d'arbres fruitiers, des jardins et de riches prairies entourent, séparent, enveloppent, et je dirai presque recouvrent les maisonnettes espacées qui composent la ville. Erreghli est un nom grec, et la ville qui le porte se vante en effet d'être presque exclusivement peuplée de familles grecques. J'y passai un jour, logée chez l'un des principaux magistrats du lieu (un musulman), établie sous ma tente, au fond du jardin, visitée par les notables des deux nations, et visitant de temps à autre mon hôtesse, qui était la sœur de ces deux beys turcomans, chez lesquels ma science médicale avait failli me devenir funeste. Cette femme était belle et me témoignait la sympathie la plus vive; mais ce qui me gagna le cœur bien plus que tous les compliments et toutes les caresses qu'elle me prodigua, ce furent les soins qu'elle me parut donner de bon cœur à la seconde épouse de son mari, attaquée d'une paralysie presque générale et d'une maladie scrofuleuse des plus attris-

tantes. — Cette malheureuse se faisait porter chez sa compagne, qui, en la voyant entrer, ne s'occupait plus que d'elle, de la placer convenablement, de lui offrir tous les fruits et les sucreries qui pouvaient flatter son appétit détruit, de la préserver des courants d'air, de lui allumer sa pipe, de lui verser son café, de faire taire les enfants, de congédier les ennuyeux, etc., etc. Il y avait certes dans le regard de cette fière et robuste beauté, abaissé sur cette vivante image de la souffrance et de la mort, qui avait été et qui pouvait bien être encore sa rivale (car qui peut mesurer l'étendue des fantaisies d'un mari turc?), il y avait là quelque chose de noble et de grand, comme je n'étais guère accoutumée à en rencontrer ni dans le cœur, ni sur le visage des habitantes des harems.

En quittant Erreghli pour continuer ma route vers Koniah, j'entrai dans d'immenses plaines qui me rappelaient les plats horizons de la Cappadoce par l'aspect, et les déserts de la Syrie par la sécheresse et l'aridité. Ici, point de ruisseaux ni de fontaines; rien que des puits rares et peu abondants, que l'on reconnaît de loin à l'interminable perche destinée à descendre le seau dans les eaux peu limpides du puits, et se dessinant à distance sur le fond bleu de l'atmosphère, à peu près comme chez nous les bras d'un ancien télégraphe. Partout ailleurs qu'aux environs du puits, la terre, tantôt grisâtre, tantôt d'un rouge de brique, ne produit que des broussailles et des chardons. Pas un arbre, pas une touffe de verdure, pas un hameau, ne réjouissent l'œil du voya-

geur attristé. — Vers le soir, après une journée passée dans ces déserts sans charme ni originalité, on atteint le gîte. C'est quelquefois un de ces corps de garde turcs appelés *derwent,* tenu par un, ou tout au plus par deux anciens soldats de la milice irrégulière (*gavas*), et destinés plutôt à servir d'hôtellerie aux voyageurs qu'à les préserver des dangers de la route. — Quelquefois c'est un village construit dans une situation fortunée, c'est-à-dire à la portée de plusieurs puits qui, par un hasard peu fréquent, se trouvent rapprochés les uns des autres. La présence, même souterraine, de cette petite quantité d'eau, suffit à enlever à la terre son caractère de complète aridité, et encourage les paysans à cultiver quelques arpents à l'entour de leurs cabanes. — Rien n'est triste, ennuyeux, fatigant comme de voyager à travers ces plaines. La saison nous était favorable, car nous étions sortis des régions brûlantes de Syrie, et des mois caniculaires de son long été, sans nous être encore trop rapprochés ni des cimes neigeuses des monts Kurdes, ni des mois rigoureux de l'hiver. Et pourtant ces horizons infinis, ce ciel sans nuages, cette atmosphère sans vapeur, ce paysage sans ombre ni verdure, produisaient sur nous le même effet que les sables éternels du Sahara sous les rayons du soleil d'Afrique. Ce fut pendant une de ces interminables journées que je devins, ainsi que mes compagnons de voyage, le jouet de cette étrange illusion que l'on nomme *mirage.* Le lieu était singulièrement aride, même pour ces plaines d'une aridité complète. Nous n'avions pas rencontré de puits

pendant la matinée, et quoique la chaleur ne fût pas forte, nous commencions à souffrir de la soif, mais à un degré infiniment moins pénible que nous n'en avions souffert plus d'une fois dans les déserts de la Syrie. — Tout à coup, en tournant mes yeux sur la gauche, du côté où le soleil commençait à descendre, j'aperçus, à quelques toises de distance, un lac calme et limpide étincelant du reflet des rayons solaires. Je le montrai à ceux qui se trouvaient près de moi, et nous tournâmes à la hâte la tête de nos chevaux vers cette apparition bienheureuse. Mais nos guides, qui savaient à quoi s'en tenir, m'assurèrent qu'il n'y avait rien qui ressemblât à un lac, à une distance de plusieurs lieues à la ronde. Je me rendis sans peine à leurs assertions, car le récit de bien des erreurs semblables à la mienne était présent à mon esprit, mais certainement si j'avais ignoré l'existence du mirage, personne au monde ne m'eût persuadé que je n'avais pas sous les yeux une nappe d'eau véritable, aussi véritable que l'Océan. Ce même jour, nous eûmes plusieurs retours de la même illusion, mais moins forte que la première fois; peut-être aussi que nos sens, prévenus de leur faiblesse, étaient devenus plus soumis à la voix de la raison.

Nous atteignîmes enfin Koniah.

J'avais envoyé mon gavas en avant pour informer le pacha de mon arrivée et le prier de m'assigner un logement, ainsi que le veut la coutume. Je trouvai aux portes de la ville mon messager accompagné de deux gardes du pacha, qui se placèrent sans mot dire en tête

de ma caravane et la guidèrent en silence à travers un dédale de petites rues jusqu'à la porte d'une grande maison, à l'aspect sombre et monastique; là, ils s'arrêtèrent en m'invitant à y pénétrer. Je ne savais pas encore où j'étais, et ce silence cérémonieux, ainsi que la vue de la maison qui m'était destinée, commençaient à produire sur moi une impression peu agréable, lorsque mon drogman, qui avait trouvé moyen de faire causer les gardes mystérieux, s'approcha de moi et me dit à voix basse que cette maison était le harem du pacha et que S. E. ne voulait pas me donner d'autre hôte que lui-même. Nouvellement débarquée en Asie, j'eusse pu concevoir quelques inquiétudes, sinon pour moi, pour l'enfant qui m'accompagnait, à la pensée d'être logée par ordre dans le harem d'un pacha, mais je connaissais trop bien à cette heure la réserve exquise et le respect inné des Turcs envers les femmes, pour me laisser gagner par de semblables paniques. Aussi ma seule frayeur, en passant le seuil du harem, ce fut de vivre quelques jours dans une atmosphère étouffante, de ne pas disposer d'une heure de solitude au logis ni de liberté au dehors pour visiter la ville et y vaquer à mes affaires. J'aurais pu m'épargner même cette crainte. J'étais dans une famille musulmane, mais dans une famille musulmane bien élevée, animée de l'esprit et du caractère de son chef, distinguée par ses mœurs et par ses habitudes. Je ne voudrais pas paraître indiscrète en trahissant certains détails d'intérieur que mon séjour de près de deux semaines chez Haffyz-Mehemmed-Pacha me fit

connaître et j'espère ne pas me rendre coupable d'une aussi grossière inconvenance. Et pourtant le harem du pacha de Koniah ressemble si peu à ceux dont j'ai parlé jusqu'ici, il porte un cachet si particulier et si original, que je ne puis me condamner à un silence absolu sur tout ce que j'y ai remarqué. Que mon aimable et bienveillant hôte de Koniah me pardonne donc les inquiétudes que ce préambule pourrait lui causer. Je suis femme, et je sens ce qu'il est permis de dire, ce qu'il est bienséant de taire. J'ai passé plusieurs années en Orient, et je connais les susceptibilités de l'honneur musulman. Les femmes au milieu desquelles j'ai eu l'avantage d'être admise à Koniah demeureront enveloppées de leurs voiles; je parlerai seulement du pacha, de ses lois, de ses opinions, de ses croyances, et si les mœurs du harem ressortent naturellement de mes réflexions sur celui qui les inspire et qui les régit, ce sera de manière à ne blesser personne.

Haffyz-Mehmmed-Pacha est surnommé le savant, épithète qui, à vrai dire, ne signifie pas grand'chose, puisqu'en Orient on est savant quand on sait lire et écrire le Koran en divers caractères. Mais Haffyz-Mehemmed-Pacha est en même temps un sage, un homme d'esprit et un homme aimable. Quoiqu'avancé en âge, ses traits réguliers, l'expression fine et gracieuse de sa physionomie, lui ont conservé quelques agréments personnels. Il a voyagé, si je ne me trompe, en Russie; il parle et entend bien le français; il a les manières et le ton d'un Européen de bonne société. Malgré tout cela, c'est un

croyant à l'ancienne mode, et s'il n'avait pas autant d'esprit, il pourrait bien tomber dans le fanatisme. Mais l'accueil que j'en reçus prouve suffisamment que son esprit est au-dessus de semblables faiblesses. Sa maison est celle d'un grand seigneur d'Orient, et sa délicatesse en matière d'argent est si grande qu'il ne permet même pas à ses femmes de recevoir le plus petit présent de qui que ce soit, si elles ne rendent aussitôt incomparablement plus qu'elles n'ont reçu. Son écurie renferme soixante-quinze chevaux arabes du plus pur sang, et jamais ni le poulain né dans ses haras, ni le cheval qui a servi le pacha ou sa famille, n'est échangé contre une somme d'argent quelconque. Le nombre de ses gens, esclaves ou domestiques, est prodigieux, et je ne pense pas qu'il lui arrive plus souvent de chasser un valet que de vendre un cheval. Son palais, qui est immense, est tellement peuplé d'hôtes, d'amis, d'employés, qu'à toute heure du jour, et pendant une grande partie de la nuit, les réchauds d'argent chargés de mets délicats et recherchés sortent en procession des cuisines du pacha et se répandent dans les différentes parties du palais. La table du pacha, ou, pour mieux dire, celle de son fils, car lui-même mange seul dans l'intérieur du harem, n'est ni plus ni mieux servie que les autres; s'il y avait une distinction à établir, ce serait en faveur de ses hôtes. Enfin tous les indigents de la ville, de quelque religion qu'ils soient, sont admis tous les jours à une distribution de pain et de viande à la porte du palais; et notez qu'en Asie les indigents ne font pas constater leur état par M. le maire ni par M. le curé;

on accepte comme indigents ceux qui se disent tels.

Cet homme si bienfaisant, si généreux envers tous ceux qui se trouvent à sa portée, est un chef de famille sévère et impérieux. Son harem est fermé à tout venant, et jusqu'aux dames de la ville en sont pour la plupart exclues. La porte intérieure qui communique avec le palais du pacha est gardée en dehors par un concierge de quatre-vingts et quelques années, dont la vue et l'ouïe sont en parfait état de conservation, et auquel il est interdit de passer le seuil consacré. Point d'eunuques ni blancs, ni noirs, de marchands ni d'ouvriers admis sous aucun prétexte dans l'enceinte défendue. Le fils aîné du pacha lui-même n'a pas revu sa mère depuis qu'il a quitté l'appartement des femmes; et le gendre du pacha, l'un des premiers fonctionnaires de sa province, ne voit sa femme que la nuit dans une chambre neutre, c'est-à-dire placée entre le harem proprement dit et le palais destiné aux hommes. Vous figurez-vous ces jeunes époux qui ne se sont jamais vus qu'à la chandelle (une chandelle de suif) ou un lumignon de lampe[1]? A quoi cela sert-il de s'appeler Fatma, d'habiter un harem d'Asie, d'être la fille d'un pacha et l'épouse d'un bey, si cette beauté, qu'un seul homme doit voir, ne lui est montrée qu'entre quatre murailles, à la lueur d'une chandelle?

[1] Ceci ne saurait être imputé à une sordide économie ni à une grossière ignorance dans un homme aussi splendidement généreux, et aussi finement policé que le pacha de Koniah. C'est tout simplement parce que ni la bougie ni le gaz n'ont encore pénétré dans cette partie de l'Asie.

Je me suis engagée à être discrète et je ne parlerai pas des résultats de ce système de séquestration absolue ni de l'opinion que cés nombreuses femmes se sont formée du monde subdivisé par elles en deux parties, à savoir : leur pacha, et le reste du genre humain. Je ne parlerai pas non plus de leurs rivalités. Je dirai seulement que le pacha de Koniah est aimé et n'est pas trompé chez lui. Au moins ne l'avait-il pas été par celles de ses femmes qui portaient alors ce titre; mais, si l'on ne m'a pas induite en erreur, il a augmenté leur nombre depuis mon départ de Koniah, et je ne voudrais pas étendre la garantie de ma parole jusqu'aux nouvelles venues.

Mais si la discrétion me prescrit le silence sur l'intérieur de la famille du pacha, je n'ai pas les mêmes devoirs envers certaine belle dame que j'y rencontrai et qui me dit s'y trouver en visite chez ses deux anciennes amies, les principales épouses du pacha. C'était une fort belle femme, quoiqu'elle eût dépassé l'âge de la jeunesse : grande et forte, de belles formes, une peau fine, des couleurs franches, des cheveux noirs et luisants partagés au milieu de la tête par une raie tout à fait européenne, des traits romains ou marseillais, de grands yeux noirs, des mains et des ongles soignés comme on les soigne à Paris ou à Londres. Cette beauté, portait le mot Europe gravé sur chacun de ses traits. J'en fus frappée tout d'abord; mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle m'adressât la parole en français de France. C'est pourtant ce qu'elle fit, affectant en outre de mêler à sa conversation quelques mots d'italien et d'anglais. Elle me parla littérature, me

pria de lui prêter quelques livres, et la soirée terminée, je crois que j'aurais dit dans quelle ville de France et dans quel quartier de cette ville elle avait passé les premières années de sa vie. J'eusse été fort mal reçue sans doute, car elle ne tarda pas à me raconter sa propre histoire officielle, qui ne ressemblait aucunement à celle que j'avais composée sur le même sujet. Elle était Turque, me dit-elle, fille d'un musulman, musulmane elle-même, épouse et veuve d'un musulman, nommé Aly-Bey, qui possédait tous les charmes, les grâces, les mérites et les vertus auxquels un fils d'Adam peut prétendre, y compris la confiance la plus absolue dans sa femme, un amour à toute épreuve, un respect et une déférence invincibles. Rien pourtant ne ressemblait moins à l'habitante d'un harem que la belle Malekha, avec sa manière d'envisager la condition des femmes en Orient. Vous ne savez pas vous faire valoir, disait-elle dédaigneusement à ses amies, vous pressentez une prochaine infidélité de votre pacha, et vous commencez par verser des larmes; vous en perdez l'appétit et la gaieté, vous devenez pâles, maigres, tremblantes et malheureuses, et votre vie tout entière s'écoule pour vous dans de semblables angoisses. Relevez-vous; appelez à votre secours le sentiment de votre dignité; si votre mari ne vous aime pas..... (ne m'interrompez pas... je sais ce que vous voulez me dire... qu'il vous aime de tout son cœur... je vous dis, moi, qu'en aimer une autre et ne pas vous aimer, c'est presque la même chose); donc, s'il ne vous aime pas, montrez-lui que vous pouvez vous passer de son amour.

Montrez-lui qu'il peut vous tyranniser, mais non pas vous empêcher de le maudire et de le haïr comme votre tyran. Ah! mon bien-aimé Aly-Bey! Pourquoi t'ai-je perdu? Ce n'est pas lui qui m'eût donné une rivale, car il savait bien que mon amour dépendait du sien, comme son bonheur dépendait du mien.

—Ah! lui répondaient ses amies souvent inondées de larmes, cela vous est facile à dire, vous qui commandiez à votre maître et qui saviez au moins le menacer. Mais nous, quelle arme pouvons-nous employer pour nous défendre? Enfermées dans ce harem depuis l'âge où commencent nos souvenirs, nous ignorons ce qui existe, ce qui se passe au dehors. Notre monde est dans ces murs; y a-t-il sur la terre d'autres hommes que notre pacha? Il n'y en a pas pour nous, et si celui-ci nous manquait, que nous resterait-il, si ce n'est le désespoir? »

Et les unes et les autres me prenaient pour juge de leurs différends. La belle Malekha se croyait sûre d'avoir gain de cause aux yeux d'une Européenne; aussi fut-elle bien étonnée lorsqu'elle entendit mon arrêt en faveur des épouses du pacha.

« Quoi! s'écria Malekha, ne trouvez-vous pas qu'elles oublient le sentiment de leur propre dignité? que courir ainsi après un amour qui se porte ailleurs, c'est se rabaisser aux yeux mêmes de celui qu'elles veulent retenir?

—Tout cela est incontestable, lui répondis-je, et vous parlez presque aussi bien qu'une socialiste d'Europe; mais ces femmes-ci vous disent tout bonnement ce

qu'elles éprouvent, et je comprends qu'ayant vécu comme elles, leurs sentiments soient tels qu'elles viennent de nous les exprimer. Ce qui m'étonne, c'est que vous parliez et que vous sentiez si différemment. »

Elle comprit qu'elle avait été bien loin pour une Turque, et elle essaya d'épaissir les nuages dont elle voulait demeurer enveloppée à mes yeux. Je feignis d'être sa dupe, mais, à vrai dire, je la quittai convaincue 1° qu'elle avait foulé les pavés de la Cannebière avec ses petits pieds d'enfant; 2° qu'Aly-Bey, l'amoureux, le fidèle Aly-Bey n'avait jamais existé, 3° enfin que mes hôtesses, si jalouses de leur pacha, auraient fait preuve de sagesse en prenant garde à la belle veuve, qui pouvait bien songer à abriter le déclin d'une vie suffisamment orageuse sous le toit protecteur d'un harem de grand seigneur.

Koniah est une des villes musulmanes les plus célèbres. Je ne sais ce qu'elle était avant l'invasion des Osmanlis, mais elle devint alors le siége des premiers sultans; et aujourd'hui encore aucun nouvel empereur ne monte sur le trône de Constantinople sans avoir offert sa couronne (pour la forme, bien entendu) au descendant des anciens sultans de Koniah, lequel est censé vivre et habiter sa fidèle capitale. Le descendant n'accepte pas la couronne, mais il conserve le privilége d'assister au couronnement du padishah, et je crois même que sa présence à la cérémonie du sacre donne lieu à une formalité quelconque. La mosquée attenante aux tombeaux des plus célèbres parmi les sultans de Koniah est une des plus belles de l'Asie. Elle est desservie par des Devri-

ches et est entourée d'un petit champ de repos dans lequel un très-grand nombre de chats passent doucement et gravement leur vie aux frais de la communauté des Devriches. A propos de chats, j'ai remarqué que les chèvres et les chats de Koniah se rapprochent plus que tous autres des chèvres et des chats d'Angora. Pourquoi cette analogie entre les chèvres et les chats? Pourquoi ces animaux sont-ils plus beaux à Angora que partout ailleurs? Pourquoi, à Koniah, les uns et les autres seraient-ils les plus beaux du monde si ceux d'Angora n'existaient pas?

Il y a encore d'autres monuments de l'islamisme à Koniah; mais les murs et les verrous du harem pesaient un peu sur moi, et je ne me sentais pas tout à fait libre dans mes mouvements. D'ailleurs la curiosité du touriste ou de l'archéologue n'était pas assez forte en moi pour m'engager à secouer le joug. Je me résignai donc sans trop de peine à ne voir ni le tombeau de je ne sais quel saint, ni le monastère de je ne sais quelle confrérie. Je remarquai seulement que l'archéologue qui s'arrêterait pendant quelques jours à Koniah y trouverait de quoi bien employer son temps.

En quittant Koniah, je trouvai l'hiver. La nuit qui suivit le jour de mon départ fut la dernière de cette année que je passai sous la tente. On eut de la peine à la plier le lendemain matin, tant elle était couverte de glace et de glaçons. Je ne vous conduirai pas jour par jour durant cette dernière partie de mon voyage, qui ressemble trop à la première. Je retrouvai les villages cachés

au fond des énormes crevasses dont les plaines sont sillonnées. J'en retrouvai d'autres cachés au milieu des rochers, derrière ou entre des collines rocheuses, mais toujours placés de façon à ce qu'une armée de cent mille hommes pût traverser le pays sans découvrir une seule maison. Les champs, les prés, les jardins potagers et les vergers sont aussi soigneusement enfouis que les habitations, et je pense qu'il existe un assez grand nombre de ces hameaux sur lesquels jamais l'œil d'un étranger ne s'est arrêté. Nous ne tardâmes pas à entrer sur le territoire des Kurdes. La route que nous suivions devait nous ramener du midi ou du sud-sud-ouest de l'Asie Mineure, c'est-à-dire de Tarsus, dans le nord-nord-ouest, sans passer par Angora, qui se trouve plus à l'est. Ce ne fut pas chose facile que de faire comprendre ces intentions, pourtant bien simples, à mes muletiers. « Nous passerons par Angora, me disaient-ils sans cesse.—Non, je ne veux pas passer par Angora.—Ah! bah! Et pourquoi? La route y passe pourtant.—La route? Quelle route?—La route d'Angora.—Mais ce n'est pas à Angora que je vais; c'est à Saffran-Bolo.—Où est-ce?—C'est-à-dix-huit heures de la mer Noire et du port de Barten; c'est à trois jours de la ville de Bolo; c'est à dix heures plus à l'ouest de la montagne de Bayendürh.

Mes explications géographiques servirent à confirmer mes muletiers dans la pensée que je devais passer par Angora. L'un d'eux pourtant, se piquent de connaître les Francs, leur caractère, etc., eut l'air de venir à mon secours en observant à ses camarades que

j'étais bien la maîtresse de suivre la route que je préférais et de ne pas passer par Angora. « Soyez tranquille, me dit-il d'un ton à demi protecteur, vous irez où il vous plaira. Quel besoin avons-nous d'aller à Angora? Nous ferons le tour de la ville extérieurement, et aucun de nous n'y mettra le pied, si vous nous le défendez! » Voilà où j'en étais.

Je parvins cependant à les maintenir sur la ligne droite et à les empêcher de plier à l'est; mais ce fut en les guidant au jour le jour, sans plus les entretenir à l'avance de mes intentions et en glanant le long de ma route les renseignements dont j'avais besoin. Cette route me conduisit, comme je viens de le dire, sur le territoire alloué aux Kurdes. Je ne sais s'il leur appartint de tout temps ou s'ils y ont été relégués depuis leur dernière et malheureuse révolte. Ce territoire, situé au nord de Koniah et à l'ouest d'Angora, présente le même caractère que la zone centrale de l'Asie, avec laquelle il confine du côté de l'ouest. Ce sont toujours des plaines arides, entrecoupées de collines peu élevées, dont les pentes rafraîchies par des sources souterraines sont couvertes de petits hameaux presque exclusivement habités par les Kurdes. Je me souvins, en traversant ce pays, du vieux proverbe: *Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois*. Qui m'eût dit l'année d'avant que je regretterais les logements turcs? Cela m'arriva pourtant lorsque je bivouaquai dans les villages turcomans. Il me restait maintenant à regretter le confortable turcoman, et c'est ce que je fis, en traversant un village kurde. Mes guides eux-mêmes

déclaraient qu'il ne fallait pas songer à s'y loger, et nous marchâmes souvent pendant bien des heures afin d'atteindre un village turcoman et d'y passer la nuit. Les villages kurdes manquent absolument de tout. Les femmes y demeurent seules avec leurs enfants tandis que leurs maris et leurs pères conduisent et gardent leurs troupeaux d'une extrémité à l'autre de l'empire ottoman. Le terrain qui entoure le village n'est pas cultivé, et la petite quantité d'orge ou de riz nécessaire à l'entretien de ces femmes solitaires et de leurs enfants, leur est fournie par leurs voisins turcomans en échange des laines et des laitages des troupeaux kurdes. Rien n'est plus triste que l'aspect de ces villages déserts; et rien n'est plus humiliant pour la nature humaine que la vue de ces femmes livrées à elles-mêmes, dépouillées de cette dernière impulsion suprême qui prête encore quelques charmes à la dernière d'entre elles : le désir de plaire. Leur costume est assez bizarre, et il pourrait avoir quelque grâce; mais elles le portent avec une négligence qui suffirait à trahir leur éternelle viduité; elles sont malpropres, mal fagotées, indifférentes à tout, sans l'ombre de coquetterie, et balbutient une langue gutturale qui ressemble plutôt au gloussement d'un animal qu'au verbe de l'intelligence. Je parle ici des femmes que j'ai trouvées sur ma route, au bord des ruisseaux, auprès de leurs villages, lavant la laine de leurs troupeaux ou faisant sécher leur linge sur l'herbe, et de celles qui s'approchaient avec une expression de curiosité stupide pour nous observer plus à leur aise. Ailleurs j'ai vu des femmes kurdes, belles et

intelligentes, marcher le visage découvert et regarder, du haut de leur liberté, les femmes turques sous la double sauvegarde de leurs voiles et de leurs abat-jour en crin noir [1]. Mais celles-ci suivaient leurs maris dans leurs courses aventureuses ; elles vivaient dans la société de cette partie d'elles-mêmes qui possède le plus d'intelligence et de force ; leurs passions, ou du moins leurs sentiments acquéraient plus d'intensité par le partage des périls et des espérances, ainsi que par la communauté des intérêts avec des êtres placés plus haut qu'elles sur l'échelle de la création. Quoi qu'il en soit de l'homme et de la femme dans la société civilisée, toujours est-il que dans l'état de nature, l'homme est supérieur à la femme et qu'elle ne s'élève qu'en s'associant à lui.

J'eus alors, pour la première fois, l'occasion de connaître et d'admirer les chevaux de race kurde. Ils sont plus petits que les plus petits chevaux arabes, auxquels ils ressemblent assez par la forme; mais sans en avoir ni l'élégance des membres, ni la grâce des mouvements. Ils sont aussi très-rapides à la course et d'une sobriété que rien n'égale, car ils se nourrissent presque exclusivement de l'herbe qu'ils vont brouter dans la journée.

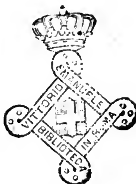
[1] Les femmes turques *rigoristes* de l'Asie Mineure ne se contentent pas du voile qui laisse en effet leurs yeux à découvert; elles s'attachent autour du front une visière en treillage de fil de fer noir, ou de crin, qui descend jusqu'où commence le voile. J'ai essayé de cette voilure pour garantir mes yeux des rayons du soleil. (*Note de l'auteur*)

Il n'y a pas de forêts dans ce pays, et les chevaux ne courent guère le risque de s'y égarer. Aussi dès que le cavalier kurde a mis pied a terre, il enlève la bride et la selle de son cheval et l'abandonne à lui-même, sûr d'avance que loin d'abuser de sa liberté, il ira rejoindre quelques amis sur les prairies environnantes et y restera jusqu'à ce que son maître vienne le chercher de nouveau. Presque tous les chevaux kurdes ont le poil brun, bien différents en cela des arabes dont le plus grand nombre l'a gris ou moucheté de rouge. Je pose en fait qu'une moitié au moins des chevaux que l'on vend à Constantinople pour des chevaux arabes sont kurdes, et les trois quarts de l'autre moitié turcomans.

Ce fut dans ces rares villages turcomans, clairsemés au milieu des villages kurdes, que je passai les dernières nuits de mon voyage. J'atteignis bientôt la chaîne des montagnes kurdes qui aboutissent d'une part à Bagdad et de l'autre à Bajen-Duhr, petite ville où j'avais fait ma première halte en quittant ma ferme. Je passai une nuit sur ces montagnes, dans un village véritablement kurde, car ni les Turcs ni les Turcomans n'ont encore osé s'établir sur ces monts si longtemps réservés à la race vaincue, mais toujours guerrière et formidable. Enfin je descendis le versant occidental de la montagne et j'aperçus au loin dans la plaine la petite ville dont la montagne porte le nom. C'était là que le frère de Moussa-Bey, de l'ancien Déré-Bey de Ciaq-Maq Oglou, m'avait quittée l'année

précédente en me souhaitant un heureux pèlerinage et un prompt retour. Ces vœux avaient été accomplis, car si le retour n'avait pas été aussi prompt que je l'avais espéré en partant, aucun malheur du moins n'avait causé ce retard. Une bonne nuit passée chez le maître de poste de Bayen-Duhr me permit de me remettre en route le lendemain de bon matin, et le soleil dardait ses rayons perpendiculaires sur nos têtes lorsque nous découvrîmes les verts contours de notre vallée, le ruban argenté qui la traverse en l'arrosant, et l'humble toit sous lequel j'allais me retrouver chez moi. Certes, ce n'était pas le retour dans ma patrie, dans la maison de mes pères, aux lieux où s'étaient écoulées ni mon enfance ni ma jeunesse. Mais après un si long voyage à travers des pays inconnus, et au milieu d'une société si différente de toutes celles que j'avais fréquentées jusque-là, c'était quelque chose que de me dire : Cette maison m'appartient, mon pain sera récolté dans ces champs, ces ouvriers tiennent à moi, sinon par l'affection, du moins par l'intérêt. Exilée sur une terre étrangère, je me retrouvais, après onze mois d'absence, dans le lieu où l'exil avait dépouillé pour moi quelques-unes de ses amertumes. Pendant ces onze mois, j'avais traversé deux fois, et presque dans toute leur étendue, l'Asie Mineure et la Syrie; j'avais subi les rigueurs des frimas d'hiver et l'ardeur d'un été d'Arabie; je ramenais tout ce qui m'était cher; moi-même je n'avais succombé ni aux privations ni aux fatigues, et je me sentais forte de mes souvenirs. Il y avait là de quoi rendre à Dieu de

ferventes actions de grâces; aussi m'enfermai-je dans ma chambre où je ne pus prononcer que ces mots : Merci, mon Dieu, merci !



FIN.

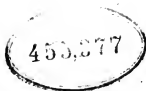


TABLE DES MATIÈRES.

I.

II.

III.

IV.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Augustins.

